TORONTO
D
3 1761 01661028 9

LES ESPAGNOLS AU MAROC

EN 1909

(Extrait de la *Revue militaire générale*)

GÉNÉRAL DE TORCY

Les Espagnols au Maroc

EN 1909

Avec 5 croquis, une carte, une vue panoramique et 5 photographies

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
Rue des Beaux-Arts, 5-7

NANCY
Rue des Glacis, 18

1910

APR 1 1971

DT
330
T67

HOMMAGE PARTICULIER

A

L'ARMÉE D'AFRIQUE

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/systematischeda00seln

PRÉAMBULE

Quand, il y a quelques mois, mon admission au cadre de réserve me rendit, brusquement, après de longues années d'un labeur strictement militaire, une indépendance relative d'action et de parole, j'éprouvai moins de satisfaction de me sentir libre que de crainte instinctive de ne savoir comment utiliser cette liberté.

La crise hispano-marocaine qui éclata presque au même moment arriva très opportunément pour donner un aliment à mon esprit, toujours dominé par la préoccupation des choses de la guerre.

Bientôt, l'étude des événements, assez obscurs, dont les environs de Melilla étaient devenus, tout à coup, le théâtre me parut mériter d'être poussée plus à fond et je ne tardai pas à me persuader qu'il serait d'un réel intérêt, militaire et peut-être national, d'aller suivre, sur place, les phases décisives du conflit, — que je croyais, à la vérité, devoir être plus activement réglé, — afin de pouvoir, ensuite, les raconter et les commenter.

C'est sous cette inspiration qu'après un court séjour en Algérie, j'ai, le 12 Septembre, débarqué à Melilla, où m'attendait, bien que le caractère privé de mon déplacement fût nettement établi, un accueil hautement honorable et que j'ai quitté, à regret, le 18 Octobre dernier, pour rentrer en France, par Tétouan, Tanger et Madrid.

En partant de Paris, à la fin d'Août, j'avais, croyant plus facile qu'il ne devait l'être en réalité d'écrire, au jour le jour, une sorte de *Précis* des événements, promis d'adresser, sous forme de Lettres Militaires, au journal le *Temps*, les chapitres successifs

du travail que j'avais en vue, auquel il ne me resterait guère qu'à ajouter des conclusions, lors de mon retour en France.

Cette convention ne put recevoir qu'un commencement d'exécution. Je ne devais pas, en effet, tarder à reconnaître, non seulement l'extrême difficulté d'improvisations de cette nature, mais, surtout, l'impossibilité morale où me mettaient mes antécédents et la situation dont je jouissais auprès du corps expéditionnaire de juger, publiquement, *tant que durerait la guerre*, les chefs qui la dirigeaient et les conditions de son exécution. Je dus, alors, prier le journal qui m'avait prêté une hospitalité dont je reste honoré d'arrêter la publication de mon travail, demeuré, d'ailleurs, inachevé, comme la campagne elle-même, lorsque j'ai quitté Melilla.

C'est l'*Essai historique*, commencé dans ces conditions, repris, depuis lors, un peu plus à loisir et complété, sur documents, pour la période postérieure au 18 octobre, que je présente, aujourd'hui, au public et à mes camarades de l'armée, en vue de qui il a surtout été conçu.

Les cartes que j'y ai jointes ne sont guère que des croquis, en grande partie dressés par moi-même (car la cartographie du théâtre de la guerre reste, presque entièrement, à établir) et n'ont d'autre objet que d'aider à l'intelligence du texte. Leur valeur topographique est, en effet, à peu près nulle, sauf pour ce qui concerne le plan des Environs de Melilla, qui est la réduction d'un levé régulier fait par le service du génie espagnol. J'ai pensé, d'autre part, donner à mes lecteurs une idée plus claire d'un pays encore à peine connu, en joignant à mon texte la reproduction de quelques vues photographiques, qui m'ont été offertes, à leur intention.

1er décembre 1909.

LES ESPAGNOLS AU MAROC

EN 1909

PREMIÈRE PARTIE

A) Relations historiques de l'Espagne avec l'Afrique du Nord.
B) Origines du conflit actuel.
C) Description du théâtre des opérations.
D) Les forces en présence.

A) RELATIONS HISTORIQUES DE L'ESPAGNE AVEC L'AFRIQUE DU NORD

L'Espagne antique, ou *Celtibérie*, d'abord, partiellement colonisée, sur ses rivages, par les Phéniciens et par les Grecs, eut sa première prise de contact direct avec l'Afrique, par la conquête carthaginoise. Hamilcar Barca y employa les *Mercenaires*, qu'il venait de réduire (238 avant J.-C.) et réussit à y fonder un empire assez solide pour que, vingt ans plus tard, son fils Annibal pût en faire sa base d'opérations, pour son immortelle campagne contre Rome.

Cette brillante prise de possession de l'Espagne par l'Afrique ne fut, toutefois, qu'éphémère, Carthage, vaincue à Zama, n'ayant obtenu la paix (201 avant J.-C.) qu'à la condition de céder à la République romaine tous ses domaines extérieurs, dont, en premiere ligne, l'Espagne. La domination de Rome, par contre, y fut aussi durable que féconde et c'est à bon droit qu'on a pu

observer que, nulle part, la fusion ne fut plus complète entre les indigènes et les Romains. L'empreinte dont ceux-ci marquèrent leurs sujets espagnols fut, en effet, si profonde, que quand, après six siècles, les Romains durent, à leur tour (411 après J.-C.), céder la place aux Suèves, aux Vandales et aux Alains, bientôt remplacés eux-mêmes (420 après J.-C.) par les Visigoths, les indigènes, déshabitués de leurs dialectes nationaux, conservèrent, exclusivement, l'usage de la langue latine, que ne réussirent pas à dénaturer sérieusement, par la suite, des siècles d'occupation germanique ou sémitique.

C'est au début du huitième siècle de notre ère que s'annonça, inopinément, l'invasion des Arabes en Espagne par la conquête des Baléares (708). Trois ans après, la victoire de Xérès (711), suivie d'un effondrement aussi soudain que complet de la domination des Visigoths, faisait des Arabes (1) les maîtres incontestés de l'Espagne, conquise en quinze mois et immédiatement divisée en quatre provinces, auxquelles, dès l'année 720, s'en ajoutait une cinquième, la Septimanie (ancienne Narbonnaise), située au nord des Pyrénées. Seules, les abruptes montagnes des Asturies offraient, en Espagne, un abri aux derniers défenseurs de la foi chrétienne, réunis autour du Goth Pélage et, d'abord, condamnés à la plus étroite défensive.

On sait qu'après avoir ainsi passé, comme une trombe, sur la péninsule ibérique et sur les Pyrénées, les hordes arabes, poussant vers Paris, capitale encore nouvelle, mais déjà réputée, du jeune royaume franc, n'étaient plus très loin d'atteindre la Loire, quand elles furent arrêtées (732), dans les plaines de Poitiers, par la lourde épée de Charles Martel. Cette première rencontre des rudes guerriers francs avec les Sarrasins, que Charles Martel poursuivit ensuite, l'épée dans les reins, jusqu'en Aquitaine, d'où son fils Pépin devait définitivement les chasser (760), fut décisive, car elle brisa définitivement, en Europe, l'élan de l'Islam : fait historique dont on comprendra mieux qu'il soit rappelé ici, si l'on songe que la victoire française, qui sauvait la civilisation chrétienne, posait dès lors implicitement le problème, — dont

(1) Arabes doit s'entendre, ici et dans toute cette étude, pour habitants musulmans de l'Afrique du Nord, c'est-à-dire, autant, sinon plus, Berbères et Berbères arabisés qu'Arabes de race pure.

un avenir prochain permet d'espérer la solution équitable, — de la connexité de droits et d'action de la France et de l'Espagne, en Afrique du Nord.

Dans la période qui suit, jusqu'au douzième siècle, l'histoire des relations de l'Espagne chrétienne avec l'Islamisme, représenté, depuis 759, par le califat de Cordoue, reste obscure, quoique non sans résultats, car les chrétiens réussissent, peu à peu, à former les royaumes d'Aragon, de Castille, de Navarre et de Léon et non sans mérite, en raison de la grande disproportion des forces.

Au début du douzième siècle, cette lutte, un peu languissante, ranimée par le souffle puissant des Croisades, appuyée même (à l'occasion du siège de Lisbonne) par une petite armée de croisés bourguignons, dont un des chefs devait être le premier roi de Portugal, prend une activité plus grande. Alors commence, vraiment, la conquête de l'Espagne par ses anciens maîtres, conquête trop souvent ralentie par de déplorables dissensions intestines entre souverains chrétiens et destinée à ne prendre fin qu'après quatre autres siècles, par l'entrée triomphale à Grenade (1492) des Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle, dont le mariage (1469) avait heureusement réuni sous la même autorité la Castille et l'Aragon.

Les conditions d'une semblable lutte ne devaient guère permettre aux populations, musulmanes et chrétiennes, engagées, depuis si longtemps, dans cette sorte de combat pour l'existence, de cohabiter, ensuite, pacifiquement, aux mêmes lieux. Le roi Ferdinand, — plus politique que catholique, malgré son qualificatif, — prétendit, cependant, l'essayer, promit à ceux des musulmans qui n'avaient pas immédiatement suivi Boabdil en Afrique la libre pratique de leurs croyances et ne dispersa, d'abord, que les importantes colonies juives qui avaient grandi et prospéré, à l'ombre du drapeau de l'Islam.

Pour des causes difficiles à apprécier exactement aujourd'hui, l'expérience dura peu, car, dès l'année 1499, le même roi, Ferdinand, ordonnait, — sauf, pour des raisons économiques, dans les États de Valence et de Murcie, — l'expulsion en masse des musulmans qui ne consentiraient pas à adopter la religion du vainqueur. Bien que cette dure mesure n'ait été entièrement généralisée et appliquée que longtemps après, lors de la promulgation par Philippe III du décret de 1609, — souvent comparé à

l'arrêté de révocation de l'édit de Nantes, — on peut dire que le séjour des Arabes en Espagne avait pris fin, dès l'année 1499, après sept cent quatre-vingt-huit années de présence, dont sept cent quatre-vingt-une de possession effective.

Quelles qu'aient pu être les considérations qui inspirèrent, en ces circonstances, les Rois Catholiques et leurs successeurs, les compagnons de Boabdil et, successivement, les Maures chassés d'Espagne regagnèrent les côtes barbaresques, où (souvent par la force, car l'accueil qu'ils reçurent fut plus que réservé), ils s'établirent, de préférence, dans les ports, où ils développèrent, dans des conditions qui parurent bientôt redoutables aux États méditerranéens, la fructueuse industrie de la piraterie maritime.

C'est, sans nul doute, pour réprimer ces ennemis de tout commerce et de toute civilisation, mais c'est, aussi et surtout, par une continuation naturelle du courageux effort si longtemps poursuivi contre les Maures, que les Espagnols, à l'imitation de leurs voisins et rivaux, les Portugais, passèrent la mer, à leur tour. Dès l'année 1496, ils inauguraient, en effet, par la prise de Melilla, une série de conquêtes partielles, qui, — si on laisse de côté les annexions récentes, — ne devait prendre fin qu'en 1673, par la prise d'Alhucemas.

Le pape Alexandre VI, s'interposant dès lors entre les Portugais et les Espagnols, également ardents à ces entreprises, en vue d'éviter le scandale de guerres d'ambition entre peuples chrétiens, avait, par un bref daté du 14 mars 1494, assigné aux uns et aux autres leurs zones d'action respectives. Le lecteur se rappellera sans doute, avec intérêt, ne fût-ce qu'à cause des rapprochements qu'autorise le résultat de cet arbitrage, que la bulle pontificale assignait pour objectif aux ambitions du Portugal la conquête des domaines du *Sultan de Fez,* autrement dit, le versant atlantique du Maroc, tandis que celles de l'Espagne étaient dirigées contre les États du *Sultan de Tlemcen,* c'est-à-dire, vers les provinces tributaires du littoral méditerranéen.

En fait, malgré une apparente égalité, la part dévolue à l'Espagne était la plus avantageuse, moins peut-être en raison de la plus grande étendue des territoires et de leur valeur propre que parce que l'autorité y était divisée entre de petites dynasties musulmanes, hostiles les unes aux autres (à Tlemcen, Alger,

Bougie, Tunis, etc.) et, par suite, mal armées pour la défense. Cette circonstance explique, au moins en partie, les remarquables succès obtenus par les vieilles bandes espagnoles, durant le premier tiers du seizième siècle (1), suivis, après la fondation des Régences Barbaresques par le sultan de Turquie, Soliman II, aidé des frères Barberousse, d'une période, presque ininterrompue, de décroissance.

Dès lors, en effet, les Turcs restent maîtres des États d'Alger et de Tunis et les expéditions dirigées contre eux, — le plus souvent par la France, — n'ont plus d'autre objet que de punir des actes de piraterie et d'en réclamer réparation. Néanmoins, le fait de l'annexion temporaire du Portugal (1580-1640) ayant permis à l'Espagne de réunir les colonies portugaises à son propre domaine africain, celle-ci se trouva, pour longtemps encore, maîtresse de la plupart des ports de l'Afrique du Nord, entre Mogador et Tripoli, restant ainsi toujours prête à exécuter les dispositions du testament de la reine Isabelle, qui faisait un devoir à ses descendants de poursuivre, sans relâche, la croisade africaine (2).

On ne saurait sérieusement douter, en effet, que ces entreprises, ordinairement bornées à l'étroite mais solide occupation des ports et mouillages enlevés aux musulmans, n'aient visé plus haut et qu'il ne s'agît, en réalité, de l'organisation de *bases maritimes* destinées à permettre, en temps opportun, l'ouverture d'une action à grande envergure contre le « More », toujours considéré par les Espagnols comme l'ennemi national — et qui le leur rend, avec usure.

Malheureusement, pour des causes diverses, dont les princi-

---

(1) Prise de Cazaza Mazalquivir (1505), du Peñon de Velez (1508), de Mers-el-Kébir (1508), d'Oran (1509), du Peñon d'Alger, de Bougie et de Tripoli de Barbarie (1510), de la Goulette (1535), de Tunis, de Bône, de Monastir, de Sfax, de Sousse, de Djerba (1540), de Tlemcen (1552), de Bizerte, etc.

(2) Le testament d'Isabelle la Catholique, daté de Médina del Campo, le 12 octobre 1504, est ainsi conçu, pour ce qui concerne la continuation de la lutte contre l'Islamisme :

« Je prie la Princesse ma fille et le Prince son mari et je leur prescris, au besoin, en leur qualité de Princes chrétiens, d'attacher toujours beaucoup d'attention à ce qui touche l'honneur de Dieu et de la sainte Foi.....; qu'ils se montrent soumis aux commandements de notre sainte Mère l'Église, s'en constituent les protecteurs et les défenseurs et se considèrent comme obligés à ne cesser, ni de conquérir l'Afrique, ni de combattre, pour la Foi, contre les Infidèles... »

pales furent les sacrifices imposés par le maintien de la domination espagnole en Amérique et par les guerres, aussi longues qu'onéreuses, soutenues, presque sans interruption, en Europe, depuis le commencement du seizième siècle, la monarchie se vit amenée à abandonner, successivement, beaucoup de ces possessions; et on comprend qu'il soit pénible aux fidèles de la tradition de constater que les places abandonnées sont justement celles qui remplissaient le mieux la condition maîtresse de toute base d'opérations, qui est la facilité d'en déboucher, alors que les points conservés, qui se limitent aux cinq *présides* (1) de Ceuta, du Peñon de Velez, d'Alhucemas, de Melilla et des Zaffarines, ne sont guère que des *impasses* et ont toujours été, à bon droit, considérés comme tels.

L'expérience antérieurement faite, pour Melilla et pour Ceuta, vient de l'être encore, au début de la crise actuelle, quand les jeunes troupes du général Marina se trouvèrent impuissantes à enlever, d'un élan, le massif du Gourougou, qui se dresse, devant la place, comme un mur à peine percé de quelques étroites poternes et durent attendre l'entrée en ligne de puissants renforts pour reprendre l'entreprise, sur des bases nouvelles.

L'Espagne, du moins, n'a montré, cette fois, ni hésitation ni faiblesse. Forte des titres que lui ont conférés les traités et conventions passés avec le Maroc (2), comme aussi les accords franco-anglais et franco-espagnol, des 8 avril et 3 octobre 1904 et, enfin, le droit, — supérieur à tout protocole, — de légitime défense, elle a relevé hardiment le gant que lui jetaient les populations du Rif oriental, pour qui elle n'avait eu que des bienfaits et, repoussant, au moins au début, toute intervention d'un gouvernement impuissant à se faire lui-même respecter, a entendu ne s'en remettre qu'à elle-même du soin d'une répression efficace et qui ne pouvait plus être retardée.

---

(1) Lieux de déportation fortifiés, — ce qui, du reste, cesse de s'appliquer à Melilla dont le bagne est supprimé.

(2) Traités et conventions de Marakesch (1767), d'Aranjuez (1780), de Mequinez (1799), de Tanger (1844), de Larache (1845), de Tétouan (1860), de Madrid (1861), de Melilla (1863), de Tanger (1865), de Fez (1875) et encore de Madrid (1895).

B) ORIGINES DU CONFLIT ACTUEL

La rapide esquisse historique qui précède, en particulier, ce qui a été dit du caractère de croisade longtemps conservé par la guerre menée, en Afrique, par les Espagnols aura rendu plus explicable, pour le lecteur, le fait que, tandis que tous les rois de France, sans parler d'autres princes, s'étaient attachés, depuis le commencement du seizième siècle, à entretenir avec les sultans de Fez (1) des rapports commerciaux et même politiques, la Cour d'Espagne ait attendu jusqu'au delà de la seconde moitié du dix-huitième siècle pour reconnaître officiellement l'existence d'un empire marocain et pour traiter régulièrement avec lui. Jusqu'alors, en effet, n'avait cessé de régner, entre les Espagnols et les musulmans d'Afrique, — Marocains ou Barbaresques, — un état de guerre quasi permanent, à peine interrompu, localement, par de courtes trêves, directement conclues, d'ordinaire, entre les combattants, sans intervention apparente des autorités souveraines.

A part une mission exceptionnellement confiée par Philippe II à don Pedro Venegas de Cabrera, dans le but spécial d'aller réclamer du sultan Mouley-Ahmed la restitution du corps de l'infortuné roi Don Sébastien de Portugal, tué (1578) au combat d'Alcazar-Quivir, les deux adversaires continuèrent de s'ignorer, jusqu'à la grande enquête ordonnée, — après l'interminable siège de Ceuta (1700-1720), — par le roi Charles III, sur la question de savoir s'il convenait de conserver les possessions d'Afrique, considérées comme onéreuses et d'avenir douteux.

La haute commission nommée à cet effet ayant conclu que la monarchie ne pourrait, sans déchoir, rompre une tradition bien des fois séculaire, ni abandonner les *pierres d'attente* posées, en Afrique, par de glorieux ancêtres et cet avis ayant été approuvé

(1) Ainsi que le fait justement observer le comte H. DE CASTRIES, dans le préambule de son bel ouvrage sur les *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, ce pays est le seul, en Afrique, auquel une suite de dynasties, ininterrompue depuis le huitième siècle, ait donné une réelle histoire politique; ces dynasties, pour ne parler que de celles qui correspondent à la période moderne, sont celles des Mérinides, des Ouatazes (éteinte en 1557) et des Chérifs, ou descendants réputés légitimes de Mahomet, qui règnent encore aujourd'hui.

par le roi Charles III, ce souverain en déduisit, logiquement, la nécessité d'établir avec Fez des relations régulières.

L'origine de ces relations fut le traité de paix et de commerce signé à Marakesch, le 28 mai 1767, avec le sultan Si Mohammed-ben Abdallah, dont la conclusion n'empêcha pas celui-ci, quatre ans après, de diriger lui-même une attaque contre Alhucemas, quitte, — après y avoir échoué, — à renouveler, peu après, les assurances de sa « fidèle amitié » envers l'Espagne. Entre temps s'étaient produits, d'autre part, les bombardements dirigés contre Alger, en 1776 et 1784, par la flotte espagnole, suivis d'une convention, peu glorieuse, conclue avec le Dey (1785).

Sans insister sur ces détails caractéristiques, dont il serait aisé d'allonger la liste, on peut, en se reportant à la longue série (1) des traités et conventions passés entre l'Espagne et le Maroc, de l'an 1767 à l'époque actuelle, constater qu'il s'en est fallu de beaucoup que cette première entente ait suffi à mettre fin aux difficultés, — toujours, à la vérité, suscitées par le souci des Espagnols de conserver et de développer leurs possessions africaines, — sans cesse renaissantes entre les deux pays; il semble même permis d'émettre la crainte que l'ère des conflits hispano-marocains, — un peu mollement réglés d'ordinaire, — ne soit pas encore définitivement close.

A l'appui de cette observation et pour ne citer que des faits à peu près contemporains, il ne paraîtra pas hors de propos de rappeler que les difficultés actuelles représentent la troisième crise grave qui ait, depuis une cinquantaine d'années, opposé violemment l'Espagne au Maroc, sans parler de litiges secondaires qui purent être réglés par des compromis.

Celles de ces crises qui précédèrent le conflit actuel furent :

1° La guerre de 1859-1860, conduite par le maréchal O'Donnel, qui eut pour théâtre le triangle Ceuta—Tetouan—Tanger et qui valut à l'Espagne, après une victorieuse, mais lente et onéreuse campagne, le paiement d'une assez forte contribution de guerre, avec une légère extension du territoire de Ceuta;

2° La guerre de 1893-1894, où commandait (avec deux corps

(1) La liste en a été donnée, presque au complet, dans la première partie de ce travail.

d'armée et de nombreux généraux) le maréchal Martinez Campos, qui ne fut qu'une prise d'armes, sans action de guerre (1) et qui, en outre de quelques démonstrations officielles de regret auxquelles s'engagea le Maroc, n'eut que des sanctions à peine satisfaisantes, consistant dans le paiement de faibles indemnités et dans une infime régularisation du territoire de Melilla.

A ces deux reprises, l'Espagne avait eu affaire à l'État marocain, dont les troupes avaient combattu, ou menacé de combattre les siennes et c'est par des actes diplomatiques réguliers passés avec le makhzen que s'opéra le retour à des relations à peu près normales d'État à État.

Cette fois, la question se présente différemment et donne l'idée d'une sorte de retour au passé. C'est, en effet, contre les populations du Rif oriental, ses voisines immédiates et non contre l'Empire, à qui celles-ci ont été, jusqu'ici, presque entièrement étrangères, que l'Espagne s'est trouvée brusquement jetée, l'été dernier, dans un conflit qu'elle ne désirait probablement pas si prompt, — car elle y était insuffisamment préparée, — et pour l'intelligence duquel quelques développements préalables semblent nécessaires.

Depuis la mort (1894) du sultan Mouley-Hassan, à qui la volonté d'un grand-vizir omnipotent fit succéder, assez irrégulièrement, un enfant de seize à dix-sept ans, devenu l'empereur Abd-el-Aziz, le Maroc a vu s'accroître ses difficultés intérieures ordinaires, par l'apparition fréquente de prétendants, les uns, véritables *chérifs*, ayant des droits au trône probablement égaux à ceux du jeune sultan, d'autres, d'origine à peine connue, surgissant de l'obscurité, grâce au concours de populations mal soumises, faciles à entraîner par des affirmations audacieuses et par certaines pratiques de charlatanisme et qui, pour la plupart, sont appelés à mal finir, après des débuts souvent encourageants.

Le plus intéressant, en l'espèce, de ces prétendants et le seul dont on veuille ici parler, parce qu'il fut le pivot des événements dont le résumé va suivre, fut Bou-Hamara, autrement dit, selon

(1) Car on ne peut considérer comme tel le douloureux incident, — origine du conflit, — qui coûta la vie au général Margallo.

son protocole officiel, l'empereur Mouley-Mohammed, plus connu, en France, sous le nom de *Rogui*.

C'est au début de l'année 1902 que ce prétendant, — que les partisans d'Abd-el-Aziz disent être un homme d'origine obscure, né près de Fez, nommé Ben Abd-es-Selam-el-Yusfi, en partie élevé à la cour de Mouley-Hassan, qu'il aurait dû fuir, pour une cause ignorée et qui aurait vécu ensuite quelque temps, de ses mains, à Tlemcen, — que ce prétendant, dis-je, se présenta dans la région de Taza, déclarant être le prince Mouley-Mohammed, frère aîné d'Abd-el-Aziz. Ses prétentions ayant été accueillies par les populations indociles et belliqueuses de ces hauts plateaux, en particulier par les Branes et par les Riatas, Bou-Hamara se vit bientôt entouré d'assez nombreux adhérents, à la tête desquels il réussit à arrêter une *mehalla* impériale envoyée contre lui et obtint d'être accueilli, en souverain, à Taza, où il établit sa capitale provisoire. Attaqué à diverses reprises par les troupes impériales, avec des fortunes diverses, car, s'il fut obligé de reculer devant une autre mehalla commandée par El-Menehbi, alors ministre de la guerre, il eut la satisfaction de voir fuir devant lui, jusqu'à Fez, Abd-el-Aziz lui-même, il réussit finalement à lasser le makhzen qui affecta de s'en désintéresser. Préférant, néanmoins, ne pas demeurer si voisin de Fez et appelé, semble-t-il, par quelques chefs du Rif, en état d'insoumission séculaire vis-à-vis du makhzen, il se rapprocha de la Moulouya, à proximité de laquelle il s'établit, en bordure du Rif et non loin de la mer, dans la casbah presque abandonnée de Selouan, où l'on n'a peut-être pas oublié que le rejoignirent, un peu plus tard, notre vieil ennemi Bou-Amema, son fils Si-Taïeb et leurs derniers fidèles.

A Selouan, le Rogui tint une sorte de cour, à protocole solennel, bien que les habitudes de vie y fussent primitives, où il se vit rejoint par des aventuriers, venus d'Algérie, d'Espagne, voire d'Europe, dont il se fit une petite, mais assez redoutable armée de 1.500 à 2.000 hommes, grâce à laquelle il sut en imposer assez aux populations violentes du Rif pour les maintenir, plusieurs années durant, dans une étroite dépendance. Encouragé par ces circonstances, il ne craignit pas, alors, de rouvrir les hostilités contre le makhzen et de s'attaquer à la place même d'Oudjda. Ayant échoué dans cette entreprise, — par l'interven-

tion d'officiers français, — Bou-Hamara parut disposé à demeurer tranquille à Selouan, d'où le makhzen n'avait pu, de son côté, arriver à le déloger et s'attacha à nouer des relations de voisinage pacifiques, — auxquelles elles ne paraissent pas s'être entièrement refusées, — avec les autorités espagnoles et françaises avoisinant sa résidence. Il ne se serait, d'ailleurs, agi, en dehors de deux tractations dont on parlera plus loin, que d'échanges de politesses avec ces autorités, de la visite de quelques voyageurs, qui rapportaient de Selouan des impressions généralement favorables à leur hôte passager et de quelques échanges commerciaux, apparemment peu considérables.

Des deux affaires, plus importantes, traitées par le Prétendant ou pour son compte, l'une, celle dite de la factorerie de la Mar-Chica, n'a pas de rapports assez directs avec l'objet de cette étude pour qu'il y ait intérêt à en parler davantage. L'autre, qui eut pour objet la concession à des sociétés européennes de mines situées sur le territoire, irrégulièrement peut-être, mais entièrement soumis à l'autorité du Rogui, est, au contraire, en rapport immédiat avec le conflit pendant entre l'Espagne et les indigènes de la région et doit être exposée avec quelques détails.

La province du Rif, qui borde la côte marocaine, depuis Tétouan jusqu'à la presqu'île des Guélaya, où est Melilla, a passé, de tout temps, pour être riche en mines, que le caractère farouche des habitants et l'insécurité du pays n'ont jamais permis d'exploiter, au moins aux temps modernes. Le Prétendant, homme d'esprit ouvert et réellement doué de quelque culture, dont les ressources, d'autre part, étaient inférieures aux besoins et qui avait souci de les augmenter, prêta volontiers l'oreille à des demandes de concession qui flattaient son amour-propre de prince musulman réputé civilisé, tout en promettant de servir ses intérêts. Agissant donc en la qualité de souverain que personne ne se préoccupait, alors, de lui contester, d'autant que sa domination sur le Rif servait, à la fois, l'Espagne et la France, en maintenant l'ordre sur leurs confins, il accorda, successivement, au cours de l'année 1907, des concessions minières à deux compagnies concurrentes. L'une de ces compagnies, fondée à Paris, mais devenue espagnole, par acte du 21 août 1907, est connue sous le nom de « Compania del Norte Africano » (Com-

pagnie du Nord africain); l'autre, espagnole depuis l'origine, est dénommée « Compania española de Minas del Rif » (Compagnie espagnole des mines du Rif). Les concessions obtenues par elles, sur lesquelles on évitera d'autant plus de s'étendre que la question paraît contentieuse, s'appliquent, d'une part, à une mine de plomb, reconnue propriété exclusive de la compagnie dite française et, d'autre part, à de puissants gisements de fer, que les termes, apparemment vagues, des titres délivrés respectivement aux deux compagnies permettraient à toutes deux de revendiquer.

La mine de plomb, située sur le versant est du petit massif qui domine la route de Nador à Selouan et que les Espagnols appellent le mont Afra, a nom Haschaouan. La mine de fer, située à quelques kilomètres dans l'ouest et au cœur d'un autre massif, porte, comme la montagne elle-même, le nom de Youksen. Les concessions accordées à l'une et à l'autre des deux compagnies autorisaient, en outre, la construction, *en territoire marocain*, des voies ferrées, téléphone, hauts fourneaux, etc., nécessaires à l'exploitation; le firman délivré à la compagnie espagnole (publié récemment dans une notice sur la région des Guélaya) menaçait, d'autre part, des rigueurs du Prétendant quiconque attenterait « aux travaux et aux personnes des concessionnaires ».

Les travaux des deux compagnies, entrepris à faible distance les uns des autres (la compagnie du Nord africain ayant cependant bénéficié d'une assez forte avance), étaient en activité, quand surgirent les événements politiques, consécutifs à notre campagne de la Chaouïa, qui coûtèrent le trône au sultan Abd el-Aziz et amenèrent l'avènement de Mouley-Hafid. Le contre-coup s'en fit sentir dans le Rif, d'une façon d'autant plus fâcheuse pour le Rogui que le principal grief des populations contre le sultan déchu avait été sa tendance à imiter les Européens, reproche qui s'appliquait, avec plus de raison, au Prétendant, parce que, plus intelligent qu'Abd-el-Aziz et connaissant mieux les conditions de la vie européenne, il avait réellement tendu à s'assimiler certaines de nos pratiques et n'hésitait pas à en imposer le respect, avec une implacable sévérité. Les populations rifaines, singulièrement surprises de se voir associées, comme auxiliaires et comme défenseurs, aux œuvres de la civilisation, avaient paru, cependant, en prendre leur parti et c'est sous la

protection du Rogui, établie par la présence sur les lieux de quelques-uns de ses soldats, que les premiers travaux d'exploitation des mines et ceux de la construction des voies ferrées avaient pu être entrepris. Quant aux tracés des deux lignes, partant côte à côte de la limite du territoire espagnol (à 3 kilomètres des murs de Melilla), ils se poursuivaient, sur 16 et 19 kilomètres, en plein territoire du Maroc.

L'évidente irritation des indigènes commença, malgré la crainte qu'inspirait le Prétendant, à se manifester, dès que l'avènement de Mouley-Hafid eut prouvé le succès de la réaction anti-européenne; elle s'affirma, à la fin de septembre 1908, par l'enlèvement d'une soixantaine d'ouvriers européens qui travaillaient à Youksen, pour le compte de la Compagnie espagnole et par le pillage de l'établissement que cette compagnie avait formé en ce point.

Le Rogui, aussitôt averti, n'attendit pas l'intervention possible, — et qui eût été légitime, en vertu de droits que nous-mêmes avons invoqués, plusieurs fois, en d'analogues circonstances, — du gouverneur de Melilla; il se saisit de dix Rifains réputés les plus coupables, qu'il fit décapiter et fit, publiquement, ramener à Melilla les soixante ouvriers, par un de ses fidèles d'alors, le cheikh Chaldy, de la tribu des Mezoudja, qui fut, depuis lors, un des meneurs de la résistance dans le Gourougou, où lui-même réside (1).

Il est difficile de dire et il importe assez peu de savoir dans quelle mesure cette vigoureuse manifestation influa sur le sort du Prétendant. Toujours est-il qu'abandonné, peu après, par la plupart de ses adhérents rifains et même attaqué par eux, il ne crut pas pouvoir se maintenir plus longtemps à Selouan, poste cependant assez fort, contre des Arabes. L'ayant abandonné, le 5 décembre 1908, avec cinquante fidèles, il gagna, par El-Baach—Hassi-Berkane et El-Djorb, El-Aïoun—Sidi-Chillouk (résidence actuelle de Si-Taïeb), sur la rive droite de la Moulouya, où il fut, en effet, signalé vers le 20 décembre, puis, rentra au Maroc et atteignit, vers les premiers jours de janvier, Taza, où il

(1) Le cheikh Chaldy, qui s'était rendu à Fez, lors de l'arrivée dans la presqu'île des Guelaya des commissaires chérifiens, vient, paraît-il, d'y mourir, si subitement, que cette mort aurait pu être attribuée à un crime.

réussit à se refaire, assez vite, une mehalla. Cet apparent succès causa, sans doute, sa perte. Tout le monde sait, en effet, que, trop confiant dans son étoile, le Rogui osa reprendre alors la campagne, marcha même contre Fez, où son approche provoqua une vive panique, obtint encore quelques succès, mais, rejeté hors de la vallée du Sebou, fut investi par plusieurs colonnes, et finit par tomber entre les mains de Mouley-Hafid. La trahison y fut-elle pour quelque chose? Le fait est considéré comme probable, par quelques-uns de ceux qui, ayant bien connu Bou-Hamara, le croyaient volontiers invincible par des forces chérifiennes et voudraient, encore aujourd'hui, douter de sa mort.

Avant même que le prétendant eût quitté Selouan et peut-être pour se dégager de toute responsabilité relative à la rigoureuse répression de l'incident du mois de septembre, l'autorité supérieure de Melilla avait ordonné l'arrêt de tous les travaux de mines, ou se rattachant à leur exploitation, exécutés en dehors des limites de la possession espagnole. La mesure, sans doute prudente et qui peut se justifier, à ce titre, prêtait, cependant, en droit, à la discussion, puisqu'il s'agissait de l'interdiction faite par une autorité espagnole à des sociétés, à la vérité soumises aux lois espagnoles, mais indépendantes, et qui avaient traité, à leur façon, avec des autorités marocaines, de travailler sur territoire marocain. Des réclamations se produisirent, appuyées, un peu plus tard, par une tentative hardie (que la résistance des indigènes rendit infructueuse), faite par le directeur de la Compagnie du Nord Africain pour atteindre les mines, par le territoire algérien et par Selouan. Finalement, le gouvernement du roi Alphonse XIII, les trouvant fondées, fit notifier aux compagnies intéressées, — le 7 juin 1909, — qu'elles avaient toute liberté pour poursuivre leurs travaux « hors des limites, à leurs risques et périls ».

Les travaux furent repris, en effet, simultanément, le 11 juin et poursuivis, d'abord, sans incidents fâcheux. Pourtant, vers le 25 juin, les ouvriers arrivant au travail, un matin, trouvèrent la voie obstruée et se virent menacés par des indigènes, évidemment auteurs de la destruction. Le point où elle se produisait est situé à 5 kilomètres environ de Melilla, en territoire marocain. L'au-

torité militaire, avisée, y envoya un petit détachement, qui fit renverser l'obstacle et reprendre les travaux; mais on ne pouvait douter qu'une résistance ouverte se préparât et plusieurs ont affirmé, — après l'événement, — l'avoir prévu et prédit. Ceux-là ajoutent qu'une démonstration un peu énergique, fût-elle de pure forme, de la garnison de Melilla eût pu arrêter les meneurs, comme les avait retenus longtemps la crainte des sévérités du Rogui; l'exactitude de cette hypothèse échappe à toute appréciation.

Ce qui, par contre, est exact et trop certain, c'est que, le 9 juillet, vers 8^h 30 du matin, alors que les équipes des deux compagnies, qui s'efforçaient de se maintenir à la même hauteur (la compagnie du Rif ayant laissé, dans ce but, quelques lacunes), se virent assaillies brusquement par un gros d'indigènes armés, qui, concentrant leur attaque sur les ouvriers de la compagnie espagnole, eurent vite fait d'en tuer quatre et d'en blesser plusieurs autres. Secourus, aussitôt, par leurs camarades de la compagnie dite française, qui disposaient d'un train de ballast, les hommes de l'autre compagnie, abandonnant provisoirement leurs morts, s'entassèrent sur les plates-formes et furent ramenés, vers 9 heures du matin, au poste de l'Hippodrome, voisin des limites, où leur débarquement produisit une émotion qu'on peut deviner.

Cédant à cette émotion et obéissant à un sentiment qui commande l'estime, s'il doit être blâmé comme ayant entraîné un déplacement des responsabilités, l'officier commandant le poste réquisitionna le train, sans attendre d'ordres et se fit ramener sur le lieu de l'attentat, avec deux compagnies d'infanterie jumelées en une seule. Il y fut rejoint, une heure après, par le général de division don José Marina, gouverneur de la place, qui, utilisant un second train de la même compagnie, avait suivi le mouvement, à la tête de toutes les troupes disponibles de la garnison. C'est vers le cinquième kilomètre du chemin de fer, — à 8 kilomètres de la Place, — que la compagnie avancée s'était heurtée aux indigènes, avec qui elle avait engagé une vive fusillade. L'entrée en ligne de la colonne permit d'avoir, enfin, raison de leur résistance et de les rejeter dans la montagne, où le gouverneur les fit poursuivre jusqu'aux points de Sidi-Moussa, de Si-Ahmed-el-Hadj et de l'Atalayoun, qui allaient devenir, dès ce jour, les postes avancés

de la défense, face au sud et au sud-ouest. Le général gouverneur, de sa personne, avait choisi de marcher sur Si-Ahmed-el-Hadj, — poste d'honneur, parce que le plus avancé et le plus dangereux, — où il resta neuf jours entiers, avant de venir relever son adjoint, le général de brigade del Réal, du gouvernement provisoire de Melilla qui lui avait incombé, en son absence.

Là s'arrête l'histoire résumée, des origines du conflit actuel. Elle prouve qu'il s'agit, exclusivement, d'actes de brigandage exercés, en grandes bandes, contre des sujets ou protégés espagnols, par des populations qui échappent à toute autorité, — car les démonstrations consécutives de soumission envers le makhzen, faites par les Rifains, sont sans portée pratique, — et qu'ils rentrent dans la catégorie des incidents de frontière qu'il appartient à l'Espagne de régler à son gré, en vertu du droit de police qui lui appartient, comme à nous. L'action militaire, dont nous ne tarderons pas à étudier le fonctionnement, était donc pleinement justifiée par les circonstances et échappe, non seulement à toute critique de principe, mais à toute discussion.

Quant à la question des responsabilités, s'il est indiscutable que les travaux poursuivis par les deux compagnies minières, — travaux qui ont, du reste, en deux ans, transformé Melilla et ses abords, en y introduisant la vie, — ont été la cause originelle du conflit, il serait aussi injuste qu'odieux d'admettre, comme on l'a imprudemment et, sans doute, inconsciemment écrit (mais comme l'ont répété, publiquement, en débarquant à Melilla, quelques pauvres diables, émus de se voir appelés à poursuivre cette campagne malheureusement commencée), qu'ils aient été sacrifiés aux intérêts personnels de spéculateurs et de financiers.

Ce qui est vrai, c'est que l'Espagne s'est honorée en n'hésitant pas à assurer sa protection effective à des œuvres de civilisation entreprises sous son drapeau et en décidant de remplir, tout entier, le devoir qui lui incombait de ce chef, bien que le moment de la crise eût devancé les prévisions et que l'insuffisance de la préparation militaire dût rendre la répression plus lente et plus onéreuse.

Le massif du Gourougou. — Vue prise du port de Melilla
(Sur le mamelon de droite, le fort de Camellos)

C) LE THÉATRE DES OPÉRATIONS

Avant d'aborder la description du théâtre des opérations de la campagne de 1909, il convient de faire observer que c'est à tort qu'il est considéré par la plupart des publicistes comme appartenant au Rif. En réalité, le Rif est le district allongé, occupé par une série de hautes crêtes rocheuses, étagées, d'une altitude dépassant quelquefois 2.000 mètres, qui s'étend, en bordure de la Méditerranée, sur une longueur approximative de 140 kilomètres et sur une profondeur d'environ 70, à partir de l'embouchure de l'oued Tétouan et qui finit à l'embouchure de l'oued Kert (1).

Tout au plus (et c'est ce qu'on a fait, ici-même, pour éviter de heurter un usage que les événements actuels ont contribué à établir), peut-on admettre que le théâtre des opérations, qui comprend seulement la presqu'île des Guélaya, prolongée, à l'est, par les plaines d'El-Areg et d'Arkemann, jusqu'à l'embouchure de la Moulouya, constitue le Rif *Oriental.* Encore faut-il ajouter que n'appartiennent au Rif, d'aucune façon, la chaîne ni les tribus des Kebdana, non plus que le désert de Graret et les plaines littorales où nomadisent les Ouled-Settout.

On remarquera, d'ailleurs, à l'appui de ces observations, qu'au lieu de se prolonger, de l'ouest à l'est, parallèlement au littoral, comme les chaînes du Rif, la presqu'île projette, au nord, perpendiculairement à cette direction, sa crête, d'un relief accusé, qui se pyramide, sur une longueur d'une quarantaine de kilomètres, en quatre massifs, le mont Youksen, le plateau de Tazoudja, le mont Gourougou et le djebel Ouark, pour se terminer, peu après, au cap des Trois-Fourches.

Bien que le fâcheux traité de 1845 fasse partir de l'embouchure de l'oued Kiss, dans la baie d'Adjeroud, notre frontière algéro-

(1) Ce sont les limites indiquées, d'après Duveyrier, par MM. de Lamartinière et Lacroix; c'est aussi, pour ce qui concerne la limite est, celle qu'adopte M. H. Lorin, dans sa belle étude sur l'*Afrique du Nord,* où il dénomme l'oued Kert « le fossé oriental du Rif ».

marocaine, on peut, depuis que les événements de 1907 ont permis de redresser l'erreur commise par nos plénipotentiaires, dire que notre frontière militaire est, aujourd'hui, constituée par la Moulouya. Ce fleuve, qui, déjà, séparait, sous les Romains, les deux Mauritanies, après avoir fait frontière entre les États de Bocchus et ceux de Jugurtha, a continué, longtemps encore après l'invasion arabe, à servir de limite entre les royaumes musulmans de Fez et de Tlemcen. C'est également lui qui, depuis les arrangements de 1904, sépare, *en ce qui concerne le littoral maritime*, la zone d'influence espagnole de celle réservée à l'action de la France, dans l'Afrique du nord-ouest.

La Moulouya, dont le cours, relativement important pour un fleuve algérien, paraît ne pas être inférieur à 500 kilomètres et dont le débit s'élève, en hiver, jusqu'à 800 mètres cubes par seconde, avec un plan d'eau de 200 mètres, pour retomber, il est vrai, en été, à 20 mètres cubes, avec une largeur de 20 mètres et une profondeur de 1 mètre (1), court à travers une plaine généralement inculte, mais susceptible d'être fertilisée. Sa pente générale, au nord-est, est relativement rapide. Son lit, peu encaissé, n'est encore franchi par aucun pont; mais des gués assez nombreux, dont le plus bas n'est qu'à 4 ou 5 kilomètres de la mer, établissent entre ses rives des communications relativement aisées.

Selon le P. de Foucault, la largeur de la plaine qu'arrose la Moulouya, après qu'elle est sortie des hautes gorges de l'Atlas, est de 16 à 18 kilomètres, à El-Bridja et de 32 kilomètres, à Misour. Après avoir ensuite traversé plusieurs gorges étroites, la vallée finit par s'épanouir, en approchant la mer, pour former, sur la rive droite, la haute et double plaine des Angad et des Trifas, que sépare (avec un relief de 1.300 à 1.400 mètres) le massif des Beni-Snassen et, sur la rive gauche, celles de Graret et d'El-Areg dont l'extrémité orientale est commandée (de 800 à 900 mètres) par la chaîne des Kebdana.

Les deux groupes montagneux des Beni-Snassen et des Kebdana sont orientés du sud-ouest au nord-est, comme toutes les chaînes du système orographique de l'Afrique du Nord. On sait que,

(1) D'après la *Géographie générale du Maroc*, de M. Joseph Canal.

tandis que le premier marque, comme une puissante borne, le *terminus* de l'occupation française sur la basse Moulouya, celle des Kebdana, dont les Espagnols ont facilement obtenu la soumission, au commencement de septembre 1909, paraît appelée à jouer le même rôle, en ce qui concerne l'action militaire de nos voisins sur la rive gauche du fleuve.

La Moulouya se jette dans la Méditerranée, un peu à l'est de Cap de l'Eau, en face et à environ 4 kilomètres des îles Zaffarines. Une ancienne casbah qui couronne le cap a été occupée par les Espagnols, au printemps de 1908, en remplacement de la garnison marocaine, délaissée par le makhzen et qui s'est laissé rapatrier (par Melilla), alors qu'elle était à la veille de mourir de faim. Quant aux îles, que les occupants français de l'Algérie avaient dédaignées, bien à tort, leur préférant l'îlot de Rachgoun, dont nous n'avons jamais su rien faire, elles ont été, en 1849 (au moment où, paraît-il, le gouvernement français commençait à s'y intéresser), occupées par les Espagnols, qui y ont établi un nouveau *préside*. L'absence de tout autre bon mouillage, avant Mers-el-Kébir, le long de cette côte sans ports, donne une certaine valeur à ce groupe d'îles, qu'on pense maintenant à réunir par des enrochements, pour en former, non seulement un abri maritime éventuel, mais encore un point d'atterrissage commercial, qui serait avantageusement placé, en face et si près du débouché de la Moulouya.

C'est de l'établissement de Cap de l'Eau qu'était partie, le 26 août dernier, sous les ordres du colonel (depuis général) Larréa, une première colonne d'observation, qui reçut quelques coups de fusil en traversant les monts Kebdana. La même opération reprise, le 3 septembre, par le même officier, avec des forces un peu supérieures et appuyée par la brigade du général Aguilera, qui battait, en même temps, la plaine d'El-Areg, en procédant à quelques exécutions, ne rencontra aucune opposition. Les soumissions qu'obtint la colonne espagnole furent nombreuses et peuvent être jugées relativement complètes; on n'a, en effet, signalé aucun groupe important de Kebdana parmi la petite harka qui a *fait le jeu* devant les troupes, pendant les opérations qui ont amené l'occupation de Nador et celle de Selouan (25 et 27 septembre).

La côte, à mesure qu'on s'éloigne de Cap de l'Eau pour marcher, au nord-ouest, vers Melilla, se présente sous l'aspect de dunes basses, ravinées, couvertes d'une maigre végétation épineuse et où surgissent, par places, de petites éminences rocheuses. La première rencontrée, dite Ras Quiniane, a dû au voisinage de quelques bons puits d'être utilisée comme lieu de campement par la 1re brigade de la 1re division (général Orozco), quand le reste de cette division vint s'établir à Souk-el-Arba, distant de 6 ou 7 kilomètres et où l'eau est rare et mauvaise. C'est de ces deux camps qu'est partie la division Orozco pour se porter, les 20 et 24 septembre, aux puits d'Aograz et opérer contre Nador et Selouan.

Plus à l'ouest, sur un autre renflement de la dune, mais avec l'avantage du voisinage d'un petit havre maritime, correspondant également à une baie de la Mar-Chica, est la Restinga, point de stationnement d'un petit détachement espagnol, établi en même temps que celui de Cap de l'Eau, pour maintenir la possession de l'isthme et les liaisons de ce poste avec Melilla. Pendant l'occupation de Souk-el-Arba par la division Orozco, l'administration militaire avait établi à la Restinga d'importants magasins et la boulangerie de campagne; le parc aérostatique y fit, d'autre part, une longue station.

La Restinga fut, antérieurement, le siège d'un petit établissement commercial, créé, avec l'agrément du Rogui et, peut-être, de compte à demi avec lui, par quelques Européens. Exposés, sans protection possible, aux coups de l'artillerie de deux vieux paquebots (le *Turki* et le *Saidié*), affrétés par le makhzen pour combattre le Prétendant et n'ayant rencontré de soutien, ni chez les Français, ni chez les Espagnols, les fondateurs de l'établissement durent bientôt céder la place, qu'occupa aussitôt un détachement marocain, dont le sort, d'ailleurs, ne fut pas meilleur que celui de la garnison de Cap de l'Eau. Aussi, fut-il, dans les mêmes conditions et en même temps (12 mars 1908), relevé par un détachement espagnol et rapatrié, par mer.

A partir de la Restinga et jusqu'aux abords de Melilla règne, sans interruption, la langue de sable et de cailloux qui sépare la mer de la Mar-Chica. Cet isthme, d'une largeur moyenne de 500 mètres, est praticable aux troupes et aux voitures moyenne-

ment chargées; elle a même pu être utilisée par le général Marina, avec une légère voiture automobile.

La lagune que borde l'isthme, sur environ 25 kilomètres de longueur, est comparable, comme aspect et comme étendue, aux étangs de notre littoral méditerranéen; les Espagnols parlent d'en faire une autre Bizerte. Selon Duveyrier et selon toutes les apparences, la Mar-Chica est le reste d'une ancienne baie maritime, large encore de 5 à 6 kilomètres, que des convulsions sismiques successives ont séparée de la mer. Une communication, accessible à de grosses barques, qui avait déjà été obstruée, en partie, par un tremblement de terre, en 1894, a été entièrement fermée, il y a quatre ans à peine, par une cause probablement semblable; les dénivellations qui subsistent et qui sont, déjà, recouvertes par la dune, la placent à l'extrémité nord-ouest de la lagune.

La Mar-Chica est divisée en deux parties, l'une, plus large, mais moins profonde, au nord, dit El-Djézireh, l'autre, au sud, séparée en partie de la première, par le cap de l'Atalayoun, ayant de plus grands fonds et dite Sekkha-de-Bou-Erg (ou Bou-Areg), comme la plaine qu'elle baigne. Le régime de ses eaux est assez variable; celles-ci ont baissé sensiblement, à cause de l'énorme évaporation, depuis que la lagune ne reçoit plus que par infiltration un certain apport d'eau de la mer. Son niveau actuel est inférieur d'un peu plus de 2 mètres (2^{m} 35, dit-on) à celui de la Méditerranée.

Des études avaient été entreprises, au début du conflit actuel, pour rouvrir, par des dragages rapidement exécutés, la communication maritime, de façon à permettre l'organisation d'un service de transport par voie d'eau, pour le ravitaillement d'une partie des troupes. Ces études ayant fait ressortir l'utilité, pour éviter un seuil rocheux, surgi, semble-t-il, lors des tremblements de terre et la nécessité, à cause des faibles fonds, de creuser un chenal de plus de 900 mètres de longueur, on a renoncé aux moyens expéditifs et entrepris un travail méthodique, qu'on croit devoir durer dix ou douze mois. Il apparaît, dès lors, avec évidence, que l'opération n'a plus de but militaire immédiat et qu'il s'agit de l'amorce d'une transformation offrant un intérêt mi-politique, mi-commercial.

On travaille, en effet, dans l'espoir d'un actif développement du commerce de la région, en vue d'ouvrir la lagune au petit

cabotage, pour augmenter les points de contact avec les indigènes et réduire leurs transports; il semblerait, pour cela, devoir suffire de faciliter suffisamment l'introduction des eaux de la mer dans la lagune afin d'obtenir l'égalité de niveau. En poussant davantage, ensuite, le creusement du canal de communication, on pense qu'en raison des grands fonds (7 à 8 mètres) qu'on trouve en quelques points, on pourrait faire, ultérieurement, pénétrer dans la lagune des paquebots de moyen tonnage. Enfin, on envisage comme une solution possible de l'avenir l'établissement, sur la Mar-Chica, d'un port et d'un arsenal, dont un fort, construit sur le mamelon de l'Atalayoun, assurerait efficacement la défense.

En attendant la réalisation, peut-être lointaine, de ces espérances, on a opéré, vite et bien, sans ménager les dépenses, en reliant la place de Melilla à la lagune par une voie ferrée provisoire et en poussant cette voie, par un wharf de 450 mètres, dans les eaux de la Mar-Chica, pour atteindre les fonds de 2 mètres. En même temps, on réussissait à faire traîner, à travers l'isthme, par une dépression demi-artificielle qui règne au pied sud de la Restinga, plusieurs remorqueurs à vapeur, un certain nombre de grosses barques et jusqu'à une petite canonnière de guerre, qui ont pu, à partir de la fin de septembre, participer utilement au ravitaillement des troupes engagées vers Nador et Selouan et aider au service des évacuations. Quoique la tournure prise, depuis lors, par les opérations ait rendu cette organisation moins efficace qu'on ne l'avait prévu (lorsqu'on pensait à pousser la majeure partie du corps expéditionnaire, par Souk-el-Arba, vers Selouan), l'effort accompli n'aura pas été inutile et ne paraît pas sans avenir.

A partir de l'ancienne communication maritime, dite la Bocana, règne, sur 3 ou 4 kilomètres, le long de la mer, une plage de sable fin, dite de San-Lorenzo, qui décrit une courbe gracieuse pour aboutir au rocher, d'un brusque relief d'environ 30 mètres, sur lequel sont bâties la ville et la citadelle historiques de Melilla. Au pied du rocher, toujours couronné par ses tours et ses hautes murailles du seizième siècle, s'étendent de beaux faubourgs, bien plantés, qui se sont assez largement développés, depuis peu d'années, pour remplir, presque entièrement, du côté du nord, l'espace libre (de 2 à 3 kilomètres) qui sépare la vieille ville de la ceinture de ses forts extérieurs.

Le Gourougou (pics de Besbel et de Kolla, encadrant la gorge du Loup)
(Au pied, le glacis où fut livré le combat du 27 juillet)

Ceux-ci, au nombre de huit, sans parler des ouvrages secondaires, s'étendent, sur une double ligne, en demi-cercle, au nord de la place, à travers un plateau mamelonné qui la commande de 80 à 100 mètres. Ces forts, casematés et entourés de fossés revêtus, semblent assez solides et, quoique d'un modèle un peu suranné, doivent largement suffire à assurer la sécurité de la place. Cette sécurité fut sérieusement troublée, cependant, par les événements du début de la campagne et ne fut rétablie que par l'établissement, dans les intervalles des ouvrages, de camps entourés de défenses accessoires, qui n'ont jamais été sérieusement attaqués.

Melilla, sur son rocher, occupe environ le milieu de la côte est de la presqu'île. Son port, vaste et d'apparence engageante, mais qui manque de fond dans la partie où il est réellement bien abrité, n'est en réalité qu'une médiocre rade foraine, battue de façon dangereuse par les vents d'entre est et nord. Des travaux importants entrepris assez récemment doivent, s'ils sont poursuivis, doter Melilla d'un vrai port, par la création d'un grand môle et des installations correspondantes; quoi qu'en disent les partisans de l'adaptation maritime de la Mar-Chica et de la rade des Zaffarines, on pense que la solution tendant à maintenir l'établissement principal, à Melilla même est la plus rationnelle et devra être la plus féconde.

L'attention du voyageur qui mouille, en rade de Melilla, d'abord frappée par l'aspect sévère de la ceinture de forts, fortins et batteries qui dominent de si près la place, est bientôt attirée par un massif montagneux, élevé, qui barre, à courte distance, tout l'horizon de l'ouest; ce massif, qui n'est autre que le Gourougou, est lui-même dominé par deux pics, — le Besbel et le Kolla, — hauts de 850 à 950 mètres. Entre la limite sud de la possession espagnole et Nador, les pentes orientales de ce massif, formées de hauts escarpements qui s'appuient eux-mêmes sur d'abruptes assises rocheuses, ne laissent, entre elles et le littoral de la mer ou de la lagune, qu'un défilé, large à peine, en certains endroits, de quelques centaines de mètres. C'est quelque chose de tout à fait comparable aux Thermopyles grecques, avec la différence, compensée du reste, par l'énorme accroissement dans la portée des armes, que les Thermopyles marocaines sont larges de plus

du double de celles où s'illustrèrent Léonidas et ses compagnons.

Vers le milieu du défilé, à 11 kilomètres de la place et à environ 5 kilomètres de son extrémité sud, s'élève le piton isolé de l'Atalayoun, déjà mentionné et que baignent, sur presque tout son pourtour, les eaux saumâtres de la Mar-Chica. C'est la partie la plus étroite, sinon la plus abrupte, du passage; les voies ferrées des deux entreprises minières y voisinent, à se toucher, sur 5 kilomètres environ de longueur, jusqu'aux abords de Nador. Nador lui-même est un gros et beau village marocain, attaché au flanc oriental d'une haute colline à deux sommets, dénommés les Tetas (Mamelles) de Nador et qu'entourent des jardins et vergers bien cultivés.

Puis, s'ouvre brusquement la plaine d'El-Erg, ou El-Areg, dans laquelle débouche, venant directement de l'ouest, la large vallée de l'oued Youksen ou Rio del Cavallo, qui descend en pente douce du col d'Alslatten et d'autres passages secondaires conduisant à l'oued Kert et à la côte ouest. C'est par cette vallée, comme on le verra, que s'est exécuté le mouvement décisif, malheureusement tardif et non disputé, qui a assuré au corps expéditionnaire la fin de ses peines, tout au moins, l'heureuse terminaison de la campagne actuelle.

La plaine d'El-Areg s'élève, aussitôt après le passage du Rio del Cavallo, en rides successives, mais assez peu sensibles, vers le sud et le sud-ouest, pour devenir, en approchant de Selouan et plus loin au sud, le désert de Graret. Vers le milieu de cette plaine, qui paraît à peu près plate et un peu à l'est de la piste conduisant, droit au sud, sur Selouan, s'élève un grand tumulus isolé, que les Marocains nomment Taouima. Ce point fut occupé, le 25 septembre, par le général Orozco, dans sa marche d'El-Aograz sur Nador, pour couvrir ses colonnes contre une attaque éventuelle venant de Selouan.

Selouan se compose essentiellement de la Casbah, ancienne résidence du Rogui, de la Koubba de Sidi Ali el Hassani, distante de 1.200 à 1.500 mètres et en aval, sur la rive gauche de l'oued Selouan, et de hameaux, entourés de beaux jardins, situés entre la casbah et le dernier contrefort du massif d'Youksen, dénommé Bou-Guen-Zein, qui la domine, à 2 ou 3 kilomètres de

distance. La casbah elle-même forme un rectangle, de 130 sur 150 mètres de côté. Ses faces longues sont flanquées de douze tours carrées, orientées est-ouest, d'une hauteur de 6 à 7 mètres; les autres faces en portent dix. La face sud est bordée par l'oued Selouan, rivière à hautes berges et à courant à peu près continu, qui alimente un moulin et dont une dérivation arrose l'intérieur de la casbah; celle-ci s'ouvre par une seule porte, faisant face au nord.

La position de la casbah, malgré qu'elle soit commandée d'un peu près, est importante, tant à cause de son isolement et de la puissance de ses murs que parce qu'elle tient presque toutes les routes reliant la presqu'île des Guélaya à la Moulouya et aux principales directions du sud. La casbah même, que le Rogui avait réparée vaille que vaille, a été ruinée, après sa fuite, par ses anciens administrés; elle est, toutefois, facilement réparable.

De la topographie, encore mal connue, de l'arête orographique de la presqu'île, entre Selouan et l'extrémité nord du Gourougou, on dira seulement ce qu'en savait l'état-major avant l'heureuse opération du 26 novembre, c'est que des pistes indigènes, très fréquentées, conduisent, par le nord et par le sud du mont Youksen, à la vallée de l'oued Kert et à la piste dite des Beni-Saïd, qui longe la côte ouest. On sait, également, d'après certains renseignements (qu'un vaste système de reconnaissances récemment inauguré a confirmés), qu'une autre piste conduit directement, des abords de Melilla au col d'Alslatten, par le barranco del Lobo, c'est-à-dire, par le travers du Gourougou.

Au nord de Melilla, pour revenir à cette partie de la presqu'île, dont il n'a pas encore été parlé, s'étend, immédiatement au-dessus de la place, un plateau pierreux et d'abord tout à fait inculte, qui s'élève, en s'approchant du nord, pour se pyramider, sous le nom de djebel Ouark, non loin du cap des Trois-Fourches. Ce plateau, dans sa partie sud-ouest, où il se raccorde aux pentes nord du Gourougou, est fortement découpé par de profonds ravins, dont le principal est celui du Rio de Oro, qui se jette dans la baie de Melilla et par de nombreux arroyos affluents, qui se sont creusé des lits profonds, à berges escarpées, qui gênent fort les communications transversales.

Sur la rive droite du Rio de Oro, tenant la route qui conduit, par

le nord du Gourougou, à la côte ouest de la presqu'île et surveillant les pentes mêmes de la montagne, moins abruptes de ce côté, a été établie, le 22 septembre, au Souk el Had ou Marché du dimanche des Beni-Sicar, la 2e division (général Sotomayor), qui, bien que défendue par les hautes berges dont on vient de parler, y a subi plusieurs violentes attaques. En face, sur la rive gauche du même cours d'eau, est situé un autre camp, dit de Hidoun, occupé déjà, par la division de chasseurs (général Tovar), après les combats des 20 et 22 septembre, momentanément abandonné ensuite et réoccupé, au commencement de novembre.

Grâce à ces mouvements et à ceux de colonnes secondaires qui ont poussé jusqu'au djebel Ouark et jusqu'au cap des Trois-Fourches (où un phare provisoire a même été établi), la topographie de cette partie du terrain est un peu mieux connue. On y a trouvé des villages nombreux, ressemblant à nos villages kabyles, mais plus riches, plus populeux et entourés de jardins mieux cultivés. Ces villages, souvent très rapprochés, n'occupent pas seulement les points hauts et il s'en trouve aussi dans les vallées. Tous sont entourés d'innombrables murs étagés, en pierres sèches, qui, bien que n'ayant pas été faits pour la défense, mais afin surtout d'expurger les terrains de culture, offrent cependant d'excellents points d'appui aux combattants marocains et ont toujours été admirablement utilisés par eux.

Le climat de la région est moins pénible à supporter, bien que les premiers mois de l'été y soient très chauds, que ceux des cantons correspondants de l'Algérie, parce que de larges brises venant de l'Atlantique y entretiennent, ordinairement, une assez grande fraîcheur. Il y pleut, d'autre part, rarement; ce qui avait donné à penser au commandement que la troupe pourrait y supporter, sans trop en souffrir, des stationnements prolongés, au bivouac. En fait, l'automne 1909 ayant été exceptionnellement humide, le calcul ne s'est pas trouvé exact; l'état sanitaire en a souffert et les opérations ont, depuis lors, été gênées (les Espagnols ne possédant pas la tente-abri), par la préoccupation d'éloigner les hommes, le moins possible, des camps demi-permanents où ils vivent, ordinairement, sous la grande tente.

D) LES FORCES OPPOSÉES

Lorsque, le 9 juillet 1909, au matin, se produisit, inopinément, l'assassinat des ouvriers de la Compagnie des mines du Rif, il y avait, à Melilla, comme garnison permanente, sous les ordres d'un général de division, qui portait le titre de « gouverneur militaire de Melilla et des petites places d'Afrique » :

2 régiments d'infanterie à trois bataillons (59e et 68e régiments dits de Melilla et d'Afrique);

1 bataillon disciplinaire (réduit à deux compagnies);

1 escadron de chasseurs de Melilla;

1 groupe mixte de quatre batteries de campagne et de montagne (d'anciens modèles);

1 compagnie de mer (marins faisant le service à terre);

1 compagnie du génie;

1 section d'administration;

1 section sanitaire (sans parc).

Cet ensemble représentait, normalement, une force d'environ 5.000 hommes, et le soin avec lequel, au printemps précédent, avait été faite la relève des libérables permet de penser que le chiffre de 6.000 rationnaires n'était pas loin d'être atteint, sinon même dépassé. Cependant, si on songe qu'il en faut effectivement déduire les garnisons des « petites places » (le Peñon, Alhucemas, les Zaffarines, la Restinga et Cap de l'Eau), chacune, en général, de la force d'une compagnie et si on y ajoute les indisponibles et les employés, toujours nombreux dans un centre colonial, on doit penser que l'effectif combattant présent dans la place ne dépassait pas beaucoup, en réalité, 5.000 hommes.

C'est à la tête du gros de ces forces, appelées aux armes, lorsqu'on connut l'arrivée du train ramenant les ouvriers et qui se réunirent, d'abord, à l'Hippodrome (à l'extrémité sud de la possession), que se porta vers le lieu de l'attentat le général Marina, précédé lui-même, comme on sait, d'une compagnie d'avant-garde partie en chemin de fer. C'est également sur elles que, dans l'après-midi de ce jour, quand la marche du combat eut permis à l'attaque de progresser sérieusement, furent prélevés

les détachements, — au total, 10 compagnies d'infanterie et 2 sections d'artillerie, — envoyés en avant-postes, sur l'ordre du gouverneur (qui garda pour lui-même le commandement de l'ensemble), sur le piton de l'Atalayoun et sur les hauteurs de Si Ahmed el Hadj et de Sidi Moussa. Le reste des troupes, — 10 compagnies d'infanterie, 1 escadron, 1 ou 2 batteries et le reliquat des services, — fut ramené dans la place par le général del Réal, adjoint au gouverneur et parut alors suffire, à peine, à faire face aux besoins.

L'émotion témoignée à ce sujet par la population (émotion qu'il ne faut pas exagérer, mais qu'on ne saurait nier, car elle fut réelle et à peu près générale) et sans doute aussi le fait qu'une mobilisation éventuelle avait été préparée, à Madrid, en prévision de complications marocaines, expliquent la rapidité avec laquelle furent, successivement et dans l'ordre indiqué ci-après, mobilisées, à destination de Melilla, les trois brigades de chasseurs à six bataillons que compte l'armée métropolitaine espagnole, savoir :

La brigade de Barcelone (3e brigade), le 11 juillet;

La brigade de Madrid (1re brigade), le 18 juillet;

La brigade d'Algésiras (2e brigade), le 25 juillet.

Malgré des difficultés d'ordre intérieur dont on ne veut parler que pour dire qu'il est à l'éloge des autorités politiques et militaires espagnoles qu'elles ne les aient pas arrêtées, ni même retardées, dans l'exécution d'un devoir devenu particulièrement pénible, la mobilisation se fit rapidement et les bataillons partirent, à l'effectif de 800 hommes.

Conformément aux prescriptions de la loi de réorganisation de l'armée, du 17 juillet 1904, légèrement modifiées en vue d'une guerre d'Afrique, les trois brigades étaient organisées en formations mixtes et dotées chacune de :

1 groupe de trois batteries de montagne (Krupp 1878);

1 groupe de deux sections de mitrailleuses;

1 escadron de cavalerie;

1 compagnie du génie;

1 compagnie de télégraphistes;

1 compagnie d'administration;

et 1 ambulance (section sanitaire) de montagne;

Soit, par brigade, à peu près 5.500 hommes.

Les unes et les autres se trouvèrent débarquées à Melilla : la brigade de Catalogne (Barcelone), le 20 juillet; celle de Castille (Madrid), le 26 juillet et celle d'Algésiras (Andalousie), le 2 août, ce qui explique que plusieurs bataillons de la première et presque tous ceux de la seconde aient pu, à peine débarqués, prendre leur part des premiers engagements, notamment, des deux combats des 23 et 27 juillet. A ce propos, on jugera mieux des conditions matériellement et physiquement défectueuses dans lesquelles ces soldats, en majorité très jeunes de service, durent être engagés, si on ajoute que nombre d'entre eux, retardataires à un titre quelconque, se virent, le 27 juillet, conduits directement du port au lieu de rassemblement des troupes pour le combat (qui était l'Hippodrome) et y arrivèrent porteurs encore des valises et autres objets personnels dont ils s'étaient, selon l'usage, encombrés au départ de la garnison.

On sait que les deux combats en question, surtout le second, furent malheureusement engagés et coûtèrent la vie à un nombre relativement élevé d'officiers (dont le général Pintos, qui commandait) et d'hommes de troupe. L'ordre de mobiliser la division renforcée de Madrid s'ensuivit aussitôt (décret du 28 juillet) et les opérations de cette mobilisation furent conduites assez vite pour que les troupes fussent, en totalité, débarquées à Melilla, entre le 3 et le 9 août.

Cette nouvelle unité, dénommée 1re division et placée sous les ordres du général de division don Enrique de Orozco, avait reçu une composition assez sensiblement différente de la formation divisionnaire prévue pour la mobilisation normale et qui fut la suivante :

4 régiments d'infanterie à deux bataillons de 800 hommes (le 3e bataillon à 400 hommes, formant dépôt, dans la métropole);

1 groupe de deux sections de mitrailleuses;

1 groupe de trois batteries montées de 75 (du Creusot);

2 escadrons de cavalerie;

2 compagnies du génie;

1 compagnie d'administration militaire;

1 compagnie sanitaire.

Son effectif était d'environ 8.500 hommes. Les commandants des deux brigades étaient les généraux San Martin et Aguilera.

Entre temps, diverses formations spéciales, qu'il n'est pas sans intérêt d'énumérer, pour prouver avec quelle largesse fut doté le corps expéditionnaire, étaient mises à la disposition du général Marina, savoir :

1 parc mobile d'artillerie (sections de munitions d'infanterie et d'artillerie, sur mulets);

1 compagnie d'aérostation et d'éclairage de campagne (avec deux ballons et le parc correspondant);

1 boulangerie de campagne (à trois sections);

2 compagnies d'administration et 1 convoi (muletier);

1 compagnie de sapeurs des chemins de fer;

1 section de télégraphie sans fil;

1 section de photographie (pour mémoire);

1 section de garde civile (prévôté).

Plus, 1 section cycliste, d'un emploi apparemment ingrat en ce pays et 1 section d'automobilistes, pour la conduite de quelques voitures et camions automobiles, en partie offerts par le Roi.

D'autre part, indépendamment de la cavalerie attachée aux trois brigades de chasseurs, à la brigade de Melilla et à la 1re division, avaient débarqué à Melilla, le 12 août, trois escadrons du régiment de hussards de la Princesse, ce qui avait porté à neuf escadrons le total des unités de cette arme.

Dès le milieu du mois d'août, par conséquent, le général don José Marina, qui venait d'être appelé au commandement en chef du corps expéditionnaire, avec le grade de lieutenant-général, disposait d'un effectif, qui, même en tenant compte des pertes déjà subies, n'était pas inférieur à 30.000 rationnaires et le dépassait même sans doute.

Le général Marina fit des formations mises à sa disposition la répartition suivante :

1re Division (général Orozco), sans modifications.

Division de chasseurs (général Tovar), formée des 1re et 2e brigades de chasseurs (de Castille et d'Andalousie).

Troupes non endivisionnées (à la disposition immédiate du général en chef) :

3 Escadrons des hussards de la Princesse;

3e Brigade de chasseurs (général Imaz);

Brigade permanente de Melilla (général del Real), avec son

groupe d'artillerie permanent d'anciens modèles (renforcé d'une batterie de 75, du Creusot);

La compagnie d'aérostiers.

Cette première organisation, qui mettait à la disposition du général commandant le corps expéditionnaire deux divisions autonomes, susceptibles d'être engagées immédiatement, isolées ou en liaison, tout en lui laissant deux brigades non endivisionnées, presque également disponibles, répondait, semble-t-il, à la conception d'opérations limitées à la presqu'île proprement dite. Ces opérations, comportant sans doute l'abordage direct du Gourougou et de ses contreforts, par des colonnes, à court rayon d'action, prenant leur point d'appui et leur base de ravitaillement à Melilla même, qu'elles continueraient ainsi à couvrir, n'exigeaient pas, en effet, d'effectifs supérieurs à ceux qui se trouvaient alors réunis; et on comprend, d'autre part, que l'administration militaire supérieure ait cru pouvoir, dans ces conditions, éviter d'y adjoindre d'importants services généraux d'administration et de santé.

Pour des raisons qu'on peut soupçonner et auxquelles ne fut certainement pas étranger le douloureux souvenir, exagéré encore par l'opinion, des pertes subies les 23 et 27 juillet, cette conception ne fut pas maintenue et l'on vit bientôt prédominer le sentiment qu'il en coûterait moins d'*investir* la presqu'île, de façon à menacer les communications des Guelaya, que d'attaquer ceux-ci dans leurs montagnes et de les y soumettre de vive force; d'où, l'idée de manœuvrer, par le sud de la Mar-Chica et par Selouan. Il y devait seulement falloir plus de troupes, ce qui correspondait à la consigne, plus ou moins explicitement donnée, de ne pas épargner l'argent ni le temps et de ne se montrer ménager que de la vie des hommes.

De là, la décision prise de renforcer le corps expéditionnaire d'une autre division, dont l'organisation, du reste, était déjà prévue et dont le chef désigné était le général Sotomayor. Mais il eût fallu aussi, ce à quoi on semble n'avoir pas songé, tirer la conséquence de ce changement de système, qui devait doubler ou tripler la longueur des lignes de communication et cette omission, comme on le verra, devait assez lourdement peser sur la suite de la campagne.

Quoi qu'il en fût, la 2e division, aussitôt mobilisée (ce qui prit cependant plusieurs semaines), fut mise en route de façon que son débarquement à Melilla fût entièrement terminé, avant le 15 septembre. Cette division était composée comme la 1re (8 bataillons d'infanterie, 2 escadrons de cavalerie, 1 groupe de trois batteries montées, du Creusot. auxquelles furent adjoints 1 batterie de montagne, 2 compagnies du génie et les services correspondants) soit, au total, 8,000 à 8.500 hommes.

D'où il suit, si l'on ajoute la garnison permanente aux troupes débarquées, que le corps expéditionnaire, entièrement constitué dès lors sur ses bases définitives, — moins, cependant, la brigade Carbo, à quatre bataillons et les escadrons de cavalerie, qui devaient venir encore s'y ajouter, avant la mi-octobre, — présentait, le 15 septembre, un effectif voisin de 40.000 hommes, chiffre qui concorde avec les déclarations officielles faites, à la même date, à Madrid et d'après lesquelles l'effectif réuni à Melilla (pertes non déduites), était de 42.000 hommes.

Les impressions recueillies, au cours du débarquement de la division Sotomayor, furent très favorables, tant au point de vue du calme qui présidait aux opérations et de l'ordre relatif qu'on réussissait à maintenir sur le quai, unique et singulièrement étroit, qui servait à l'accostage des chalands que de la qualité du matériel et des animaux débarqués. Cette observation s'applique, non seulement aux chevaux des batteries de campagne, qui ont paru, par le modèle, comme par le sang, supérieurs à la plupart de ceux que pourraient présenter la plupart de nos régiments, mais encore aux mulets de l'artillerie de montagne et des parcs et convois, dont beaucoup étaient, vraiment, de superbes animaux. Les chevaux d'artillerie du corps expéditionnaire provenaient, d'ailleurs, en très grande partie, d'achats faits en Normandie et en Bretagne, depuis le commencement de la guerre; quant aux chevaux de cavalerie et aux mulets, presque tous d'origine espagnole, ils font honneur à l'élevage national.

Le corps expéditionnaire était doté de pièces de 75mm, du Creusot, de pièces, du même calibre, de Saint-Chamond et de pièces de montagne de Krupp, modèle 1878. Les premières, exclusivement réservées aux batteries des 1re et 2e divisions

(généraux Orozco et Sotomayor) (1), sont d'un modèle trop rapproché de celui de notre 75 de campagne pour qu'il y ait intérêt à en parler autrement que pour signaler quelques particularités susceptibles, peut-être, d'être imitées, — entre autres, une *hausse panoramique*, qui paraît ingénieuse et pratique. On sait, d'autre part, que le 75 à tir rapide du Creusot est allégé, par comparaison avec notre canon de campagne; les Espagnols se plaignent, cependant, encore de son poids, qui, à diverses reprises ne lui aurait pas permis de suivre les troupes, d'aussi près qu'on l'eût désiré.

Le canon de campagne de Saint-Chamond, dit également à tir rapide, est plutôt une pièce à chargement rapide. Les Espagnols se louent de ses qualités balistiques, tout en signalant que la pièce se dépointe fréquemment et qu'elle est beaucoup trop lourde pour la guerre en pays de montagne. Ils ne l'ont guère utilisé, du reste, que comme matériel léger de position et en ont armé, notamment, deux des batteries construites sur les Mamelles de Nador ainsi qu'un ou deux ouvrages annexes de la casbah de Selouan.

Quant au canon Krupp de montagne, qui est vieux et fatigué, ce matériel ayant fait longuement campagne aux Philippines et à Cuba, les Espagnols, tout en reconnaissant que la pièce a gardé certaines qualités, notamment une grande portée relative, la considèrent comme devant être remplacée, en raison de son usure et des grandes défectuosités de l'affût.

En outre de ce matériel de campagne et de montagne, les Espagnols ont encore fait usage de canons de Krupp de 15^{cm} sur affûts de place, pour l'armement de certaines batteries annexes des forts de Melilla, — du fort de Camellos, en particulier. On avait, en cours de campagne, formé le projet de transporter à Nador deux de ces pièces, pour l'armement des batteries des *Mamelles* et on y avait construit, à cet effet, une assez bonne route d'accès; c'est, en réalité, à Alslatten qu'elles furent établies.

La *tenue* des officiers et de la troupe du corps expéditionnaire,

(1) Une batterie de 75 du Creuzot a été, en outre, affectée, en cours de campagne, à la brigade de Melilla.

exclusivement prévue pour une campagne d'été, était, uniformément, au moment de la mobilisation, de toile de coton blanc, à petites raies bleues, les grades n'étant distingués que par des particularités peu visibles; tous (sauf les officiers et les hommes de la brigade de Melilla), portaient, d'autre part, le casque colonial, à couverture khaki. Au point de vue de la visibilité, comme à celui de la légèreté, cette tenue a donné toute satisfaction; par contre elle a mal supporté l'épreuve des mauvais temps d'automne et il a bien fallu reconnaître son insuffisance, quand sont apparus de nombreux cas de paludisme et des troubles intestinaux graves, consécutifs à deux ou trois jours de pluies abondantes survenues vers la mi-octobre.

On a pourvu, alors, vaille que vaille, aux besoins les plus urgents, en prescrivant aux dépôts, restés dans la Péninsule, d'envoyer aux bataillons de guerre, d'abord, les tuniques de drap (qu'on avait prescrit de ne pas emporter), puis, des capotes (qu'il a fallu activement confectionner, car elles n'existaient pas, ou n'existaient qu'en quantités insuffisantes). Il n'est pas certain qu'on ait, jusqu'à ce moment (1), distribué de pantalons de drap, non plus que de chaussures de cuir. Les hommes porteraient donc encore, comme tenue d'hiver, les espadrilles à lanières et les pantalons de toile, ce qui peut paraître médiocrement protecteur, même pour un pays où la température moyenne ne descend guère au-dessous de + 5°.

Comme équipement, le fantassin espagnol porte : un sac souple, sans doute léger, mais évidemment de contenance insuffisante pour les besoins de la guerre et qui ne comporte guère de paquetage extérieur (ce qui explique peut-être qu'on ait mis en route les hommes dépourvus d'effets de drap), une couverture *puncho*, ample et qui paraît imperméable et de médiocres cartouchières cubiques, qui tiennent mal les munitions.

Les caractéristiques morales des troupes espagnoles, à quelque arme qu'elles appartiennent, sont un grand esprit de discipline, assez peu sensible dans la forme, mais qui paraît général et sincère, une grande sobriété, une singulière résistance aux pri-

(1) 1er décembre 1909.

vations et, d'une façon générale, une soumission, un peu passive, aux circonstances.

Les soldats d'infanterie sont bons marcheurs. Il est plus douteux qu'ils aient, au même degré, les autres qualités essentielles du fantassin, qui sont d'être bons tirailleurs et bons tireurs. En effet, ils tirent, en général, avec trop de précipitation, visant à peine et sans un souci suffisant de ménager leurs munitions et ils paraissent, d'autre part, ne pas avoir tout l'élan et toute la souplesse qu'exigent les conditions du moderne combat d'infanterie. Mais, sans doute, faut-il juger avec indulgence ces évidentes lacunes de leur éducation militaire, en pensant qu'elles sont, pour une large part, le fait des circonstances.

C'est, en effet, le lieu de faire remarquer que l'armée espagnole a été surprise par les événements, dans les conditions les moins favorables à la bonne constitution d'un corps expéditionnaire aussi important, alors qu'aux inconvénients intrinsèques d'un service pratiquement réduit à dix-huit mois, par l'ajournement de l'appel et par des libérations anticipées, s'ajoutaient ceux résultant de la déplorable facilité avec laquelle, — dans les troupes à pied, — des congés renouvelables sont accordés, après un rapide *débourrage* de quelques mois, à quiconque est alors jugé mobilisable.

L'application d'un aussi vicieux système avait eu pour effet qu'au moment où fut lancé l'ordre de mobilisation, beaucoup des hommes de la dernière classe, appelés seulement en avril 1909, avaient été déjà renvoyés en congé, de telle façon que, bien que les effectifs budgétaires dussent être de 360 hommes, dans les bataillons de chasseurs et de 200 hommes, dans les bataillons de ligne, les effectifs réels étaient tombés, dans les chasseurs, à 200 hommes environ et ne dépassaient guère la moitié de ce chiffre, dans les bataillons d'infanterie de ligne.

On conçoit, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, ce que pouvaient être, lors de leur débarquement à Melilla, quelques jours à peine après la mobilisation, les bataillons de chasseurs, — au nombre de dix-huit, — qui comptaient *un quart* seulement, en moyenne, d'hommes de l'armée active (ayant, les uns, seize mois, les autres, quatre mois de présence sous les drapeaux) et dont tout le complément, qui s'élevait à près des *trois quarts*, prove-

nait d'hommes de la disponibilité et de la réserve, n'ayant jamais beaucoup appris et ayant, sans doute, beaucoup oublié !

Il convient, à la vérité, d'observer que, le véritable danger créé par de semblables procédés ayant été rendu trop évident par les événements militaires de la fin de juillet, on renonça à mobiliser les réservistes des régiments d'infanterie, — dix régiments à deux bataillons, — qui devaient former les 1re et 2e divisions (généraux Orozco et Sotomayor) et la 1re brigade de la 3e division (général Carbo), à qui on procura les hommes de complément nécessaires, par des prélèvements faits sur les hommes de l'armée active des régiments qui n'étaient pas appelés à être mobilisés. Les vingt bataillons se trouvèrent, par suite, composés, par moitié environ, d'hommes de l'armée active et par moitié de disponibles, ce qui explique que le renvoi des réservistes, ordonné dès la fin de novembre 1909, n'ait guère porté que sur les bataillons de chasseurs et sur les détachements et services mobilisés avec eux, qui en ont, au total, libéré un peu plus de 4.000.

A ces observations, qui ont pour objet de faire comprendre comment dix-huit bataillons de chasseurs, d'un effectif total supérieur à 16.000 hommes, s'ajoutant aux 5.000 ou 6.000 hommes de la brigade permanente de Melilla, n'ont pas été jugés suffisants pour mettre à la raison les Guélaya, dès la fin de juillet, il convient d'ajouter qu'encadrées par des officiers vigoureux, dévoués et payant bravement de leur personne, en toute occasion, ces unités ont fait, à l'école de la guerre, de tels progrès qu'elles n'étaient plus reconnaissables, vers la mi-septembre, quand commencèrent les opérations proprement dites.

Quant aux soldats des autres armes combattantes (qui ne sont pas soumis au régime des congés), ils ne paraissent pas inférieurs à la bonne moyenne des cavaliers et artilleurs du service à court terme. D'une façon générale, ils sont bien en selle et paraissent d'adroits et solides cavaliers. Leurs chevaux, comme on l'a déjà dit, ont, en général, de l'espèce et ils en tirent un bon parti. Il y avait lieu, en toute occasion, d'être frappé de la façon dont les cavaliers, chargés, en pays difficile et inconnu, d'assurer le pénible service de sûreté en marche, s'acquittaient de leur mission et on a pu souvent admirer aussi la hardiesse avec laquelle

les artilleurs, fidèles aux traditions de l'arme, n'hésitaient pas à engager leur matériel sur des terrains à peine praticables et à se maintenir (au delà, sans doute, du nécessaire), à proximité immédiate de la ligne de feu. Ce détail est peut-être critiquable en soi; mais on doit y être indulgent, parce qu'il prouve les qualités militaires de la race et fait bien préjuger de l'avenir.

D'après des communications, d'origine certainement officieuse, publiées par les journaux de la Péninsule, le corps expéditionnaire avait été largement pourvu en munitions, circonstance heureuse, car, comme toutes les jeunes troupes, celles-ci ont fait, en toutes circonstances, une effrayante consommation de munitions. Les chiffres donnés par les feuilles publiques et qu'on reproduit, ici, pour information, sont les suivants :

Approvisionnement de cartouches d'infanterie : en magasin, à Melilla, 32 millions; en réserve, à Malaga, 8 millions;

Approvisionnement de projectiles pour canons de 75^{mm} du Creusot, 36.000; plus, une réserve d'obus, à Malaga, dont le chiffre n'a pas été précisé;

Approvisionnement d'obus pour canons de montagne, 30.000; plus, une part dans la réserve constituée à Malaga.

On a déjà fait observer qu'il avait été possible de constater, dès que les opérations actives eurent commencé (20 septembre) et que leur rayon se fut étendu, une fâcheuse insuffisance dans l'organisation du service sanitaire. Déjà, après les combats des 20 et 22 septembre, dans les Beni-Sicar, le chiffre des mulets de cacolet avait paru faible et le manque absolu de mulets de litière pour les grands blessés avait été très sensible. Il avait fallu les rapporter, tous, sur des brancards; ce qui, étant données les longues distances à parcourir, exigeait le concours de beaucoup d'hommes et imposait aux troupes de grandes fatigues. Dans les Beni-Sicar, on avait dû employer dix porteurs par brancard, soit 1.000 hommes pour 100 blessés.

On a pu aussi constater, à cette occasion, qu'aucune formation sanitaire *mobile*, en dehors des postes d'examen et de secours régimentaires, n'existait dans les colonnes au début des opérations; et la preuve en a été faite, non moins évidente, à

Selouan, d'où on a dû ramener à Melilla, dans des conditions très difficiles et après des soins très sommairement donnés, près de deux cents blessés, du combat du 30 septembre. Ces circonstances éclairent et précisent l'observation relative au défaut de proportion entre la longueur des communications et l'importance des services sanitaires et administratifs du corps expéditionnaire.

Les efforts faits, depuis lors, pour parer à ces insuffisances, ont amélioré la situation, qui, cependant, est toujours demeurée médiocrement satisfaisante, tant en ce qui concerne les établissements hospitaliers existant à Melilla ou qui y ont été improvisés, que le matériel mobile et le personnel. Il a fallu que de nombreuses voix signalent cet état de choses pour que, très tardivement, on acceptât le concours, — dont nos troupes avaient eu tellement à se louer, en Chine, en Oranie et dans la Chaouïa, — de quelques formations de la Croix-Rouge, d'ailleurs purement espagnoles, les offres venant de l'étranger ayant été écartées.

Une observation du même ordre doit être faite, pour ce qui concerne le service des transports. Les convois régimentaires, malgré leur forte constitution, n'ont pu parer que très incomplètement à l'insuffisance criante des convois administratifs; et comme, d'autre part, les hommes sont équipés de façon à ne pouvoir guère porter des vivres que pour un jour, il s'en est suivi d'énormes difficultés (aggravées, souvent encore, par la nécessité de porter aussi l'eau et le bois) dans les ravitaillements et, par contre-coup, dans les opérations. Ce point est à retenir comme une excuse de la lenteur ordinaire des mouvements, que paralysait, en effet, la fréquente nécessité d'employer tous les animaux des corps de troupe et jusqu'aux attelages de l'artillerie, pour faire face aux impérieuses nécessités du service d'alimentation.

On voudrait ne pas terminer cet exposé de l'état des troupes espagnoles sans donner, à défaut de chiffres d'effectifs et d'indications sur ses moyens d'action, quelques détails sur l'adversaire que nos voisins ont été et seront peut-être encore appelés à combattre. Presque tout ce qu'on en a dit est fantaisiste et la vérité sur cet objet nous échappe, comme aux Espagnols eux-mêmes.

Est-il exact, comme l'admettait Duveyrier, que le total de la population des Guélaya s'élève à 35.000 ou 40.000 âmes, et qu'elle ait pu mettre sur pied 1.000 cavaliers et 10.000 à 12.000 fantassins? C'est possible, sans être aucunement certain. Et il est plus impossible encore de savoir quel concours ont pu donner à leur résistance les tribus du Rif central et occidental. Les chiffres qu'on a mis en avant paraissent notoirement exagérés. On croirait, volontiers, être au-dessus de la vérité en estimant l'effectif total des combattants indigènes au chiffre de 8.000 à 10.000, encore, avec l'observation qu'ils n'ont jamais dû combattre réunis. La topographie de la région les aidait, d'ailleurs, merveilleusement, à faire illusion sur leur chiffre, en leur permettant de se maintenir autour du nœud de communications d'Alslatten, d'où ils surveillaient toutes les directions dangereuses et pouvaient manœuvrer sur les lignes intérieures, sans cesser de garder leurs communications.

Les ressources dont disposaient les Guélaya ne sont pas moins difficiles à évaluer. Il ne semble pas que les vivres aient pu leur manquer, à cette époque de l'année et en raison de leurs faibles besoins. Quant à leur armement, qui était, en l'espèce, la chose essentielle, il a paru bon et suffisamment abondant. Les Rifains tirent, d'ailleurs, beaucoup plus posément que leurs adversaires et, apparemment, avec plus de résultats. On croit, au surplus, qu'il existe chez eux des réserves d'armes et de munitions constituées par des contrebandiers qui auraient su se créer et garder des relations européennes.

En fait, la plupart des combattants indigènes se sont montrés armés de fusils Remington (ancien fusil de l'infanterie espagnole) et, quelques-uns, de fusils Mauser. Le vieux fusil arabe, dont nous avons si heureusement maintenu l'usage en Algérie, a presque entièrement disparu de ces montagnes. Les cartouches neuves pour ces armes se vendaient relativement cher; aussi, beaucoup d'indigènes faisaient-ils usage de cartouches réfectionnées par eux-mêmes.

Les Guélaya et leurs adhérents comptaient-ils de nombreux cavaliers? La réponse est douteuse; on en a, en tous cas, fort peu vu. Les Espagnols qui croyaient, évidemment, en rencontrer beaucoup, s'en sont montrés assez surpris. En réalité, la cavalerie

du corps expéditionnaire a eu peu à combattre. Sauf, en effet, au combat du 20 septembre, où l'escadron divisionnaire de la brigade Morales a activement couvert le déploiement de l'avant-garde, en chargeant vigoureusement et à diverses reprises une forte bande de fantassins marocains qui tentaient une sorte de contre-attaque et dans une sortie de la garnison de Selouan, exécutée, le 18 octobre, sous le commandement de l'infant don Carlos, cette cavalerie n'a guère trouvé à s'employer activement que dans le service de sûreté des colonnes et dans l'escorte des convois.

En résumé, on savait peu, d'avance, ce qu'était l'ennemi que le corps expéditionnaire aurait à combattre et la campagne n'a pas appris grand'chose à son sujet. Après s'être, au début, montré très brave, très entreprenant, convenablement armé et avoir paru décidé à lutter énergiquement pour sauvegarder son indépendance, il a cédé brusquement, quand d'adroites manœuvres, politiques et militaires, l'ont convaincu de son impuissance actuelle à triompher. Est-ce à dire qu'il se sente définitivement soumis, sans avoir été réellement vaincu, et n'y doive pas revenir? Nos voisins ne commettront pas l'imprudence de s'y fier et il est probable qu'ils feront fort bien. Ils montrent, en tous cas, par l'activité avec laquelle, depuis l'heureuse manœuvre du 26 novembre, leurs colonnes sillonnent la presqu'île, qu'ils ont, enfin, compris l'efficacité de l'action. C'est, à n'en pas douter, en persévérant dans cette voie qu'ils donneront une base solide à leur occupation et qu'ils assureront efficacement son développement, comme nous le souhaitons, — dans la limite des conventions et des accords internationaux.

DEUXIÈME PARTIE

OPÉRATIONS MILITAIRES

L'historique des opérations, passablement enchevêtrées, dont les abords de la vieille possession espagnole de Melilla ont été le théâtre, depuis l'attentat du 9 juillet, semble devoir gagner en clarté à être divisé en plusieurs périodes distinctes : une première, *préliminaire ;* une seconde, *active,* ou réputée telle ; une troisième, de *pacification.* C'est le mode d'exposition qu'on a cru, pour ce motif, devoir adopter.

Dans la phase des opérations préliminaires seront comprises toutes les actions de guerre, voulues par le commandement espagnol ou provoquées par ses adversaires, qui se sont produites depuis le 9 juillet, jour de l'ouverture des hostilités, jusqu'à la mi-septembre, époque à laquelle se trouvèrent rassemblées, autour de Melilla, toutes les troupes jugées nécessaires à l'exécution des opérations proprement dites. Les mouvements entrepris, à la fin d'août et au commencement de septembre, en vue de détourner les indigènes de la région des Kebdana de faire, — comme ils y étaient invités péremptoirement, — cause commune avec les Guélaya de la presqu'île et qui n'ont, du reste, rencontré qu'une faible résistance, y seront compris.

La phase des opérations actives sera considérée comme s'étant ouverte, le 20 septembre, jour, en effet, où s'est manifestée, offensivement, pour la première fois et suivant un plan défini, l'action du corps expéditionnaire. On admettra qu'elle ait été close par l'opération du 26 novembre, qui a fait tomber, sans lutte, entre ses mains, l'important centre de résistance établi par les Guélaya et leurs adhérents, autour du nœud de communications d'Alslatten, dans la dépression qui sépare le massif du Youksen du plateau de Tazoudja et des hauts sommets du Gourougou.

Quant à la période de pacification, qui est appelée, selon toute apparence, à se prolonger et qui pourrait ménager des surprises, — si l'on n'y parait, prudemment et énergiquement, — elle doit être considérée comme demeurant ouverte et pouvant donner matière à des suppléments à la présente étude.

NOTE DE L'AUTEUR

Avant d'aborder le récit des événements qui ont suivi immédiatement l'attentat du 9 juillet et qui se sont succédé, avec une gravité croissante, du 9 au 27 juillet, pour se ralentir singulièrement ensuite jusqu'au 20 septembre, je tiens à faire observer que, tout en m'étant attaché à représenter impartialement et sincèrement les faits militaires, tels que je les ai connus et compris, je ne saurais répondre de l'entière exactitude de l'esquisse que j'en donne.

La cause principale de l'incertitude que je crois devoir exprimer, *au sujet de ce que je n'ai pas vu*, est l'absence presque entière de documents authentiques, officiels ou privés, sur les opérations en question, absence voulue et même, peut-on dire, imposée par le gouvernement d'alors, qui n'a laissé filtrer la vérité que goutte à goutte et en l'accommodant aux besoins de sa politique, — à la vérité, fort difficile. Le lecteur comprendra facilement la portée de cette observation, si on ajoute qu'un journal considérable comme l'*Imparcial* a dû, à deux reprises, annoncer qu'il obéissait à des « ordres », en renonçant à publier les récits détaillés des combats des 23 et 27 juillet, émanant d'un patriote aussi sincère et d'un publiciste aussi mesuré que son rédacteur en chef, M. L. Ballesteros et que deux ou trois comptes rendus officiels, qui ne se ressemblent qu'assez vaguement, ont été donnés, du combat du 23 juillet, à plusieurs jours d'intervalle.

Respectueux de toutes les convenances, j'ai, d'autre part, mis moi-même une grande réserve, — que je suis tenté de trouver, aujourd'hui, presque excessive, — à interroger, sur les points délicats, les témoins oculaires de ces actions de guerre compliquées et je n'ai retenu des quelques confidences qui m'ont, néanmoins, été faites, que ce qui m'a paru certain ou très probable.

J'affirme, en tous cas, — si peu utile que ce soit pour ceux qui me connaissent, — que j'ai apporté à mon étude une entière conscience; que je me suis gardé, scrupuleusement, non seulement de tout esprit de dénigrement, mais de tout sentiment de jalousie nationale; que, tout en évitant les exagérations dans l'éloge, dont sont coutumières les littératures méridionales, j'ai éprouvé et désiré marquer, dans ma façon d'apprécier les personnes et les choses, une sympathie sincère pour les braves troupes qui m'avaient accueilli avec estime et confiance; enfin, que si j'ai pu et dû me tromper, plus d'une fois, je l'ai fait sans parti pris et en toute bonne foi.

Général DE TORCY.

PREMIÈRE PÉRIODE

OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Il est connu et on a d'ailleurs rappelé, en résumant les origines du conflit hispano-marocain, qu'il eut pour cause principale les manifestations hostiles aux recherches minières et aux travaux divers qui se rattachent à l'exploitation des mines, auxquelles s'abandonnèrent les indigènes, aussitôt après que le *Rogui* eut quitté Selouan, en décembre 1908 et qui prirent un caractère plus aigu, au printemps de 1909. On sait moins que les meneurs de cette opposition, désireux de grossir les rangs de leurs adhérents éventuels, menèrent de front avec elle une vive campagne d'agitation, non seulement parmi les tribus du Rif proprement dit, dont la cause pouvait, dans une certaine mesure, paraître se confondre avec la leur, mais encore parmi les populations non rifaines, les unes, sédentaires, qui occupent la chaîne des Kebdana et celle du Djebel Zaïo (qui la prolonge au nord-ouest), les autres, qui parcourent, en demi-nomades, la plaine de Graret et les plateaux des Beni-bou-Yahi.

Les Kebdana avaient, en général, accepté, depuis la substitution, à Cap de l'Eau et à la Restinga, de garnisons espagnoles (1) à celles que le makhzen n'avait pas pu ou voulu y maintenir, d'entretenir d'assez amicales relations avec leurs nouveaux voisins. Quelques chefs locaux, répondant aux avances qui leur étaient faites, avaient même contracté envers les Espagnols certains engagements, que ces gens, d'humeur plutôt pacifique et qui se sentaient faciles à atteindre, par mer comme par terre, étaient assez enclins à tenir; tout au moins, eussent-ils voulu, sans doute, demeurer neutres dans le conflit attendu. Mais les Guélaya, non plus que les Ouled Settout et les Beni-bou-Yahi, plus combatifs et mieux défendus, par le désert et par la mon-

(1) Par une note adressée aux puissances le 14 février 1908, le gouvernement espagnol annonça son intention de procéder à cette substitution, à titre temporaire, en arguant de la nécessité de faire obstacle à la contrebande de guerre.

tagne, ne l'entendaient pas ainsi et avaient, par promesses et par menaces, provoqué chez les Kebdana une certaine agitation, plus spécialement hostile au maintien des garnisons espagnoles, à la Restinga et à Cap de l'Eau.

Le gouverneur de Melilla, averti, avait senti la nécessité de réagir et d'appuyer l'action, à peu près nulle en dehors de la portée de leurs armes, des très faibles garnisons des deux postes précités. Il avait, à cet effet, formé un détachement mixte (1), qui, sous le commandement du général del Réal, adjoint au gouverneur, quitta la Restinga, le 3 juillet au matin, avec quelques auxiliaires indigènes, recrutés récemment, qui formaient un embryon de police indigène, ayant pour objectif certains villages réputés plus malintentionnés, en réalité plus accessibles, des fractions de Lehadara et de Chérauit. Une quatrième compagnie d'infanterie envoyée de Melilla à la Restinga, par mer, suivait la colonne à distance et vint s'établir, en repli, à Souk-el-Arba.

Surpris par ces mouvements inopinés, les habitants n'essayèrent aucune résistance et donnèrent ou laissèrent prendre quelques otages, que le général del Réal ramena, le soir même, à Souk-el-Arba, le lendemain, à la Restinga et avec lesquels il rentra, par mer, à Melilla, le 5 juillet dans la matinée.

Cette opération, politiquement et militairement très justifiable et qui paraît avoir été bien conduite, mais exécutée par une poignée d'hommes et suivie d'une si prompte retraite, a paru à quelques-uns inopportune, en ce qu'elle était de nature à provoquer chez les Kebdana, qu'on désirait calmer, de l'irritation et le désir de représailles, sans qu'un déploiement de forces suffisant et suffisamment prolongé leur ait en même temps imposé le respect, sinon la crainte. On devine, d'autre part, la réponse, trop facile, à cette critique : c'est qu'en employant à l'opération en question, exécutée à une distance de 35 ou 40 kilomètres, quatre compagnies d'infanterie, le gouverneur de Melilla se privait, dans un moment presque critique, du cinquième environ de ses troupes disponibles et qu'il eût commis une grave imprudence en réduisant

(1) Ce détachement comprenait trois compagnies d'infanterie, un peloton de cavalerie, — du régiment et de l'escadron de Melilla, — avec deux sections, l'une, d'artillerie de montagne, l'autre, de mitrailleuses.

davantage sa garnison. Il eût pu, il est vrai, ne rien faire; mais, qui oserait blâmer le général Marina d'avoir préféré à l'inaction, presque toujours, militairement, condamnable, une démonstration, même incomplète, alors surtout qu'elle n'a entraîné aucune perte et qu'elle doit, en fait, être jugée réussie?

Il n'en faut pas moins reconnaître qu'une étroite coïncidence s'est produite entre la sortie du général del Réal et une forte recrudescence de l'agitation des indigènes, qui se traduisit par la réunion générale, à Nador, dans la journée du 8 juillet, de délégués des tribus, réunion où fut discutée, sans mystère (car la nouvelle en était publiée, le 9 au matin, dans un journal local) (1), la question d'ouvrir, contre les agents des compagnies minières rencontrés hors des limites, des hostilités qui entraîneraient inévitablement une rupture avec l'autorité espagnole. Les renseignements reçus par le gouverneur sur les résultats de cette conférence ne furent pas, sans doute, pleinement rassurants, car le général Marina, tout en faisant annoncer dans la même feuille (dirigée par un officier de la garnison et pleinement officieuse), que les délégués des tribus s'étaient séparés, sans conclure, crut devoir faire publier, pour rassurer la population, que la 3e brigade de chasseurs (brigade de Barcelone), dont des ordres officiels prévoyaient, du reste, dès la veille, l'installation dans la place, était attendue incessamment (2).

Il paraît, néanmoins, certain que les événements ont quelque

---

(1) *El Telegrama del Rif*, journal politique quotidien.

(2) Ce détail a paru valoir d'être relevé, car le fait que l'arrivée d'une brigade mixte était connu et officiellement confirmé, à Melilla, vingt-quatre heures avant l'attentat, prouve que le gouvernement espagnol n'a pas été entièrement surpris par l'événement du 9 juillet et avait, non seulement prévu, mais matériellement préparé son intervention militaire éventuelle au Maroc. Tout ce qu'on peut en dire, dans ces conditions, c'est qu'on ne croyait pas, alors, à Madrid, être entraîné aussi loin qu'on l'a été par la suite et que c'est à ce point de vue que le gouvernement a pu se déclarer surpris.

On sait, au surplus, d'autre part, par des communications de presse échappées à un membre dissident de l'ex-cabinet conservateur, dans l'ardeur des polémiques que suscita la chute du cabinet Maura (21 octobre 1909), que ce ministre, évidemment autorisé à cet effet, avait, par avance, *mis sur pied de guerre*, par des renforcements opportuns, la 1re division en garnison à Madrid et la 2e brigade de chasseurs, recrutée et stationnée en Andalousie (au total, 16.000 hommes), auxquels, — rapprochement suggestif, — « il ne manquait pas un bouton de guêtre » et dont le transport, dans un délai de vingt-quatre heures, aurait été assuré par un contrat passé avec la Compagnie transatlantique espagnole.

peu devancé les prévisions de l'autorité militaire locale, peut-être en raison même de la nouvelle du très prochain débarquement de la 3e brigade de chasseurs, que les chefs du mouvement ont dû promptement connaître, grâce à quelques-uns des *confidents* qui furent, durant longtemps, les seuls Marocains sur lesquels le commandement espagnol pût s'appuyer et qui paraissent bien n'avoir pas, tous, mérité la confiance qui leur était marquée. C'est, en effet, le 9 au matin, — alors que les mêmes *confidents* annonçaient une nouvelle conférence des délégués des tribus, qu'on disait fort hésitants, malgré les incitations du cheikh Chadly, des Mazouza et du marabout El Mizzian, des Beni-bou-Ifrour, — que se produisit l'événement qui devait déchaîner la guerre.

On n'a, sans doute, pas oublié — et il semble inutile, pour ce motif, de revenir sur les préliminaires de l'action du 9 juillet, si ce n'est, pour compléter et pour rectifier certains détails, — que c'est vers 8h 30 du matin qu'éclata inopinément le conflit, par l'assassinat de plusieurs ouvriers espagnols de la Compagnie minière du Rif. On sait, d'autre part, que, ce même jour, peu après 10 heures, toutes les troupes disponibles de la garnison, réduites, par le considérable déploiement de services divers que comportait l'organisation militaire de la place, à treize compagnies d'infanterie (1), deux pelotons de cavalerie et divers éléments d'artillerie (2), sous les ordres directs du général Marina, se trouvaient engagées avec l'ennemi, sur l'emplacement même de l'attentat, à hauteur du *barranco* (ravin) de Sidi-Moussa et non loin de la *Secunda Caseta* (deuxième station de la ligne espagnole).

(1) Ces treize compagnies appartenant aux régiments de Melilla (six compagnies), et d'Afrique (cinq compagnies), plus, les deux compagnies de la brigade disciplinaire, étaient, depuis le renforcement du printemps, à un effectif moyen de 165 hommes, soit 150 combattants par compagnie, ou, au total, environ 1.900 hommes d'infanterie; si on y ajoute la cavalerie, l'artillerie et les services, on voit, que le général Marina disposait à peine, *sur le terrain*, le 9 juillet, d'un effectif de 2.300 à 2.400 hommes, dont les trois quarts furent effectivement engagés.

(2) D'après un organe (militaire) d'*opposition*, il n'y aurait eu, à Melilla, le 9 juillet, que deux batteries *mobiles* (et non quatre, comme l'indiquait le tableau joint au budget) : l'une, montée, de Saint-Chamond, l'autre, de Krupp, de montagne. Le reste du matériel représentant les deux autres batteries aurait été, sans attelages et, à peu près, sans personnel.

Ce point, où s'arrêtait alors la partie exploitable de la ligne ferrée de la Compagnie Nord-Africaine (1) et qui, distant de Melilla d'environ 7 kilomètres (4 kilomètres des limites), était entièrement inconnu des officiers comme de la troupe, — car la défense de sortir de la possession était restée strictement appliquée à la garnison, — est situé dans la partie la plus encombrée du défilé qui court entre la lagune et la montagne. Les Marocains y faisaient tête, apparemment moins nombreux, — en tout cas, moins visibles, — que leurs adversaires, les dominant en tête et en flanc, tirant posément et usant, avec habileté et souplesse, des nombreux couverts du terrain.

Pour couper court au combat de feux engagé, où l'ennemi aurait fini par avoir l'avantage, le général Marina n'hésita pas à pousser résolument à l'assaut des crêtes où s'étaient postés les Marocains (à 400 mètres vers le sud, à moins de 300 mètres vers l'ouest), deux compagnies du régiment d'Afrique et les deux compagnies de la brigade disciplinaire. Quoiqu'il en ait coûté quelques pertes, dont, en particulier, un officier tué, cette attaque, appuyée par l'artillerie, qui avait pris, en arrière, une assez favorable position et vigoureusement conduite, répondait bien aux nécessités de la situation et eut raison, promptement, de la résistance des Marocains. Mais ceux-ci, bien armés et tenaces, ne reculèrent que pied à pied, notamment dans la direction du sud, où le terrain offre, jusqu'au col de l'Atalayoun, plusieurs lignes de défense successives, flanquées, à l'est, par la lagune et il fallut, non sans peine et sans pertes, déployer les renforts et renouveler l'assaut, à diverses reprises, pour déterminer l'ennemi à battre définitivement en retraite.

Une autre circonstance, le manque de munitions ou la crainte d'en manquer, avait aussi servi les Marocains, en imposant à leurs adversaires de ralentir leur action. Allégés à l'excès, par suite, insuffisamment pourvus en cartouches et en ayant, pour la plupart, usé sans ménagement, les fantassins espagnols se virent, en effet, empêchés de poursuivre leurs premiers avantages, jusqu'à l'arrivée d'un convoi spécial de munitions, demandé par

(1) Celle de la Compagnie espagnole du Rif, dont les stations seules étaient construites, n'était encore en exploitation que jusqu'aux environs du deuxième kilomètre.

message héliographique (1) et qui fut expédié, par voitures, de Melilla, un peu avant midi, sous l'escorte d'un peloton de cavalerie. Disons, de suite, qu'un autre convoi mis en route dans le courant de l'après-midi devait, le même jour et pour le même motif, apporter aux combattants les vivres qui risquaient également de leur manquer. Ainsi s'ouvrait, dès le premier jour, la longue et pénible série des *convois de ravitaillement*, qui, après avoir été le cauchemar de la première période de la guerre, par les conséquences qu'entraînait leur conduite, a tenu, dans la phase des opérations proprement dites, une place beaucoup trop grande pour la liberté d'action du commandement, à cause de l'insuffisance de moyens de transport indépendants de ceux des corps de troupe.

Quoi qu'il en soit, c'est vers 3 heures du soir seulement que prit fin ce combat, un peu traînant, qui avait coûté à l'attaque plusieurs morts (dont 2 officiers) et 25 blessés (2). Le général Marina, légitimement désireux d'affirmer son succès en couchant sur le terrain conquis et voulant pouvoir en profiter, pour achever, si les circonstances générales devaient s'y prêter, de franchir le défilé, — qui s'ouvre largement, comme on sait, après Nador, — décida l'occupation immédiate de la dernière crête enlevée aux indigènes, qui tire d'une *koubba* voisine le nom de Si-Ahmed-el-Hadj. Lui-même y établit son quartier général, en faisant flanquer le camp principal par deux postes secondaires poussés, l'un, à l'est, sur le mont Atalayoun, l'autre, au nord-ouest, sur la crête qui borde, extérieurement, le barranco de Sidi Moussa.

Dix compagnies d'infanterie et deux sections de montagne (conservées à Si-Ahmed-el-Hadj) furent jugées nécessaires pour garder ce dispositif, à la fois très étendu et mal soudé, qui

---

(1) L'occasion paraît favorable pour signaler le très large et très utile emploi que les troupes espagnoles font, de jour comme de nuit, des communications optiques : la nuit, par le procédé usuel des lampes à réflecteur; le jour, en se servant d'héliostats ou héliographes. Dans les pays de soleil comme le Maroc et l'Espagne, — comme aussi l'Algérie, — ce mode de transmissions télégraphiques peut rendre de considérables services et il paraît surprenant que nous l'ayons, jusqu'ici, négligé.

(2) D'après l'historique de la campagne, publié par le capitaine du génie E. Gallego, sous le titre de *La Campaña del Rif*, les pertes subies par les Espagnols pendant la journée du 9 juillet se seraient élevées à 1 officier et 1 homme de troupe tués, 2 officiers et 24 hommes de troupe blessés.

n'avait que la valeur d'un médiocre établissement de circonstance. Le reste de la colonne, quittant la Secunda Caseta, où avait été maintenue la réserve, se replia sur l'Hippodrome, qu'avait occupé, durant le combat, le général del Réal, chargé de garantir, avec les faibles moyens demeurés disponibles, la sûreté de la place vis-à-vis d'un ennemi qui pouvait librement se mouvoir, à l'ouest et au nord.

Pour en revenir aux positions avancées, disons encore que les premières dispositions adoptées par le général gouverneur furent complétées, au sud, par l'occupation du poste avancé de Sidi Ali (relié au camp principal par un poste de liaison) et, en arrière, autour de la Secunda Caseta, par l'établissement d'une sorte de réserve d'avant-postes, trop faible, évidemment, pour pouvoir jouer effectivement le rôle dévolu normalement à cet échelon et qui ne devait, en réalité, servir que de centre de ravitaillement pour les autres postes. Mais, le malheur était que ce centre lui-même ne pût être que difficilement ravitaillé, malgré l'avantage résultant de l'existence du chemin de fer minier de la Compagnie Nord-Africaine, parce que son unique ligne de communication avec Melilla longeait, sur la moitié de son parcours, les pentes orientales du Gourougou, dont l'ennemi restait et devait encore rester maître, pendant de longs mois.

On a dit ailleurs ce qu'est l'Atalayoun et quelles sont les caractéristiques topographiques qui disposent merveilleusement ce piton isolé (à la condition qu'on puisse assurer, par eau, ses ravitaillements), pour servir de base à un *fort d'arrêt*. On n'en parlera donc de nouveau que pour dire que la position en avait été parfaitement choisie pour assurer le commandement de la lagune, pour tenir, en quelque mesure, le redoutable défilé qu'on abordait pour la première fois et pour en appuyer le débouché éventuel (1).

Si-Ahmed-el-Hadj, quoique le petit plateau où le camp fut établi et que bordent, à l'est et à l'ouest, deux ravins rocheux

(1) C'est du sommet de l'Atalayoun, d'où la vue s'étend, au nord, jusqu'au cap des Trois-Fourches et, au sud, jusqu'aux monts des Kebdana, en passant par Melilla, le Gourougou, le Tazoudja et le mont Youksen, qu'a été prise la vue panoramique qui figure ci-contre (planche III).

formant fossé, ne manquât ni de vues, ni d'un certain commandement, ne mérite pas le même éloge, tant à cause de son éloignement et de son isolement relatifs, que parce que la position est elle-même dominée, à l'ouest, par des sommets escarpés, d'où les Marocains ne cessèrent, pendant longtemps, de tirer, à portée efficace, contre les occupants et parce que le camp même, facilement abordable de plain-pied, au nord et au sud était, par suite, médiocrement défensif.

Quant à Sidi Moussa, établi fort en deçà et en contre-bas de Si-Ahmed-el-Hadj, non loin de l'extrémité sud d'un contrefort allongé du Gourougou, qui descend du *Gorro Frigio* (bonnet phrygien), entre les barrancos de Sidi Moussa et d'El Lobo et qui, bordé de profonds angles morts, est en même temps dominé sur presque toute sa longueur, c'est un poste de la plus médiocre valeur militaire, dont, malgré le soin et l'ingéniosité apportés à l'organisation des abris (1), les Espagnols n'ont jamais réussi, non seulement à couvrir très efficacement les défenseurs, mais même à assurer entièrement la sûreté.

Ces défauts, dont l'importance ressortira mieux un peu plus tard, ne furent pas, du reste, perçus tout d'abord. Le gros des Marocains ayant disparu dans les replis de la montagne et dans les gorges abruptes qui descendent, au sud, vers Nador, l'établissement des postes se fit, sans opposition sérieuse de la part de l'ennemi, qui ne devait reparaître en forces qu'après plusieurs jours. Le calme parut même, alors, si complètement rétabli que l'autorité supérieure ne crut pas devoir mettre obstacle à la continuation des travaux de construction des voies ferrées, qui reprirent, le 10 juillet au matin et se poursuivirent, sans incidents, pendant trois jours encore.

L'extension donnée, le 9 juillet au soir, à la zone d'occupation espagnole correspondait, comme on l'a dit, aux circonstances du moment et échappe, par suite, à la critique. De même, l'acte spon-

(1) Le procédé employé par les Espagnols pour organiser la défense de leurs postes, — tous retranchés, — sur ces sommets et plateaux rocheux, où tout travail de terrassement est presque impossible, est renouvelé des Kabyles et des Marocains. Il consiste à construire les parapets et les traverses en pierres roulées, qu'on renforce et complète par un large emploi de sacs à terre et de ronces artificielles. On en fait ainsi, généralement, des points de résistance très solides, sinon des abris très sûrs.

tané du général Marina, qui le fit s'établir, de sa personne, aux avant-postes, avec les troupes qu'il venait d'y amener victorieusement, est un geste de brave soldat, qui se justifie facilement, d'autant qu'il correspondait, sans doute, à l'espoir, — dont la réalisation devait être plus ardue et plus tardive, — de pouvoir bientôt poursuivre son mouvement jusqu'à Nador. Peut-être même cette résolution ne fut-elle pas sans utilité immédiate, en grandissant la confiance des troupes et de la population civile dans la valeur de soldat de son chef suprême.

On comprend moins qu'absorbé par ce commandement partiel, au point de paraître avoir presque oublié ses responsabilités supérieures, le général gouverneur n'ait pas compris, bientôt, que sa place était ailleurs, erreur d'autant plus fâcheuse, semble-t-il, que, s'il eût, après deux ou trois jours, cédé la place au général del Réal, son adjoint, ou à quelqu'un des vigoureux officiers supérieurs (1) qui l'avaient assisté dans le combat du 9, il eût été, à Melilla, mieux placé pour juger la situation d'ensemble et pour prendre des décisions qui devaient, quelles qu'elles fussent, comporter d'importantes conséquences.

Or, cette situation n'était, à la date du 14 et les jours suivants, ni bien claire, ni bien bonne. D'une part, la garnison espagnole, — de 5.000 combattants environ, — se trouvait coupée en deux parties presque égales, incapables de se soutenir mutuellement et toutes deux insuffisantes, — la partie détachée surtout, — pour pouvoir, jusqu'à nouvel ordre, jouer un rôle actif. L'ennemi, d'autre part, relativement nombreux et très animé, comme il arrive au début de toute prise d'armes arabe, voyait son ardeur s'accroître du fait (qui n'échappait pas à son observation) que le mauvais état de la mer, rendant impossible toute opération de débarquement, retenait en rade, sans communications avec la terre, les navires apportant au Maroc les premiers renforts, impatiemment attendus, de la métropole.

Les premiers éléments de la 3e brigade de chasseurs, partis de Barcelone, le 11 juillet au soir et arrivés devant Melilla, le 13 au matin, attendaient, en effet, à bord, depuis deux jours, une accal-

(1) Les colonels Larréa (d'état-major), Arespacochaga (de l'artillerie), Axo (du régiment d'Afrique); les lieutenants-colonels Banos, Pedreira, Cabanna, Ferrando, Ceballos, etc.

mie et ne purent débarquer que le 15; encore n'était-ce que le groupe d'artillerie de montagne, l'escadron de cavalerie et la compagnie de sapeurs et télégraphistes, attachés à la 3e brigade mixte, dont le premier bataillon (celui de Barcelone) (1) ne devait arriver que le 16, avec le général Imaz, commandant de la brigade (2).

Ces retards, qui n'étaient pas tous attribuables à la tempête, comme aussi les affligeantes nouvelles politiques venues de la métropole, changeaient assez sensiblement la face des choses pour que le général gouverneur, si ces circonstances lui eussent été mieux connues, pût être incité à modifier le plan improvisé à l'issue de l'heureux combat du 9 juillet.

Dans l'hypothèse où il eût, en effet, abandonné son projet primitif, — d'une exécution, d'ailleurs, difficile, sinon risquée, à cause des facilités dont disposaient ses adversaires pour manœuvrer, à couvert, par les passages intérieurs de la montagne, — le général Marina eût pu, semble-t-il, lui en substituer un autre, plus sûr, sans offrir de conséquences moins fécondes, qui eût consisté dans l'abandon immédiat des positions avancées (moins l'Atalayoun, conservé et organisé en conséquence) et dans l'occupation des avant-monts du Gourougou que couronnent les points connus d'Aït Aixa et de la Mozquita.

Exécutée, du 12 au 15 juillet, par surprise et avec vigueur, cette opération, à laquelle eût aidé la garnison du poste de Sidi Moussa, déjà établie sur la même crête, devait facilement réussir (3); et on conçoit quelle aisance cette occupation eût donnée ensuite aux troupes débarquées, devenues *ipso facto* maîtresses

(1) Il n'est pas sans intérêt de noter que le bataillon de Barcelone débarqua à l'effectif de 27 officiers, 39 gradés, 712 soldats et 53 conducteurs et servants de la section de mitrailleuses, soit, pour l'ensemble du bataillon, 27 officiers et 814 hommes de troupe. Les dix-huit bataillons de chasseurs de la métropole appelés à former les trois brigades mixtes constituées tout d'abord ayant, tous, été mobilisés sur les mêmes bases, on voit qu'ils représentaient un total de 480 officiers et 14.652 hommes, et que les trois brigades, si on ajoute les autres armes et les services (escadron de cavalerie : 112 hommes, 118 chevaux; groupe d'artillerie : 433 hommes, 385 animaux), dépassaient l'effectif général de 16.000 hommes.

(2) Ce même jour, arrivait à Melilla, le colonel Venancio Alvarez Cabrera, ancien commandant de la brigade disciplinaire, mis, sur sa demande, à la disposition du général Marina, comme un spécialiste éprouvé de la guerre d'Afrique et qui devait être tué au combat du 23 juillet.

(3) On sait que le Gorro Frigio (Aït Aixa) fut occupé le 29 septembre et la Mozquita, ou un petit sommet voisin, le 6 novembre et que ces deux opérations se firent, alors, sans combat.

de toute la plaine triangulaire des Beni-Ensar, dont la Secunda Caseta marque le sommet, sans parler des facilités qu'y eût trouvées le commandement, pour la préparation des opérations ultérieures. Quand on y songe, aujourd'hui, en se rappelant les difficultés et les deuils inutilement cruels qu'a entraînés, dans la première phase de la guerre, le maintien, coûte que coûte, de l'objectif primitif, on se défend difficilement de regretter que le chef responsable, — qu'il faut, toutefois, juger avec réserve, en raison même de cette responsabilité, — s'y soit si fermement tenu.

Peut-être, au surplus, le général Marina, quoique assez mal placé aux avant-postes, où il devait fatalement se laisser hypnotiser par l'ambition de la marche en avant, a-t-il envisagé aussi l'autre solution? On pourrait, du moins, le croire, en observant que c'est seulement le 16 juillet, après sept jours d'occupation des postes avancés, que le général gouverneur se décida à affirmer sa prise de possession effective, caractéristique de ses intentions, en faisant solennellement arborer le drapeau national sur les parapets de Si-Ahmed-el-Hadj. Le sort, dès lors, était jeté et bientôt, — plus tôt, certainement, qu'on ne l'attendait, — allait se jouer, devant ces mêmes parapets, la première des sanglantes parties qui ont si tragiquement ouvert la campagne.

C'est le 13 juillet que les indigènes, occupés, sans doute, pendant les trois jours de répit laissés à leurs adversaires, à réparer leurs pertes, à se renforcer et à se ravitailler, reparurent, en se maintenant d'abord, prudemment, hors de portée. Ils paraissaient, dès lors, former deux groupes principaux (communiquant probablement par une coupure intérieure de la montagne) : l'un, stationné vers Nador, l'autre, occupant les parties hautes du Gourougou. Bientôt même, quelques-uns, s'enhardissant de l'immobilité de leurs adversaires, commencèrent à se risquer, par petits groupes, sur les glacis inoccupés de la montagne, pour venir braver les Espagnols jusqu'au contact de leurs postes. Le nombre, sinon l'importance, de ces groupes s'augmenta même tellement, le 14, que l'artillerie de Si-Ahmed-el-Hadj (1) jugea à propos de

(1) Aux deux sections de montagne laissées, le 9, à Si-Ahmed-el-Hadj, avaient été ajoutées une ou deux sections de 7 (de St-Chamond) et une section de 9 (de place), attelées, pour la circonstance, avec les chevaux du parc administratif.

tirer, dans la direction de Nador, contre certains d'entre eux (qu'on a cru former le contingent de Mizzian), ouvrant ainsi la série des *tirs de bombardement,* sur lesquels on reviendra.

Disons-en seulement, que si, le 14 juillet, — sur les observations personnelles du gouverneur, à ce qu'on assure, — cette manifestation, aussi inutile que bruyante, fut bientôt arrêtée, l'usage ne s'établit pas moins, autour de Melilla, de faire tirer, — jusqu'à ses portées extrêmes, — l'artillerie des positions avancées et, celle même des forts, contre tout groupement indigène signalé et qu'en nombre de circonstances, on vit le feu continuer, même la nuit, bien qu'aucun dispositif n'eût été prévu à cet effet. Il n'est aucun voyageur, si peu technique qu'il fût, ayant touché à Melilla pendant la campagne, que cet abus flagrant du canon n'ait frappé.

Ce qui peut, cependant, être ajouté, c'est que, dans la période envisagée et jusqu'à ce qu'eussent débarqué les brigades de chasseurs qui devaient bientôt donner au corps expéditionnaire sa solide armature, la situation locale était assez incertaine et l'inquiétude populaire assez vive pour qu'il puisse paraître excusable d'avoir laissé tirer l'artillerie contre des objectifs mal définis, sinon entièrement fictifs, dans l'unique but d'agir sur le moral des amis et des ennemis. Peut-être même aurait-on évité d'en parler, pour ce motif, si ces pratiques, évidemment condamnables, parce qu'elles sont puériles et parce qu'elles permettraient de croire à un certain manque de sang-froid, n'avaient persisté bien au delà de la période vraiment critique.

Le 16 juillet, comme il a été indiqué, le général Imaz débarquait à Melilla; dans la journée même, le commandant de la 3e brigade de chasseurs allait se présenter au général gouverneur, au camp de Si-Ahmed-el-Hadj, où il trouvait un calme relatif et d'où il rentrait, le même soir, dans la place. Le premier bataillon débarqué (Barcelone) avait été, durant ce temps, établi, non loin de la limite sud de la possession, au Zocco (Souk) ou marché arabe. Le lendemain 17, après avoir assisté au débarquement du 2e bataillon de chasseurs (Merida), le général del Réal allait, à son tour, conférer avec le général Marina, qui venait le recevoir à la Secunda Caseta.

Ce jour-là encore, bien que les informateurs indigènes aient signalé, depuis le 15, la probabilité d'une agression, la situation militaire demeurait stationnaire et il est intéressant de constater que les rapports des postes avancés, fournis le 18 au matin, devaient encore rendre compte que la nuit avait été calme et sans incidents. C'est ce même jour, cependant, qu'allait se produire la première attaque dirigée contre les troupes espagnoles par les Marocains, attaque conduite en forces telles et avec un si impressionnant déploiement d'ardeur et de ténacité que, malgré leur échec, les indigènes en gardèrent, vis-à-vis de leurs adversaires européens, une sorte de supériorité morale, qu'accrurent encore les événements ultérieurs, au point de ne s'éteindre que lentement et seulement après les succès du début de la seconde période.

Quoi qu'il en soit, rien ne fut changé aux mesures prévues en vue d'assurer, le 18, la relève des troupes de service aux avant-postes. Les nouvelles unités venant de Melilla arrivèrent, en effet, dans la matinée, sur les positions et celles qu'elles remplaçaient (avec lesquelles on renvoyait une des sections de la batterie de montagne de Melilla), rentrèrent, sans incident, dans la place, vers 3^{h} 30 de l'après-midi.

La surprise ne fut, par suite, que plus profonde, lorsque, à 4 heures du soir environ, le piquet établi à l'Hippodrome vit arriver, à toute allure, escorté par un demi-peloton de cavalerie, un officier de l'état-major du gouverneur, qui avait parcouru en vingt minutes les 9 ou 10 kilomètres de mauvaise piste qui séparent la Possession espagnole du col de l'Atalayoun et qui, en annonçant qu'une attaque, d'apparence très sérieuse, venait de se démasquer, entre 2 heures et 3 heures de l'après-midi, apportait l'ordre de diriger, immédiatement, sur Si-Ahmed-el-Hadj, toutes les troupes fraîches disponibles dans la place.

Cet ordre, rapidement transmis au général del Réal, qui accourut, à cheval, à l'Hippodrome, avec le général Imaz, reçut une prompte exécution.

Le bataillon de chasseurs de Barcelone, débarqué, la veille au matin, qui représentait la seule troupe d'infanterie réellement fraîche, fut aussitôt *alerté*, ainsi que deux des batteries du groupe du 1er régiment de montagne, arrivé, le 15, de Barcelone; et cette petite colonne, à laquelle s'adjoignit la section de montagne (de

Melilla) à peine revenue de Si-Ahmed-el-Hadj, guidée par l'officier d'ordonnance du général del Réal, atteignant les avant-postes, avant la nuit, put jouer encore un rôle, aussi actif qu'honorable, dans cette action, qui ne devait prendre fin qu'à 3 heures du matin.

Il n'est pas douteux que les Marocains, parfaitement renseignés sur la situation de leur ennemi et conscients de la dangereuse coupure qui s'était faite entre la garnison de Melilla et les troupes avancées, aient opéré suivant un plan défini, qui ne tendait à rien moins qu'à couper celles-ci de leur base et à les prendre ou à les détruire. Pour le réaliser, ils avaient projeté de n'attaquer qu'à la nuit close le camp de Si-Ahmed-el-Hadj, secrètement investi par avance et escompté, à la fois, l'avantage de la surprise, l'impossibilité presque absolue de faire, en pleine nuit, intervenir des renforts, enfin, l'inefficacité trop démontrée du tir de nuit de l'artillerie.

Bien que l'impatience des contingents auxiliaires, qui dévoilèrent leur présence et leur plan en ouvrant le feu, longtemps avant l'heure, ait modifié, dans le sens le plus favorable aux Espagnols, les conditions de l'opération, l'attaque conserva un caractère méthodique qui se rencontre rarement dans ces sortes d'engagements et qui comportait deux phases distinctes : attaque inopinée, par un groupe spécialement organisé du camp principal et de ses avancées, qu'on savait assez faiblement défendus (1) pour pouvoir espérer les enlever de vive force, à l'heure où l'obscurité paralyserait le tir de l'artillerie ; mouvement enveloppant, par le ravin de Sidi Moussa et par les pentes de la montagne, se produisant à l'instant précis où les garnisons, battant en retraite sur Melilla, seraient engagées dans le défilé du Gourougou, où elles devraient être écrasées.

Même dans les conditions assez différentes où s'est déroulée l'action, la position des Espagnols fût devenue très périlleuse, si les garnisons avaient faibli et il faut louer l'inébranlable fermeté du général Marina et de ses troupes d'avoir si heureusement sauvé la situation.

---

(1) Au total, jusqu'à l'arrivée, inattendue des Marocains, du bataillon de chasseurs de Barcelone, 2 compagnies du régiment de Melilla, 2 compagnies du régiment d'Afrique et 1 compagnie de la brigade disciplinaire.

L'action s'ouvrit, — par suite, comme il a été dit, de l'excitation de certains contingents — un peu avant 3 heures de l'après-midi, par un combat de feux, lent, qui se renforça peu à peu pour devenir, avant la fin du jour, extrêmement intense. On comprend que, dominés comme ils l'étaient et médiocres tireurs, comme ils se sont montrés en presque toutes les circonstances de cette guerre, les Espagnols n'y figurèrent pas à leur avantage. C'est alors, du moins, qu'ils subirent quelques-unes de leurs pertes les plus sensibles.

Leur infériorité numérique, d'autre part, et leur ignorance d'un pays singulièrement difficile leur interdisaient toute contre-offensive; il ne leur restait donc qu'à se renfermer dans une étroite défensive et à attendre le salut de la fermeté de leur attitude. Dans cette phase, particulièrement pénible, le général Marina exerça, semble-t-il, l'action personnelle la plus favorable, en visitant successivement les divers secteurs de la défense; en parlant, avec calme et sang-froid, aux officiers et aux soldats; en s'employant à empêcher que l'artillerie tirât sans but défini ou hors de portée; enfin, en rappelant à tous la nécessité de ménager les munitions. Il ne semble pas, toutefois, que ces dernières recommandations aient produit beaucoup d'effet, car, — peut-être, il est vrai, par mesure de précaution, — on crut devoir, vers 6 heures du soir, envoyer à la Secunda Caseta un officier d'artillerie, escorté d'une section d'infanterie, chargé d'en rapporter un ravitaillement en munitions.

L'officier désigné remplit heureusement sa périlleuse mission et revint au camp, à 8 heures, ayant bénéficié d'un mouvement momentané de recul qu'imposa aux indigènes surpris l'arrivée des renforts venant de Melilla. Cette arrivée permit, d'autre part, au général gouverneur de faire renforcer, par une compagnie (du régiment d'Afrique), le poste avancé de Sidi Ali et d'envoyer à l'Atalayoun, contre lequel se produisaient d'inquiétantes démonstrations, une autre compagnie (du bataillon de Barcelone) et une section d'artillerie de montagne.

Avant la fin du jour, un gros de cavalerie arabe avait inopinément paru, le long du rivage de la Mar-Chica, au débouché de la gorge de Nador; pris pour objectif par l'artillerie, en particulier par la section de 9 qui occupait la gauche, ces cavaliers, estimés

à plusieurs centaines, avaient, aux allures vives, gagné rapidement l'un des nombreux angles morts qui bordent la position. On est fondé à penser que parmi eux se trouvait le commandant d'une des attaques, El Hadj Amar Tazi ou Mizian, qui arrivait, selon les dipositions arrêtées, pour diriger l'exécution de l'attaque. Au moment, en effet, où l'obscurité commençait, et sur un signal évidemment concerté, les Marocains, formés en plusieurs colonnes et se défilant adroitement dans les couverts, assaillirent, en même temps, les diverses positions; il était alors un peu plus de 9 heures du soir.

D'après le récit de témoins sérieux et qui paraissent sincères, cette attaque, dirigée contre trois des faces du camp de Si-Ahmed-el-Hadj, — celle de l'est, bien couverte par un profond ravin, étant seule épargnée, — fut menée par les Marocains avec une sauvage énergie et avec le plus profond dédain du danger; leurs adversaires paraissent, du reste, ne leur avoir cédé, ni en bravoure, ni en dévouement. A la gauche, vis-à-vis de la section de 9, les Marocains, arrivés, à couvert, à très petite distance de l'ouvrage et à peine visibles, s'étaient lancés sur les embrasures, avec la volonté arrêtée de pénétrer, coûte que coûte, dans l'ouvrage. C'est sur les pièces mêmes, qu'ils défendaient à coups de revolver, que le capitaine d'artillerie qui avait pris le commandement de la section et le chef d'escadron commandant du groupe (1) furent tués, l'un et l'autre, presque à bout portant. Leur sacrifice, d'ailleurs, n'avait pas été inutile, la tentative désespérée des Marocains ayant échoué et n'ayant pas été sérieusement renouvelée, au moins de ce côté.

Les points faibles du camp de Si-Ahmed-el-Hadj sont, on l'a déjà dit, les deux langues de terre qui le relient, au nord et au sud, aux plateaux voisins. L'isthme du nord, où se trouvait la gorge de l'ouvrage, était plus particulièrement visé par les Marocains, qui l'abordèrent résolument. La nuit, presque complète, rendait fort incertain le tir par les créneaux; le capitaine d'infanterie qui commandait cette face (2) n'hésita pas à se jeter en dehors de la gorge, peu ou pas barricadée, avec les plus vigoureux

(1) Le capitaine Grilache et le commandant Royo.

(2) Le capitaine Lopez Ochoa, du régiment d'Afrique.

de ses soldats, qu'il déploya devant l'ouverture pour en former une sorte de barrière vivante et, grâce à leurs feux par salves, exécutés à genou, avec calme et précision, finit par briser l'élan des assaillants.

D'après les récits divers (non officiels) qui ont été publiés du combat du 18 juillet, le général gouverneur, informé, avant la fin du jour, qu'une semblable attaque, également exécutée en forces, était dirigée contre le poste de Sidi Moussa, qu'il était sans moyens de renforcer, avait donné l'ordre que la garnison de ce poste, forte d'une seule compagnie, sans canons, l'abandonnât pour se replier sur le camp principal. Le poste fut, en effet, évacué; mais il ne paraît pas certain que ses défenseurs, d'ailleurs très inférieurs en nombre, aient attendu des ordres pour battre en retraite et il ne semble pas, non plus, qu'ils aient pu gagner, alors, le camp principal. Il semble probable que la redoute de la Secunda Caseta, beaucoup plus rapprochée et plus abordable pour eux, a servi de refuge au plus grand nombre; c'est de cet ouvrage, en tous cas, qu'après la fin du combat partit le détachement qui réoccupa la redoute de Sidi Moussa, quand elle fut abandonnée par les assaillants.

Il y avait douze à treize heures que durait le combat, quand les Marocains, qui n'avaient finalement obtenu d'avantages qu'en ce dernier point, dont la possession cessait de leur importer, dès l'instant où il devenait évident que les garnisons des postes avancés, malgré des attaques renouvelées jusqu'à trois fois, maintenaient leurs positions, prirent le parti de se replier. Encore le firent-ils sans hâte, comme pour reprendre haleine après ce vigoureux effort et sans renoncer à y revenir, ce qu'ils ne devaient guère tarder à faire, comme on le verra bientôt.

Les poursuivre, à cette heure, sur ce terrain, était à peu près impossible; il ne paraît pas que les garnisons des ouvrages, occupées à faire le compte de leurs pertes, qui étaient relativement fortes: 3 officiers, dont 2 officiers supérieurs (1) et 15 gradés et soldats, tués; 4 officiers et 25 ou 30 hommes de troupe, blessés (2),

---

(1) Le lieutenant-colonel Ceballos (du régiment de Melilla) et le commandant de Royo (de l'artillerie).

(2) Dont 2 tués et 8 blessés, au poste avancé de Sidi Ali.

en aient marqué l'intention. Outre, en effet, que ces troupes, qui n'avaient ni mangé, ni dormi depuis dix-huit heures, n'en eussent guère été capables, il est très douteux qu'une poursuite ait pu être de quelque utilité, si même elle n'eût entraîné inutilement d'autres pertes. Ce n'était plus, d'ailleurs, de gagner immédiatement du terrain en avant qu'il pouvait être question, en face d'un adversaire qui venait brusquement de se révéler nombreux, déterminé, et, dans une certaine mesure, capable de manœuvrer. Garder les positions avancées, puisque le gouverneur en avait ainsi décidé et parce qu'un certain point d'honneur s'attachait, au moins pour l'instant, à leur conservation et faire effort pour se donner un peu d'air, autour de Melilla même, en vue des débarquements qui se poursuivaient activement (1), telle était, pour le moment, la double tâche qui devait donner un aliment suffisant à l'activité du commandement et des troupes.

Ces circonstances nouvelles rendaient plus nécessaire que jamais la présence, à Melilla, du chef administratif et militaire responsable. Après avoir appelé, le 19, le général Imaz au camp de Si-Ahmed-el-Hadj, où cet officier général allait demeurer, trois mois entiers, comme commandant de la ligne avancée, le général Marina rentra en ville, où il fut froidement accueilli par la population, qui ignorait ou méconnaissait la vaillance de son attitude durant les dix jours passés aux avant-postes et que l'inquiétude rendait ingrate et injuste.

Cette inquiétude, bien qu'excessive, n'était pas, du reste, sans fondement. Les Marocains, en effet, loin de faiblir, voyaient des motifs d'encouragement dans certaines circonstances du combat du 18 et se préparaient activement à revenir à la charge. Ils avaient seulement, modifiant leur plan du premier jour, renoncé à braver d'aussi près les canons de Si-Ahmed-el-Hadj et ceux qu'ils savaient avoir été envoyés à l'Atalayoun, et, se souvenant de la facilité relative avec laquelle ils avaient pris pied sur la crête de Sidi Moussa, ils entendaient porter, cette fois, de ce

(1) Aux bataillons de Barcelone et de Merida, arrivés les 16 et 17 juillet, avait succédé, le 18, le bataillon d'Alba de Tormès, suivi lui-même, promptement, des bataillons d'Estella, de Reus et d'Alphonse XII. A la date du 20, la 3e brigade entière était débarquée et la 1re allait suivre.

côté et du côté de la Secunda Caseta, leur attaque principale, les postes de la première ligne devant seulement servir d'objectif à une démonstration exécutée par un corps d'aile.

La journée du 19, consacrée, de part et d'autre, à panser les plaies du combat de la nuit précédente, avait été calme : le 20, au matin, certains signes d'activité devenaient visibles parmi les indigènes établis, hors de portée, sur les pentes supérieures du Gourougou et quelques maraudeurs qui battaient l'estrade au pied des pentes avaient même empêché deux officiers de rallier la Secunda Caseta, comme avait pu le faire, la veille, le général Imaz, avec une faible suite. Aussi, diverses précautions avaient-elles été prises en vue de renforcer les postes avancés, celle, entre autres (qui avait correspondu avec un changement de personnel), de doter d'une section d'artillerie la redoute de Sidi Moussa (1).

Malgré l'évidente préoccupation des indigènes de se soustraire aux coups de l'artillerie, en opérant, de préférence, la nuit, leurs mouvements préparatoires, vers la fin de l'après-midi du 20 juillet, furent aperçus, assez tôt, des ouvrages, pour que les batteries pussent ouvrir leur feu sur eux, dans des conditions qu'il faut supposer favorables, car la canonnade devint rapidement intense et se prolongea longtemps.

L'objectif des assaillants était, cette fois, la Secunda Caseta, proie éventuelle aussi tentante à raison de sa position au débouché nord du défilé du Gourougou que par l'importance des magasins, en particulier du magasin à munitions, qu'on savait devoir y trouver. Mais, appliquant, d'instinct ou sous l'inspiration d'une compétence inconnue, les règles d'une saine tactique, les Marocains ne menèrent, d'abord, contre cet ouvrage qu'un combat traînant, leur premier effort se portant contre le camp de Sidi Moussa, qu'ils abordèrent sans hésiter et tentèrent, comme ils l'avaient fait, l'avant-veille, à Si-Ahmed-el-Hadj, d'enlever de haute lutte. Mais le poste, mieux armé, mieux pourvu et défendu avec une volonté plus ferme de résistance, flanqué, en outre, par les canons de la Secunda Caseta et même (bien qu'à portée un peu longue), par ceux de Si-Ahmed-el-Hadj, ne se

(1) Ces renforts furent, en particulier, fournis par les bataillons d'Alba de Tormès et de Mérida et par l'escadron du régiment de Trivino.

laissa pas aborder. Finalement, les Marocains, renonçant à s'en emparer, se rejetèrent sur la Secunda Caseta, contre laquelle la fusillade, coupée de tentatives répétées d'assaut, devait durer toute la nuit, ainsi, mais plus vivement, qu'à Si-Ahmed-el-Hadj et à Sidi Ali.

Cependant, le bruit intense de la canonnade et de la fusillade, facilement perçu de Melilla, avait éveillé l'attention et, vers la fin du jour, avait attiré au camp de l'Hippodrome le gouverneur intérimaire et ses principaux chefs de service. Dès le 18, en vue de calmer l'émotion populaire croissante, autant, sans doute, que pour parer à un danger qui ne paraît avoir jamais été très réel, le territoire de la possession, en dehors de la citadelle, avait été divisé en deux secteurs de défense, à chacun desquels avait été attribuée une sorte de garnison de sûreté et que commandaient respectivement deux colonels (1).

Sur des avis transmis par plusieurs informateurs indigènes signalant la marche d'une colonne marocaine, remontant au nord, par le ravin de Sidi Moussa et par les pentes de la montagne, pour venir razzier la fraction des Mezguita, qui avait réussi à demeurer neutre dans le conflit (ou à en donner l'illusion aux Espagnols), ordre fut donné aux troupes du secteur de gauche de prendre les armes et de s'établir, en formation de combat, face au sud-ouest, pour barrer éventuellement la route à la colonne marocaine. Les troupes du secteur, qui se composaient de 4 compagnies d'infanterie (2), avec 1 peloton de cavalerie, 1 section de mitrailleuses et 1 section de campagne de 7, que vint bientôt appuyer une autre section de 9 (de place), se déployèrent, en effet, en avant de la sortie du camp et, bientôt, sur des bruits perçus dans la direction réputée dangereuse, fut ouvert, contre l'ennemi supposé, un de ces tirs de bombardement dont on a déjà parlé.

Cette démonstration, que le simple exposé du fait suffit à condamner, dura d'ailleurs peu de temps; le tir fut arrêté, en effet, au bout de vingt minutes, par le colonel d'artillerie, chef du secteur, mieux qualifié que d'autres pour juger l'inanité certaine

(1) A gauche (sud), le colonel Arespacochaga (d'artillerie); à droite (nord), le colonel Benedicto (du régiment de Melilla).

(2) 3 compagnies du bataillon de chasseurs d'Estella et 1 compagnie du régiment d'Afrique.

du résultat et le gouverneur adjoint, sans doute non moins fixé, s'éloigna pour aller inspecter le secteur nord. En fait, la nuit n'apporta rien de plus que ces alarmes imparfaitement justifiées, qui maintinrent, cependant, sur le terrain, le général del Réal et son état-major, jusqu'au lever du jour et à l'arrivée de nouvelles des positions avancées.

Celles-ci mentionnaient qu'après de vives attaques, dirigées surtout contre la redoute de la Secunda Caseta et contre Sidi Moussa (1), l'ennemi avait tout à coup disparu, aux premières lueurs du jour; elles étaient aussi appuyées de demandes pressantes de munitions, qu'un convoi spécial, escorté par deux compagnies du bataillon de chasseurs d'Estella et par une compagnie du régiment de Melilla et mis en route à 7 heures du matin, conduisit aussitôt à la Secunda Caseta, — sans préjudice du train journalier de ravitaillement de la Compagnie Nord-Africaine, qui partit à 8 heures, emportant encore, avec *de l'eau* et de la paille, de nombreuses caisses de cartouches et de projectiles d'artillerie.

Les pertes subies, dans cette nouvelle affaire, par les garnisons des positions avancées ne furent connues que plus tard. Elles parurent lourdes et l'étaient, en effet, puisque ce second combat livré pour la défense des positions en question avait coûté la vie à 1 officier (2) et à 32 hommes de troupe et que le nombre des blessés s'élevait à 3 officiers et 56 gradés et soldats (3).

La journée du 21 juillet et la première partie de celle du 22 furent calmes, comme il arrive ordinairement, dans les guerres arabes, au lendemain d'engagements un peu vifs; mais, vers 4 heures du soir, le 22, une assez forte canonnade partant de Si-Ahmed-el-Hadj et appuyée de feux de mousqueterie révélait, chez l'ennemi, de nouvelles intentions offensives. Celui-ci, en effet, s'agitait à nouveau, toujours formé en deux gros détachements ayant leur centre, l'un, autour de Nador, l'autre, dans la gorge centrale du mont Gourougou.

---

(1) Où commandait le lieutenant-colonel Pedreira (du régiment d'Afrique).

(2) Du bataillon de chasseurs d'Estella.

(3) D'après l'ouvrage du capitaine E. Gallego *(loc. cit.)* les pertes se seraient élevées, en réalité, à 1 officier subalterne et 35 hommes de troupe tués; 2 officiers subalternes et 67 hommes de troupe blessés.

C'était, à n'en guère douter, le prélude d'une troisième attaque, préparée, comme les précédentes, selon la pure doctrine, c'est-à-dire, en combinant une attaque de front, avec un mouvement latéral. Toutefois, montrant autant de variété dans leur tactique que de persévérance dans leurs desseins et d'activité dans leur exécution, les chefs indigènes avaient encore modifié leur objectif principal et leur mouvement paraissait, cette fois, viser essentiellement les avancées mêmes de la place, du côté du sud, c'est-à-dire le camp fortifié de l'Hippodrome, le fortin et la redoute du même nom et le poste de la douane marocaine (ou auberge du Cabo Moreno). C'est, du moins, ce qu'on crut pouvoir déduire d'une démonstration, — peut-être intempestive, comme l'attaque prématurée du 18 juillet, — que tentèrent, dans cette direction, le 22 juillet, entre 5 et 6 heures du soir, des groupes marocains assez nombreux. Ceux-ci, d'ailleurs, s'arrêtèrent bientôt, soit qu'ils aient été retenus à temps par un ordre de leurs chefs, soit qu'il ait suffi des feux directs de l'artillerie de l'Hippodrome et du fort de Camellos, appuyé du tir d'écharpe des canons et des mitrailleuses de Sidi Moussa (1).

Vers la même heure, un compte rendu héliographique expédié de Si-Ahmed-el-Hadj par le général Imaz faisait connaître que le tir de ses canons avait été dirigé contre de nombreux groupes, dont certains semblaient menacer son camp, tandis que d'autres continuaient leur marche vers les parties hautes du mont Gourougou. La fusillade à longue portée des premiers n'avait fait, ajoutait le général Imaz, qu'un blessé, par balle de fusil Mauser; quant à l'observation relative au mouvement, vers le nord, d'importants contingents, elle confirmait l'hypothèse d'une action d'ensemble préparée contre Melilla même, ou, au moins, contre ses abords immédiats. C'est, certainement, ce qu'en conclut le général Marina, qui résolut de profiter de cette circonstance pour arrêter, une fois pour toutes, par une contre-attaque combinée, l'offensive, chaque jour plus audacieuse, de ses adversaires.

---

(1) Alors commandé par le lieutenant-colonel Banos (du régiment d'Afrique), remplaçant le lieutenant-colonel Pedreira (du même régiment).

Entrée du Barranco de Sidi Moussa
(Au pied, plaine des Beni-Ensar)

A 8 heures du soir, le colonel Alvarez Cabrera, qui avait succédé au colonel Arespacochaga dans le commandement du secteur sud, recevait du général Marina un ordre préparatoire, pour une opération qu'il aurait à diriger dans la nuit même; six compagnies d'infanterie mises à cet effet sous son commandement (1) vinrent bientôt se masser près de l'Hippodrome et la colonne rompit, en silence, avant minuit. Sa mission, autant qu'on a pu le savoir, consistait à répondre aux hardies manœuvres des Marocains par une manœuvre de même nature, autrement dit, à se glisser dans la montagne, par le ravin de Sidi Moussa, pour essayer de déborder le rassemblement connu ou supposé des indigènes et de prendre ceux-ci en flanc, au moment où, le jour venu, ils seraient attaqués et, on l'espérait, rejetés vers le sud par deux autres détachements, agissant en liaison (sous les ordres du lieutenant-colonel Aizpuru, commandant de la brigade disciplinaire et le commandement supérieur du général del Réal).

Le chef qui commandait cette petite troupe, forte de 700 à 800 hommes, était des plus expérimentés et des mieux informés des choses d'Afrique, ce qui explique, sans peut-être le justifier entièrement, qu'on n'ait pas hésité à le lancer ainsi, dans la nuit, à travers un pays nouveau, avec la mission de se jeter, au jour naissant, dans les gorges et les rochers de la montagne, inconnue même de lui. Peut-être aussi est-on en droit de penser qu'il n'était pas très prudent de faire entrer, pour moitié, dans les troupes à qui était confiée cette tâche épineuse, des unités débarquées en Afrique de la veille, mobilisées depuis huit jours à peine et dont on a dit précédemment de quelle façon anormale elles se trouvaient avoir été recrutées. Quant au fait que cette hardie tentative n'ait pu, comme on sait, réussir, il serait injuste d'en conclure qu'elle ait été mal conçue ou mal exécutée. Une seule chose est certaine, c'est que l'effet de surprise qu'on escomptait ne s'est pas produit; et il y a lieu de penser que c'est, beaucoup, parce que le secret, indispensable au succès d'une pareille opération, aurait été trahi.

(1) 2 compagnies du régiment d'Afrique, 1 du régiment de Melilla, 2 du bataillon de chasseurs de Reus et 1 du bataillon de chasseurs d'Alphonse XII, avec 1 section d'artillerie de montagne.

Quant à l'opération même du colonel Cabrera, il n'en a rien été rapporté qui ait un caractère authentique et qui permette d'apprécier les circonstances de son exécution. Ce qu'on sait, c'est que, surprise elle-même, au lieu de surprendre, la petite colonne se trouva brusquement, quand le jour se leva, presque entourée, dut se replier, par des sentiers ardus et des gorges étroites commandées par des Marocains nombreux et bien armés, — qu'on a prétendu être le contingent des Beni-Uriaguel, tribu belliqueuse des environs d'Alhucemas — et que c'est par une sorte de miracle qu'elle a pu, sans de trop lourdes pertes, regagner l'abri efficace du poste de Sidi Moussa.

La conduite au feu des troupes qui composaient la colonne Cabrera paraît avoir été, sans distinction d'arme ni d'origine, celle de braves gens et le fait qu'ils se soient tirés d'affaire (non sans avoir dû, pourtant, abandonner plusieurs de leurs morts et blessés) en est la meilleure preuve. Le commandant même de la colonne, le colonel Cabrera, 1 capitaine et 2 lieutenants y avaient été tués; on assure que 13 hommes de troupe seulement y furent blessés.

Cependant, selon les ordres donnés, la veille au soir, les éléments des deux autres colonnes, qui devaient opérer de concert, sous les ordres du général del Réal, s'étaient réunis, avant le jour, à l'Hippodrome. La première, à l'effectif de 4 compagnies (1), avec une section de montagne, était, comme on l'a dit, commandée par le lieutenant-colonel Aizpuru; la seconde, aux ordres directs du général, comprenait 2 compagnies (2) et 1 batterie montée (de Saint-Chamond).

A 5 heures du matin, le colonel Aizpuru, à qui le général del Réal avait donné comme objectif l'occupation d'une ligne de hauteurs situées à 1.200 mètres environ de l'Hippodrome et qui n'était autre, selon toute apparence, que la crête de la Mozquita, commença son mouvement. Bien qu'on y vît peu d'occupants, il ne semble pas que le commandement pût, dès lors, attendre de considérables résultats d'une attaque menée

(1) 2 compagnies de la brigade disciplinaire, et 2 compagnies du régiment d'Afrique.

(2) 2 compagnies du bataillon de chasseurs d'Estella.

par quatre compagnies et deux pièces de montagne, contre un formidable massif comme le Gourougou, où l'on connaissait la présence d'un ennemi relativement nombreux et qu'on savait vigoureux. Le général del Réal conservait sous la main, il est vrai, les deux compagnies du bataillon d'Estella et la batterie de campagne; mais ce renfort même devait être encore fort insuffisant pour en déloger les indigènes et les contraindre, de vive force, à se rejeter vers le sud.

Le lieutenant-colonel Aizpuru paraît, du reste, en avoir jugé ainsi, car l'opération dont il était chargé fut conduite, au moins au début, comme une simple démonstration. Ayant, en effet, déployé sa première ligne, en tirailleurs, en l'avançant de quelques centaines de mètres dans la direction de l'objectif indiqué et voyant les hauteurs se couronner d'ennemis, il arrêta sa *guerilla,* pour donner le temps à l'artillerie, qui l'avait rejoint, de « préparer l'attaque », et laissa se prolonger, pendant deux heures, une fusillade intense, qui fut, dit un récit naïf, « sans résultats appréciables ». La conséquence, facile à prévoir, fut que, vers 7 heures, les munitions commencèrent à manquer, ce dont on fit rendre compte aussitôt, par un officier, au général del Réal, qui s'était porté, entre temps, sur une petite éminence immédiatement voisine du Labadero et qui renvoya l'informateur au camp de l'Hippodrome, pour s'y ravitailler.

Cet officier revenait sur la ligne, avec les munitions, ajoute le narrateur cité plus haut, et n'en était plus qu'à une centaine de mètres, quand il vit les Marocains sortir de leurs abris et se jeter sur la ligne espagnole, dès lors déployée tout entière, « à qui ils firent subir des pertes qui rendirent plus difficile son maintien en position ». En fait, la ligne espagnole fléchissait, malgré les efforts du lieutenant-colonel Aizpuru et de ses officiers et il ne fallut rien moins que l'intervention, très vigoureuse, d'une compagnie (1) détachée du camp de l'Hippodrome et celle aussi de la batterie de campagne, tirant à mitraille, pour empêcher ce mouvement de retraite de prendre, peut-être, des proportions dangereuses.

A ce moment, — 9 heures du matin, — le général Marina

(1) Du régiment de Melilla.

était occupé sur le port à recevoir les deux premiers bataillons arrivés de la 1re brigade de chasseurs (de Madrid) (1). Avisé de la fâcheuse tournure que prenait l'action, il se porta aussitôt dans la direction de la lutte, se faisant suivre par deux compagnies, à peine débarquées, de l'un de ces bataillons (2), commandées par le chef de corps. Lorsqu'il arriva sur le terrain, le combat avait été rétabli par une attaque vigoureuse conduite par le lieutenant-colonel Aizpuru, qui avait même permis aux Espagnols d'atteindre, ou à peu près, l'objectif primitivement désigné, où ils s'étaient établis, face aux Marocains, lesquels s'étaient bornés à remonter, quelque peu, dans la montagne et continuaient de tirailler avec eux.

Le gouverneur ne crut pas, dans ces conditions, pouvoir immédiatement demander un nouvel effort aux troupes déjà fatiguées; il approuva les dispositions prescrites par son adjoint et se borna à faire porter sur la ligne de feu, pour l'étendre davantage à gauche, une des compagnies de chasseurs du bataillon de Figueras dont il s'était fait suivre. Quant aux Marocains, toujours intimidés par le tir de l'artillerie, aux coups de laquelle ils ne s'exposent pas volontiers, en plein jour ni à découvert, impressionnés aussi, peut-être, par l'arrivée des renforts espagnols, qu'ils observaient facilement (3), ils se montraient beaucoup moins mordants que dans les précédentes rencontres.

Les heures chaudes de cette journée, qui fut parmi les plus brûlantes de la saison, se passèrent ainsi dans une sorte d'accalmie. Engagés d'ailleurs, comme ils l'étaient, jusqu'au contact presque immédiat, chacun des deux adversaires préférait, sans doute, laisser à l'autre l'initiative d'un déplacement, — en avant ou en arrière, — qu'il sentait devoir être délicat et périlleux.

Ce furent les Espagnols qui prirent, vers 3h 30 du soir, l'ini-

---

(1) Les bataillons de Barbastro et de Figueras, qui précédaient le reste de la brigade.

(2) 2 compagnies du bataillon de Figueras, avec le lieutenant-colonel Ibanez Marin.

(3) Les montagnards de la région du Rif, grands pillards, comme on sait et hardis naufrageurs, ont un goût très vif pour les lunettes d'approche et les jumelles, dont ils se servent couramment et pour l'achat desquelles ils font presque autant de sacrifices que pour l'acquisition d'armes à tir rapide.

tiative du mouvement, sur l'ordre, envoyé par le gouverneur, de faire replier la ligne sur le camp de l'Hippodrome. L'exécution de cet ordre fut, — comme toujours dans les guerres d'Afrique, — le signal d'une fougueuse reprise de l'offensive, par les Marocains, qui s'y lancèrent avec une ardeur extrême. Néanmoins, la retraite, soutenue par une forte concentration des feux de l'artillerie et exécutée assez correctement, par échelons, se poursuivait dans un ordre relatif, lorsque le cours en fut gravement troublé par un incident, dû à l'ignorance du pays et de la manière de combattre des Arabes et qui ne peut être passé sous silence.

Après les fatigues d'une traversée agitée et du combat prolongé qui y avait succédé sans le moindre répit, les chasseurs de Figueras, qui formaient la gauche de la ligne, se montraient, en revenant vers la place, sous la protection de l'artillerie qui maintenait l'ennemi à distance, très éprouvés par la chaleur et par la soif. Cette troupe arrive ainsi à hauteur du Labadero, situé sur la limite même de la possession et à quelques centaines de mètres du camp de l'Hippodrome, où stationne la réserve générale. Au pied de l'établissement, encore inachevé, de la Compagnie Nord-Africaine et dans un repli de la colline, où la vue est fort bornée, est un puits abondant. Le commandant du bataillon, qui se croit hors du combat, cède à la demande qui lui est faite de s'y arrêter, pour faire une halte — peu ou pas gardée — et permet que les hommes rompent les rangs, pour aller remplir les bidons.

A peine cette imprudence, d'apparence vénielle, est-elle commise que surgissent, sur les crêtes basses qui environnent le puits, des Marocains qui ont suivi, pas à pas, la retraite, en se glissant à travers les vergers de figuiers qui couvrent les pentes basses de la montagne et dont le nombre grossit si rapidement qu'une véritable mêlée se produit, suivie, de la part de quelques chasseurs, d'une irrésistible panique. Fort heureusement, le mouvement ne s'étendit pas; une vigoureuse réaction se produisit, au contraire, parmi ces braves gens, sous l'énergique impulsion donnée par le chef de corps et par ses officiers et ce fut bientôt le tour des indigènes de tourner le dos et de s'enfuir. Mais il en avait coûté cher et le lieutenant-colonel Ibanez Marin, commandant du bataillon, était parmi les morts.

C'était la fin de cette dure journée, pour la partie de l'action qui s'était déroulée entre Melilla et le Gourougou et que les Espagnols dénomment le combat du Labadero. La lutte se poursuivit plus longtemps, au sud, tant contre les positions avancées que contre le convoi de ravitaillement qui avait, entre temps, été dirigé de l'Hippodrome sur la Secunda Caseta, sous l'escorte de deux compagnies (aussi débarquées le matin même) du bataillon de chasseurs de Barbastro et commandé par le colonel Axo. Les attaques dirigées contre les postes furent acharnées et il était près de 8 heures du soir quand le silence se fit, enfin, sur le théâtre de l'action. Une heure après, la petite colonne du colonel Axo rentrait dans la place, sans avoir reçu, au retour, un seul coup de fusil; elle ramenait avec elle la colonne du colonel Cabrera.

D'après ce qui a été indiqué, dans un compte rendu officiel d'une concision étudiée, les pertes de la journée, en tués et blessés, n'auraient pas été inférieures à 300 hommes, auxquels il convient d'ajouter, — pour réparer une omission qu'on croira difficilement involontaire, — 15 ou 20 officiers tués ou blessés, dont un colonel et trois autres officiers supérieurs (1).

Du 23 au 27 juillet — ce qui suffirait, s'il était nécessaire, pour prouver que l'affaire du 23 n'avait guère été moins onéreuse pour les indigènes que pour leurs adversaires européens, — pas d'attaque; à peine quelques coups de canon et quelques courtes fusillades accidentelles. Les Espagnols en profitent pour compléter les défenses de leurs ouvrages, aidés par les compagnies du génie des brigades mixtes, qui sont mises à l'œuvre, au débarqué, sans qu'on leur laisse le temps de respirer (2). On com-

(1) D'après le capitaine E. Gallego (*loc. cit.*) ces pertes se seraient élevées à 2 officiers supérieurs, 8 officiers subalternes et 46 hommes de troupe tués; 1 officier supérieur, 10 officiers subalternes, 1 médecin et 215 hommes de troupe blessés.

(2) La compagnie du génie de la 3e brigade de chasseurs, mise à terre, le 23 juillet, à 4 heures du soir, fut directement conduite du quai de débarquement au terrain de l'action et chargée, alors que le combat n'avait pas encore entièrement cessé, et sans que les hommes aient pu prendre ni nourriture, ni repos, d'assurer l'organisation défensive du Labadero. La nuit du 23 au 24 et les deux journées des 25 et 26 juillet y furent consacrées et la fatigue des sapeurs fut telle qu'on en vit plusieurs dormir debout, le fusil à la main, au milieu de camarades qui tiraillaient contre l'ennemi.

mença aussi, en vue d'assurer d'utiles points d'appui aux escortes des convois et d'empêcher, autant que possible, les batteurs d'estrade indigènes d'infester la plaine des Beni-Ensar, l'organisation, entre l'Hippodrome et la Secunda Caseta, d'une ligne de postes et de blockhaus, qui sont : l'auberge du Cabo-Morèno, le Labadero et les blockhaus, numérotés de 1 à 3, à chacun desquels fut attribuée une garnison permanente de 30 à 40 hommes, avec 1 officier. On ferma, enfin, par une redoute, l'entrée de l'isthme de la Mar-Chica, à hauteur de la Bocana (1).

Dans la ville, deux faits militaires font, durant ce temps, l'objet des conversations : l'élévation du général Marina, à la date du 26 juillet, au grade de lieutenant-général et à l'emploi de commandant en chef du corps d'opérations; le même jour, l'arrivée dans la place des autres bataillons, détachements et services de la 1re brigade de chasseurs, avec son brillant chef, le général Pintos. A cette même date, la 1re brigade est débarquée en entier et l'effectif des troupes atteint, au minimum, 15.000 combattants.

La journée du 24 juillet avait été, comme on l'a déjà dit, entièrement calme, sauf aux positions avancées, où se poursuivit, pendant une partie du jour, le combat du 23. Celle du 25 fut également tranquille jusque vers le soir.

Le général Marina, toujours attiré vers l'avant, peut-être aussi préoccupé de la solidité des moyens de défense des positions avancées de première ligne, contre lesquelles il voyait l'ennemi déployer un acharnement inattendu, profita de cette tranquillité pour accompagner les renforts (2) qu'il jugeait nécessaire d'y envoyer, en vue d'un retour offensif probable des Marocains. Le gouverneur, son inspection faite, rentra à Melilla, le jour même, en profitant, semble-t-il, du retour du convoi, en tous cas, sans incident.

Ce même jour, les canons de Camellos et les batteries en sur-

(1) En réalité, ces travaux, à l'exception des ouvrages du Labadero et de l'auberge du Cabo-Moreno, furent construits postérieurement au combat du 27 juillet, en vue de faciliter l'attitude de stricte défensive qu'allait garder, durant près de deux mois, le corps expéditionnaire.

(2) Ces renforts paraissent avoir été les deux dernières compagnies du bataillon de chasseurs d'Alba de Tormès et deux autres du bataillon de chasseurs de Reus, avec une ou deux sections d'artillerie de montagne.

veillance au camp de l'Hippodrome commencèrent, vers 6 heures du soir, à battre de leurs feux les pentes hautes du Gourougou, ce que le correspondant d'un important journal de Madrid commentait, — peut-être ironiquement, — dans sa dépêche du lendemain, en disant qu' « *on ne voyait pas* les Maures, mais qu'*on les supposait* prêts à se réunir, pour la nuit, sur leurs emplacements coutumiers et que ce bombardement avait pour objet de *gêner leurs rassemblements* ». Cette explication, qui nous éloigne fort, comme on voit, de la doctrine, hautement affirmée après la guerre russo-japonaise, que l'artillerie ne doit tirer que sur des buts « définis et observables », révélait, en tous cas, une nervosité dont on trouvera une autre preuve dans le fait que, le même soir, vers 10 heures, le camp et la ville furent alarmés par de fortes décharges de mousqueterie partant du *Zocco* (marché arabe), poste intermédiaire entre l'Hippodrome et le camp des bataillons déjà débarqués de la 1re brigade de chasseurs. Ces feux répondaient au tir de maraudeurs qui, dès lors et jusqu'en octobre, devaient venir, trop souvent, la nuit, insulter les campements; ils s'éteignirent d'eux-mêmes, au bout d'une heure.

Le lendemain 26, dès 9h 30 du matin, — ce qui indique, de la part du commandement, une adhésion, au moins tacite, à ces pratiques, — reprenait le tir des batteries de l'Hippodrome contre le Gourougou, un peu plus justifiable, peut-être, que la veille, parce qu'il était dirigé contre différents groupes d'indigènes, visibles, bien qu'à longue portée, sur les pentes de la montagne.

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, l'administration avait préparé un important convoi de ravitaillement pour les positions avancées, qui partit, comme il était ordonné, peu après le jour et atteignit la Secunda Caseta, sans autres difficultés que quelques coups de fusil subis entre les kilomètres 2 et 4 de la ligne; le retour se fit de même, heureusement, dans l'après-midi. Mais, le 26 au soir, des feux nombreux, signal ordinaire de rassemblements pour le combat, furent visibles sur les hauteurs du Gourougou, comme ils l'avaient été dans la nuit du 22 au 23.

Cette même nuit, également, sans que l'éveil en fût donné, — à raison de la distance (3.800 mètres) qui sépare le camp de la Secunda Caseta du poste de la Douane marocaine, le plus avancé

de la place (1), — les rails du chemin de fer minier de la Compagnie Nord-Africaine étaient tordus, les éclisses brisées et les traverses enlevées, sur environ 200 mètres, aux environs du kilomètre 3. C'est ce coup d'audace des Marocains, qui ne craignaient pas d'essayer de couper ainsi la route au convoi, appelé, tous les jours, à porter aux positions avancées les vivres, l'eau et les munitions nécessaires aux garnisons, qui allait provoquer le combat du 27 juillet, le plus dur, le plus onéreux et le plus incertain, par ses résultats militaires, de toute cette campagne.

Il est impossible d'admettre que les événements des précédentes semaines, en particulier, les circonstances des combats des 18, 20 et 23 juillet n'aient pas fait réfléchir le commandement et l'état-major espagnols, — encore novices en matière de guerre d'Afrique, — et ne leur aient pas apporté, dès lors, d'utiles enseignements.

Pour ce qui concerne le pays, inconnu d'eux, quoique si voisin et depuis si longtemps, il devait leur être apparu que le mont Gourougou, malgré son aspect inabordable, offrait aux indigènes des facilités de communications intérieures, insoupçonnées, qui leur permettaient de concentrer très rapidement leurs forces, en quelque point que ce fût du pourtour de la montagne. D'où, pour leurs adversaires, la nécessité d'éviter de se fractionner; celle, au moins, de maintenir en étroite liaison les colonnes qu'ils pourraient former en vue d'opérations combinées; celle, enfin, de ne s'engager qu'à fond, en vue d'un but défini et pour conserver le terrain gagné.

En ce qui a trait, d'autre part, aux Marocains, sans s'associer aux exagérations courantes sur le chiffre de leurs forces et sur leurs moyens d'action, on devait avoir reconnu qu'ils étaient, non seulement relativement nombreux, bien armés et résolus, mais encore capables de subir une direction et susceptibles de se plier à certaines idées de manœuvre. Enfin, bien que l'absence de toute artillerie les plaçât dans un état d'infériorité relative dont ils avaient conscience et qui, en fait, a sauvé

(1) Les trois blockhaus dont il a été parlé plus haut n'existaient pas encore, le 27 juillet et la défense avancée de la place, du côté du sud, s'arrêtait à la ligne : fortin de l'Hippodrome—Douane marocaine—Labadero.

la situation, on avait dû constater que les indigènes trouvaient, dans leur humeur guerrière et dans leur mépris pour l'envahisseur chrétien, comme dans leur pratique du tir et dans leur rare aptitude à la marche, des avantages et des facilités qui rétablissaient, presque, l'équilibre entre eux et leurs ennemis.

Le général commandant en chef avait certainement, quoique sans peut-être en tirer toutes les conséquences, compris ces avertissements. Il avait senti, notamment, le danger des coups de main tentés, comme le 23, avec d'insuffisants moyens et on verra, par l'énoncé de son plan de combat pour la journée du 27, qu'il avait résolu de profiter des renforts qui commençaient à affluer à Melilla (1), pour ajouter à la supériorité matérielle et d'organisation, qui est le propre de toute armée européenne, la supériorité locale des effectifs. Si donc, le résultat du sanglant combat qu'il allait livrer aux Marocains n'a pas été proportionné aux sacrifices qu'il a coûtés, c'est moins sans doute à un défaut dans la conception qu'à une exécution mal calculée et mal réglée, qu'il faut l'attribuer.

Le 27 juillet, — comme les jours précédents et comme les jours suivants, — devait sortir de la place un lourd convoi, à destination de la Secunda Caseta; ce convoi, préparé dans la nuit et un peu retardé, allait se mettre en route, à 8 heures du matin, quand le commandant du secteur sud fut avisé que les indigènes avaient coupé la voie, sur une certaine étendue, vers le kilomètre 3, à hauteur de la pointe nord de la Mar-Chica. Une reconnaissance faite rapidement, sur la locomotive, par un officier du génie, confirma le fait, dont il fut rendu compte au général Marina qui arrivait à l'Hippodrome, entre 9 heures et 10 heures du matin.

Les garnisons des postes avancés, notamment celles de la Secunda Caseta et de Sidi Moussa, manquant d'eau potable (2),

---

(1) Après le débarquement de la 1re brigade mixte de chasseurs (de Madrid), entièrement achevé, le 26 juillet, le général Marina disposait d'au moins 18.000 hommes, avec un minimum de sept à huit batteries (à 6 pièces) de campagne et de montagne, parfaitement utilisables, quoique de modèles vieillis.

(2) Ce n'est que plus tard qu'une nappe peu profonde fut découverte, qui permit de creuser un puits, à la Secunda Caseta.

il était urgent, en cette saison surtout, d'opérer, coûte que coûte, leur ravitaillement. Ordre fut, en conséquence, donné de former un convoi de voitures et de constituer, avec les troupes disponibles, deux colonnes, l'une, d'escorte immédiate, commandée par le colonel Fernandez Cuerda, l'autre, de protection éloignée, aux ordres du colonel Axo. Et le général en chef, complétant son plan, ordonnait, bientôt après, de tenir disponible une troisième colonne, comprenant la brigade Pintos (1re brigade mixte de chasseurs) qui aurait mission d'agir directement contre le Gourougou, renouvelant, en forces (1), la tentative faite, le 23, avec des moyens insuffisants, afin de rejeter définitivement, vers l'ouest et le sud, le gros des contingents ennemis.

La troupe d'escorte immédiate du convoi, sortie d'abord, n'eut que peu de peine à déloger les Marocains restés aux abords de la section de voie dégradée; le convoi, formé de voitures du service administratif, de citernes roulantes et d'animaux de bât, passa alors, assez facilement, protégé par l'escorte, qui s'établit le long de la voie, pour couvrir sa marche et son retour, tandis qu'une section du génie s'employait activement à réparer la ligne. Mais alors se produit contre le colonel F. Cuerda un retour offensif des Marocains employant, à cet effet, leurs procédés ordinaires de défilement et utilisant, pour progresser à couvert, les hameaux et jardins qui forment, sur les pentes de la montagne, autant de dangereuses embuscades. L'escorte a bientôt des blessés, qui commencent, vers 2 heures, à arriver à l'Hippodrome et il faut, pour faire reculer les assaillants, l'intervention de l'artillerie, appuyant activement la troupe de protection.

Celle-ci, sous les ordres du colonel Axo, comprenant 5 compagnies (2), l'escadron de chasseurs de Melilla et 1 section de montagne, balaie le pied de la montagne, ce qui achève de rendre libre la route des convois et permet d'achever les réparations de la voie. Au retour, en effet, le convoi et son escorte ne sont même pas inquiétés par l'ennemi, dont l'attention se

(1) Avec 6 bataillons de chasseurs et 4 batteries.

(2) 2 compagnies du régiment de Melilla, 1 compagnie de la brigade disciplinaire et 2 compagnies du bataillon de Reus.

porte, désormais, toute entière, sur la brigade du général Pintos, à qui va incomber, comme on sait, l'honneur de mener l'attaque principale.

Cet officier général, brillant soldat des guerres coloniales, était arrivé de la veille en Afrique, où tout lui était étranger. Désigné, au débotté, pour remplir une mission hautement honorable et jugeant d'après sa propre ardeur qu'il saurait précisément la mener à bien, il procéda, aussitôt après avoir reçu les ordres du général en chef, à une reconnaissance du terrain, qui paraît avoir été singulièrement sommaire, eu égard à sa difficulté et à la complexité des circonstances. Il disposa ensuite ses troupes en deux échelons de demi-brigade, l'une, au Zocco, l'autre, à l'Hippodrome et attendit l'effet de la préparation de son attaque par l'artillerie. De ses quatre batteries, deux avaient été, à cet effet, mises en batterie en bordure de l'Hippodrome et une troisième au Labadero; la quatrième (de montagne), qui avait mission d'accompagner l'infanterie, resta en position d'attente, auprès d'une des demi-brigades.

Vu de l'Hippodrome, d'où le général Pintos l'examinait et avec l'éclairage de midi qui mettait tous les plans presque également en lumière, le terrain se présentait sous l'aspect trompeur d'un glacis régulier, à pentes assez douces, peut-être un peu oblique par rapport à la montagne, derrière lequel s'élevait, coupée par le ravin du Loup, l'avant-chaîne que couronnent Aït Aixa et la Mozquita. L'ennemi, de ce côté, s'était fait presque invisible et on pouvait à peine distinguer que le glacis et un banc de rochers qui le domine à droite vinssent *ficher* dans la montagne et fussent, par suite, dangereusement enfilés. Le général ne pouvait, non plus, soupçonner que ce terrain, qui n'était pas tout à fait celui de la démonstration du 23, — son axe étant incliné davantage au sud, — fût sillonné de ravins affluents du Barranco del Lobo, qui ouvrent dans le glacis des contre-pentes redoutables, ni que de nombreuses fermes et hameaux kabyles le couvrissent d'une série de petites forteresses, remplies d'ennemis embusqués.

Les ordres donnés au général Pintos n'ont pas été publiés; il ne semble pas douteux, du reste, qu'à l'ordre d'agir rapidement et énergiquement et à l'indication qu'on devrait garder tout le

terrain conquis, le général Marina n'ait ajouté les ordinaires conseils de prudence. Rien ne permet, en tous cas, de croire que le général en chef soit intervenu dans le choix du dispositif d'attaque, qui semble bien avoir émané de la propre décision du général Pintos.

Celui-ci, assez sommairement informé des circonstances du combat du 23, devait avoir retenu, surtout, que la *guerilla* formée par les compagnies, peu ou pas soutenues, du général del Réal, s'était vue impuissante à déloger l'ennemi posté, comme lui-même allait le rencontrer, vers la partie haute du glacis et avait même eu quelque peine à se dégager de ses contre-attaques. Tout donne à croire que, se voyant appelé à triompher de la même résistance, avec des forces à la vérité fort supérieures, mais recrutées de la veille et manquant d'une sérieuse préparation militaire et sachant, d'autre part, qu'on attendait de lui qu'il poussât à fond, le général Pintos ait jugé nécessaire de demander à une formation plus dense l'homogénéité et la puissance de choc que ne lui assurerait pas suffisamment la formation traditionnelle de combat (1). Ce qui se passa ensuite ne saurait guère, du moins, s'expliquer autrement.

Lorsque, entre 3h 30 et 4 heures du soir, le général commandant la brigade mixte jugea le moment venu d'entrer en action, il se porta rapidement, à cheval, auprès de celle de ses demi-brigades rassemblée au Zocco, qui devait former la droite de son attaque et, après avoir fait simplement donner avis à l'autre demi-brigade de suivre son mouvement, à la même hauteur, il fit rompre en colonne de route, dans la direction générale de Aït Aixa, par un simple commandement de : « En avant! » suivi du cri de : « Vive l'Espagne! »

La distance des points de stationnement des deux demi-brigades à la partie supérieure du glacis et au banc de rochers est de 1.200 à 1.300 mètres. Lorsque les deux colonnes, ayant marché 400 ou 500 mètres, furent sur le point d'entrer dans la zone des feux efficaces de la défense, on les vit rapidement passer

(1) Cette tactique a été, quelquefois, en Mandchourie, celle des Japonais, mais pour des attaques de nuit et contre des objectifs nettement définis.

à la formation en ligne de colonnes de compagnie, puis, se déployer simultanément (sauf un bataillon formant réserve), et aborder le glacis, sur un front de 5 bataillons formés *en ligne déployée*, à courts intervalles. Encore, dans l'échelon de droite, le bataillon du centre prit-il, — réminiscence probable de certains dispositifs théoriques d'acte décisif, — la formation de *bataillon en masse*, par compagnies accolées et entra-t-il ainsi dans la fournaise!

Ce qui précède traduit de façon vraisemblable les récits de nombreux témoins, qui ne se piquent pas, du reste, en général, d'avoir tout observé, ni parfaitement compris; quant aux circonstances mêmes de l'action, elles sont presque inénarrables. Cette ligne d'hommes, de près de 2 kilomètres de longueur, marchant, sans tirer, coude à coude, parallèlement au front de bandière, *en avant* de laquelle s'avancent, à cheval, le général et tous les officiers supérieurs (1), aborde le glacis, dans un ordre saisissant, mais qui ne tarde pas à être rompu par le feu de mousqueterie, très violent et très précis, qui la prend, à la fois, de front et d'écharpe. Les difficultés croissantes du terrain et la nécessité de faire face aux nombreuses embuscades rencontrées achèvent bientôt de rompre tout ordre. Le général qui, ne pouvant plus avancer à cheval, a mis pied à terre pour gravir, en s'aidant des mains, un banc de rochers, est frappé à mort par une balle; de nombreux officiers tombent également. Le commandement, peut-on dire, n'existe plus.

Pourtant, sur beaucoup de points, les chasseurs progressent hardiment et, arrivés au pied de la montagne, n'hésitent pas à l'escalader; mais ils sont pris à revers par les Marocains, qui s'élèvent sur les flancs de l'attaque et contre lesquels l'artillerie, qui tire activement, ne paraît guère avoir d'efficacité. Les indigènes profitent, d'ailleurs, des ravins, pour revenir en arrière et pour courir sus aux canons, qui sont dégagés à grand peine (2).

---

(1) Les capitaines d'infanterie espagnole ne sont pas montés.

(2) Deux canons pris, le 27, furent heureusement abandonnés par les indigènes et ramenés, le 28.

Six mulets chargés de munitions également pris, furent emmenés par les indigènes.

Bientôt, le désordre est à son comble et il apparaît trop évident qu'il n'y a plus à chercher de remède que dans la manœuvre en retraite.

C'est ce que pensa le général en chef, lorsque, après de vains efforts pour trouver le général Pintos, ou son remplaçant dans le commandement, — qui fut, quand un semblant d'ordre put être rétabli, le colonel (aujourd'hui général) Aranda, commandant de la 1re demi-brigade, — il dut intervenir, de sa personne, pour organiser la retraite. Ce mouvement finit par s'exécuter, dans un ordre relatif, par échelons de bataillon et de compagnie, malgré l'acharnement des Marocains qui serraient les chasseurs de si près que de nombreux corps à corps se produisirent et que d'assez nombreux soldats furent, les uns, pris et entraînés, les autres, assommés avec des bâtons et même avec des pierres.

Ce n'est guère, en réalité, que vers 7 heures du soir que les malheureux bataillons du général Pintos, soutenus très utilement par le feu des canons des forts de Camellos et d'Alphonse XIII, rentrèrent dans les limites de la place, sous la protection des troupes de repli du camp de l'Hippodrome, que le général Marina avait tardivement déployées pour couvrir leur retraite. Lui-même resta sur place, toute la soirée, parant, autant que possible, aux nécessités d'une situation particulièrement obscure et difficile et ne rentra personnellement en ville qu'à 1 heure du matin, après avoir passé seize heures sur le terrain.

Le chiffre des pertes subies par les troupes espagnoles dans cette dure journée n'a pas été officiellement publié. Le général en chef, après avoir parlé, dans son premier compte rendu, de 200 tués et blessés, a paru vouloir s'en tenir, ultérieurement, au chiffre de 300. La *Correspondancia militar*, qui, bien qu'organe politique militant, a, presque toujours, compris militairement les choses de cette guerre et les a jugées sainement, a indiqué comme sensiblement exact le chiffre de 540 tués et blessés, dont 1 officier général, 3 officiers supérieurs, 8 officiers subalternes et 52 hommes de troupe tués, 1 commandant disparu et 1 officier noyé. D'autres témoins, dignes de foi et plus ou moins oculaires, fixent les pertes à 20 officiers de tous grades et 940 hommes

de troupe, tués, blessés ou disparus, soit, au total, bien près d'un millier d'hommes (1).

On n'essaiera pas, manquant de base sûre à ce sujet, de faire un choix entre les dernières évaluations, celles du commandement n'étant même pas discutables; ce n'est pas, du reste, cette question qui est la plus importante. Ce qui importe davantage, ce sont les fautes, tactiques ou autres, qui ont été commises dans cette journée, dont plusieurs échappent à la critique par les circonstances où elles se sont produites. C'est aussi la pensée que plusieurs des facteurs de l'échec subi par la 1re brigade de chasseurs, — dont nous-mêmes avons connu, plus d'une fois, l'équivalent, au début de la conquête algérienne, — ont été dus, sans conteste, à une situation anormale, qui ne saurait guère se reproduire. C'est, enfin, que cette douloureuse affaire a été l'occasion de nombreux actes de courage et de dévouement et que, suivant une parole française, — mais que nos camarades espagnols sont faits pour comprendre, — l'honneur national en est sorti sauf.

L'événement n'en laissa pas moins les troupes sous le coup d'une véritable stupeur et le pays en proie à une émotion, qui ne saurait surprendre. Les conséquences en furent, au surplus, relativement graves, en ce sens que, dès lors, sans analyser les causes et sans chercher à y remédier, on parut avoir, de Madrid, imposé au commandement local, — qui s'inclina, — de s'immobiliser provisoirement (et ce provisoire dura près de deux mois) dans une défensive strictement passive.

En dehors du service journalier des convois de ravitaillement et des marches exécutées, à la fin d'août et au commencement de septembre, autour des monts Kebdana, par la garnison de Cap de l'Eau et par une brigade de la division Orozco, dont on dira plus loin quelques mots et qui ne furent guère que des opérations de police, aucun mouvement ne fut plus, en effet, autorisé, avant la mi-septembre.

---

(1) D'après le capitaine E. Gallego (*loc. cit.*) les pertes subies auraient été de : 1 général, 5 officiers supérieurs et 16 officiers subalternes morts ou mortellement blessés et 166 hommes de troupe tués ou disparus; 38 officiers subalternes et 564 hommes de troupe blessés; soit un chiffre total de pertes de près de 800 officiers et hommes de troupe.

Ces deux mois eussent donc représenté, au moins pour les troupes stationnées autour de Melilla, une période d'inactivité presque entière, si la conduite des convois de ravitaillement entre le camp de l'Hippodrome et celui de la Secunda Caseta n'eût fourni, journellement, l'occasion de faire marcher, pour leur protection, un bataillon (quelquefois deux), un escadron et une ou deux sections d'artillerie. Cette opération devenue, pour les troupes, aussi régulière que celle de la relève de la garde au palais royal de Madrid, se faisait toujours à la même heure et, ordinairement, dans la même forme.

Le matériel était chargé à l'Hippodrome ou au Dépôt (gare de la Compagnie Nord-Africaine), qui avait blindé, à cet effet, ses locomotives et quelques fourgons réservés à l'escorte immédiate, au personnel des trains et à certaines munitions, le reste étant placé sur trucs. Le départ du train avait lieu, ordinairement, à 10 heures du matin. Il avait été précédé de celui de la troupe de protection, dont l'infanterie, suivant la voie ferrée en file indienne, s'était échelonnée sur différents points de la voie, le long de laquelle elle demeurait couchée; la cavalerie flanquait en arrière, vers la lagune; l'artillerie, se couvrant de quelques jardins situés à 300 mètres à l'est de la ligne ferrée, se tenait en surveillance, derrière le centre du dispositif. Le retour se faisait, vers 1 heure du soir, avec un cérémonial inverse; et l'on recommençait le lendemain. Chaque jour aussi, le train rapportait deux ou trois victimes, — quelquefois plus, rarement moins, — du tir des Marocains, qui continuaient à battre librement la partie de la plaine des Beni-Ensar comprise entre la montagne et la voie ferrée.

C'est dans le but de parer à ces constantes agressions et de procurer des points d'arrêt à peu près sûrs à ses trains que la Compagnie Nord-Africaine demanda et obtint, au lendemain du combat du 27 juillet, la création d'un poste fortifié, entre le troisième et le quatrième kilomètre. Cet ouvrage, dénommé alors blockhaus n° 2 (le n° 1 étant la Première Caseta de la ligne de la Compagnie espagnole du Rif), a été appelé, depuis, blockhaus Velarde, du nom d'un lieutenant qui fut tué bravement, dans la nuit du 2 au 3 août, en défendant ce poste,

encore inachevé, avec 60 chasseurs du bataillon d'Alphonse XII et quelques soldats du génie (1). Cette attaque, qui coûta aux Espagnols 13 blessés (en dehors du lieutenant) et accompagna la destruction de 300 mètres de voie, fut arrêtée par une des très rares sorties de la garnison (3 compagnies d'infanterie, amenées par le colonel Primo di Rivera, dont la seule apparition fit reculer les agresseurs).

L'historique de ce qui, dans la période des opérations préliminaires, est susceptible d'intéresser le lecteur étranger pourrait être considéré comme terminé, s'il n'y avait à rappeler encore que la 1re division (division Orozco) du corps expéditionnaire, entièrement arrivée à Melilla le 9 août et, — après trois semaines de stationnement sur les glacis de la place, — transférée, par la Restinga, au débouché sud de l'isthme, se trouva associée, partiellement mais assez activement, à quelques opérations de police politique dans la région des Kebdana.

Ces opérations, qui continuaient celles amorcées, le 3 juillet, au nord de cette région, par le général del Réal, avaient eu pour point de départ une reconnaissance partie, le 26 août, de Cap de l'Eau, dans la direction de la Moulaya, que nos voisins avaient tenu à atteindre, marquant ainsi la volonté, d'ailleurs légitime, de l'Espagne, d'étendre effectivement jusqu'à ce cours d'eau sa zone d'action éventuelle. La colonne, que commandait le colonel (aujourd'hui général) Larréa, chef d'état-major du gouvernement militaire de Melilla, fut, à l'aller, le 26 et surtout, au retour, le 27, insultée, plutôt que sérieusement attaquée, par un groupe de partisans, qui, ayant fui devant elle et franchi le fleuve, revinrent, en armes, derrière les Espagnols et engagèrent un petit combat de feux contre leur arrière-garde.

Cette infraction, aussitôt signalée, donna lieu, de la part des autorités politiques et militaires françaises, à un rappel des règles internationales de neutralité et à la notification d'ordres tendant à assurer une surveillance plus rigoureuse de notre

(1) Le blockhaus Velarde, de 140 mètres de crêtes, fut construit en deux jours (2-3 août) par le génie, sous le feu de tirailleurs marocains postés à 250 ou 300 mètres, dans des conditions si périlleuses, qu'il fallut protéger les sapeurs avec des mantelets blindés.

commune frontière. Aussitôt après, comme si on eût voulu en prendre acte, l'opération écourtée des 26 et 27 août fut reprise et se prolongea, du 3 au 9 septembre, dans un calme parfait.

Les troupes à qui incombait cette mission se composaient, sous les ordres du même officier supérieur, de trois compagnies et demie d'infanterie (1), d'un peloton de cavalerie, d'une section d'artillerie de montagne et d'une section de mitrailleuses et avaient un effectif d'environ 800 hommes. Partie de Cap de l'Eau, le 3 septembre, en remontant la côte sur environ 15 kilomètres, elle bivouaquait, le soir, à Sidi-Brahim et au Cerro-Boufadis, hauteur voisine d'un petit havre maritime, où elle laissait un poste retranché. Le 4, se dirigeant au sud-sud-ouest, vers la Moulaya, la colonne traversait le territoire des Beni-Kiaten, passait à Tamadit, franchissait la chaîne au col de Doassan (620 mètres d'altitude) et bivouaquait à Talfraut, après une étape de 19 kilomètres. Le 5, ayant consacré beaucoup de temps à discuter les conditions d'assez nombreuses soumissions, le colonel, laissant son gros à Talfraut, poussait, avec un détachement, jusqu'à la Moulaya, qu'il atteignait, sans s'y arrêter, au point dit El Garma. Le 6, la marche se poursuivait, par le territoire des Ouled-Daoud, en remontant la rive gauche de la Moulaya jusqu'à Beni-Buab-Bezid, où la colonne bivouaquait, à 25 ou 30 kilomètres de l'embouchure du fleuve. Le 7, après avoir suivi encore la Moulaya pendant 10 ou 12 kilomètres, elle remontait à la Koubba de Maïmoun-Hassan, où elle passait la nuit Le 8 et le 9, enfin, divisée en trois détachements pour franchir, avec quelques précautions militaires, le massif des Atgeras (où avait eu lieu le petit combat du 27 août), la colonne rentrait à Cap de l'Eau, ayant parcouru, en six jours, 80 kilomètres de pays montagneux, sans avoir reçu ni tiré un coup de fusil et ayant, au contraire, trouvé la population empressée à se déclarer amie de l'Espagne et dévouée à ses intérêts. La remise de six otages et d'une certaine quantité d'armes et de bestiaux garantissait la sincérité, au moins momentanée, de ces déclarations.

(1) 3 compagnies du régiment d'Afrique et 1 section du bataillon de chasseurs de Las Navas, qui fut laissée pour tenir le poste du Cerro-Boufadis.

Bien que les Kebdana, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, soient assez peu combatifs, leur soumission n'aurait, sans doute, pas été si prompte si la marche du colonel Larréa n'avait coïncidé avec une opération, d'un caractère moins pacifique, conduite, simultanément, dans la région dite plaine d'Arkemann, — entre la montagne, la Mar-Chica et la mer, — par la brigade Aguilera, de la division Orozco.

Dès la fin d'août (1), cette brigade avait été poussée à la Restinga, en vue d'amorçer les opérations d'investissement mentionnées ailleurs. Le 31 août, elle fit sa première sortie en plaine, ayant pris pour objectif le marché du mercredi, ou Souk-el-Arba, des Kebdana, dont elle trouva les abords tenus par des groupes assez nombreux d'indigènes (en grande partie à cheval), dont l'effectif fut évalué, peut-être avec quelque exagération, à 1.500 ou 2.000 hommes. Il suffit, d'ailleurs, de l'envoi d'une compagnie d'infanterie (qui, manœuvrant adroitement, rejeta vers la mer une partie des assaillants) et du feu de la batterie de 75, du Creusot, qui accompagnait la brigade et faisait là ses débuts, pour disperser l'ennemi et permettre, sans qu'elle ait entraîné de pertes, l'occupation du marché, où la brigade s'établit, en se couvrant de défenses improvisées.

Mais, l'eau du puits du marché, sur lequel on avait compté pour suffire aux besoins de la colonne, ayant été trouvée presque saumâtre, on se vit obligé de recourir au puits de Tsunin, très bon et assez abondant, situé à 4 ou 5 kilomètres dans le nord et à quelques centaines de mètres d'un petit promontoire qui figure sur les cartes marines sous le nom de Ras-Quiniane. Le général Aguilera s'y étant porté, le 2 septembre, avec une forte escorte, l'occupa sans coup férir et, une reconnaissance sommaire ayant permis de constater dans le voisinage l'existence d'un groupe d'anciens puits arabes, on s'occupa de les remettre aussitôt en état, pendant qu'on établissait, au sommet du cap, un poste fortifié.

Le 4 septembre, en vertu d'ordres émanant du général Marina, qui était venu, la veille, par mer, conférer, à Sidi-Brahim, avec le colonel Larréa et en vue d'appuyer la marche de celui-ci, le

(1) Le 25 août.

général Aguilera sortit de nouveau de Souk-el-Arba, avec une colonne forte de 2 bataillons (1), 1 escadron (2), 1 section d'artillerie de montagne et 1 section de mitrailleuses et poussa jusqu'au sanctuaire et au village de Moulay-Ali-Chérif, où sa troupe fit la grand'halte. A son retour au camp, attaqué sur son flanc gauche par un gros d'indigènes venus de Chérauit et, à ce qu'on crut, par quelques-uns des habitants qui venaient de recevoir les troupes, avec de grandes marques de déférence, à Moulay-Ali-Chérif, la colonne, après avoir, d'abord, maintenu l'ennemi à distance, grâce à son canon, fut dégagée par un des bataillons du régiment du Roi, laissé à la garde du camp et y rentra, à 4 heures du soir, ramenant quatre blessés (de sa compagnie d'arrière-garde).

Le général commandant en chef qui, de la Restinga, suivait ces opérations, jugea nécessaire de réprimer vivement cette trahison, réelle ou supposée et, tandis qu'il appelait de Melilla à la Restinga le général Orozco et sa seconde brigade (général San Martin), avec le régiment de hussards de la Princesse, il ordonnait, pour le cas où les coupables ne seraient pas livrés dans les vingt-quatre heures, l'exécution d'une sorte de *razzia*, dont fut encore chargé le général Aguilera. A cet effet, cet officier général, sorti de Souk-el-Arba, le 6 septembre au matin, avec toutes ses forces (3), qu'il divisa en deux colonnes, se porta sur le principal village de la fraction des Lehadara, qui fut atteint après un petit combat livré par la colonne de droite et entièrement détruit (4). Une flanc-garde, forte d'un bataillon du régiment de Savoie et que dirigeait le colonel Primo di Rivera, suivait le mouvement, à droite, le long de la lagune, agissant en liaison avec deux petites canonnières, en vue d'arrêter des contingents ennemis attendus de Selouan, qui, du reste, ne se présentèrent pas.

Les colonnes, alors réunies, poursuivirent ensuite leur marche jusqu'à Moyen ou Brahim, bon point d'eau, distant de Souk-el-Arba de 8 kilomètres, où elles bivouaquèrent; cette petite exé-

(1) Du régiment de Léon.

(2) Du régiment de Marie-Christine.

(3) Composées des 4 bataillons des régiments de Léon et du Roi, de 2 batteries, l'une de campagne (du Creusot), l'autre de montagne, de 2 escadrons du régiment de Marie-Christine, et d'un escadron de hussards de la Princesse.

(4) Le village fut détruit, dit le compte rendu officiel, *con fuego et explosivos*.

cution leur avait coûté 1 soldat tué, 1 officier et 5 soldats blessés, des régiments de Léon et du Roi, qui furent ramenés, le même soir, à Souk-el-Arba, par la flanc-garde.

La brigade, reprenant sa marche, le 7 septembre au matin, dans la direction du nord-est, se porta sur Moulay-Ali-Chérif, en détruisant sur son passage les maisons et les plantations. Reçu, à l'approche du village, par la population terrifiée, qui demandait grâce, le général Aguilera consentit à ne rien détruire de plus, à la condition du paiement d'une contribution et du versement des armes, qui eurent lieu aussitôt. La colonne y bivouaqua, pour assurer l'exécution de ces mesures, malgré la rareté de l'eau, qui dut être fournie à la troupe par les embarcations du croiseur *Charles-Quint,* mouillé devant le village.

Le 8 septembre, le général Aguilera transféra son camp à Souk-el-Khemis (marché du jeudi), point d'eau abondant dont le commandement tenait à s'assurer la possession, pour couvrir le flanc gauche des colonnes, dans l'éventualité (qui se réalisa autrement et plus tardivement, comme on sait), d'une marche directe contre Selouan et y stationna deux jours, occupé à recueillir les soumissions, à recevoir les otages et à sévir contre les réfractaires; c'est ainsi que fut détruite, à Bou-al-Laten, l'habitation du caïd Choa, l'un des champions de la résistance.

Pendant ce temps, le colonel Larréa, après une seule nuit passée à Cap de l'Eau, avait repris, le 10, sa marche le long de la côte, avec deux compagnies, la cavalerie et l'artillerie de sa petite colonne et venait bivouaquer au sanctuaire de Moulay-Idriss, d'où il repartait, le 11 au matin, à destination de Moulay-Ali-Chérif, où il devait trouver le colonel Primo di Rivera, sorti de Souk-el-Arba, avec 6 compagnies, 1 escadron et 1 section de montagne. Après cette rencontre, qui donna lieu à une cérémonie militaire présidée par le général en chef et qui parut produire quelque impression sur les indigènes, le général Marina rejoignit la Restinga, escorté par la colonne Larréa, pendant que la colonne Primo di Rivera rejoignait Souk-el-Arba, où la brigade Aguilera rentrait, de son côté, le même soir.

Le 12 septembre, une revue générale des troupes de la division Orozco, qui fut l'occasion de grands témoignages de satisfaction à l'égard du général Aguilera et de ses troupes, fut passée, par

le général en chef, à Souk-el-Arba; cette cérémonie fut suivie, le 13, par la visite, au camp, des caïds de Lehadara, de Chérauit, d'Iberkanen et de Zéjanin, venus pour témoigner, de la part de leurs fractions, d'une soumission qui ne devait pas, en effet, se démentir de toute la campagne.

La division Orozco, à qui, selon les prévisions, était dévolu le rôle d'avant-garde générale dans la marche prochaine contre Selouan demeurait, dès lors, stationnée, en deux échelons, à Souk-el-Arba (brigade Aguilera) et à Ras-Quiniane (brigade San Martin), ayant, à proximité immédiate, à la Restinga, d'importants détachements des parcs mobiles d'administration, d'artillerie et du génie, tandis que le gros du corps expéditionnaire, tout récemment renforcé de la 2e division (division Sotomayor), attendait, à une moyenne étape de guerre, autour de Melilla, des ordres d'opérations qui ne pouvaient, désormais, être longtemps attendus.

DEUXIÈME PÉRIODE

OPÉRATIONS ACTIVES

La circonstance, déjà signalée, de l'ignorance où se trouvaient les Espagnols du pays où ils devaient porter la guerre, après avoir probablement contribué aux flottements qu'on a remarqués dans l'organisation du corps expéditionnaire (à cause de la difficulté d'établir, dans ces conditions, un plan d'action rationnel), a aussi pesé lourdement sur la direction des opérations et, dans une certaine mesure, sur leur exécution.

Cette ignorance due, surtout, à la farouche intolérance des Marocains qui, jamais ou presque jamais, n'avaient admis les Espagnols à franchir leurs limites, mais imputable, aussi, dans une certaine mesure, à une regrettable indifférence de la part de ceux-ci à profiter d'occasions qui s'offrirent, quelquefois, — au temps du *Rogui*, — de passer outre à cette consigne, était si grande que, lorsque s'ouvrirent les hostilités, il n'existait, tant à Melilla qu'à Madrid, même pour la zone immédiatement limitrophe à la possession espagnole, que des croquis par renseignements, dénués de toute exactitude (1).

Un seul levé, établi en vue de la construction d'un chemin de fer minier (2) conduisant de Melilla, par Nador, au mont Youksen, était de quelque valeur topographique, parce qu'il s'appuyait sur une triangulation expédiée, faite avec soin, mais n'était susceptible que d'une utilisation militaire restreinte, à cause du rayon très étroit auquel il s'appliquait.

Beaucoup plus dépourvus, à ce point de vue, que nous le fûmes nous-mêmes, grâce aux remarquables travaux de Boutin, lors de notre débarquement à Sidi-Ferruch, en juin 1830, les Espagnols ne disposaient pas, non plus, des auxiliaires indigènes, puis-

(1) Les quelques explorateurs, la plupart français, qui ont traversé la presqu'île des Guélaya, évidemment pressés de sortir de cette région mal réputée, n'en ont donné, ni représentation graphique, ni description soigneuse et leurs récits, surtout pittoresques, n'ont à peu près rien ajouté à la connaissance militaire de la région.

(2) Celui de la Compagnie Nord-Africaine.

sants et sérieux, que nous valurent, dès le début de nos campagnes d'Algérie, l'inimitié traditionnelle des Arabes à l'égard des Turcs et les querelles séculaires qui divisent les Arabes et les Berbères. Les quelques Marocains entrés ou restés au service de l'Espagne lorsque éclatèrent les hostilités étaient, soit de pauvres hères sans relations, ni crédit, ayant surtout vécu dans les bas-fonds de Melilla, soit, dans le cas le plus favorable, des membres de bonnes familles indigènes passées au parti de la résistance, qui trouvaient de bonne précaution de conserver un représentant dans le camp opposé. On a beaucoup critiqué, à Melilla, la confiance que l'état-major paraissait accorder à certains d'entre eux, qui pourraient bien, en effet, avoir été des *agents doubles*.

Il importait de préciser cette situation, avant d'aborder l'exposé des opérations *actives*, — ou *extérieures*, par opposition à celles de la période précédente, qui se sont déroulées dans la banlieue immédiate de Melilla, — pour expliquer les hésitations et les lenteurs qu'on aura, trop souvent, à relever dans la conduite de la guerre et pour faire comprendre au lecteur comment, durant cette seconde période, le commandement n'a jamais su exactement, sauf pour la marche contre Nador et Sélouan, *où il était* et *où il allait*. Ces circonstances expliqueront, aussi, dans une certaine mesure, qu'on ait mis, ensuite, tant de temps, — deux mois, presque jour pour jour, après l'occupation de Selouan, — à se fixer suffisamment sur l'orographie de la région (connue, dans ses traits généraux, dès le commencement d'octobre), pour oser marcher, avec décision, vers le but, évident et presque unique, que le corps expéditionnaire devait, à tout prix, chercher à atteindre, avant l'hiver.

Depuis le 15 septembre, jour où fut entièrement débarquée la 2e division (général Sotomayor), le corps expéditionnaire, fort, effectivement, d'une quarantaine de mille hommes, était établi en deux groupes principaux, savoir :

A Souk-el-Arba et à Ras Quiniane (au sud de la Mar-Chica), la 1re division (général Orozco) (1);

(1) La 1re division, sous les ordres du général de Orozco y de la Puente, avait ses brigades commandées par les généraux Aguilera Egea et San Martin y Patino.

A Melilla même et aux alentours, la 2e division, ci-dessus mentionnée (1), les trois brigades mixtes de chasseurs (dont deux endivisionnées) (2) et la brigade permanente, stationnées, soit dans la ville même, soit dans les camps défensifs disposés dans les intervalles des forts, soit, enfin, sur les positions avancées, au contact immédiat de l'ennemi.

Le premier groupe, ou groupe sud, représentant près du quart de l'effectif total, était au complet et disponible pour marcher en entier, en ne laissant, pour la garde de ses petits dépôts, que de très faibles postes; on y avait même adjoint une batterie de montagne (3) et, en raison de la probabilité de rencontrer de nombreux cavaliers dans la plaine d'El Areg, le régiment de hussards de la Princesse (à 3 escadrons).

Les éléments du groupe principal, ou groupe nord, notamment la brigade permanente de Melilla et les brigades de chasseurs avaient, au contraire, été fractionnés à l'infini, dès le début des hostilités ou au cours des débarquements, pour faire face aux circonstances et, en particulier, pour tenir les nombreux postes successivement créés. De ce fait, leurs disponibilités en vue d'opérations actives susceptibles de les éloigner de la place atteignaient, à peine, les deux tiers des unités comptant à l'effectif, soit une vingtaine de bataillons sur trente-deux.

Quant à l'ennemi, habile à se dissimuler, il évitait, autant que possible, de se laisser apercevoir pendant le jour; mais on ne pouvait douter de la continuité de sa présence, révélée par de fréquentes escarmouches, qui se produisaient ordinairement la nuit et par les petites attaques que suscitait, presque journellement, le passage des convois. On savait, du reste, par les *confidents*, que leur division en deux groupes, stationnés derrière Nador et dans la gorge principale du Gourougou, subsistait, ces groupes entretenant de faibles avant-gardes, l'une, au nord, chez les Beni-Sicar, entre le Djebel Ouark et le mont Gourougou, l'autre, au sud, dans le massif des Beni bou Ifrour.

---

(1) La deuxième division, commandée par le général de division Alvarez de Sotomayor, se composait des deux brigades Ayala Mendoza et Brualla Gil.

(2) Sous les ordres du général de division Tovar y Marcoleta, avec les généraux Alfau Mendoza et Morales Jagüero.

(3) La 3e batterie du 2e régiment de montagne.

Après l'accalmie, longue de près de deux mois, qui avait succédé aux dures journées de la seconde quinzaine de juillet et durant laquelle chacun des deux adversaires avait paru presque également préoccupé d'éviter toute nouvelle occasion de rencontre sérieuse, le commandement espagnol se retrouvait en présence du même problème militaire qu'au début de la campagne, qui consistait, essentiellement, à faire tomber la résistance des Marocains, toujours appuyés sur le Gourougou et à s'assurer le libre débouché dans la plaine d'El Areg.

Il ne paraît guère douteux que, renonçant à aborder de vive force le trop célèbre massif, le général Marina ait nourri, dès lors, le projet de manœuvrer, avec une partie importante de ses forces, par l'est et le sud de la lagune, en prenant pour objectifs successifs Selouan et un point voisin de l'embouchure de l'oued Kert, d'où l'on pourrait facilement, ensuite, fermer le cercle autour de la montagne. La preuve en est dans l'intérêt avec lequel le général commandant en chef avait personnellement suivi les opérations exécutées autour des monts Kebdana et dans la plaine d'Arkemann; dans le développement donné aux dépôts de Souk-el-Arba et de la Restinga, qui avaient été dotés de nombreux puits et où avaient été établies, avec d'importants détachements des parcs, la boulangerie de campagne et la section aérostatique; dans la réunion d'un convoi de cent cinquante chameaux spécialement achetés en Algérie, en vue d'opérations en plaine; enfin, dans les efforts considérables, en partie couronnés de succès, faits pour organiser dans la Mar-Chica un important service de batellerie et même une petite flottille de guerre.

Selon toute apparence, également, c'est à l'une des brigades de la division Orozco que devait incomber, dans ces opérations, le rôle d'avant-garde générale, le gros étant constitué par la seconde brigade de la même division et par la division de chasseurs (1) du général Tovar, les deux brigades non endivisionnées (2), qui resteraient sous Melilla avec la division Sotomayor, — au total vingt bataillons — devant suffire largement à assurer

(1) 1re et 2e brigades de chasseurs (de Castille et d'Andalousie).

(2) 3e brigade mixte de chasseurs (de Catalogne) et brigade permanente de Melilla.

la sécurité de la place, tout en permettant de tenir prêt un détachement mixte, disponible à toute éventualité.

Ces prévisions, rationnelles et couramment admises à Melilla, trouvèrent une apparente confirmation dans une dernière reconnaissance que fit encore, autour de Souk-el-Arba, le 16 septembre, le général Marina, accompagné des généraux Tovar et Orozco et du chef d'état-major du corps expéditionnaire (1), alors que c'est, au contraire, selon toute apparence, à la suite de cette visite, où furent mises en lumière la flagrante insuffisance d'eau potable de la plaine et l'extrême difficulté des ravitaillements par une ligne de communications d'une longueur aussi disproportionnée aux moyens de transport, que fut prise la décision de modifier le programme primitif.

Le plan effectivement adopté, qui répondait à la double préoccupation d'empêcher, au début, par des opérations conduites simultanément au nord et au sud, la concentration des contingents marocains qui avait rendu si onéreux les combats de montagne du mois de juillet, sans éloigner l'espoir de les trouver réunis et de les écraser, en bloc, quand on aborderait la plaine par un mouvement combiné sur Selouan, ne manquait, ni d'ampleur, ni d'ingéniosité. On dira même qu'il semble difficile de mieux concilier les contraires et qu'on n'eût guère pu mieux faire, dans la circonstance, si ce n'est agir plus activement et utiliser d'une façon plus effective la supériorité numérique dont on disposait : ce qui revient à dire que le succès qui a couronné, — du 20 au 29 septembre, — ces adroites combinaisons, a été légitime, mais eût été plus décisif, si une exécution plus vigoureuse et plus rapide avait mieux correspondu à la conception.

Les journées des 18 et 19 septembre se passèrent, à Melilla et dans les camps, au milieu d'une animation, généralement joyeuse, qui annonçait l'approche d'événements et prouvait que les trou-

(1) La nomination du général Marina à l'emploi de commandant en chef avait été suivie de la désignation, comme chef d'état-major du corps expéditionnaire, du colonel Gomez y Jordana, du corps d'état-major, premier officier d'ordonnance du Roi. Le colonel Larréa était, d'autre part, resté chef d'état-major du gouvernement militaire de Melilla, dont le nouveau titulaire était le général de division Arison y Sanchez Fano.

pes voyaient volontiers prendre fin l'ingrate inactivité à laquelle elles étaient condamnées depuis si longtemps. On ignorait, toutefois, l'objectif probable et les paris restaient ouverts au sujet de mouvements, — qui pouvaient, aussi bien, se produire dans la direction du sud, de l'ouest ou du nord, — quand la nouvelle se répandit, dans l'après-midi du 19, que les canons Krupp de 15^{cm} (sur affûts de place), qui armaient le fort de Camellos et qui étaient orientés vers le glacis oriental du Gourougou, venaient d'être déplacés et établis face aux crêtes des Beni Sicar, indice presque assuré d'une marche prochaine vers le nord. On sut également, dans la soirée du même jour, que le général en chef réunissait en conférence les officiers généraux et les chefs de corps et de service, ce qui achevait de faire paraître imminente l'ouverture des opérations.

En fait, le lundi 20 septembre, à 4 heures du matin, l'alarme était donnée, dans les casernements et campements, motivée, disait-on, par la nouvelle que plusieurs milliers d'indigènes de la tribu des Beni Sicar étaient rassemblés, dans un but offensif, « à 2 kilomètres des limites » et les troupes rompaient, au jour, pour venir s'établir, en formation de rassemblement par division, sur le front Rostrogordo—Cabrerizas Altas.

Le groupe de droite, sous les ordres du général de division Tovar, se composait des brigades de chasseurs Morales et Alfau, réduites chacune à quatre bataillons et d'un détachement mixte de la brigade permanente de Melilla, que commandait, en personne, le général del Real. Le groupe de gauche, sous les ordres du général Sotomayor, comprenait les brigades Ayala et Brualla, au complet, avec le groupe monté (trois batteries de 75^{mm}, du Creusot) de la 2e division et ses deux escadrons divisionnaires (du régiment d'Alphonse XIII).

A 7^{h} 30 du matin, l'ouverture des hostilités était brusquement et simultanément annoncée par les canons de Camellos tirant contre les hauteurs de Mariguari (berges du Rio d'Oro), par ceux des ouvrages de Torre Baja et de Conception qui avaient pour objectif les crêtes de la rive droite du Barranco de Ferkhana et par l'artillerie de Cabrerizas Altas et de Rostrogordo, dont le feu était dirigé contre la ligne de hauteurs, dite des Beni Sicar, qui court parallèlement à ce front, à 2.500 mètres de distance envi-

ron. Ces différents objectifs, ayant une direction générale du sud au nord, marquaient la limite du terrain connu des Espagnols, de ce côté, parce qu'elle correspond à la limite de la vue, et il est de fait que (selon le récit d'un témoin oculaire) une sorte de conseil des généraux aurait été tenu, dès que l'avant-garde eut, un peu plus tard, couronné cette première crête, pour se reconnaître et s'orienter. Ajoutons encore que pas un ennemi n'était visible, lorsque le feu d'artillerie fut ouvert contre ces hauteurs, qui donnaient, et pour cause, la plus complète idée du « vide du champ de bataille ».

A 8 heures, — la division Sotomayor restant en place, — le groupe de droite (général Tovar) rompt, en formation de route, prenant pour axe de mouvement la piste qui conduit à Taxdirt; son ordre de marche est le suivant :

Avant-garde (avec le général Morales) : 2 bataillons de chasseurs (Cataluna et Tarifa), 2 batteries du groupe de montagne et 1 escadron du régiment de cavalerie d'Alphonse XII;

Gros (avec le général Tovar) : Les deux autres bataillons (Chiclana et Talavera) de la brigade Morales, les quatre bataillons de la brigade Alfau (1), avec une troisième batterie de montagne et un escadron du régiment de cavalerie de Lusitania; puis, le détachement mixte de la brigade de Melilla, avec l'escadron de Melilla et la batterie montée (de 75^{mm}, du Creusot) qui y a été rattachée.

La marche se poursuit ainsi, très lente et sans autres incidents que de fréquents arrêts, jusqu'au point (voisin de la ferme de Dar el Hadj Bizan), où bifurquent les chemins conduisant à Taxdirt et à Taourirt, où, après un dernier arrêt prolongé (2), la colonne se fractionne en trois éléments :

A gauche, sous le commandement supérieur du général Tovar, (qu'accompagne le colonel Jordana, chef d'état-major du corps expéditionnaire), l'escadron de cavalerie d'Alphonse XII, les quatre bataillons et les deux batteries de montagne de la brigade Morales, qui reçoit pour objectif une ligne de hauteurs, dis-

(1) Bataillons de chasseurs des Arapiles, Figueras, Barbastro et Las Navas.

(2) Cette marche avait été si lente qu'à 11 heures du matin la brigade d'avant-garde (Morales) n'avait pas encore dépassé Dar el Hadj Bizan, — à moins de 5 kilomètres de la ligne des forts.

tante de 4 kilomètres environ, dont le centre est le gros village de Taxdirt, où la présence de l'ennemi est signalée;

A droite, la brigade Alfau (4 bataillons, 1 escadron de Lusitania et 1 batterie de montagne), à qui mission est donnée de pousser au nord, par Taourirt et Taferart, pour gagner un point de la ligne de partage des eaux de la presqu'île d'où il soit possible d'établir des communications entre la baie de Los Charranes (côte ouest) et celle de Sabanilla (côte est), où peuvent aborder les canonnières qui suivent l'opération (1).

En arrière des deux brigades et formant repli, le détachement du général del Réal, scindé lui-même en deux échelons : un bataillon (du régiment de Melilla) et la brigade disciplinaire, avec la batterie de 75, sur le mamelon coté 150 qui commande les affluents de la rive gauche du Rio de Oro et un autre bataillon, avec le général, à Dar el Hadj Bizan, — chacun des deux groupes dûment retranché.

Disons de suite, pour ne pas avoir à y revenir, que les indigènes des fractions des Beni Sicar traversées par la colonne Alfau ne tentèrent aucune résistance et se présentèrent, assez nombreux, demandant l'*aman*, qui leur fut accordé sous conditions et que le détachement du général del Réal, qui ne fut, non plus, inquiété d'aucune façon, n'eut à prendre part que par quelques salves de sa batterie de 75^{mm} au combat livré par la brigade Morales aux défenseurs de Taxdirt.

Disons enfin, que, durant ce temps, le général Sotomayor, dont le groupe d'artillerie, encadrant le fort de Cabrerizas Altas, avait pris sa part — assez modérément (2) — du tir de préparation exécuté par les canons des ouvrages, avait porté la bri-

(1) Le général en chef, ayant suivi la colonne Alfau, réussit à atteindre le col d'Abdar Augarag, situé entre l'anse de Los Charranes et celle de Pajares (côte ouest), où il descendit, escorté par une compagnie, pour conférer avec un officier de la canonnière *Pinzon*. Il revint ensuite à Dar el Hadj Bizan, d'où il suivit la fin du combat de Taxdirt et où il passa la nuit.

Les bâtiments de la division navale espagnole qui suivirent les opérations du 20 et du 22 septembre furent les croiseurs *Charles-Quint* et *Estramadure*, — au large, — les canonnières *Martin Pinzon* et *Général Concha* et le contre-torpilleur *Osado*, qui mouillèrent, successivement, dans les petites baies des deux côtes.

(2) Le général Sotomayor, ancien officier d'artillerie et technicien émérite, paraît avoir essayé de réagir contre l'abus des tirs de bombardement et c'est très sobrement que l'artillerie de sa division a toujours fait usage de son feu, même contre les attaques violentes qu'ont parfois subies ses campements.

gade du général Ayala, près de Rostrogordo, sur le terrain de rassemblement initial de la division Tovar, à la disposition de qui cette brigade était mise comme réserve spéciale : la brigade Brualla demeurait, avec le groupe d'artillerie monté, en réserve générale, sur le front Rostrogordo—Cabrerizas Altas.

Cependant, le général Morales, trouvant devant lui, peu après avoir dépassé Dar el Hadj Bizan, les Marocains établis, sur un front étendu, en avant de Taxdirt et paraissant assez nombreux pour qu'il ait pu évaluer leur effectif à plusieurs milliers d'hommes (1), avait pris ses dispositions de combat, en déployant en première ligne les deux bataillons de chasseurs de Cataluna et de Tarifa, suivis, en échelon refusé à droite, par celui de Chiclana et couverts, à gauche, par une compagnie du bataillon de Talavera (2), dont les trois autres compagnies, marchant en ligne de colonnes, formaient réserve de brigade.

Dans cet ordre, très rationnel, mais avec une lenteur extrême, car l'infanterie espagnole ne progresse que pas à pas et seulement quand le feu de l'artillerie et des mitrailleuses a, presque entièrement, débarrassé le terrain devant elle, la *guerilla*, cheminant de couvert en couvert, met plusieurs heures pour exécuter sa marche d'approche vers Taxdirt, dont les abords, en glacis, sont, à la vérité, couverts d'une série de murs en pierres, étagés, où les Marocains s'abritent et dont ils ont fait autant d'embuscades.

Au cours de cette pénible marche, le bataillon de Tarifa, engagé depuis la première heure du matin comme tête d'avant-garde de la colonne et déjà fatigué, éprouve, coup sur coup, quelques pertes sensibles et voit, notamment, tomber son vaillant chef (3), demeuré seul, à cheval, au milieu de la ligne; le ba-

---

(1) Il y a grande apparence qu'il n'y eût réellement, à Taxdirt, le matin du 20 septembre, que l'avant-garde marocaine dont il a été parlé plus haut, qui ne dépassait certainement pas quelques centaines d'hommes et que ce nombre se soit renforcé, peu à peu, de combattants venant du Gourougou ou de la côte ouest, par la vallée supérieure du Rio de Oro, au point d'avoir atteint, dans l'après-midi, un effectif approchant de celui que le général Morales estima avoir combattu.

(2) Établie d'abord en grand'garde fixe, jusqu'à ce que la brigade ait franchi le ravin de la Fontaine.

(3) Le lieutenant-colonel Moreira Espinoza de los Monteros; cet officier supérieur, gravement blessé, a été, depuis, promu colonel, à titre de récompense, avec la mention la plus honorable sur sa conduite dans le combat du 20 septembre.

taillon subit, par suite, un certain ralentissement dans sa progression. Ordre est, aussitôt, donné au bataillon de Chiclana, resté jusqu'alors en seconde ligne, de le relever. Ce bataillon s'avance rapidement, traverse, sans tirer, la ligne de feu et, se heurtant bientôt à un retour offensif des Marocains, — apparemment dirigé contre le bataillon de Tarifa, dont ils avaient peut-être perçu l'hésitation, — les aborde vigoureusement et les rejette sur le village, après un court corps à corps.

L'escadron du régiment d'Alphonse XII, de son côté, après avoir, au début, assuré, en avant de la brigade, le service de sûreté rapprochée, obligé de démasquer le front en entrant dans la zone du feu efficace de la défense, avait appuyé à droite et s'efforçait de se maintenir à hauteur de l'attaque, qu'il couvrait de ce côté. C'est alors que se place un épisode qui fait honneur à la cavalerie espagnole et qui mérite, à ce titre, une mention particulière.

Au moment du choc entre la ligne d'attaque, renforcée du bataillon de Chiclana et les Marocains, qui fut un des moments difficiles de la journée (1) et qui motiva, de la part du général Tovar, comme on le verra plus loin, un appel à la réserve spéciale, le général avait envoyé son premier officier d'ordonnance, le lieutenant-colonel Cavalcanti (2), porter l'ordre à l'escadron d'Alphonse XII de faire effort pour s'élever sur la crête, de façon à déborder la défense. Quand cet officier supérieur rejoignit l'escadron, qui venait d'atteindre la hauteur (où, par une circons-

---

(1) Il est à noter, comme caractéristique de l'entrain de l'artillerie au combat qu'à peu près au moment de l'entrée en ligne de ce renfort, une batterie d'accompagnement (batterie de montagne) vint s'établir, sur la ligne même de l'infanterie, à 400 mètres à peine de l'ennemi posté et s'y maintint, tirant à mitraille, jusqu'à l'assaut qui décida la retraite des Marocains.

Vers le même moment, deux correspondants de journaux anglais, qui suivaient l'attaque de la brigade Morales et qui, en attendant la décision, avaient mis pied à terre près d'un groupe de masures, derrière lequel ils avaient abrité leurs chevaux, furent si inopinément assaillis par un assez fort groupe de Marocains qu'ils purent à grand'peine leur échapper, en laissant leurs montures entre leurs mains. Ces correspondants, vieux soldats, — bien que l'un fût jeune, — et ayant une expérience personnelle de la guerre, disaient, le lendemain, en toute simplicité, qu'ils n'avaient jamais eu si peur.

(2) Le lieutenant-colonel Cavalcanti y Albuquerque, ancien attaché militaire en Italie, appartient à l'arme de la cavalerie; il a été, depuis, promu colonel, à titre de récompense spéciale, avec les considérants les plus élogieux.

tance exceptionnellement heureuse, il rencontrait, au milieu d'une série de plateaux ravinés et rocheux, une large clairière gazonnée), il aperçut un gros de fantassins marocains qui se hâtaient pour venir renforcer la défense, sinon même pour prendre en flanc l'attaque, plus ou moins découverte par l'entrée en ligne du bataillon de Chiclana.

L'instant était, à la fois, critique et favorable. Le lieutenant-colonel n'hésita pas à comprendre que la situation justifiait toute initiative et, interprétant, avec une grande sûreté de coup d'œil, l'ordre reçu, ordonna l'attaque immédiate, dont il s'attribua, personnellement, le commandement. L'escadron, réduit pour diverses causes, ne comptait, au total, que soixante-dix-huit sabres — et combien jeunes, pour la plupart ! Se rendant compte que le *botte à botte* était, ici, essentiellement de circonstance, le lieutenant-colonel Cavalcanti forma aussitôt l'escadron en bataille et, à trois reprises consécutives, chargea en ligne, — dans le tas. Après la troisième attaque, il n'avait plus avec lui que vingt-huit officiers ou cavaliers valides; mais le succès avait couronné sa hardiesse et l'élan de la contre-attaque marocaine avait été si bien rompu que l'escadron put recueillir et ramener ses hommes démontés et quatorze, sur dix-huit, de ses morts et de ses blessés (1).

Le combat continuait, cependant, assez lent et assez dur pour que le général Tovar crût utile, à toute éventualité, de s'assurer un soutien et fît appel, à cet effet, à la 2e division demeurée, comme on sait, sur la ligne des forts avancés. Au reçu de cette demande (qui parvint à la réserve un peu après 3 heures), le général Ayala se porta en avant, de sa personne, avec les deux bataillons du régiment de Guipuscoa, passa (à 4^h 20) devant Dar-el-Ḥadj-Bizan, où venait d'arriver le général Marina, revenant du nord, dont il prit les ordres et poursuivit vers Taxdirt, par le ravin de la Fontaine, au delà de laquelle ses bataillons furent rassemblés, sur la berge du nord.

Le succès de l'assaut dirigé contre Taxdirt rendit, du reste,

(1) Les quatre cavaliers disparus furent retrouvés par une patrouille, le lendemain, derrière Taxdirt, morts et mutilés, cela va sans dire.

inutile l'intervention du régiment de Guipuscoa, qui n'eut guère qu'à concourir à l'occupation et à l'organisation défensive des points d'appui enlevés à l'ennemi. Un gros de cavalerie indigène, qui survint, alors, sur le plateau et dont l'escadron du régiment d'Alphonse XII ne se crut pas, avec raison, en état de subir le choc, n'osa plus, en effet, s'engager et, cédant devant le feu de l'artillerie, se rejeta rapidement vers l'ouest, se bornant à couvrir la retraite des défenseurs de Taxdirt. La nuit qui suivit fut relativement très calme, la plupart des indigènes ayant mis promptement la vallée du rio de Oro et même le Barranco de Ferkhana entre eux et leurs adversaires.

Ce qui a été dit, dans la première partie de cette étude, de l'insuffisance, réellement flagrante à ce moment de la campagne, de l'organisation médicale du corps expéditionnaire permet de ne pas insister sur la façon très sommaire dont furent, après le combat, soignés les blessés, au nombre de 100 à 110, dont 11 officiers (1), — non compris 23 ou 24 tués et quelques disparus. Les blessés, à la disposition de qui le service de santé ne trouva à mettre que les faibles ressources des postes de secours régimentaires, durent attendre jusqu'au lendemain, assez avant dans la matinée, pour être ramenés, partie sur cacolets, partie sur brancards et par d'affreux chemins, à l'ambulance de Rostrogordo (8 à 9 kilomètres), d'où, après avoir été plus sérieusement pansés, ils furent, dans la journée, évacués sur l'hôpital. C'est le régiment de Guipuscoa qui, rejoignant sa division, assura le service de brancardiers, à raison de 10 hommes par brancard. Quant aux transports entre Rostrogordo et les divers hôpitaux de la place (quartier Saint-Jacques, théâtre, église, hôpital militaire, etc.), ils furent, vite et convenablement, assurés par les voitures automobiles récemment envoyées par le Roi et par quelques voitures d'ambulance régimentaires.

Ces soins remplirent toute la journée du 21 septembre, avec le travail de l'organisation défensive des bivouacs et avec

(1) De ce nombre était le capitaine Tovar, fils du général commandant la division de chasseurs, employé, auprès de son père, comme officier d'ordonnance.

l'éternelle corvée du ravitaillement en munitions et en vivres. Seule, la 2e division, qui était rentrée, le 20 au soir, dans ses camps et cantonnements, après qu'eut été confirmé le succès de l'opération du jour, reprit, le 21 au matin, sa position de surveillance sur le front Rostrogordo—Cabrerizas Altas, précaution qui peut être jugée excessive, — comme plusieurs autres déjà signalées.

Quoi qu'il en soit, le 22 septembre au matin, la division Sotomayor se trouvait, encore une fois, établie sur les mêmes positions, quand, à 8 heures, les canons de 15cm du fort de Camellos reprirent leur tir de l'avant-veille, contre les hauteurs de Mariguari. Bientôt après, la division, rompant en colonne de route (avec avant-garde, gros et arrière-garde), descendait dans la vallée du rio de Oro par les ravins affluents qui encadrent le fort de Regina-Regente et s'engageait sur la piste qui conduit au Souk-el-Had (marché du dimanche) des Beni-Sicar, par le groupe de villages des Ferkhana; elle était couverte, à 2 kilomètres environ, par les deux escadrons du régiment d'Alphonse XIII, chargés d'assurer, simultanément, dans les deux vallées latérales et sur le front, le service de sûreté rapprochée de la colonne et qui parurent s'en acquitter correctement et bien.

Le mouvement de la division fut, néanmoins, lent et coupé d'arrêts, que la difficulté d'établir les liaisons avec la division Tovar, avec qui était combinée la manœuvre du jour et avec le général commandant en chef, qui avait bivouaqué à Dar-el-Hadj-Bizan, ne suffit pas à justifier. Cette lenteur, en tous cas, servit surtout l'ennemi, que l'on vit bientôt affluer, en groupes relativement nombreux, descendant les pentes nord du Gourougou, contre lesquelles le fort de Camellos reprit aussitôt ses tirs, en apparence assez peu efficaces.

Cependant, les troupes bivouaquées autour de Taxdirt, sous le commandement du général Tovar, avaient, de leur côté, pris les armes, à 10 heures du matin et s'étaient établies, en rassemblement, face au sud-est, au nord de Taxdirt, couvertes par l'escadron du régiment de Lusitania, par les bataillons de chasseurs de Las Navas et des Arapiles et par la 3e batterie de mon-

tagne, prélevés sur la brigade du général Alfau (1) et formant avant-garde. A 11h 10, commença le mouvement de cette avant-garde, éclairé par la cavalerie et préparé par le feu de la batterie de montagne, le gros restant, d'abord, immobile; l'objectif était une large colline ronde, située au sud, où quelques Marocains étaient apparus.

La marche ainsi engagée se continua, lentement, selon l'usage et, à midi 40, la brigade Morales se trouvait encore arrêtée, en formation de combat, sur deux lignes, face au sud, dans la cuvette au sud de Taxdirt; elle y était couverte par la batterie de montagne et par un des bataillons de l'avant-garde, engagés, dans un combat de feux moyennement vif, contre une ligne peu dense de tireurs marocains, tandis que l'autre bataillon se maintenait, à droite, en échelon refusé et que la cavalerie couvrait, à gauche, l'ensemble du dispositif (2).

A midi 45, ordre est donné de poursuivre la marche, en laissant l'avant-garde face au sud et en faisant exécuter à la brigade Morales un demi-à-gauche, qui l'oriente dans la direction de Hidoun; mais le mouvement est arrêté de nouveau, à 1 heure, sur l'avis reçu de la cavalerie que la 2e division, ralentie dans sa marche contre le Souk-el-Had, n'est pas encore en vue.

Bientôt, cependant (à 1h 15), le tir de l'artillerie de la division Sotomayor (3), qui s'est péniblement hissée sur la crête des Ferkhana, à l'ouest des villages, d'où elle bat le plateau de la cote 160, marque les progrès de cette colonne. La brigade Morales reprend aussitôt (1h 30) sa marche au sud-est, atteint la crête dite de Téjar (au sud de la hauteur cotée 180), que les deux batteries de montagne du gros couronnent, avec entrain, par une marche en bataille exécutée au pas gymnas-

(1) Le général Alfau, resté à Jalet, au nord de Taferart, avec les deux autres bataillons de sa brigade (Figueras et Barbastro), occupé à reconnaître le terrain vers le cap des Trois-Fourches et à recueillir quelques soumissions, devait recevoir, le 25, l'ordre de rallier Melilla, le jour même, avec le bataillon de Figueras, pour participer à la marche contre Selouan.

(2) Cette couverture, un peu insuffisante, facilita un retour offensif exécuté par un groupe de Marocains, qu'une ou deux compagnies de chasseurs de la seconde ligne arrêtèrent, du reste, assez vite.

(3) Groupe de trois batteries de 75mm, du Creusot.

tique et au trot. Alors se produit, par l'entrée en jeu de la batterie de 75 du détachement del Réal (restée sur le mamelon 150, au sud de Dar-el-Hadj-Bizan) et par l'action combinée de l'artillerie des deux divisions, contre le plateau découvert du Souk-el-Had, une concentration de feux qui a tôt fait de le purger d'ennemis.

L'action est, dès lors, virtuellement terminée, malgré une courte reprise du feu, par la batterie d'avant-garde de la division de chasseurs, laquelle, postée sur une croupe au sud, poursuit dans leur retraite les contingents marocains qui se replient par la haute vallée du rio de Oro. Les troupes s'installent aussitôt :

La 1re brigade (général Ayala) de la division Sotomayor, sur le plateau ovale, qui est, proprement, le Souk-el-Had;

La 2e brigade (général Brualla), avec l'état-major de la division, sur un autre plateau, à 2 kilomètres en arrière, dit Hayara Manu, ayant un bataillon en réserve, à la sortie ouest des villages;

La division de chasseurs, à Hidoun même, où s'établit le quartier général de la division et sur la ligne de crêtes, au sud et au sud-ouest, qui bordent le rio de Oro. Tous ces bivouacs se retranchent immédiatement.

Les pertes sont légères : celles de la division Tovar se bornent à 2 tués et 7 blessés; celles de la division Sotomayor sont nulles ou presque nulles. Cette division, du reste, a bien manœuvré, notamment en établissant son artillerie, à portée efficace, de façon à maîtriser le plateau du Souk-el-Had, avant de le faire aborder par l'infanterie de l'avant-garde, qui, seule, a donné; peut-être même cette artillerie eût-elle pu demeurer simplement en surveillance, l'ennemi étant resté à peu près invisible. Mais ce sont là méthodes nouvelles, que tout le monde n'a pas encore adoptées, même en France, et auxquelles nos voisins n'arriveront que plus tard.

Dès l'installation au bivouac, les liaisons optiques avaient été établies entre les deux divisions, stationnées, en face l'une de l'autre, sur les berges opposées du rio de Oro; les détachements envoyés à la recherche de l'eau dans le ravin de cette rivière, (où elle fut trouvée abondante), les établirent bientôt effectivement et, dès le soir même, quelques isolés purent rallier Melilla en suivant la vallée, qu'ils trouvèrent entièrement vide d'indi-

gènes. Le général commandant en chef, qui avait plus particulièrement suivi, le 22, la marche de la division Sotomayor, rentra également, avant la nuit, à Melilla, d'où il était absent depuis le 20 au matin.

Les intéressants résultats obtenus, au nord de Melilla, du 20 au 22 septembre, dans les conditions qui viennent d'être indiquées avaient certainement été facilités par l'action que la 1re division (général Orozco) avait, en même temps, exercée, au sud de la Mar-Chica, en vue d'y retenir tout ou partie des contingents du groupe de Nador. Il faut, maintenant, revenir aux mouvements de cette division, — momentanément passés sous silence pour simplifier le récit, — et la suivre jusqu'à la prise de Nador, qui fut exclusivement son œuvre, pour aborder ensuite l'étude de l'action combinée contre Selouan.

Le 20 septembre au matin, — tandis que la garnison de Melilla se rassemblait pour aller couper de leurs communications et, par suite, réduire à merci les habitants du nord de la presqu'île, — la brigade San Martin quittait inopinément son camp de Ras-Quiniane, marchant dans la direction de Selouan, mais ayant comme objectif réel le groupe de puits d'Aograz, au bord de la Mar-Chica. Cette opération, d'ailleurs simple, parce qu'elle devait s'exécuter dans une large plaine, où les mouvements, — ceux de l'artillerie de campagne, en particulier, — étaient faciles, ne rencontra d'autre opposition que l'intervention d'un gros de cavalerie indigène, peu mordante, qu'on réussit, facilement, à maintenir à distance.

La colonne comprenait, en outre des régiments de Savoie et de Wad Ras (chacun à 2 bataillons), qui constituent normalement la brigade, 1 escadron du régiment de cavalerie de Marie-Christine, 3 escadrons de hussards de la Princesse et 2 batteries montées de 75mm. Le général Orozco et son état-major marchaient avec elle.

La marche de l'avant-garde, formée de l'escadron de Marie-Christine, d'un bataillon du régiment de Savoie, d'une batterie, et que précédait un petit groupe de police indigène montée, s'exécuta, dans une absolue tranquillité, pendant une heure et demie environ; alors apparut le goum ennemi, d'environ 150 che-

vaux, contre lequel la batterie d'avant-garde, bientôt rejointe par celle du gros, ouvrit le feu à 2.400 mètres et qui n'attendit pas l'intervention du régiment de hussards pour disparaître, partie dans la direction de Kalb-el-Tor et de Selouan, partie vers Nador. L'avant-garde, obliquant à droite, prit alors pour point de direction le mont Youksen.

Le gros de la colonne suivait, à distance normale, ayant le convoi à droite, entre elle et la lagune et flanquée elle-même, à gauche, par la cavalerie. La marche se poursuivit ainsi, sans encombre, mais coupée de fréquents arrêts ayant, semble-t-il, pour principal objet de permettre d'échanger des communications héliographiques avec la Restinga, d'où le ballon captif, d'autre part, surveillait attentivement la marche de la colonne. Celle-ci atteignit ainsi, à 11 heures du matin, l'emplacement désigné pour le camp, sur le parallèle même de Selouan. L'eau y fut trouvée beaucoup moins bonne qu'à Ras-Quiniane et trop peu abondante pour suffire aux besoins; d'où, la nécessité d'assurer le ravitaillement, en eau, comme en vivres (1). Un petit appontement, aussitôt établi par le génie sur la lagune, permit, presque immédiatement, d'établir, par eau, les relations avec la Restinga, précaution d'autant plus nécessaire, d'autre part, au point de vue militaire, que la ligne de communications par la rive de la Mar-Chica ne devait, bientôt, être gardée que par un faible poste enfermé dans le réduit de Souk-el-Arba et n'offrirait pas une sécurité suffisante pour qu'on pût y laisser circuler les convois, sans une escorte, qu'on n'était pas assuré de pouvoir leur donner suffisante.

Le camp d'Aogras, — en réalité, simple bivouac, car on sait que l'armée espagnole n'a pas la tente-abri et que les officiers ne sont autorisés qu'exceptionnellement à transporter des tentes légères de campement, — fut établi sur une petite terrasse, de quelques mètres de relief, ayant son front de bandière (qu'occupait l'artillerie encadrée d'infanterie), orienté, comme une menace, face à Selouan. La cavalerie fut installée sur un palier

(1) Le premier convoi, venant de la Restinga, débarqué au camp d'Aogras, comprenait un équipage de 200 tonnelets.

inférieur, en bordure de la lagune et non loin des puits. La brigade y passa quatre jours, très tranquillement, l'ennemi (évidemment attiré et retenu, au nord, par les événements dont les deux rives du rio de Oro étaient le théâtre) ne s'étant manifesté que le 24 au matin, par l'apparition d'un faible goum, que la sortie d'un seul escadron, — faisant le combat à pied, — suffit pour décider à la retraite.

Le même jour, 24 septembre, la brigade Aguilera, au complet, (car la compagnie laissée à la garde du dépôt de Souk-el-Arba fut fournie par le régiment de Melilla), rejoignait, à Aograz, la brigade San Martin. Aucun incident militaire n'avait signalé cette simple marche de 18 kilomètres, faite en quatre heures. Le 24 septembre, également, le colonel Jordana, chef d'état-major du corps expéditionnaire, rejoignait Aograz, par la Restinga, apportant, selon toute apparence, les ordres et instructions du général commandant en chef pour la journée du lendemain.

La mission dont l'exécution était, en effet, confiée au général commandant la 1re division, pour la journée du 25 septembre, consistait à occuper le piton de Taouima et à reconnaître ensuite, sur leur front sud, les défenses de Nador, en vue d'une attaque qui serait, selon les circonstances, soit exécutée par sa division seule, soit conduite, ultérieurement, en liaison avec la division de chasseurs (division Tovar), venant du nord de la presqu'île par le col de l'Atalayoun.

Cette tâche pouvait paraître ardue, pour la double raison qu'il s'agissait d'exécuter, au préalable, une sorte de marche de flanc en face d'un ennemi aguerri, apparemment nombreux, maître de Selouan, du massif des Beni-bou-Ifrour et des défilés qui en descendent et, dans ces conditions, — c'est-à-dire, sous la menace de cet ennemi, en queue et sur son flanc, — d'attaquer, avec un effectif relativement faible (7.500 à 8.000 hommes), la position, d'apparence très menaçante, de Nador.

Si, en effet, le village de ce nom n'a qu'une assez faible valeur militaire, — quoique la double ligne de vergers étendus qui en couvrent les abords, du côté du sud, soit susceptible d'offrir de bons points d'appui de défense, — le massif à trois sommets,

dénommés les Mamelles de Nador et le mont Arbos, où s'appuie le village et qui commande, à la fois, l'entrée de la vallée de l'oued Youksen et le débouché sud du défilé du Gourougou, constitue une sorte de forteresse naturelle, dont une organisation défensive un peu soigneuse eût pu rendre l'abord fort difficile. Il n'en était, heureusement rien, comme on le verra, ce qui permit au général Orozco de poursuivre, d'un seul élan, l'opération confiée à son expérience. Il n'en fallait pas moins user de précautions et, — ce à quoi s'employa, avec succès, le général commandant la division, — s'efforcer de laisser, le plus longtemps possible, les Marocains dans le doute sur l'objectif réel de l'opération.

Les mesures d'exécution ordonnées en vue de ce double objet furent les suivantes :

Formation de la division, par brigades accolées :

A droite, la brigade San Martin (commandée par intérim par le colonel Aranda [1]) comprenant un escadron du régiment de Marie-Christine, les régiments de Savoie et de Wad Ras et deux batteries de campagne (de 75^{mm});

A gauche, la brigade Aguilera, composée du deuxième escadron de Marie-Christine, des régiments de Léon et du Roi, de la troisième batterie du groupe monté et de la batterie de montagne.

Les trois escadrons des hussards de la Princesse demeuraient, provisoirement, aux ordres directs du général de division.

A 7 heures du matin, les deux brigades, ne laissant aucun poste à Aograz, rompent simultanément, face à l'ouest, gardant entre elles un intervalle de 500 à 600 mètres, puis, bientôt, tout en conservant comme point de direction commun la Casbah de Selouan, s'échelonnent, la colonne de gauche en avant. Les chasseurs de Marie-Christine couvrent le front et le flanc gauche; les hussards suivent le mouvement, à droite, encadrant les trains, entre eux et la division. La formation de l'infanterie est celle de marche d'approche : les bataillons, sur deux lignes, conservant entre eux de larges intervalles et les compagnies restant groupées,

(1) Le général San Martin, promu général de division, avait quitté sa brigade, immédiatement, pour rentrer en Espagne.

mais avec des distances et des intervalles variables; aucun tir n'a précédé la mise en marche. Quelques petits groupes de cavaliers indigènes sont, au surplus, seuls en vue dans la plaine, galopant vers les colonnes et, — sans tirer, ou en tirant de fort loin, — retournant vers Selouan où paraît se faire la concentration des contingents.

Entre 8^h 45 et 9 heures, cependant, un goum, assez compact, apparaît en avant du front. L'artillerie de l'avant-garde le prend aussitôt à partie et un escadron de hussards se détache pour l'attaquer; l'ennemi recule promptement et disparaît dans un ravin qui descend à la Mar-Chica, entre Aograz et Selouan.

Peu après, d'assez nombreux cavaliers marocains reparaissent, inopinément, en queue des colonnes, essayant de se glisser sur leur droite, comme pour en couper les convois. Les hussards se retournent, suivis des chasseurs de Marie-Christine et, appuyés de quelques salves d'artillerie, se portent à leur rencontre; l'ennemi n'attend pas le choc et se replie, faiblement poursuivi (1).

En ce moment — 9^h 15 — les avant-gardes sont arrivées à 5 kilomètres environ de Selouan. Les ordres sont alors donnés pour un changement de front des deux colonnes, qui s'exécute à 75° ou 80° et les place, face au nord-nord-ouest, vis-à-vis du grand tumulus de Taouima (haut d'environ 25 mètres et couronné d'un *azib*), qui s'élève seul, en plaine, entre la montagne et la lagune. Profitant du désordre apparent créé par cette évolution, les cavaliers marocains se rapprochent, manifestant des intentions offensives; la cavalerie espagnole, après les avoir laissés approcher, les refoule, assez loin, dans la direction de Selouan, sans, cependant, réussir à les joindre.

En même temps que les deux brigades ont fait leur changement de direction, l'artillerie de campagne, déboîtant des colonnes, est venue s'intercaler entre elles, en colonne serrée; la cavalerie, quand elle rejoint la division, se reforme, en colonne de pelotons, sur le flanc gauche. La marche, qui se poursuit ainsi, régulière et sans arrêts, ayant rapproché les troupes de l'oued

(1) C'est en vertu d'ordres du commandement, qui craignait pour eux les embuscades, que les cavaliers espagnols se sont peu engagés, en général, contre les cavaliers marocains, lesquels, de leur côté, se sont rarement montrés mordants, par crainte du canon.

Selouan, un gros de cavaliers marocains fait mine de vouloir leur en disputer le passage; il est refoulé par quelques coups de canon, qu'appuie une attaque de cavalerie, bientôt arrêtée, du reste, l'ennemi ayant promptement disparu.

L'oued est franchi sans autre opposition et les colonnes entrent, alors, à proprement parler, dans la plaine d'El-Areg. L'ennemi commence, cependant, à faire refluer vers le nord d'assez nombreux contingents, à pied et à cheval, contre lesquels l'artillerie et une ou deux compagnies de flanc-garde dirigent des feux de poursuite, à grande portée. Ces feux sont suivis d'une accalmie, qui se prolonge jusque vers 10 heures du matin.

Les colonnes ne sont pas, alors, à beaucoup plus de 2 kilomètres de Taouima, où la présence de l'ennemi a été signalée et que l'artillerie prend pour objectif. Les Marocains cèdent promptement devant ce feu et ne tentent pas de résister sérieusement à l'attaque qu'exécutent contre le mamelon deux pelotons à pied de cavalerie (1), suivis d'un bataillon du régiment de Léon (2), qui y pénètre, à 10^h 50, avec le général Aguilera.

Le régiment du Roi, immédiatement désigné pour tenir garnison à Taouima, avec la batterie de montagne, organise aussitôt sa défense, tandis que s'installe, au sommet du mont, une station héliographique, qui annonce à la Restinga le succès obtenu et informe le général commandant en chef de la résolution du général Orozco de se porter immédiatement contre Nador.

La division reprend, en effet, bientôt, sa marche, en appuyant franchement au nord, ce qui semble avoir, enfin, révélé aux Marocains son objectif réel. De grands feux s'allument alors sur les sommets du mont de Nador, du mont Afra et des chaînes voisines, représentant, évidemment, des demandes de renforts; en même temps, des fantassins embusqués sur les dernières pentes des monts des Beni-bou-Ifrour ouvrent, contre les colonnes, une fusillade peu efficace, mais qui devient bientôt très vive. Croyant y voir, peut-être, le début d'une attaque et voulant être en état d'y mieux faire face, le général commandant

(1) Du régiment de Marie-Christine, qui y perdit quelques chevaux.

(2) Ce bataillon eut, dans l'attaque, deux hommes blessés.

la 1re division fait opérer entre les deux brigades une sorte de chassé-croisé, qui fait passer à gauche la brigade Aranda, demeurée complète, tandis que la brigade Aguilera, réduite à deux bataillons par le détachement de Taouima, appuie à droite, vers la lagune.

Après avoir, dans ce nouvel ordre, sous la protection de la cavalerie et appuyées par quelques salves d'artillerie, franchi les berges, faiblement encaissées et non défendues, du rio del Cavallo (oued Youksen), les colonnes abordent, la droite en avant, la première ligne des jardins, que quelques Marocains, qui avaient d'abord paru disposés à faire tête, abandonnent promptement sous la menace d'un double mouvement débordant. Lorsque, dans leur retraite vers la seconde ligne, les Marocains quittent ces couverts, — où les Espagnols ne les suivent qu'avec précaution, par crainte des embuscades, — les canons de Si-Ahmed-el-Hadj et de l'Atalaycun ouvrent contre eux un feu vif, bien que probablement peu efficace, à cause de la distance (4.500 à 5.000 mètres), qu'ils reportent ensuite contre le village de Nador, où s'allument quelques incendies. Il est, alors, environ 3h 30 de l'après-midi. Les hussards se portent, en même temps, en avant, le long de la lagune, pour établir la liaison avec la flottille, qui longe la côte, dirigée et précédée par la petite canonnière *Cartagenera*.

Peu après, sur l'ordre du général Orozco, les batteries établies sur la rive du rio del Cavallo ouvrent le feu contre le mont de Nador, dont elles battent la crête, en tir percutant, puis en tir fusant. Les colonnes débouchent alors, — vers 4 heures, — en formation de combat, dans la plaine, unie et découverte, qui précède le village et, tandis que les deux bataillons du général Aguilera manœuvrent pour déborder, à droite, la seconde ligne des jardins, la brigade Aranda marche, par régiments accolés, droit au mont, où l'on aperçoit encore quelques défenseurs.

Cette marche s'exécute avec beaucoup d'entrain, le régiment de Wad Ras, à droite, celui de Savoie, à gauche. Le village est promptement traversé et l'assaut des pentes donné si vivement que l'artillerie doit bientôt cesser de tirer, de peur d'atteindre les siens. Quand, — peu après 5 heures du soir, — les *guérillas* atteignent la crête, elles s'expliquent la mollesse de la défense en

constatant que tous les travaux sont exclusivement orientés, face au Gourougou et au défilé de l'Atalayoun; aucune disposition défensive n'avait été prévue du côté du sud.

L'action, dès lors, est virtuellement terminée et les derniers coups de canon sont tirés, — à 5^h 20, — contre les contingents qui se replient vers le mont Afra et vers Selouan. Ces derniers, toutefois, tentent, dans leur retraite, un vigoureux retour offensif contre Taouima, que la garnison, heureusement laissée assez forte, repousse victorieusement, quoique non sans efforts et sans pertes. La cavalerie marocaine pousse même une pointe vers Aograz, où elle donne dans le vide.

Le général Marina, venu, par terre, de Melilla à la Restinga, s'y était embarqué, vers 12^h 30, sur un canot à vapeur et s'était rapproché de la côte ouest de la Mar-Chica, pour mieux suivre les opérations. Trouvant leur marche satisfaisante et ne doutant plus du succès, après l'enlèvement des premiers jardins, il était revenu, vers 4 heures, à la Restinga, pour donner ses ordres généraux en vue de la suite des opérations et pour hâter l'envoi à Nador d'un convoi de vivres (comprenant 200 tonnelets d'eau), qui put être transporté et distribué le soir même. L'eau était, en fait, inutile, à Nador, où quelques puits furent trouvés, au pied du mont et dans les jardins (où on rencontra même plusieurs *norias*) ; les tonnelets servirent beaucoup, au contraire, pour Taouima, où toutes les recherches pour trouver l'eau furent et devaient demeurer inutiles. On fit également, dans le village de Nador et dans les maisons des jardins, inutilement et fâcheusement brûlés, la découverte d'abondantes réserves de paille et de céréales, ainsi que de beaucoup de fruits et de légumes.

Pendant le ralliement des troupes et le rétablissement de l'ordre, la cavalerie s'était utilement employée à couvrir les directions dangereuses : le régiment de hussards de la Princesse, face à la route de Selouan; les chasseurs de Marie-Christine, à l'entrée de la vallée du rio del Cavallo. Bientôt après, l'ennemi ayant disparu entièrement, le stationnement put être réglé comme il suit :

La brigade Aguilera, en plaine, sur un petit promontoire dominant la lagune de quelques mètres, — camp défensif, établi pour

protéger les communications, par eau, sur la Restinga et pour assurer la sécurité de la route de terre, vers l'Atalayoun et vers Taouima;

La brigade Aranda, gardant la position des Mamelles et du mont Arbos, à raison d'un bataillon sur chaque sommet organisé défensivement; le 4e bataillon, avec les quartiers généraux de la division et de la brigade, l'artillerie et les services, sur une large selle, en pente douce, orientée à l'ouest, qui relie la crête à la plaine;

La cavalerie, dans les jardins, à proximité de l'eau et assurant, par des patrouilles et des postes, la sûreté des abords, particulièrement vers l'ouest et le sud.

Pendant que ces dispositions s'exécutaient, le colonel chef d'état-major du corps expéditionnaire ralliait, à son tour, par eau, la Restinga, où il retrouvait le commandant en chef. Ajoutons que, pour répondre à des demandes pressantes de munitions, apparemment apportées par lui et qui visaient moins un besoin actuel que la prochaine opération contre Selouan et la possibilité d'une action importante, le capitaine commandant en second le parc mobile d'artillerie quitta la Restinga, avec un convoi de mulets, la nuit même, à 2 heures du matin, sans escorte et arriva à Nador, le lendemain, 26 septembre, à 1 heure du soir, ayant parcouru, en onze heures, cette route, peu sûre, de plus de 40 kilomètres, — sans y avoir rencontré, heureusement, personne.

L'opération proprement dite n'avait coûté à la 1re division que 5 blessés : 2 à l'attaque de Taouima, 3 à celle des jardins et du mont de Nador. On sut, cependant, un peu plus tard, qu'il y fallait ajouter 8 autres blessés, de l'attaque dirigée par les Marocains contre Taouima, consécutivement à l'occupation de Nador. Le total des pertes pour cette journée s'élevait donc à 13 blessés, chiffre qui paraîtra encore très faible, en comparaison des résultats obtenus. Car on ne saurait nier, — même si on pense qu'un succès plus disputé et, par suite, plus onéreux, eût été de plus de conséquence, — que ce résultat fût, effectivement et moralement, considérable : parce qu'il assurait, aux moindres frais, ce débouché de Melilla, si infructueusement poursuivi à tant de reprises et parce qu'il consacrait l'impuissance des Marocains

à soutenir, en dehors de leurs défilés, la lutte contre des forces européennes, disciplinées, pourvues d'engins modernes et conduites avec ordre, méthode et énergie. C'est, du reste, à n'en pas douter, ce sentiment d'impuissance, nettement éprouvé par eux pour la première fois, qui devait, le surlendemain, les décider, contre toute attente et tout espoir, à refuser le fer, sur la route de Selouan, et qui eût sans doute amené, tôt après, la détente, si des circonstances, aussi fâcheuses qu'inattendues, n'étaient, alors, venues relever le moral des indigènes et tout remettre en question.

Quoi qu'il en soit, dès sa rentrée à la Restinga, le 25 dans l'après-midi, le général en chef avait confirmé les mesures prévues pour la suite des opérations et envoyé l'ordre que la division de chasseurs se mît en route, dès le 26 au matin, pour rallier, à Nador, les troupes de la 1re division. La division Tovar, après le combat du 22 septembre et après l'établissement de la division Sotomayor à Souk-el-Had, qui assurait la soumission des Beni Sicar et la sécurité du front nord de Melilla, avait reçu l'ordre de rentrer dans la place, où la brigade Morales était, en effet, revenue, le 24 au matin, ramenant avec elle les deux bataillons empruntés, pour la journée du 22 septembre (1), à la brigade du général Alfau. Cet officier général lui-même, rappelé, à son tour, le 25 au matin, était rentré à Melilla, le soir même, avec le bataillon de Figueras, ayant seulement laissé le bataillon de Barbastro pour tenir le nord de la presqu'île (sans parler du bataillon de la brigade permanente qui restait établi, comme liaison et repli éventuel, autour de Taourirt).

Le général Tovar put, en conséquence, le 26 septembre, comme il en avait reçu l'ordre, se mettre en route, dès 4h 30 du matin (2), pour gagner Nador, par le col de l'Atalayoun, non pas, il est vrai,

(1) Les bataillons de chasseurs des Arapiles et de Las Navas.

(2) La fixation de cette heure, singulièrement matinale pour des troupes espagnoles, chez qui le coucher et le lever sont toujours tardifs, semble confirmer l'intention qui a été prêtée au général Marina d'exécuter, le jour même, dans l'après-midi, la marche contre Selouan. Ce projet, qui ne fut pas réalisé, correspondait à une idée militaire juste et n'eût pas imposé aux troupes de fatigues anormales, la distance de Melilla à Selouan, par l'Atalayoun et Nador, ne dépassant guère 25 kilomètres.

avec sa division entière, dont une partie se voyait immobilisée pour des besognes sédentaires, mais avec huit bataillons sur douze, dislocation qui se justifie difficilement si on songe que la garde de Melilla et de sa banlieue immobilisait ainsi vingt-trois bataillons et demi (1) et que la division de chasseurs, condamnée, comme on le verra, à laisser encore du monde à Nador, allait se présenter devant Selouan, — où nul ne pouvait prévoir à quel effectif on aurait à faire, — réduite de près de la moitié de ses unités.

En franchissant, le 26 septembre, à 5 heures du matin, les limites de la possession espagnole, le général Tovar, imparfaitement fixé sur les résultats effectifs de l'heureuse manœuvre de la veille et qui se considérait, non sans apparence de raison, comme susceptible d'avoir à faire face à quelque attaque, fit prendre à sa brigade de tête une formation d'approche, en lui donnant pour point de direction de droite le poste de Sidi-Ali (au sud-ouest de Si-Ahmed-el-Hadj). La marche, quoiqu'elle n'ait été contrariée d'aucune façon, s'en trouva ralentie, au delà, semble-t-il, du nécessaire et il était près de midi quand les éléments avancés de la division atteignirent Nador, — ce qui suffit à expliquer pourquoi la suite de l'opération contre Selouan se trouva remise au lendemain.

Les deux brigades de chasseurs bivouaquèrent, au sud du rio de Nador, entre le lit de cette rivière et les jardins, couvertes, ou à peu près, par la cavalerie, qui bordait les lisières sud et ouest des mêmes jardins. Pour ce motif, sans doute, le service de sûreté fut réduit à une simple ligne de sentinelles autour des bivouacs, simplification difficilement défendable en soi, bien qu'elle ait été sans inconvénients, l'ennemi n'ayant signalé sa présence que par une inoffensive mousqueterie, dont il n'est même pas certain qu'il ait eu l'initiative.

Au cours de cette soirée, qui fut moins calme et où les hommes

(1) Savoir : brigade permanente de Melilla, 6 bataillons et demi; 3e brigade de chasseurs (général Imaz), 6 bataillons; prélevés sur les 1re et 2e brigades de chasseurs (général Tovar), 3 bataillons; 2e division (général Sotomayor), 8 bataillons; au total, 23 bataillons et demi (moins quelques compagnies détachées à la Restinga, Souk-el-Arba, etc.).

prirent, par suite, moins de repos qu'on eût pu le désirer, eut lieu, autour du général Marina, — qui avait tenu à honneur de bivouaquer comme la troupe, — une conférence des officiers généraux et chefs de corps, où furent commentés les ordres pour la journée du lendemain. Ces ordres peuvent, ou à peu près, se résumer comme il suit :

Deux bataillons, prélevés sur la division de chasseurs, assureront, avec trois sections d'artillerie de montagne, la garde du mont de Nador et celle de Taouima, que quitteront, au passage des colonnes, les bataillons du régiment du Roi; un bataillon du régiment de Savoie (1re division) tiendra, d'autre part, la redoute ébauchée, entre la route de Selouan et la lagune, par les bataillons de la brigade du général Aguilera. Au réveil, toutes les autres troupes (1) se rassembleront, couvertes par la cavalerie, en avant des jardins (et même, par un escadron d'avant-garde, au delà du Rio del Cavallo), en deux groupes de division, disposés face à Taouima, la division Tovar tenant la droite.

Les deux divisions marcheront échelonnées, la droite en avant. La division de chasseurs prendra pour axe de marche celle des pistes conduisant à Selouan qui passe à l'ouest et au pied du mamelon de Taouima, laissant à environ 2 kilomètres à sa droite les derniers contreforts du Djebel Afra et des monts des Beni-bou-Ifrour. La division Orozco, en échelon refusé, à gauche, suivra approximativement son itinéraire du 25 septembre, par l'est de Taouima, jusqu'aux abords de l'oued Selouan. En prévision de l'attaque d'une cavalerie supérieure, les *impedimenta* de cette division marcheront réunis à ceux de la division de chasseurs et sous sa garde. Le général commandant en chef, après avoir accompagné l'échelon de gauche jusqu'à Taouima, s'y arrêtera, — demeurant lui-même relié à Melilla par les stations héliographiques de la Restinga et de l'Atalayoun, — pour surveiller l'ensemble de l'opération et ralliera ensuite les derniers éléments de la division Tovar, avec lesquels, sauf événement, il gagnera Selouan.

---

(1) Réduites ainsi à 13 bataillons d'infanterie, avec 7 escadrons et 6 batteries et demi, dont 4 batteries de campagne à tir rapide de 75mm.

Sur ces bases, la division de chasseurs se forma, le 27 septembre, à partir de 7h 30 du matin, par brigades accolées, la brigade Alfau à droite. Cette brigade devait gagner du terrain, pour s'échelonner elle-même, dès que le mouvement commencerait; son avant-garde (bataillon de Figueras) serait, d'autre part, dirigée de façon à se maintenir à la limite de portée efficace du feu des Marocains, supposés devoir border le pied des hauteurs. La seconde brigade (général Morales) suivrait le mouvement, en échelon refusé et l'artillerie de la division (batteries de montagne, renforcées d'une batterie de campagne de 75mm), prendrait place entre les deux brigades, en se maintenant à demi-distance.

Ce dispositif ne s'établit pas sans difficultés, les troupes étant encombrées par les trains régimentaires, relativement très nombreux, comme on sait, dans l'armée espagnole et ne fut entièrement pris qu'à 8h 30. La marche commença, alors, couverte par un escadron de la cavalerie divisionnaire. Quelques minutes après (8h 40), les têtes de colonne traversaient sans incident le Rio del Cavallo, dont la vallée, envahie par un assez fort brouillard, restait peu visible (1), et la marche se poursuivait tranquillement jusqu'au passage de l'oued Afra (9h 25), malgré la présence, vers l'ouest, de groupes de cavaliers marocains, qui restaient, d'ailleurs, hors de portée.

A 9h 35, cependant, leur nombre paraissant s'augmenter, le général de division fait sonner la « Halte » (2) et, le dispositif divisionnaire s'arrêtant tout entier, la batterie de 75 vient, au trot, s'établir en avant du front des colonnes, ayant pour soutien le second escadron divisionnaire. Les éléments du tir sont donnés

(1) La vallée du rio del Cavallo (oued Youksen) est la véritable voie de pénétration dans le massif central de la presqu'île, celle par laquelle devait s'exécuter le mouvement décisif du 26 novembre, sur Alslatten. Le fait que ce large, facile et très important débouché qui, jusqu'alors, n'était connu que d'un ou deux ingénieurs des compagnies minières, ait échappé presque entièrement, le 27 septembre, à l'attention, est d'un certain intérêt militaire, parce qu'il peut seul expliquer qu'on n'ait pas songé à l'utiliser, au moins par un détachement, pour l'opération du 30 septembre.

(2) Les Espagnols, comme on l'a déjà pu voir, font un large usage des *évolutions*, qu'ils exécutent, d'ailleurs, en général, avec aisance et sans formalisme, — ordinairement, par brigades (à 4 bataillons). Ces groupements ne pouvant être commandés à la voix, dès que doivent être pris les intervalles et les distances de combat, les généraux font usage de sonneries; chaque officier général était, à cet effet, accompagné, pendant la campagne, d'un clairon monté.

et le feu va être ouvert, quand arrive l'ordre (du général en chef, a-t-on dit) de reprendre la marche, sans tirer, ce qui s'exécute aussitôt, sur une autre sonnerie.

Du côté de l'échelon de gauche (division Orozco), la marche, commencée dès 7h 30 du matin, également sur deux colonnes de brigade, s'exécute aussi, sans incidents, mais coupée de plus fréquents arrêts, qui la ralentissent au point que pour éviter que les distances ne s'accroissent démesurément entre les deux divisions, le général Tovar doit, à son tour, ralentir son mouvement.

Cependant, à 10h 20, le bataillon de Figueras, avant-garde et flanc-garde de la brigade Alfau, recevant des coups de feu plus nombreux, s'engage, par échelons successifs de compagnie, en *pitonnant* et sans arrêt de la marche, sur une suite de mamelons qui courent, en ligne parallèle à la direction, jusqu'à 3 kilomètres environ de la Casbah, où la tête fait halte. A ce moment, le gros de cavaliers qui a fait le jeu, depuis le matin, vis-à-vis de l'échelon de droite, a disparu derrière la Casbah; mais d'autres cavaliers, survenant par petits groupes, menacent l'arrière-garde de la brigade Alfau, dont l'artillerie (batterie de montagne) les écarte à coups de canon. Le terrain de cette marche est, d'ailleurs, une pente couverte de blocs affleurant le sol et de gros cailloux roulés, difficile pour les hommes et à peine praticable aux chevaux.

L'arrêt de la brigade Alfau est utilisé pour faire exécuter à la division de chasseurs un léger changement de front à droite, de façon à bien l'établir, — préoccupation louable, — face à la Casbah, objectif éventuel d'attaque; en même temps, la batterie de campagne ouvre, contre cet objectif, un tir non réglé, qui n'est heureusement pas prolongé. La marche reprend, alors, mais pour être arrêtée de nouveau, à 11h 45, afin de permettre à la batterie (qui a suivi le mouvement, sans rompre en colonne), d'exécuter contre la Casbah, distante, alors, de 1.800 à 2.000 mètres et où aucun indice ne révèle la présence de défenseurs, cinq salves successives, que le général Tovar arrête, enfin, lui-même.

Aussitôt après (11h 48) le mouvement de la division reprend, sur une sonnerie générale, dans les mêmes conditions que pré-

cédemment, couverte par une marche directe, au galop, poussée sur la Casbah par les deux escadrons divisionnaires, dont le lieutenant-colonel Cavalcanti a pris le commandement et qui trouvent les entrées libres et les cours vides. Les vivats de la cavalerie annoncent la nouvelle à la division, dont les deux bataillons d'avant-garde (1), rivalisant d'ardeur, pressent l'allure, pour aborder les premiers la Casbah, où ils arrivent à peu près ensemble.

Après une rapide reconnaissance faite par le génie (2), le général Tovar pénètre, à 12h 25, par une large brèche, qu'ont ouverte les Rifains, après l'exode du *Rogui*, dans l'intérieur de la Casbah; puis, à 1 heure du soir, — le général Marina tardant à rejoindre, — le général commandant la division de chasseurs fait hisser sur l'une des tours le drapeau national, devant les premiers bataillons arrivés, qui rendent les honneurs, au milieu de chaleureuses acclamations.

Cependant, la division Orozco, qu'accompagnait le colonel Jordana (3), laissant Taouima à sa droite, avait poussé droit sur l'oued Selouan, qui, — contrairement à l'attente du commandement, — ne fut pas défendu. Les avant-gardes s'arrêtèrent, néanmoins, sur la berge, pour canonner le marché du mardi (Souk-el-Tleta) des Ouled Settout, sur lequel la division se porta ensuite, mais où elle ne trouva également rien, — qu'une vingtaine de tombes fraîches. De ce point, une évolution correcte ayant fait converser, à droite, les deux brigades, celles-ci se portèrent vers la ligne de crêtes où est bâtie la Casbah, couronnant leur élégante manœuvre par un mouvement débordant, qui eût, sans doute, été décisif, — si les Ouled Settout et les Beni-bou-Yahi, qui campaient, depuis tant de jours, sur les berges de l'oued Selouan, l'avaient attendu.

Vers 2 heures, le général commandant en chef étant arrivé à Selouan avec les arrière-gardes et tous les mouvements étant à peu près achevés, les ordres ci-après furent donnés pour le stationnement : division de chasseurs, au nord (rive gauche),

(1) Bataillons de Figueras et de Chiclana.

(2) Section légère de sapeurs (du 3e régiment) sous les ordres du commandant Navarro, ayant suivi l'avant-garde de la brigade Morales.

(3) Chef d'état-major du corps expéditionnaire.

1re division, au sud (rive droite) de l'oued Selouan, chacune d'elles assurant le service de sûreté de son secteur; la Casbah, — entièrement ruinée et dévastée, — réservée aux quartiers généraux, état-majors et services; dans une tour d'angle, la plus élevée (au sud-est), la station héliographique, correspondante aux stations de la Restinga (par où fut transmise l'annonce de l'occupation de Selouan), de Taouima et de l'Atalayoun, — celle de Nador étant masquée par le mont Afra.

L'opération n'avait coûté aux Espagnols que des pertes insignifiantes (3 soldats blessés) et les Marocains paraissaient profondément découragés, à en juger par l'absence presque complète de résistance. Les hameaux, entourés de jardins, qui bordent, à l'ouest, au sud et à l'est, le plateau où campaient (jusque vers la fin de 1908), les *mahallas* du Prétendant, avaient été trouvés entièrement évacués; mais cet abandon était évidemment récent, car on y rencontra des légumes et des fruits en abondance et d'assez nombreux silos remplis de grains (1).

Vers la fin de la marche du 27 septembre le général Tovar avait marqué l'intention de faire occuper par la troupe de flanc-garde de sa division les plus méridionaux des *ballons* (mamelons arrondis) qui forment, dans la plaine de Selouan, les avant-monts du massif des Beni-bou-Ifrour; mais les ordres, tardivement reçus, n'avaient pu être exécutés. L'occupation de ces sommets, dénommés hauteurs des Ouled Hamou, celle aussi d'une éminence isolée, d'un plus fort relief, qui commande la partie sud-est du massif et qui est connue sous le nom de Kalb-el-Tor (tête du Taureau), furent ordonnées, le 27 au soir; les bataillons de Figueras et de Chiclana s'y établirent, le 28 au matin, couvrant ainsi, efficacement, les abords de la Casbah, dont les murailles délabrées étaient vraiement peu défendables et les campements, dont les défenses étaient encore à peine ébauchées. Au sud et à l'est, vis-à-vis du désert de Graret et du Djebel-Zaïo, un bataillon de la 1re division devait remplir

(1) Ainsi qu'on l'avait prévu, l'eau était courante et abondante, dans l'oued, mais trouble et d'un goût médiocre; 100 filtres demandés au dépôt de la Restinga et envoyés, dès le 28, y parèrent, promptement et assez efficacement.

(D'après un cliché communiqué par le *Nuevo Mundo* de Madrid)

Le général de Torcy adresse ses félicitations au général Marina, à l'entrée de la casbah (ruinée) de Selouan (27 septembre 1909)

la même mission, servant surtout de repli à la cavalerie, qui procéderait par de fréquentes sorties.

La nuit du 27 au 28 septembre fut absolument tranquille, autour de Selouan. Dans la matinée du 28, un convoi parti, le matin même, de la Secunda Caseta et qui avait atteint, sans difficultés, le camp de Nador, y trouva cinq escadrons envoyés de Selouan, qui l'amenèrent, le jour même, à destination, sans que l'ennemi eût rien tenté contre lui. Un second convoi parti de la Secunda Caseta, dans l'après-midi du 28, vint coucher, le même soir, sous la protection de la redoute de Nador et rejoignit, aussi heureusement, Selouan, le 29 au matin, avec la cavalerie envoyée à sa rencontre.

Le général Marina, arrivé, comme on sait, le 27, dans l'après-midi, à Selouan, avait laissé percer l'espoir que l'effet produit sur les partisans de la résistance par ses heureuses opérations, depuis le 20 septembre, se traduisît bientôt, en ouvertures de paix plus ou moins catégoriques. Les journées du 28 et du 29 septembre se passèrent, cependant, sans que rien se produisît qu'une attaque, à la vérité, peu grave et facilement repoussée par les chasseurs de Figueras, dirigée, dans la nuit du 28 au 29, contre le poste des Ouled Hamou.

On ne fut donc pas fort surpris de voir le général en chef se décider, brusquement, le soir du 29, à se porter, avec son état-major, sous l'escorte d'un escadron, au Kalb-el-Tor, pour y faire un tour d'horizon. En s'y rendant, le général avait prescrit de faire suivre la batterie de 75^{mm} rattachée (1) à la division Tovar et l'utilisa, séance tenante, pour faire exécuter, contre le marché du vendredi (Souk-el-Khemis) des Beni-bou-Ifrour, quelques salves ayant le caractère de tirs de repérage. L'état-major rentra ensuite à Selouan, accompagné par la batterie et suivi par le bataillon de Chiclana, que remplaçait, le soir même, sur la position, celui de Cataluna. C'était le prélude de l'opération du 30 septembre, dont l'importance relative exige qu'on

(1) Il s'agit de la batterie de campagne (du Creusot) de la brigade permanente de Melilla.

en parle avec détails, mais seulement, — pour respecter la chronologie et pour en rendre les circonstances plus intelligibles, — après avoir résumé divers incidents de quelque importance, politique ou militaire, qui s'étaient produits, les 28 et 29 septembre, au voisinage immédiat de Melilla.

Dans l'après-midi du 26 septembre, le commandant d'armes du camp de la Secunda Caseta avait fait connaître que quelques maraudeurs de sa garnison s'étant risqués, ce même jour (dimanche), à la recherche de fruits, — ou de femmes (1) — sur les pentes du ravin de Sidi-Moussa, les avaient trouvées entièrement vides d'indigènes et que deux ou trois d'entre eux avaient pu ainsi s'élever, sans être inquiétés, jusqu'à l'un des sommets du Gourougou. La même observation fut renouvelée le 27, — les occupants de ce secteur ayant évidemment, depuis le 25, reflué vers Nador et Selouan, — et un officier envoyé en reconnaissance ajouta qu'il avait pu constater la présence, dans les ravins, de nombreux cadavres espagnols, évidemment abandonnés là depuis les grands combats des dernières semaines de juillet, après lesquels tant d'hommes et même d'officiers avaient manqué à l'appel.

Saisi de ce rapport, le général de division Arison, gouverneur de la place, n'hésite pas à organiser, pour recueillir ces restes, une petite expédition. Dès l'aube du 28, accompagné d'un peloton de l'escadron de cavalerie de Melilla et de trois compagnies du bataillon de chasseurs de Las Navas, cet officier général gagne le Barranco del Lobo, déploie son escorte sur la rive droite de la trop célèbre gorge et constate, par lui-même, l'exactitude du compte rendu. Les cadavres, il est à peine besoin de le faire observer, sont odieusement mutilés, en particulier, ceux qu'on rencontre en se rapprochant de la Mozquita ; ces lamentables victimes de la férocité des Marocains sont au nombre de 108, dont 2 commandants, 4 capitaines, 3 lieutenants, etc. Recueillis avec respect, les cadavres sont, immédiatement, transportés par des

(1) Il s'est produit, dans cet ordre d'idées, autour des positions avancées, durant leur longue et énervante occupation, des attaques nombreuses et ayant eu, presque toujours, une terminaison fatale, contre des hommes que des prostituées marocaines, trop souvent accompagnées de bandits armés, attiraient dans les jardins.

fourgons au cimetière de la ville et inhumés, avec les honneurs militaires.

Dans la soirée précédente, d'autre part, était arrivée, à Melilla et dans les camps, la nouvelle de l'occupation de Selouan, que le général Sotomayor s'empressa de porter, le jour même, par une vibrante allocution (1), à la connaissance des troupes de la 2e division.

On eût pu croire, dans ces circonstances et par analogie avec ce qui se passait dans le défilé même du Gourougou, que les chefs de la résistance étant, soit découragés, soit retenus au sud du massif central par les opérations contre Selouan, les occupants du Souk-el-Had pussent compter sur une tranquillité au moins égale à celle dont ils n'avaient pas cessé de jouir depuis qu'ils s'y étaient installés, le 22 septembre. L'événement devait démentir ces prévisions et, à cette occasion, se pose le problème, assez intéressant, de savoir si, en s'attaquant, dans la nuit même qui suivit l'occupation de Selouan, à l'élément le plus important du groupe espagnol du Nord, les indigènes aient voulu parer à une action combinée de cette force avec les divisions du groupe sud, — ce qui les montrerait toujours préoccupés d'opérations, comme en juillet, — ou s'il s'agissait simplement d'une attaque non concertée, indiquant manque d'entente entre les deux principaux groupes de contingents : est et sud; ouest et nord.

Au Souk-el-Had, comme sur presque toutes les positions occupées autour de Melilla, les Espagnols, suivant une tradition vieillie, qui déjà fut, à bon droit, critiquée pendant la campagne de 1859-1860, avaient perdu de vue l'un des principes essentiels du service de sûreté en station, tel du moins que nous le pratiquons, en négligeant d'organiser la *Surveillance*, pour ne s'occuper sérieusement que de la *Résistance*. C'est ainsi, pour ce qui concerne la 2e division, que, tenant, par six ou sept camps

(1) Il ne paraît pas que les chefs de l'armée espagnole usent aussi couramment que nous, des ordres du jour, pour les communications à leurs troupes. Ils y substituent volontiers des allocutions, — dont la célèbre harangue du général Prim reste un intéressant modèle, — qui établissent une communication plus directe entre eux et leurs soldats, mais qui ont, par contre, les défauts des improvisations, celui, entre autres, de prêter aux exagérations.

défensifs ou redoutes, le plateau allongé qui court entre les ravins du rio de Oro et du Barranco de Ferkhana, — où ils semblaient, à la vérité, assez peu exposés aux surprises, — ils avaient négligé de pousser aucun poste avancé sur les berges extérieures de ces ravins, tant au sud, vis-à-vis du Gourougou, que sur la rive nord, laissée presque entièrement découverte, depuis le 24 septembre, par le départ de la division Tovar. Le fait n'avait pas dû échapper à l'observation aiguë des indigènes, car c'est exactement sur les deux points où les postes en question eûssent dû être établis que se manifesta l'attaque (1).

La longue arête, orientée O. 10° N, où la 2e division était stationnée (à peu près dans son ordre de marche), depuis l'opération du 22 septembre, se divise, en venant de l'ouest, où elle plonge, presque à pic, sur un élargissement de la vallée, en trois secteurs distincts, savoir : le plateau ovale, de 150 à 160 mètres d'altitude, qui est proprement le Souk-el-Had, où s'arrêta la brigade d'avant-garde (général Ayala), répartie en deux camps défensifs complétés par deux postes de flanquement et par un poste de liaison; puis, à environ 2 kilomètres plus à l'est et séparé du premier plateau par une longue ondulation, le mamelon arrondi, dénommé Hayara Manu, où s'était établi le gros de la colonne (quartiers généraux de la division et de la 2e brigade, infanterie, cavalerie, services, etc.) ; enfin, une petite croupe intermédiaire entre ce camp et les villages des Ferkhana, connue sous le nom de N'ala, qu'avait occupée le bataillon d'arrière-garde. Quant à l'artillerie, elle était répartie entre les divers ouvrages.

L'action commença, dans la nuit du 27 au 28 septembre, vers 1h 30 du matin, par une fusillade ayant pour point de départ les berges extérieures des deux ravins, à hauteur des camps de la brigade Ayala. D'abord plus active, au nord, elle s'étendit et se renforça, peu à peu, sur les deux bords, au point de devenir, partout, très intense, vers 2h 30 du matin.

(1) Nos voisins auraient pu, cependant, tirer un utile enseignement d'un des récents incidents de notre campagne du Haut-Guir et se rappeler de quelle importance avait été, pour la sauvegarde de Bou-Denib, — dont la garnison, investie par des forces supérieures, attendait la délivrance que lui apportait la colonne du colonel Alix, — l'installation d'un poste détaché, sur la rive de l'oued opposée au Ksar, et son héroïque défense.

Dès qu'elles avaient été réveillées par la fusillade, les troupes avaient pris leurs postes de combat, sans tirer; mais les Marocains, dont le feu était dirigé contre les camps, assez visibles dans la nuit claire, ayant fait parmi les soldats quelques victimes, il devint presque impossible d'empêcher ceux-ci de répondre. Pour discipliner le feu, on employa de préférence le tir par salves, sans pouvoir se faire beaucoup d'illusions sur les résultats d'un tir à grande portée (1.000 à 1.200 mètres), dirigé sur des lueurs essentiellement fugitives et mobiles.

Ce combat de feux, qui coûta promptement aux Espagnols 3 morts et 5 ou 6 blessés, durait depuis deux heures environ et l'approche du jour permettait d'en espérer bientôt la fin, quand, un peu avant l'aurore, des assaillants, assez nombreux, descendus jusqu'au fond du ravin par les anfractuosités de la falaise, entreprirent de gravir les berges opposées et y réussirent. Atteignant les sommets, ils bousculent quelques sentinelles (ou petites patrouilles fixes) qui bordent la crête militaire et, se glissant, avec une rare audace, entre les campements, essaient d'y pénétrer de vive force.

Une circonstance qui n'a pas dû, non plus, échapper aux Marocains et qui explique leur tentative, les favorise. Ne trouvant pas, sur ce plateau, les cailloux roulés dont ils construisent ordinairement leurs parapets et leurs traverses, les Espagnols se sont bornés, — tant ils se croient en sécurité — à élever de petits retranchements en tuf, d'un relief peu accusé, couverts par de simples réseaux de fil de fer. A cette circonstance particulière et à ce moment, si émotionnant, de l'action correspond un épisode, hautement honorable, pour l'armée espagnole, qui rappelle, en quelque mesure, le glorieux sacrifice du chevalier d'Assas et dont un rapport officiel a résumé, comme il suit, les circonstances.

Le caporal Luis Noval Terros, du régiment d'infanterie du Prince, étant de ronde, en dehors des ouvrages, sur la droite des campements, dans la nuit du 27 au 28 septembre, voit les sentinelles extérieures attaquées, inopinément, par des Marocains beaucoup plus nombreux et rejetées vers les retranchements. Lui-même recule, tout en se défendant, vers un réseau de fil de fer et s'y heurte, dans l'obscurité, à un autre groupe d'indigènes,

qui, se disant Espagnols, réclament l'arrêt du feu. Noval n'hésite pas à se découvrir, en les démentant à haute voix et en encourageant ses compatriotes à tirer, — ce qu'ils font aussitôt. Au jour, le corps de ce généreux soldat fut trouvé percé de balles, à côté des cadavres de deux indigènes; il tenait, serré sur sa poitrine, son fusil, dont le couteau-baïonnette était ensanglanté. Ajoutons que, par application des dispositions de la loi du 18 mai 1862, S. M. le Roi a conféré, par décret spécial et à titre posthume, au caporal Noval la croix de saint Ferdinand, qui n'est attribuée qu'en récompense d'actes dûment établis d'héroïsme militaire, avec jouissance, pour ses parents, de la pension viagère de 400 pesetas (environ 360 francs) attribuée aux détenteurs de cette exceptionnelle distinction.

L'aurore vint, enfin, arrêter cette lutte sauvage, qui s'était étendue à d'autres parties du plateau, notamment à l'ouvrage intermédiaire de N'ala (arrière-garde), où plusieurs Marocains se firent tuer sur les retranchements. Les assaillants disparurent, alors, selon l'usage, comme par enchantement, dégringolant les pentes avec une agilité prodigieuse, mais pour revenir à leurs emplacements primitifs, sur les berges opposées, d'où ils ne purent être délogés que par l'artillerie, entrée en scène, avec le jour.

C'eût été la fin de l'affaire, si un ordre, malencontreux, quoique peut-être justifiable en théorie, n'avait inutilement jeté, à ce moment, sous les balles des derniers assaillants, demeurés embusqués à la crête des ravins, un petit détachement de découverte, qui subit, en un instant, des pertes relativement très sensibles; l'officier supérieur qui le commandait (1), un sergent et deux soldats y furent tués, en effet, et une quinzaine d'hommes y furent blessés. Au total, cette affaire, doublement inopinée, avait coûté à la 2e division : un commandant, 1 sergent et 10 soldats tués, 1 capitaine, 2 sergents et 22 soldats blessés. Les auteurs de l'agression, d'après les renseignements, assez vraisemblables, fournis par les *confidents*, auraient été 200 ou 300 Rifains, de la tribu des Beni-Uria-

(1) Le commandant Alvaro Gonzalès, du régiment du Prince.

guel (1) (ceux mêmes qu'on a vus s'attaquer, avec succès, le 23 juillet, à la petite colonne du colonel Cabrera) et quelques centaines d'indigènes des Beni-Saïd et de réfractaires des Beni-Sicar.

Cependant, le calme absolu dans lequel s'étaient faites, le 28 septembre, la recherche et la translation des restes des disparus du 23 et du 27 juillet, sans doute aussi ce qu'on avait appris de l'ascension si facilement faite, le 26, par quelques soldats, sur les crêtes voisines du camp de la Secunda Caseta, avait donné à penser à l'état-major du gouvernement militaire de Melilla que la circonstance pourrait être exceptionnellement favorable pour mener à bien une occupation brusquée du Gourougou.

Depuis deux mois et demi environ qu'il avait servi, sans interruption, de point d'appui à la résistance invaincue des Marocains, le célèbre massif avait acquis dans l'opinion une sorte de personnalité, hostile à l'Espagne et il semblait qu'il fût directement en cause dans le long duel engagé entre le corps expéditionnaire et ses occupants indigènes. Saisir l'occasion qui semblait s'offrir de le gravir et de s'y installer à demeure devait paraître d'autant plus tentant qu'on pouvait croire, si on réussissait, finir, d'un seul coup, la campagne, en éteignant définitivement ce redoutable foyer d'incendie. Ce sont, évidemment, ces considérations, d'une psychologie à peine consciente doublée d'une erreur topographique qui faisait prendre le Gourougou pour une sorte de pain de sucre à une ou deux têtes (2), qu'on tiendrait tout entier, quand on en aurait couronné le sommet, qui décidèrent le général Arison à tenter l'aventure, en l'absence, sinon sans l'avis, du général Marina.

Les ordres furent, à cet effet, donnés le 28 au soir et, — preuve de confiance assez caractéristique et d'ailleurs, justifiée, — furent communiqués implicitement aux indigènes amis, qu'on désirait associer à l'entreprise; ceux-ci, en effet, furent réunis au fort de Camellos, où on leur distribua d'anciens fusils (Re-

(1) Tribu du Rif central, voisine d'Alhucemas.

(2) Les pics de Besbel et de Kolla, qui encadrent la gorge du Loup.

mington), avec cinquante cartouches par arme et conduits à l'Hippodrome, où se fit, le 29 septembre, dès 3 heures du matin, le rassemblement préliminaire à l'opération. Les détachements appelés à marcher à cette occasion appartenaient aux bataillons de chasseurs de Las Navas (1re brigade), Tarifa (2e brigade), Alba de Tormès et Barcelone (3e brigade) et aux corps de toutes armes de la brigade permanente de Melilla.

Trois colonnes mobiles et une réserve générale étaient constituées, savoir : le lieutenant-colonel Aizpuru (1) commanderait la colonne de droite, qu'accompagneraient le général gouverneur et son état-major; la colonne du centre marcherait sous les ordres du colonel Primo di Rivera (2); celle de gauche serait sous le commandement du colonel Axo (3); enfin, le général del Réal commanderait, à titre de réserve générale, l'ensemble des troupes disponibles dans la place, représentées, au Zocco, par le bataillon de chasseurs de Tarifa et pourvoirait aux circonstances.

La composition donnée à ces colonnes et les itinéraires assignés à chacune d'elles furent, d'autre part, les suivants :

La colonne de gauche (colonel Axo), forte d'un peloton de cavalerie et de quatre compagnies du régiment d'Afrique, s'élèverait par la droite de la gorge de Sidi-Moussa, ayant pour objectif le pic de Kolla (altitude approximative 900 mètres);

La colonne du centre (colonel Primo di Rivera), comprenant cinq ou six compagnies du régiment de Melilla et un groupe de mitrailleuses, aborderait directement, en passant par le Lavadero et par le glacis qui fut le théâtre principal du combat du 27 juillet, la crête couronnée par le hameau (au sud de la cote 280) vulgairement connu sous le nom de *Casino* parce qu'il avait servi souvent de lieu de réunion et de poste d'observation pour les chefs de la résistance;

La colonne de droite, enfin (général Arison, assisté du lieutenant-colonel Aizpuru), se composant du groupe des auxiliaires indigènes, de la brigade disciplinaire, du bataillon de Las Navas et d'une section d'artillerie de montagne, passerait par la Mozquita,

(1) De la brigade disciplinaire.

(2) Du régiment de Melilla.

(3) Du régiment d'Afrique.

d'où certains de ses éléments feraient l'ascension du pic de Besbel (cote approximative 950 mètres).

Le mouvement, commencé à 4 heures du matin, ne rencontra, dans toute sa première partie, aucune opposition. La colonne de droite, malgré de grandes difficultés de terrain à partir de la Mozquita, atteignit, vers 7h 30 du matin, par son avant-garde, composée du *goum*, de la brigade disciplinaire et d'une compagnie de Las Navas, son objectif de Besbel, — en face duquel se détachait nettement, au sud, la *Koubba*, souvent nommée, mais rarement vue, de Si-Ahmed-el-Hadj, — ayant laissé deux autres compagnies, avec la section de montagne, en surveillance sur un palier inférieur et la dernière compagnie du bataillon, en repli, à la Mozquita.

Peu après, la colonne Axo couronnait de même le pic de Kolla, tandis que la colonne intermédiaire du colonel Primo di Rivera s'établissait, en réserve, sur la crête d'Aït-Aixa, en se gardant solidement, sur l'arête du *Gorro Frigio*, par laquelle cette crête communique avec le pic de Kolla.

En exécution d'ordres évidemment donnés d'avance, le drapeau espagnol fut hissé, presque simultanément, sur les deux pics, pendant que les tambours et clairons des détachements battaient et sonnaient aux champs et au milieu des acclamations de la troupe.

L'apparition du drapeau national sur les plus hauts sommets de la montagne, distinguée facilement de la ville, provoqua, dans Melilla, une grande manifestation de joie populaire, à laquelle les autorités locales s'associèrent, en ordonnant aussitôt que des salves fussent tirées par les navires en rade et par les forts, que les postes et piquets rendissent les honneurs et en faisant de cette journée même un jour de fête nationale.

L'enthousiasme ne fut guère moins vif, dans les postes avancés et dans les camps, où la nouvelle avait été télégraphiée aussitôt, ainsi qu'en Espagne, où elle fut, de même, chaleureusement accueillie.

En fait, l'opération, bien préparée et exécutée avec une promptitude et une décision assez rares, avait été heureuse et les Espagnols étaient en droit de la considérer comme un succès. Cependant, le fait d'avoir (sans y rencontrer d'opposition) hissé le

drapeau, à 900 ou 1.000 mètres d'altitude, dans le Gourougou, ne représentait, ni la prise effective de possession du massif, ni, par suite, la fin de la résistance des indigènes.

Lorsque, en effet, on avait atteint les deux pics précités, après des efforts exceptionnels, on s'était trouvé sur de très étroites plates-formes rocheuses, à peine assez larges pour planter une ou deux tentes à côté de la hampe du drapeau, battues à tous les vents, sans eau et sans bois et, en réalité, aussi inhabitables qu'indéfendables. Mais, surtout, on avait constaté que la montagne, au lieu d'être le cône unique que certains avaient rêvé, était formée d'une série de plissements, parallèles à la crête orientale, que l'on tenait seule, que ces plissements portaient eux-mêmes d'autres pics, d'un relief comparable au Besbel et au Kolla (on en compta au moins six) et que, de ces derniers sommets, — si hauts qu'ils fussent, — on n'apercevait, ni la côte ouest de la presqu'île, ni même la mer, preuve évidente que la crête orientale en était séparée par tout un massif et que l'occupation permanente des pics visités, — si tant est qu'elle fût matériellement possible, — ne représenterait, militairement, que des difficultés énormes, sans aucun avantage correspondant.

Avec une justesse de jugement et une décision qui lui font honneur, le général gouverneur n'hésita pas, au risque de déplaire en heurtant le préjugé populaire, à décider qu'il ne serait laissé sur les deux pics, ni drapeau, ni garde et qu'on se bornerait à occuper solidement la crête d'Aït-Aixa, intermédiaire entre les barrancos d'El-Lobo et de Sidi-Moussa. L'exécution suivit immédiatement et, séance tenante, fut entreprise sur cette crête, par la compagnie locale du génie, sous la direction intelligente et énergique du commandant du régiment de Melilla, — désigné pour en exercer le commandement provisoire, — la construction d'une grande redoute et celle de deux postes défensifs détachés, pour l'armement desquels furent, tout d'abord, mis à sa disposition, la section d'artillerie de montagne et le groupe de mitrailleuses.

L'exécution de ce qui précède avait occupé la plus grande partie de la matinée, jusque-là parfaitement tranquille. Vers 10h 30 du matin, cependant, un feu était apparu sur une hauteur voisine du pic de Besbel, feu de signal, évidemment, car,

une demi-heure après environ, un groupe nombreux de montagnards des Beni-Uriaguel et des Beni-Sicar, — c'est-à-dire ceux mêmes qui avaient, la nuit précédente, livré aux troupes de la 2e division le rude assaut raconté plus haut, — couronnaient les crêtes et ouvraient le feu contre l'avant-garde de la colonne de droite, encore engagée sur les sentiers de chèvre conduisant au Besbel.

On sait que cette avant-garde se composait, avec deux compagnies de la brigade disciplinaire et de chasseurs de Las Navas, du peloton des auxiliaires indigènes. En réponse à l'attaque de leurs compatriotes, ceux-ci n'hésitèrent pas à s'engager contre eux dans un combat de feux très vif, dont les compagnies européennes eurent quelque peine à les dégager, lorsque arriva l'ordre de rompre cet engagement, devenu sans objet, par le fait de l'abandon décidé des deux pics. La retraite se fit ensuite, en assez bon ordre, sur la Mozquita, d'où les indigènes regagnèrent leur campement, au voisinage de Sidi-Auriach. Cette affaire, — qui représentait pour eux un début, — leur avait coûté trois morts et deux blessés; les morts, abandonnés sur le terrain, au cours de la retraite, furent relevés, le lendemain, — sans mutilation. Les compagnies des disciplinaires et de Las Navas avaient eu, d'autre part, quatre ou cinq blessés.

Le général Arison et le colonel Axo, qui s'étaient réunis, sur la crête d'Aït-Aixa, au colonel Primo di Rivera, voyant bientôt le calme rétabli, rallièrent l'Hippodrome et la ville.

Le résultat définitif de l'expédition, réduit à l'occupation de la crête d'Aït-Aixa, — à l'exclusion de celle de la Mozquita, qu'il eût été, cependant, aussi facile et aussi bon de conserver également, — n'avait, évidemment, ni l'ampleur historique, ni l'importance effective que devait y attribuer l'opinion de l'Espagne et celle même du corps expéditionnaire. Après comme avant, le Gourougou restait, en effet, à peu près aussi difficile à pénétrer et à réduire; mais les indigènes cessaient, du moins, de pouvoir en déboucher à leur guise dans la plaine des Beni-Ensar et les Espagnols se voyaient, par suite, libérés de la préoccupation qui n'avait cessé, de ce chef, de peser sur eux, depuis le mois de juillet. C'était, en réalité — et obtenu presque sans pertes — un avantage incontestable, qui s'ajoutait aux succès presque inin-

terrompus des jours précédents et un nouveau pas dans la voie de la pacification, que tout faisait pressentir, désormais, inévitable et prochaine.

C'est à Selouan, où il était arrivé, avec les troupes, dans l'après-midi du 27 septembre, que le général Marina apprit, le 29, par voie héliographique (1), « l'occupation du Gourougou ». On ne saurait guère douter, d'après ce qu'on sait de la portée excessive attribuée, partout, aux premiers jours, à cette trop vague formule, que l'événement ait été considéré, au quartier général espagnol, non pas seulement comme un intéressant et heureux épisode de la campagne, mais comme un succès militaire décisif, — qu'il n'était pas.

Disposé, comme il l'était déjà, non sans raison, à croire les chefs de la harka tellement discrédités par leurs échecs des 20 et 22 septembre, sur les deux rives du rio de Oro et par leur impuissance à rien tenter de sérieux, les 25 et 27 septembre, pour empêcher l'occupation de Nador et de Selouan, que la continuation de la lutte leur fût devenue fort difficile, le général dut, certainement, penser que ses adversaires venaient de perdre leur dernière chance, en perdant la forteresse naturelle qui faisait, depuis deux mois et demi, la véritable force de leur résistance et tombaient, en quelque sorte, à sa merci.

Si, dans ces circonstances, les indigènes, — qu'on savait s'être repliés, assez nombreux, avec familles et troupeaux, dans le massif des Beni-bou-Ifrour, où les ressources devaient se faire rares, — tardaient à manifester publiquement les intentions pacifiques dont on avait lieu de croire la plupart d'entre eux animés, ce ne pouvait être que sous l'influence d'une sorte de respect humain, d'un sentiment d'hésitation, d'ailleurs légitime, à s'avouer vaincus sans avoir suffisamment combattu. Pour les décider à accepter l'inévitable, il suffirait, sans doute, d'exercer sur eux une pression, qui serait d'autant plus efficace qu'elle se produirait plus prompte et avec un appareil militaire plus complet.

---

(1) Ce n'est que plus tard (5 octobre) que la Casbah de Selouan fut reliée par le télégraphe sans fil à la place et à la rade de Melilla.

Bien que basée sur une hypothèse douteuse, — celle de l'effet produit sur les Marocains par l'ascension, en quelque sorte accidentelle, de deux des pics du Gourougou, — l'idée qu'il fallût, sans tarder, peser sur les Marocains pour achever de briser leur faculté de résistance, toujours limitée et qu'on sentait faiblir, s'inspirait d'une saine doctrine militaire et ne peut qu'être louée. Mais, là s'arrête l'approbation, car on verra bientôt que le résultat de l'opération, combinée, de façon ou d'autre, en vue de hâter la soumission des indigènes, fut, au contraire, de ranimer leur ardeur et de réveiller leurs espérances et il faudra bien reconnaître que la faute en revient aux conditions dans lesquelles elle fut exécutée.

Cette dernière observation ne pouvant être utilement commentée que quand elle aura été éclairée de la lumière des faits, on se contentera d'avoir, pour le moment, posé le problème et on passera, sans autre préambule, au récit du combat du 30 septembre. Toutefois, en vue d'éviter un déplacement, même apparent, des responsabilités, on croit devoir, immédiatement, ajouter qu'en parlant d'exécution fautive, on n'entend pas mettre en cause le commandement subordonné, ni surtout les troupes, — qui semblent bien avoir fait, ici, tout leur devoir — et que cette critique vise spécialement l'interprétation donnée par l'autorité supérieure à ses propres intentions et les ordres par lesquels elle les a traduites.

On sait déjà que le général Marina avait préludé à l'action du 30 septembre en se décidant, inopinément, dans l'après-midi du 29, — peu après la réception de la nouvelle de l'occupation du Gourougou, — à aller étudier, du sommet du Kalb-el-Tor (ou Bou-Guen-Zein), occupé par le bataillon de Chiclana, le terrain de son opération éventuelle. On sait aussi qu'il avait profité de cette sortie pour faire repérer par la batterie de 75^{mm}, à tir rapide, de la division de chasseurs (1), quelques-uns des points militaires intéressants du panorama, fort confus, qui s'y déploya

(1) Il s'agit de la batterie de campagne (du Creusot), rattachée à la brigade permanente de Melilla pour les combats des 20 et 22 septembre, qui avait été, au départ de Melilla, le 26, mise à la disposition du général Tovar, pour la marche sur Nador et les opérations autour de Selouan.

devant lui. C'est au cours de cette reconnaissance, prolongée jusqu'à la chute du jour et où l'accompagnaient le général Tovar et ses principaux chefs de service, que le général Marina annonça l'intention d'agir, immédiatement, contre les Marocains, établis défensivement (à ce qu'on croyait savoir) dans le massif des Beni-bou-Ifrour; et c'est immédiatement après le retour au camp que furent élaborés et notifiés les ordres de mouvement.

Quelqu'ait été le but réellement poursuivi par le général commandant en chef, dans cette opération, — qu'on a qualifiée, depuis, de Reconnaissance Offensive, comme il arrive pour toute action de guerre mal définie, dont les résultats ont été douteux, sinon mauvais, — elle tendait, nécessairement, à inciter les Marocains à sortir de la passivité où ils se renfermaient depuis le combat du 20 septembre, à montrer leurs forces et à permettre de juger de leurs intentions et de leurs dispositions. Quant aux mesures d'exécution prescrites, elles peuvent, à peu près, se résumer comme il suit :

Zone d'opérations : le secteur compris entre les deux pistes conduisant de Selouan à Nador, par la plaine, et de Selouan à Youksen, par le Souk-el-Khemis des Beni-bou-Ifrour (distant de 7 à 8 kilomètres).

Exécution : assurée par tous les éléments disponibles de la division de chasseurs [6 bataillons (1), 3 escadrons (2), 4 batteries de montagne, 1 batterie de campagne de 75^{mm} (3), 2 compagnies du génie (4) et les services divisionnaires], sous le commandement du général de division Tovar, appuyés par un détachement de la 1re division, fort de 3 bataillons (5), 1 batterie de campagne de 75^{mm} (6) et 2 escadrons (7); au total : 9 bataillons,

---

(1) Les bataillons de chasseurs de Madrid, de Figueras et de Llerena (de la 1re brigade), et ceux de Cataluna, Ciudad Rodrigo et Chiclana (de la 2e).

(2) Les deux escadrons d'Alphonse XII et de Lusitania, avec un escadron du régiment de Hussards de la Princesse.

(3) La batterie à tir rapide (du Creusot), de la brigade permanente de Melilla.

(4) Une compagnie de sapeurs et une compagnie de télégraphistes du 3e régiment.

(5) Un bataillon du régiment de Léon et deux bataillons du régiment de Wad Ras.

(6) Une batterie à tir rapide (du Creusot), du groupe monté de la 1re division.

(7) Les deux escadrons divisionnaires de la 1re division (du régiment de Marie-Christine).

5 escadrons, 6 batteries, 2 compagnies du génie et les services correspondants.

A ces ordres, il aurait été ajouté, — ce qu'on croirait difficilement, si l'assertion ne venait de bonne source, — que le mouvement ne devrait pas dépasser le Souk-el-Khemis (qui ne serait même occupé que si l'ordre en était expressément donné) et que, de toute façon, la retraite commencerait à 2 heures du soir.

Il est, en tous cas, notoire (ce qui confirme, dans une certaine mesure, les dispositions dont il vient d'être parlé), que l'ordre fut explicitement donné de ne faire emporter par la troupe qu'un repas froid (1), — le repas du soir devant être pris, au camp, au retour de l'opération, — ce dont les chefs de corps s'autorisèrent pour y laisser, outre les cuisiniers, les ordonnances et autres employés et ce qui eut pour effet immédiat d'abaisser les effectifs à 115 ou 120 hommes, au maximum, par compagnie d'infanterie et à 80 sabres environ, par escadron (2).

Les mesures d'exécution comportaient, d'autre part, pour le corps principal, l'ordre de se trouver rassemblé, le 30, à 7h 30 du matin, en avant des fronts ouest et nord de la casbah, réparti en trois échelons, savoir :

Avant-garde, sous les ordres du colonel Arraiz (3), comprenant les 2 escadrons d'Alphonse XII et de Lusitania, les 2 bataillons de chasseurs de Madrid et de Figueras (4), 1 batterie de montagne et la compagnie divisionnaire du génie;

Gros, ayant pour chef immédiat le général Morales : 2 bataillons de chasseurs, 2 batteries de montagne, 1 batterie de cam-

---

(1) Les troupes partirent, ayant pris seulement le café, et la plupart de celles qui furent engagées rentrèrent, à la tombée du jour, sans avoir rien mangé de plus.

(2) Ce qui revient à dire que l'effectif des troupes ayant pris part à l'opération n'atteignit pas 6.000 hommes.

(3) Le colonel d'infanterie Arraiz de Condareno, ancien chef du secrétariat particulier du général Linarès, ministre de la guerre, appelé à commander le régiment de Savoie, était débarqué à Melilla, le 28 septembre et avait pris officiellement son commandement, le matin du 29.

(4) Le bataillon de Figueras, qui stationnait, depuis le 28, sur les trois mamelons qui constituent la position des Ouled-Hamou — entre les deux pistes qui conduisent de Selouan à Youksen et à Nador — fut relevé, le 30 au matin, par le 1er bataillon du régiment de Léon (1re division) et suivit le mouvement du bataillon de chasseurs de Madrid, qui tenait la tête d'avant-garde.

pagne de 75mm, la compagnie de sapeurs télégraphistes du génie (1) et les divers services de la division;

Arrière-garde, commandée par le général Alfau : 1 escadron de Hussards de la Princesse, 2 bataillons de chasseurs et 1 batterie de montagne.

Quant au détachement, qui avait mission d'appuyer, éventuellement, la colonne et d'assurer sa liaison avec la casbah, — dont la garde restait confiée au général de division Orozco, avec 4 bataillons d'infanterie, restés seuls disponibles, — il était placé sous les ordres du général Diez-Vicarios (2), successeur du général San Martin dans le commandement de la 2e brigade de la 1re division. Établi, à l'heure où se rassemblerait le corps principal, sur une petite éminence située à 1 kilomètre environ, dans l'ouest, il couvrirait, d'abord, le rassemblement et la rupture des échelons successifs de la colonne contre toute surprise se produisant sur ce flanc et demeurerait, ensuite, à la disposition du commandement.

L'action du 30 septembre, fort confuse et que les récits, peu nombreux, qui en ont été donnés n'ont guère contribué à éclaircir, se divise en deux phases principales, séparées par un temps d'arrêt prolongé : la marche en avant, relativement facile, rapide et peu onéreuse, jusqu'aux abords du Souk-el-Khemis; la retraite sur Selouan, lente, longue, pénible et ayant entraîné des pertes très importantes, eu égard à l'effectif engagé et aux résultats.

C'est à 8 heures du matin que s'ouvre proprement la première phase, par le signal de la marche, que donne le clairon du général de division. L'avant-garde, couverte par la cavalerie divisionnaire et précédant le gros d'environ 500 mètres, s'engage immédiatement, — le bataillon des chasseurs de Madrid en tête, — sur le chemin conduisant de Selouan à Youksen, par le Souk-el-Khemis. Cette piste, qui laisse à gauche le Kalb-

---

(1) Cette compagnie, fractionnée en conséquence, assura également, au Kalb-el-Tor, les communications du général Marina avec le général Tovar et avec Selouan.

(2) Le général Diez-Vicarios, qui devait être tué glorieusement au cours de cette journée, débarqué à Melilla, le 28 septembre et parti, le jour même, pour Selouan, y avait pris, le 29 au matin, dans les formes réglementaires, le commandement de sa brigade.

el-Tor, — adopté par le général Marina comme poste personnel d'observation, — et qui passe au pied de la position des Ouled-Hamou (l'un et l'autre occupés par un bataillon et par l'une des deux batteries à tir rapide restées disponibles) (1), remonte, en pente douce, une gorge, d'abord peu profonde et assez large, que bordent une série de petites agglomérations, uniformément entourées de fortes haies de figuiers épineux.

La cavalerie, qui assure, avec son excellente méthode et sa correction ordinaires, le service de sûreté rapprochée, les fouille soigneusement, sans y trouver personne. Néanmoins, certains indices ayant, paraît-il, fait pressentir la prochaine rencontre de l'ennemi, la batterie (de 75^{mm}) des Ouled-Hamou ouvre, en avant du front de marche, un feu, par salves espacées, sous la protection duquel se déploie le bataillon tête d'avant-garde, tandis que la cavalerie s'élève sur les flancs, cherchant l'ennemi, encore invisible.

Bien qu'il ne rencontre pas d'opposition, le mouvement en avant se poursuit, lentement, selon l'usage, par bonds successifs des *guérillas*, jusque vers 9^{h} 30 du matin, où commence, sur le flanc gauche, une fusillade qui devient, bientôt, assez active. Pendant que la tête d'avant-garde s'arrête pour y répondre, la batterie à tir rapide du Kalb-el-Tor ouvre le feu, à son tour, flanquant, d'abord, par ses projectiles, la gauche de la colonne, puis, allongeant son tir, canonne la lisière de diverses constructions groupées en avant du Souk-el-Khemis et qu'on a lieu de croire occupées.

L'ennemi, néanmoins, continue de se renforcer, en avant et sur les flancs, tout en demeurant plus nombreux à gauche. Afin de mieux le contrebattre et pour gagner un emplacement de tir plus favorable, la batterie de montagne de l'avant-garde s'élève sur les pentes à l'est de la ligne de marche, où elle est suivie par la batterie de campagne (de 75^{mm}) du gros, qui surmonte brillamment les difficultés de la montagne. En raison, peut-être, de cette circonstance, le combat augmente d'intensité, de ce côté,

(1) Les quatre batteries de campagne de 75^{mm} (du Creusot), du corps mobile, se trouvèrent ainsi engagées, ainsi que quatre des batteries de montagne amenées à Selouan, ce qui, pour l'opération du 30 septembre, donne une proportion d'artillerie égale ou même supérieure à cinq pièces par 1.000 hommes.

où les Marocains affluent, maintenant, assez actifs et assez nombreux pour donner à penser qu'ils manœuvrent en vue de déborder la première ligne.

Le général Tovar, à qui cette menace n'échappe pas, fait ralentir le mouvement des bataillons de l'avant-garde, envoie l'ordre à la cavalerie de démasquer le front pour se maintenir en arrière, à sa disposition et fait avancer vers la droite un bataillon du gros, suivi bientôt d'un autre bataillon.

De ce côté, la crête secondaire qu'occupe la droite de la ligne d'attaque est dominée, à petite portée de fusil, par un double sommet rocheux, qu'il paraît impossible de laisser en la possession de l'ennemi. Le bataillon de Chiclana reçoit la mission de s'en emparer et s'y porte avec entrain; pourtant, l'attaque dirigée contre la hauteur la plus proche réussit seule, l'ennemi demeurant maître de la plus éloignée.

Au centre et à gauche, la progression a, cependant, continué, bien que lentement. A 11 heures, la ligne d'attaque forme un arc de cercle, d'un développement relativement considérable, dont le milieu n'est pas éloigné de plus d'un kilomètre du Souk-el-Khemis, où l'ennemi se montre, assez nombreux. Dans une action normale, s'emparer de ce point d'appui, — ce qui ne saurait être fort difficile, avec la supériorité que donne à la colonne sa nombreuse artillerie et ce qui paraît avoir été, alors, envisagé par le général de division, — semblerait d'autant plus opportun qu'on dégagerait les flancs du corps principal, en s'établissant ainsi sur les communications des Marocains.

Sentant le besoin d'agir, mais ne se croyant pas, sans doute, autorisé à ordonner cette attaque, qui peut coûter du monde, le général Tovar adopte la médiocre solution de pousser en avant sa cavalerie, préalablement rassemblée en seconde ligne. Sous le commandement du lieutenant-colonel Cavalcanti, les escadrons se portent rapidement vers le Marché; mais ils se heurtent, sur les lisières, à un feu violent qui les arrête et ne réussissent, ni à pénétrer dans l'intérieur de l'agglomération, ni à la déborder. Du moins peuvent-ils se replier, dans un ordre relatif et en ramenant leurs blessés.

L'action, dès lors, semble paralysée et se borne à un interminable combat de feux, probablement peu efficace, en tout cas,

peu meurtrier pour les Espagnols, puisque, vers 1 heure du soir, après deux heures de cette fusillade, consécutive elle-même à la marche en avant, le total des blessés du corps espagnol ne dépasse pas 20. Mais les choses vont changer, et, malheureusement, pas à l'avantage du corps expéditionnaire.

Soit en exécution d'ordres donnés par le général Marina (1), qui voit, du haut du Kalb-el-Tor, affluer, de divers côtés, de nombreux renforts à l'ennemi, soit, ainsi que l'ont indiqué les comptes rendus, parce qu'il juge avoir « suffisamment reconnu la force et les positions de l'ennemi », le général Tovar donne alors (entre 1h 30 et 2 heures), l'ordre de commencer la retraite, sous la protection de l'arrière-garde (général Alfau), qui a pris position à cet effet. Mais les bataillons de l'avant-garde et du gros sont tellement engagés et sur un front si étendu, et l'ennemi se fait bientôt si pressant qu'il ne tarde pas à paraître indispensable de faire intervenir le détachement, pour permettre aux chasseurs et à l'artillerie de se dégager.

Le général Vicarios, mis, en conséquence, sous les ordres du général Tovar, laisse en repli ses escadrons et un bataillon et porte en avant, avec sa batterie de montagne, ses deux autres bataillons (de Wad Ras et de Léon), qu'il établit d'abord, en crochet défensif, à gauche de l'arrière-garde. Cette intervention, fort opportune, — car les forces marocaines grossissent à vue d'œil, par l'entrée en ligne de forts contingents (en partie montés) des Beni-bou-Yahi et des Beni-Sidel et, surtout, par l'arrivée d'une forte colonne de fantassins des Beni-bou-Gafar et des Beni-Uriaguel, — permet, enfin, de commencer, à peu près régulièrement, le mouvement rétrograde, par échelons, qu'a ordonné le général de division.

Les Marocains, qui semblent, en défendant leurs montagnes, avoir retrouvé tout l'élan des chaudes journées du mois de juillet, se ruent à l'attaque avec une ardeur qui n'exclut pas leur prudente tactique ordinaire, utilisant tous les couverts pour venir fusiller leurs adversaires à courte distance, faisant, quand le

(1) Durant toute la journée, le général Marina ne cessa pas d'être en liaison avec le général Tovar, par des messages héliographiques, régulièrement transmis par les sapeurs télégraphistes, dont, à cette occasion (comme en toute autre de la campagne), les services ont été fort appréciés.

terrain s'y prête, rouler sur eux pierres et rochers et ne reculant pas, à l'occasion, devant le corps-à-corps (1). On remarque, d'autre part, leur surprenante discipline de combat (2), leur obéissance à certains ordres généraux et leur aptitude aux mouvements d'ensemble. Mais ils n'ont plus affaire aux jeunes troupes, mobilisées de la veille, de la première période de guerre et les excellents bataillons de chasseurs (de Madrid, Figueras, Chiclana, Llerena, etc.) rivalisent de sang-froid avec l'artillerie, toujours si vigoureuse au combat, pour opposer aux attaques des indigènes l'attitude la plus résolue.

Ayant, durant ces longues semaines d'été, appris la guerre pratiquement, les troupes espagnoles ont, en particulier, compris le devoir de solidarité militaire qui interdit de laisser, ni prisonniers, ni trophées, aux mains de l'ennemi arabe, s'emploient, maintenant, avec énergie et presque toujours avec succès (3), à relever leurs blessés et leurs morts et s'attachent même, dans certains cas, à ramasser les armes et les munitions abandonnées sur le terrain. Les artilleurs ne se laissent pas davantage intimider par l'audace et l'acharnement de leurs adversaires et on cite plusieurs batteries comme s'étant, en quelque sorte, cramponnées au terrain, tirant à outrance, pour permettre la retraite de l'infanterie et vis-à-vis de qui il fallut user d'ordres répétés pour les faire se replier, quand l'ennemi les menaçait elles-mêmes de très près.

Cette lutte sauvage se prolongea longtemps, la rupture de certains échelons exigeant qu'elle fût préparée ou appuyée par de véritables retours offensifs et le mouvement de certains autres étant l'occasion de corps-à-corps acharnés, surtout lorsqu'il s'agissait d'enlever ou de dégager les corps de chefs ou de cama-

---

(1) Comme une preuve, intéressante, de l'ardeur de certains de ces corps-à-corps, on cite le cas de deux adversaires, — soldat espagnol et combattant indigène, — trouvés morts, dans une étreinte si étroite qu'on n'arriva à les séparer qu'à l'ambulance et en recourant à la force, sinon même à une amputation.

(2) Lorsque la colonne de fantassins venue du nord-ouest et qui marchait, au dire de tous les témoins oculaires, avec une régularité et une vitesse extrêmes, entra dans la zone des feux de l'artillerie, elle se déploya, presque instantanément, en une foule de petits groupes qui continuèrent le mouvement en avant, avec un ordre et une promptitude que dépasserait difficilement la meilleure infanterie européenne.

(3) On verra plus loin que le nombre des disparus du combat du 30 ne fut que de 9.

rades, tués ou blessés. Elle durait, sans faiblir, depuis plus de trois heures, quand, — vers 5h 15 du soir, — le général Vicarios, resté, de sa personne, avec l'échelon le plus avancé, pour s'occuper d'organiser la retraite du bataillon de Wad Ras, fut atteint, mortellement, d'une balle dans la poitrine (1). Le général Alfau, qui venait de traverser sa ligne, en se repliant lui-même et se trouvait à portée n'hésita pas à assumer aussitôt le commandement des deux troupes, et c'est ainsi qu'il lui appartint de conduire jusqu'au bout, dans des conditions qui lui font honneur, cette laborieuse retraite (2).

Sans nier le rôle important qu'y jouèrent les bataillons de chasseurs (3) et ceux des régiments de Wad Ras et de Léon, — ce dernier demeuré en extrême arrière-garde jusqu'au dernier moment et qui ne fut lui-même dégagé que par l'intervention de l'autre bataillon du même régiment, stationné aux Ouled-Hamou et mis, spontanément, en mouvement par le général Aguilera, — on doit reconnaître que c'est, en somme, l'artillerie qui coupa court à la prolongation de la poursuite, en empêchant les Marocains de déboucher en plaine. La rentrée des troupes dans leurs camps put s'opérer, par suite, avec plus d'ordre que ne semblaient le comporter les circonstances de la retraite et s'exécuta même avec un certain apparat militaire et au chant d'hymnes patriotiques.

La journée n'en avait pas moins été rude et les pertes relativement lourdes. Elles s'élevaient, en effet, à 4 officiers (1 général, 2 capitaines, 1 lieutenant) et 38 hommes de troupe tués, 1 officier

---

(1) Le général Vicarios, malgré l'imminence du péril, était demeuré à cheval, et c'est à cheval qu'il fut frappé — comme tant d'autres officiers espagnols, de haut grade, tués ou blessés pendant la campagne. Tout en pensant qu'il ait pu y avoir, chez eux, quelque exagération de point d'honneur à s'offrir ainsi pour cible à l'ennemi, il faut estimer hautement leur sacrifice — peut-être, d'ailleurs, rendu nécessaire, surtout dans les premiers combats, par l'obligation de prêcher d'exemple.

(2) Le Roi vient de récompenser la belle conduite, au combat du 30 septembre, des généraux Tovar, Morales et Alfau, en conférant à chacun d'eux la grand'croix de l'ordre militaire de Marie-Christine, — déjà précédemment obtenue par le général Marina.

(3) Parmi les récompenses, relativement nombreuses, accordées à l'occasion du combat du 30 septembre, figure la promotion au grade de colonel, à titre de récompense spéciale, des lieutenants-colonels Alvarez del Manzano (commandant du bataillon de Chiclana) et Burguete Lana (commandant du bataillon de Figueras), tous deux fort peu anciens de grade et, le second, très jeune d'âge.

supérieur, 15 officiers subalternes et 233 hommes de troupe blessés (1), plus, 1 officier et 8 hommes de troupe disparus (2), soit exactement *300 officiers et soldats mis hors de combat.* Tous les corps en avaient leur part; les pertes les plus sensibles portaient, cependant, plus particulièrement, sur certains bataillons de chasseurs (Figueras, 80; Cataluna, 50; Llerena et Chiclana, chacun 25 à 30), sur les bataillons du régiment de Wad Ras et sur l'artillerie (18).

Il n'a pas été possible, — le champ de bataille étant resté aux mains des Marocains, — de faire le décompte, même approximatif, de leurs pertes. On doit, cependant, penser (tout en rejetant les exagérations qui ont ordinairement cours en ces matières), qu'elles furent sensibles, parce que, au moins au début de l'action, l'artillerie espagnole eut, à diverses reprises, l'occasion de tirer, à portée efficace, sur des groupements indigènes relativement serrés et à cause des circonstances du combat qui comporta, pour les assaillants, durant une grande partie de l'après-midi, une progression prolongée, à découvert, sous le feu des batteries.

Quelles qu'elles aient pu être, elles furent loin, cependant, des effets d'écrasement qui semblent pouvoir être attendus d'un emploi plus efficace du canon à tir rapide et n'empêchèrent pas que le fait, pour les Marocains, d'avoir vu s'arrêter et reculer devant eux des forces européennes relativement aussi nombreuses et aussi puissamment armées dut être, et fut, en effet, considéré

---

(1) Bien que quelques efforts eussent été faits pour améliorer le fonctionnement du service médical, Selouan vit se reproduire, et sur une plus grande échelle, le 30 septembre au soir et le lendemain matin, ce qui s'était passé, le 20 septembre, à Taxdirt. Le personnel et le matériel sanitaire étant absolument insuffisants, on se borna à donner des soins très sommaires aux blessés jugés transportables, au nombre de 180, qui furent, le 1er octobre, ramenés à Melilla, par les procédés primitifs qui ont été déjà indiqués. Trois compagnies des bataillons des chasseurs de Madrid, Llerena et Cataluna assurèrent le transport, avec une escorte de trois escadrons, jusqu'à la Secunda Caseta, où les blessés (et une trentaine de morts, dont le général Vicarios), furent chargés, en vrac, dans les wagons et sur les trucs de la compagnie Nord-Africaine qui les amenèrent à la place, dans la nuit du 1er au 2 octobre, entre 10 heures et minuit.

(2) L'officier disparu était le capitaine Ripoll, du bataillon de Figueras, dont le corps fut retrouvé, le 15 novembre, avec ceux de quatre soldats du bataillon de Llerena.

par eux comme un considérable succès. Ce fut, au moins, pour les chefs de la résistance, l'occasion de féliciter les ardents, d'encourager les timides, de gourmander et de menacer les tièdes, de réveiller chez tous, à défaut de sentiment patriotique, le goût passionné d'indépendance qui caractérise les populations berbères, de rejeter, enfin, toute velléité de soumission, devenue presque sans cause et qui eût été, pour le moment, sans excuse.

A Melilla, comme à Madrid, où les esprits étaient encore tout à la joie des succès obtenus, coup sur coup, entre le 20 et le 29 septembre et où les plus calmes se livraient volontiers à l'espoir flatteur de nouveaux et plus importants triomphes, l'effet produit fut celui d'une amère désillusion. Ce fut, dans ces conditions, une circonstance relativement heureuse, que la flagrante exagération des mauvaises nouvelles et des prévisions pessimistes, qui se produisirent aussitôt, ait donné matière à des démentis et à des rectifications topiques, qui calmèrent l'opinion, bientôt rassérénée, d'autre part, par le sang-froid dont le gouvernement du Roi sut ne pas se départir et par l'espoir du succès final qu'il ne cessa d'affirmer.

Dans le corps expéditionnaire, si on manifesta peu, comme il convient à des soldats, le mécontentement fut, néanmoins, réel et profond; on y accepta plus difficilement, en effet, les médiocres raisons invoquées pour justifier, non pas l'opération elle-même, dont presque tous comprenaient l'opportunité, mais les conditions anormales de son exécution et la confiance dans le commandement en demeura ébranlée. Par contre, et comme par une sorte de légitime compensation, les troupes sortirent, fortifiées, dans une certaine mesure, de cette épreuve, ayant pris conscience de leurs propres progrès comme de la supériorité de leurs moyens matériels et bien convaincues qu'il suffirait d'une direction compétente et décidée pour les conduire, sûrement, au succès final.

Mais la conséquence la plus fâcheuse, sans contredit, fut l'impression ressentie par le commandant en chef lui-même, impression d'autant plus regrettable que le général Marina venait à peine, après les dures épreuves, dignement supportées, du

début de la campagne, de reprendre confiance en l'instrument dont il disposait, comme en lui-même et qu'il sembla, dès lors, renoncer à l'espoir, sinon même au désir, d'obtenir, *par les armes*, la seule revanche qui convînt aux intérêts de l'Espagne et à l'honneur de l'armée.

Rien, cependant, malgré l'élévation des pertes subies, — un vingtième environ de l'effectif du corps mobile — n'était perdu ni même compromis, le 30 septembre au soir et tout donne à croire qu'un retour offensif, vigoureux et soudain, — comme l'histoire de nos guerres d'Afrique et celle même de la campagne de la Chaouïa en donnent d'encourageants exemples, — eût promptement transformé ce demi-échec en un succès éclatant. Si le général Marina ne s'y décida pas, comme il dut le projeter, ainsi que le bruit en courut un instant, c'est, peut-être, pour les raisons morales indiquées plus haut, mais c'est, aussi et surtout, parce qu'il se heurtait à des difficultés matérielles dont la responsabilité principale lui incombait et auxquelles il ne se sentait pas prêt à parer, aussi radicalement et aussi promptement qu'il eût été nécessaire.

La plus grosse, certainement, de ces difficultés, avec l'insuffisance des moyens de transport et l'imparfaite organisation de certains services (qu'il n'avait pas entièrement dépendu de lui d'améliorer plus vite), était la faiblesse relative de ses effectifs : non pas, certes, qu'il ne dût largement suffire des 38.000 à 40.000 hommes réunis sous Melilla, pour triompher de la résistance des Guelaya et de leurs adhérents, mais parce que, impuissant à résister à la pression d'une opinion publique affolée et à ses propres tendances, le commandant en chef s'était laissé aller à disloquer de telle façon les forces du corps expéditionnaire qu'il n'avait guère pu en grouper que le tiers, — avec, à la vérité, une artillerie puissante, — pour les opérations entreprises autour de Selouan et que les deux autres tiers étaient restés, durant ces opérations, si importantes, au point de vue du résultat final, immobilisés à Melilla et dans sa banlieue immédiate.

Sans rechercher, pour l'instant, si, — ce qui semble impossible à admettre, — la situation était, le 1er octobre, sans autre issue

que la passivité et si un chef sachant vouloir et imposer sa volonté n'aurait pu, les distances étant si faibles, prélever sur le groupe nord et amener, en quarante-huit heures, à Nador, un fort détachement mixte susceptible de reprendre, le 2, ou, au plus tard, le 3 octobre, en combinaison avec les divisions Orozco et Tovar, l'opération avortée du 30 septembre, il faut constater que c'est à des mesures de beaucoup moindre portée que s'arrêta le général Marina, avant de quitter Selouan, le 4 octobre dans l'après-midi, pour rentrer à Melilla, en automobile.

La première de ces mesures avait été, sur le bruit, d'ailleurs controuvé, d'un mouvement d'ensemble de la harka descendant en plaine pour couper les communications entre Selouan et Nador, la formation d'une colonne mobile dont le commandement fut donné, pour commencer (le 3 octobre), au général Aguilera (1). Cette colonne, forte de 4 bataillons (2), 2 escadrons et 2 batteries (dont 1 de campagne à tir rapide), fut à peine insultée, en se portant de Selouan sur Nador, par des fantassins marocains qui se maintinrent prudemment dans la montagne et n'aperçut même pas d'ennemis, au retour.

L'ennemi ne s'étant pas montré beaucoup plus mordant, les jours suivants, on arriva, assez vite, à réduire l'effectif des troupes employées à ce service; la colonne mobile subsista longtemps néanmoins et comptait encore, moyennement, vers la mi-octobre, un effectif de 2 ou 3 bataillons, 1 batterie et 3 ou 4 escadrons, soit une force variant de 1.500 à 2.000 hommes. Dès lors, il est vrai, la charge était partagée entre les troupes stationnées à Selouan et la garnison du camp de Nador, qui se relayaient à Taouima.

Une seconde mesure fut la dislocation du corps mobile, composé des divisions Orozco et Tovar, réunies pour la marche contre

---

(1) On n'a pas oublié que cet officier général, resté à Selouan, le 30 septembre, à la disposition du général Orozco, s'établit aux Ouled-Hamou, avec le bataillon du régiment de Léon qui en assurait la garde et dont il fit un utile emploi pour dégager l'extrême arrière-garde du corps principal. Il est à noter également que le général Aguilera passa sur cette position la nuit qui suivit et ne rejoignit son campement, sur la rive droite de l'oued Selouan, que dans la journée du 1er octobre.

(2) Deux bataillons du régiment du Roi et les bataillons de chasseurs de Madrid et de Cataluna.

Selouan et l'envoi de la première à Nador. Cette décision reçut son exécution, le 5 octobre (1); elle eut pour corollaire la relève des détachements que la division de chasseurs avait laissés, le 27 septembre, à la garde du mont de Nador et de Taouima, qui rejoignirent Selouan, le 6. Le bataillon de chasseurs de Talavera était également arrivé, le 5 octobre, à Selouan, venant remplacer le bataillon de Figueras, qui allait prendre, à Melilla, un repos bien gagné.

Comme conséquence de cette importante réduction des troupes stationnées à Selouan, les bivouacs de la division Tovar, désormais réduite à sept bataillons (2), furent resserrés et ramenés sous la protection immédiate des murs de la casbah, dont on poussait activement la mise en état de défense.

Le principe de ce resserrement fut d'abriter, à l'intérieur de la vieille place d'armes du *Rogui*, — préalablement assainie et qui allait être dotée d'eau courante, par la remise en état d'une ancienne dérivation de l'oued Selouan, — tout le matériel, notamment les approvisionnements de l'artillerie et de l'administration (3), l'ambulance, les quartiers généraux (4), le matériel de l'artillerie de campagne et de montagne (non utilisé dans les ouvrages), le parc du génie, le projecteur (5), les stations radio-télégraphique et héliographique et tous les chevaux.

Les troupes furent, d'autre part, installées, extérieurement aux murailles et à leur pied (dans les courtines), sous la protec-

---

(1) La marche de la division Orozco, de Selouan sur Nador, s'exécuta avec une intéressante correction, en formation d'approche, sur deux lignes (distantes de 300 à 400 mètres) de bataillons, en ordre serré, conservant entre eux des intervalles variant de 150 à 250 mètres, qu'utilisaient, en première ligne, l'artillerie et, en seconde ligne, les trains. Chaque bataillon marchait lui-même en ligne de compagnies en colonne par 4, à six pas (*columnas por lineas de à cuatro*), formation imitée d'un dispositif employé par les Russes en Mandchourie et qui ne paraît pas à recommander, pour les marches d'été, à cause de la poussière et de la chaleur. L'ensemble de la formation était éclairé, en avant et à droite (vers la Mar-Chica), par un des escadrons divisionnaires et, à gauche (flanc menacé, vers la montagne), par l'autre escadron marchant en colonne de pelotons à grande distance, lui-même appuyé par une ou deux compagnies d'infanterie, en file indienne.

(2) Avec trois batteries et demie de montagne, une batterie de campagne et cinq escadrons.

(3) Sous des tentes-baraques.

(4) De la division et des 1re et 2e brigades de chasseurs.

(5) Projecteur de 40°, reçu à Selouan, le 9 octobre, en même temps qu'une batterie de Saint-Chamond.

tion de parapets de modèles variés, couverts eux-mêmes de réseaux de fil de fer. A l'intérieur des angles nord-est et sud-ouest du bâtiment furent élevés deux grands *cavaliers*, d'un relief de 7 à 8 mètres, armés d'artillerie. Les mêmes angles et l'angle sud-est furent, en outre, extérieurement doublés de redoutes (caponnières) de flanquement, de dimensions calculées pour être occupées et défendues, chacune, par deux compagnies. Enfin, le système des positions avancées des Ouled-Hamou et du Kalb-el-Tor, organisées défensivement depuis le 28 septembre et dont on connaît le rôle dans la journée du 30, fut renforcé, le second de ces postes, occupé, maintenant, par une grande redoute construite pour un bataillon, prenant, désormais, le nom de Bou-Guen-Zein (2).

Il y a d'assez sérieuses raisons de penser, actuellement, que le général commandant en chef, lorsqu'il prit le parti d'établir ses forces mobiles en deux groupes de division, l'un (division Tovar), à Selouan, vis-à-vis du débouché de la route conduisant à Youksen par le Souk-el-Khemis, l'autre (division Orozco), à Nador, face à la vallée du rio del Cavallo (oued Youksen), obéissait surtout à des préoccupations défensives. La chose, cependant, n'était pas tellement évidente que l'opinion ne pût s'y tromper. L'offensive paraissait même tellement indiquée, dans la circonstance, que, lorsqu'on sut que le général Marina avait convoqué, pour le 5 octobre, lendemain de son retour à Melilla, une conférence des généraux, coïncidant avec une réunion du conseil de défense de la place, elle n'hésita pas à lui prêter, au contraire, l'intention d'agir, simultanément, contre la Harka, par les deux directions susindiquées. Les chefs de la résistance durent le croire également, car on ne tarda pas à apprendre qu'ils opposaient à leurs adversaires éventuels une disposition analogue, en répartissant aussi leurs forces en deux groupes principaux, l'un, à El-Axara, à mi-distance entre Selouan et Alslatten, l'autre, à Segangan (ou Zranran), non loin du confluent de

(1) L'organisation défensive du poste de Bou-Guen-Zein a été donnée, sans détails, mais avec un bon croquis, dans un article intéressant sur le rôle du génie à Melilla que publia, dans son numéro d'octobre 1909, le *Memorial de Ingenieros del Ejercito* et auquel on ne peut que renvoyer le lecteur curieux d'études techniques.

l'oued Youksen (rio del Cavallo) avec plusieurs vallées affluentes qui ouvrent le passage de la plaine de Nador dans la vallée de l'oued Kert et vers la côte ouest de la presqu'île.

L'événement ne devait pas tarder à démentir ces hypothèses ou, du moins, à prouver que si, en réponse à des invitations à une action plus énergique, qu'on disait lui être adressées de Madrid, le général commandant en chef affirmait des intentions offensives, c'était en subordonnant leur exécution à l'arrivée préalable de nouveaux renforts. Il paraît bien, en effet, résulter des décisions prises, à ce sujet, le 2 octobre, par le ministère, que le général Marina ait, aussitôt après l'affaire du 30 septembre, soumis au gouvernement du Roi, — mais en les traduisant, sans doute, d'autre façon, — des observations analogues à celles qui ont été développées plus haut, sur l'insuffisance de ses forces mobiles et sur l'impossibilité où il se serait trouvé de donner, faute de moyens, à son opération du 30 septembre une ampleur suffisante pour la rendre efficace.

Déjà, sur des demandes évidemment antérieures, qui devaient correspondre à d'autres visées, le gouvernement avait décidé d'ajouter aux onze escadrons de cavalerie envoyés précédemment à Melilla, les deux régiments des hussards de Pavie et des lanciers de la Reine, l'un et l'autre à trois escadrons. Le premier de ces deux régiments formant, avec celui des hussards de la Princesse, qui l'avait précédé en Afrique, la brigade normalement commandée par l'Infant don Carlos, le Prince, sur sa demande, avait été autorisé à aller exercer son commandement devant l'ennemi (1). En même temps, en vue, peut-être, de la formation éventuelle d'une *colonne légère*, où la cavalerie entrerait en proportion considérable, le général Huerta y Urrutia, commandant de la division de cavalerie de Madrid, avait été désigné pour accompagner les deux régiments, à Melilla, où dix-sept escadrons allaient se trouver réunis, relevant, plus ou moins effectivement, de sa direction (2).

---

(1) L'Infant don Carlos avait déjà fait partie, en 1893-1894, du corps expéditionnaire formé à Melilla, sous les ordres du général Martinez Campo, en qualité d'officier d'artillerie.

(2) Les régiments de hussards de Pavie et de lanciers de la Reine, partis de Madrid les 2 et 3 octobre, débarquèrent à Melilla, les 5 et 6 octobre, les hussards avec l'Infant

Le décret du 2 octobre, sans rien modifier aux dispositions concernant la cavalerie, — qui, justement, commencèrent à s'exécuter ce même jour, — prescrivait l'envoi immédiat à Melilla de la 1re brigade d'une 3e division d'infanterie, déjà mobilisée à toute éventualité, à laquelle ne seraient toutefois attribués que partiellement les éléments constitutifs des brigades mixtes et qui n'aurait, en particulier, ni cavalerie, ni artillerie. Cette brigade, dite brigade de Galice, dont le chef fut le général Carbo Diaz, se composait, essentiellement, des deux régiments de Cerinola et de San Fernando (à deux bataillons), dont l'effectif, lors de leur débarquement, en Afrique, les 8 et 9 octobre, s'élevait au total de 107 officiers de tous grades, et 3.234 hommes de troupe (1).

L'arrivée de ces renforts, qui couvraient largement, comme on voit, si on y ajoute surtout la cavalerie, les pertes que le corps expéditionnaire avait subies, par le feu et par la maladie, depuis le début de la campagne, rétablissait, ou à peu près, l'effectif initial, indiqué, quelques jours après, par le ministre de la guerre (2), comme s'étant élevé à 43.000 hommes. Mais on put bientôt se rendre compte que l'entrée en ligne de ces nouveaux éléments ne devait pas suffire pour faire envisager avec plus de confiance, au général commandant en chef, l'éventualité d'une véritable action offensive dont il aurait à prendre l'initiative et à subir la responsabilité (3).

---

don Carlos, les lanciers avec le général Huerta. Après une courte période d'acclimatement, à Melilla, les deux régiments furent dirigés, les hussards sur Selouan, où don Carlos arriva avec eux, le 15 octobre, les lanciers sur Nador, où ils relevèrent, le même jour, les hussards de la Princesse, précédemment mis à la disposition du général Orozco et rappelés à Melilla pour prendre quelque repos.

(1) Avec 69 chevaux, 112 mulets de bât des trains régimentaires, 24 mulets attelant 8 caissons de munitions et 4 voitures à bagages, dites voitures catalanes.

(2) Discours du général Linarès aux Cortès (20 octobre 1909).

(3) Le général Marina ne cachait pas, dès lors, qu'il songeât moins à imprimer aux événements militaires une direction déterminée et visant un but défini, qu'à les surveiller et à essayer de profiter de ceux qui s'offriraient favorables. Cela ressort d'assez nombreuses communications faites par lui, durant la période consécutive au combat du 30 septembre, à des journalistes et voyageurs, Espagnols ou étrangers, et, en particulier, d'une *interview* accordée à un publiciste espagnol connu — le Dr Ruiz Albeniz — où l'on trouve les déclarations, assez surprenantes, qui suivent.

Revenant sur une conversation tenue devant lui, à Selouan, avec un correspondant militaire anglais, qui lui demandait (le 28 septembre) s'il ne croyait pas la campagne virtuellement terminée, le général rappelait avoir répondu qu'il lui semblait impossible de rien calculer exactement, avec un semblable ennemi, et il ajoutait : « quoi-

En fait, le général, dont la diplomatie, adroite et active, n'avait cessé d'agir sur les dissidents, par l'intermédiaire de certains *confidents*, paraissait en attendre, désormais, plus d'effet que de l'action militaire proprement dite. Il escomptait, aussi, le manque de ressources dont ne pouvaient manquer de souffrir, dans la montagne, les familles indigènes chassées de leurs villages, l'approche de la Pâque musulmane, qui devrait rappeler dans leurs tribus beaucoup des auxiliaires fournis par les populations de l'intérieur et, aussi, la nécessité où allaient se trouver les Marocains, sous peine d'être exposés à mourir de faim au printemps, de faire leurs labours et de vaquer à leurs semailles (1). Enfin, — ce qu'ignorait encore le grand public, — il attendait probablement aussi que le grand mouvement de soumissions prévu après le 29 septembre et dont il continuait à ne pas désespérer fût déterminé par l'arrivée de commissaires chérifiens, que préparaient d'actives négociations engagées entre Fez, Tanger, Melilla et Madrid (2).

Jusqu'à ce que ces différents facteurs eussent agi, le général Marina, peut-on dire, pelotait en attendant partie, continuant à faire preuve d'activité personnelle et de zèle administratif, intelligent et éclairé, mais se bornant, au point de vue militaire, à parer, au jour le jour, aux difficultés, — conséquence logique de son inactivité, — qui se présentaient plus fréquentes et relativement plus sérieuses.

Les indigènes, après avoir, évidemment, attendu avec quelque inquiétude le retour offensif dont eux-mêmes jugeaient qu'allait être punie leur vigoureuse résistance du 30 septembre, s'étaient,

---

« qu'il fût logique, vous l'avez vu, de croire alors les Marocains découragés et prêts « à se soumettre, nous les avons trouvés, le 30 septembre, renforcés, résolus et com- « battant aussi brillamment qu'aux premiers jours... J'ai demandé quelques renforts « en cavalerie et infanterie; *avec eux, nous attendrons que se présente une circonstance « où l'ennemi accepte la bataille,* — bataille qui sera nécessairement, pour nous, un « succès. Eux aussi le croient, et c'est pourquoi ils s'y dérobent... Et si l'occasion « ne se présente pas, *nous les investirons...,* » etc. (*La Epoca*, numéro du 8 octobre 1909.)

(1) On ne devait pas tarder à apprendre, en effet, que le contingent des Beni Uriaguel venait de quitter la Harka pour rejoindre leur tribu (au voisinage d'Alhucemas), mais, presque aussitôt, qu'il y avait été remplacé par un nombre équivalent de Beni-bou-Yahi et de Mtalza.

(2) La visite que fit, à Melilla, entre le 8 et le 10 octobre, un membre qualifié de la légation espagnole à Tanger semble avoir eu trait à cette négociation.

en effet, sentis raffermis par l'impunité dont ils continuaient à jouir et la liste grossissait des attaques partielles, des guets-apens, des embuscades, qui faisaient dans les détachements de trop nombreuses victimes.

C'est, le 10 octobre, devant Selouan, un combat de feux assez vif, dirigé contre les vedettes du service de sûreté de cavalerie, qui doivent se replier sous les ouvrages, pendant que l'artillerie poursuit de ses feux leurs assaillants; c'est, le 11 octobre, au pied de Si-Ahmed-el-Hadj, une embuscade où tombe tout un détachement de 11 hommes armés, allant à l'eau, dont 8 sont tués et les 3 autres blessés; ce sont, encore sous Selouan, le 12 octobre, une escarmouche où un officier de cavalerie est blessé, le 13, une démonstration plus nombreuse, qui exige de nouveau l'emploi de l'artillerie, le 14, une sorte d'attaque régulière, à laquelle on se voit obligé d'opposer le bataillon de chasseurs de Ciudad Rodrigo; c'est enfin, — en laissant momentanément de côté, pour rester sur le même terrain, le combat du 17 octobre, sous Nador, auquel on reviendra, tout à l'heure, — la surprise tentée, le 18 octobre, contre la garnison de Selouan, dont on parlera aussi plus loin, qui provoqua la sortie d'un fort détachement mixte, commandé par don Carlos en personne et qui ne fut pas repoussée sans pertes.

C'est par une sorte d'exception que l'affaire du 17 octobre, dont le théâtre fut la partie inférieure de la vallée du rio del Cavallo (oued Youksen), au lieu d'avoir été imposée aux Espagnols par leurs adversaires, fut voulue par eux ou, du moins, fut la conséquence d'une opération à tendances offensives dont l'initiative leur appartint. Quoique peu grave en elle-même, cette action mérite, pour ce motif, d'être brièvement racontée.

A force de passer et de repasser, depuis le 27 septembre, devant le débouché du rio del Cavallo et de l'observer, du haut des Mamelles de Nador, les généraux et officiers les plus qualifiés du corps expéditionnaire avaient fini par se rallier, en majorité, à l'idée que cette vallée, largement ouverte dans sa partie basse, bordée de pentes en apparence peu ardues et où on discernait, assez clairement, une série de villages facilement abordables, qui devraient fournir à une offensive méthodique, appuyée d'une ar-

tillerie de campagne à tir rapide, une succession d'utiles points d'appui, ouvrait réellement le chemin relativement le plus aisé, le plus direct et le plus sûr pour atteindre l'oued Kert.

Tout en organisant, dans un but d'abord purement défensif, les trois sommets du mont de Nador, en y préparant même l'établissement de quelques pièces de 15^{cm} (pour le passage desquelles fut ouverte, sur les pentes occidentales du mont, une véritable voie carrossable), on avait fouillé le terrain, à la lunette, repéré la distance des premiers points d'appui, qui ne semblaient pas être hors de la portée de l'artillerie des ouvrages et cherché à se documenter, de toutes manières, sur les conditions d'un mouvement en avant, par cette voie. C'est alors, qu'ayant été écartée, — on ne sait pourquoi, — l'idée naturelle d'en charger (avec quelques canons et mitrailleuses et un solide soutien d'infanterie) la belle cavalerie dont on disposait, on songea à faire reconnaître la vallée, par la section aérostatique, qui avait rendu de bons services, d'abord, sous Melilla, puis, à la Restinga et dans la plaine d'Arkemann et qui fut ramenée, à cet effet, à Nador, par le nord de la Mar-Chica, la Secunda Caseta et le col de l'Atalayoun.

Pour appuyer le ballon, dans cette reconnaissance, il avait été formé, sous le commandement du général Aguilera (1), une colonne mixte, forte de 2 bataillons d'infanterie (2), 2 escadrons et demi de cavalerie (3) et 1 batterie de campagne de 75^{mm} (du Creusot).

Le 17 octobre, vers 8 heures du matin, cette troupe quitte Nador, se dirigeant sur Barakas, couverte par les pelotons de Marie-Christine, qui assurent le sérvice de sûreté. A 9 heures, l'avant-garde (deux compagnies) a atteint une crête en bordure de l'oued Barakas, où elle se déploie; peu après, une troisième compagnie (du gros) vient prolonger la ligne, à gauche, tandis

(1) Seul général de brigade présent à la 1re division, jusqu'à l'arrivée du général Lopez Herrero, nommé, le 5 octobre, pour remplacer le général D. Vicarios dans le commandement de la 2e brigade.

(2) Deux bataillons du régiment de Léon, appuyés ensuite par un bataillon du régiment du Roi, établi en repli, au pied du mont de Nador, pour soutenir la retraite.

(3) Deux pelotons du régiment de Marie-Christine et deux escadrons du régiment des lanciers de la Reine (arrivés depuis quarante-huit heures).

que la section aérostatique (1), suivie elle-même, à quelque distance, par le reste de la colonne, s'avance en plaine; l'ensemble du dispositif est flanqué, à gauche, par les escadrons de lanciers.

L'ennemi, qui, bientôt, mais sans marquer d'abord d'intentions de résistance, a couronné les crêtes opposées, tant sur les contreforts sud-est du Gourougou que sur les pentes nord du massif des Beni-bou-Ifrour, commence à en descendre, lorsque, pour appuyer la progression du ballon, la batterie de 75mm ouvre le feu contre les villages. Tandis que les uns, restés sur place, commencent à tirer, à grande distance, contre l'avant-garde, les autres s'efforcent visiblement de gagner de vastes vergers qui barrent presque entièrement la vallée, d'un flanc à l'autre. Leur nombre est assez considérable pour que les canons de Si-Ahmed-el-Hadj et de Taouima (2) et ceux des batteries du mont de Nador (3) ouvrent, simultanément, contre eux un feu probablement peu efficace, à cause de la distance, mais qui parut suffire pour maintenir les Marocains à distance. En fait, jusqu'à 10h 30 du matin, — heure où le ballon signale qu'il a terminé ses observations, — la colonne n'a encore subi aucune perte; mais la diffiulté, comme toujours, va commencer avec la retraite, dont l'ordre est alors donné.

Pour faciliter le repliement des compagnies d'avant-garde et permettre, en même temps, à l'artillerie de se reporter sur une position en arrière, distante d'environ 800 mètres, les escadrons de lanciers s'avancent, au trot; mais l'ennemi n'a pas perdu de temps pour contre-attaquer, dès qu'il a vu amorcer le mouvement de retraite et un gros de fantassins marocains, venant de Souk-el-Khemis, par le ravin de l'oued Nesra et par les pentes du mont Afra, s'avance vivement pour déborder le flanc gauche. Prise en tête et en flanc, la cavalerie se replie, n'ayant eu, d'ailleurs, que deux chevaux blessés et son rôle dans l'action paraît, dès lors, à peu près terminé.

L'infanterie, d'autre part, poursuit posément sa marche rétro-

---

(1) La section possédait deux ballons : l'un, sphérique « Urano », l'autre, cylindrique, dit ballon-comète, « Reina Victoria »; c'est ce dernier qui fut employé pour la reconnaissance du 17 octobre.

(2) Ces deux postes distants de 5.000 à 5.500 mètres.

(3) Distantes de 3.500 à 4.000 mètres.

grade, par échelons, activement soutenue par la batterie de 75mm, qui tire à mitraille contre les vergers, que les Marocains ont fini par atteindre et dont ils bordent les lisières, mais dont le feu de l'artillerie les empêche de déboucher. C'est au cours de ce combat de feux que le commandant Perinat, du régiment de Léon, qui dirige, — à cheval, — la retraite des compagnies d'arrière-garde, est tué d'une balle en plein corps. Il est environ 1 heure du soir lorsque ce vaillant officier supérieur tombe, au cri de : « Vive l'Espagne ! »

Le mouvement se poursuit, néanmoins, avec beaucoup d'ordre relatif et de calme, — l'ennemi ayant renoncé à poursuivre, à découvert, — et il n'est guère plus de 2 heures du soir quand les troupes regagnent leurs bivouacs respectifs. L'opération avait coûté aux Espagnols 3 tués (dont le commandant Perinat) et 16 blessés (dont 1 médecin et 1 lieutenant) (1).

Les Marocains furent plus prompts à la riposte que ne l'avaient été leurs adversaires après le combat du 30 septembre, car c'est dans la nuit du 18 au 19 octobre, que, profitant d'une forte pluie et de l'obscurité pour sortir des couverts où les avait retenus, le 17, la crainte du canon, ils vinrent s'attaquer à la redoute même de Nador. Après un combat de feux, commencé un peu avant minuit et longtemps prolongé, ils dirigèrent contre

(1) On a connu quelques-uns des résultats acquis au cours de la reconnaissance du 17 octobre, par la publication qu'a faite le *Memorial de Ingenieros* (*loco citato*) de deux des vues perspectives, prises du ballon, durant cette matinée. Toutes deux étaient intéressantes : l'une, parce qu'elle apportait une assez claire vue d'ensemble du mont Gourougou, avec sa profonde coupure intérieure et les six (même sept) sommets déjà reconnus au cours de l'opération du 29 septembre; l'autre, parce qu'elle donnait une certaine confirmation aux hypothèses formées sur l'importance militaire du passage d'Alslatten pour franchir la ligne de partage et gagner l'oued Kert et sur les facilités qu'offrirait, probablement, le plateau de Tazoudja, pour l'établissement d'une place d'armes centrale.

Mais, ni l'un ni l'autre, — comme on le rappellera, avec un peu plus de détails, quand on essaiera de déduire quelques-unes des leçons de la guerre — n'apportait de *précisions* comparables à celles que se flattent d'obtenir, de pareilles reconnaissances, certains partisans passionnés de l'aéronautique militaire et telles qu'il en eût fallu, sans doute, pour fixer les résolutions du général Marina. Il ne fut donné, en effet, aucune suite immédiate au projet d'une opération d'ensemble contre Alslatten et il y a même quelque lieu de penser que l'examen de l'un des panoramas en question ait contribué à en éloigner, au contraire, le général en chef, en lui inspirant une crainte exagérée des difficultés qu'offrirait une attaque éventuelle du plateau de Tazoudja.

plusieurs points de l'enceinte des tentatives d'assaut menées assez vigoureusement pour provoquer un commencement de panique (1), — bientôt calmée, du reste, par la ferme attitude du général Orozco et de ses officiers, — et qu'ils renouvelèrent, à différentes reprises, jusqu'au lever de l'aurore, où ils disparurent. Il en avait coûté aux Espagnols 5 nouveaux blessés.

Il paraît de quelque intérêt de noter, ici, que l'engagement du 17 octobre fournit à la garnison de Selouan, — qu'on avait évidemment omis d'aviser, — l'occasion de montrer le louable esprit de solidarité dont les troupes espagnoles n'ont cessé de faire preuve, durant toute la campagne. Mis en éveil par la canonnade prolongée entendue vers Nador, le général Tovar n'hésita pas à former, vers midi, une colonne de secours, forte de 5 escadrons (2), 3 bataillons (3) et 2 batteries (4), dont il donna le commandement à l'Infant don Carlos. Le Prince, partant aussitôt en avant-garde avec la cavalerie et faisant suivre le gros, sous les ordres du colonel Arraiz, ne s'arrêta qu'à Taouima (11 kilomètres), où il apprit la fin de l'opération. Renonçant, naturellement, à poursuivre, il s'y arrêta dans l'espoir (qui ne se réalisa pas) de ramasser quelque *goum* revenant de Nador et rentra à Selouan, à la fin de la journée, avec sa colonne réunie.

C'est le lendemain (18 octobre), comme s'ils avaient cherché une revanche de leur demi-échec de la veille, que les Marocains, tentèrent, devant Selouan, la surprise, déjà signalée, qui fut assez sérieuse pour qu'il fallût leur opposer des troupes de toutes armes.

L'attaque se produit, cette fois, au milieu du jour (1 heure du soir), mais assez loin de la casbah (1.500 mètres) et dans le ter-

---

(1) Cette émotion se manifesta, en particulier, chez quelques *mercantis* européens autorisés à habiter la redoute, qui se précipitèrent vers la plage, s'embarquèrent dans quelques chalands et ne reparurent que longtemps après le jour.

(2) 3 escadrons de hussards de Pavie, 1 escadron d'Alphonse XII et 1 escadron de Lusitania.

(3) Bataillons de chasseurs de Segorbe, Llerena et Ciudad Rodrigo.

(4) Dont une de campagne (du Creusot) et une de montagne.

rain, bas et coupé, qui entoure la Koubba, où les Marocains espèrent, sans doute, échapper aux vues et aux coups de l'artillerie. Leur objectif immédiat semble avoir été de s'emparer des chevaux d'unités rentrées, peu auparavant, du convoi et qu'on mène à l'abreuvoir. Les pelotons du service permanent de sûreté s'engagent vivement contre eux, mais doivent bientôt rendre compte qu'ils sont débordés.

Sur le premier compte rendu qui lui en a été fait (1), le général Tovar a fait sortir, d'après le *plan d'alerte*, trois escadrons, que commande le colonel de La Fuente, des hussards de Pavie; deux de ces escadrons (du régiment de hussards) attaquent de front, pendant que le troisième (d'Alphonse XII) essaie de tourner l'ennemi, à gauche. Celui-ci tenant bon et faisant un feu très vif, quelques pelotons mettent pied à terre pour y répondre. Cependant, le combat se prolonge et, bien qu'appuyée encore par l'escadron de Lusitania, qui, revenu du convoi le dernier, a marché spontanément et résolument au feu, la cavalerie espagnole n'arrive pas à prendre le dessus.

Le général Tovar envoie, alors, aux escadrons l'ordre de rompre le combat et de se replier, sous la protection du bataillon de Segorbe et d'une batterie de campagne, qui sortent de la casbah, sous la conduite du général Alfau. Bientôt après, survient également l'Infant don Carlos, qui prend le commandement supérieur, en vertu de son rang d'ancienneté et sur l'ordre de qui se déploie le bataillon, appuyé par la batterie.

Le combat, d'ailleurs, se prolonge peu, car il a suffi que l'artillerie, marchant aux allures vives, ait couronné une crête dominante et ouvert le feu contre les Marocains, pour que ceux-ci renoncent, presque immédiatement, à la lutte et disparaissent bientôt dans les nombreux ravins, affluents de l'oued Selouan, où ils ne sont poursuivis que par quelques salves. Avant 6 heures, les troupes sont rentrées dans leurs campements, ayant fait preuve de vigueur et d'entrain et applaudissant leurs généraux. Les pertes sont : 1 sous-officier (2), des hussards de Pavie, tué;

---

(1) Par le commandant Montoya, des hussards, qui fut lui-même grièvement blessé, au cours du combat.

(2) Le maréchal des logis trompette.

1 officier supérieur (le commandant Montoya) et 10 cavaliers du même régiment, blessés (1).

Les pertes en chevaux sont, d'autre part : 4 chevaux tués et 6 blessés, des hussards ; 4 chevaux blessés, de l'escadron d'Alphonse XII et 2 chevaux, également blessés, de l'escadron de Lusitania.

On a un peu insisté sur les circonstances des combats des 17 et 18 octobre, moins en raison de leur importance propre, qui a été minime, que parce que ces petites rencontres, entre Espagnols et Marocains, ont été, depuis le combat du 30 septembre jusqu'à l'opération du 26 novembre qui a marqué la clôture officielle des hostilités, les seules qui puissent, à la rigueur, rentrer dans la catégorie des opérations militaires actives qu'on avait entrepris de raconter.

Durant ces deux mois, en effet, ainsi qu'il a déjà été indiqué pour les premières semaines du mois d'octobre, la vie des troupes du corps expéditionnaire, quand elle n'a pas été absorbée par la lutte contre les intempéries, — dont la série a commencé le soir du 18 octobre, et qui ont été, en 1909, plus fréquentes et plus dures qu'à l'ordinaire, — s'est dépensée en travaux obscurs ou en corvées plus ingrates encore, bien que les uns et les autres aient entraîné leur part de peines et de souffrances, courageusement supportées et n'a guère été variée que par les exaspérants incidents d'une véritable guerre de sauvages soutenue contre un adversaire, sans pitié comme sans foi, devenu d'autant plus audacieux qu'on semblait le ménager davantage. Le récit en serait aussi fastidieux à écrire que pénible à lire et on ne s'y essaiera pas (2).

---

(1) Comme après le combat du 30 septembre et en raison de la même insuffisance de ressources sanitaires locales, les blessés du 18 octobre furent, le lendemain 19, évacués sur Nador, puis, par la Mar-Chica et par le chemin de fer de la Bocana, dirigés sur les hôpitaux de Melilla.

(2) On en jugera, facilement, par la lecture de quelques extraits, qui suivent, d'un relevé journalier des faits militaires de la seconde quinzaine d'octobre.

15 octobre. — Convoi journalier Selouan—Nador, escorté par 3 bataillons et 3 escadrons, sous les ordres du colonel Arraiz.

Même jour. — Autre convoi (de chameaux) mis en route de Nador sur Selouan, escorté par un escadron des lanciers de la Reine.

Par contre, bien qu'il s'agisse, là, davantage, de politique que des affaires proprement militaires auxquelles on aurait aimé à se borner, il faut, à cause du lien étroit qui les unit, aborder, maintenant, la question qui a rempli, en réalité, — au moins pour le commandement, — la fin de cette languissante période, c'est-à-dire, celle des négociations conduites, concurremment avec une commission chérifienne et, en partie au moins, par son intermédiaire, en vue de la pacification.

Ce fut, pour ceux des membres du corps expéditionnaire qui voyaient au delà des préoccupations de l'heure présente et pour les amis de l'Espagne qui, du dehors, suivaient, avec intérêt et sympathie, la lutte bravement soutenue par son armée contre la barbarie et l'anarchie rifaines, une surprise doublée d'un véritable

---

16 octobre. — La brigade Carbo (débarquée les 8 et 9 octobre) est passée en revue par le général Marina sur l'esplanade de Rostrogordo.

17 octobre. — Le croiseur *Carlos Quinto* et le contre-torpilleur *Osado* bombardent les villages maritimes avoisinant le cap Punta Negri, dont les habitants ont fusillé la canonnière *Pinzaî*, qui y avait mouillé.

18 octobre. — Dans la nuit du 18 au 19, les indigènes, à la faveur d'une pluie torrentielle, attaquent le camp de Nador. Cette attaque par le feu, entrecoupée de tentatives d'assaut, dure jusqu'au jour et coûte aux défenseurs 5 blessés.

Même jour. — Convoi journalier Selouan—Nador, escorté par 2 bataillons et demi et 4 escadrons, sous les ordres du colonel Garrido, de l'artillerie. Légères hostilités à l'aller; calme au retour.

19 octobre. — Le mauvais temps, qui a défoncé les pistes et grossi les cours d'eau, rend très difficile l'évacuation des blessés de Selouan, du 18, sur Melilla, par Nador et la Mar-Chica.

20 octobre. — La pluie, qui n'a guère cessé depuis le 18 au soir et qui dure encore, a produit sur la troupe les effets les plus déprimants; dans la seule division Orozco, campée à Nador, 400 malades sont à évacuer.

Même jour. — Convoi journalier Selouan—Nador, escorté par 5 escadrons de cavalerie, sans incidents.

Même jour. — Devant Selouan, un soldat (du bataillon de Las Navas), blessé, dans le camp, par une balle (Mauser) tirée par un maraudeur.

21 octobre. — Nuit troublée, à Selouan, par le tir fréquent de rôdeurs marocains.

Même jour. — Convoi Selouan—Nador escorté par 3 escadrons; éprouve les plus grandes peines à franchir le rio del Cavallo.

Même jour. — Déplacement du camp inférieur de Nador, inondé; le nouveau camp est établi en bordure du village (détruit) et entouré d'une enceinte, avec batterie.

Même jour. — Durant la nuit du 20 au 21 octobre, des tentatives sont faites, à la faveur du mauvais temps, pour surprendre certains des ouvrages du Souk-el-Had (2e division). L'ennemi aborde les parapets et coupe, en certains points, les réseaux de fil de fer. Le combat, qui dure environ une heure, a coûté 1 officier blessé et 5 soldats également blessés (des régiments de Burgos et du Prince).

. . . . . .

25 octobre. — La brigade Aguilera (régiments de Léon et du Prince) est relevée, à

désenchantement d'apprendre, inopinément, l'embarquement, à Tanger, le 21 octobre, sur un bâtiment de guerre espagnol, d'une mission envoyée à Melilla par le sultan Mouley Hafid, dans le but de s'employer à mettre fin au conflit hispano-marocain. Mais, si étonnant qu'il parût que le gouvernement du Roi consentît à laisser, ou à faire intervenir le makhzen dans le règlement d'une affaire qu'il avait tenu à honneur d'engager, seul et sans admettre personne à discuter ses griefs, il était plus surprenant encore qu'il crût possible de traiter sérieusement de la paix, sur la base de succès militaires encore aussi incomplets.

Nador, par la brigade Carbo (régiments de Cerinola et de San Fernando) et rentre à Melilla.

Même jour. — Convoi journalier Selouan—Nador, escorté par 4 escadrons.

Même jour. — Convoi périodique Melilla—Taurit, escorté par un bataillon de chasseurs (Figueras).

Même jour. — Continuation des travaux d'installation et de défense, à Selouan et à Nador.

27 octobre. — Établissement sur le mont de Nador d'une seconde batterie (de (Saint-Chamond).

Même jour. — L'infanterie n'escortera plus, désormais, les convois qu'entre Selouan et Taouima ; la cavalerie assurera seule les escortes entre Taouima et Nador.

Même jour. — Le bataillon de chasseurs de Barbastro est envoyé de Melilla à Selouan.

Même jour. — La garnison du camp de Souk-el-Had est réduite aux quatre bataillons de la brigade Ayala, avec deux batteries et deux escadrons. La brigade Brualla rentre à Melilla.

Même jour. — Grande pluie : tempête.

28 octobre. — Le bataillon de chasseurs de Figueras est envoyé de Melilla à Selouan, par permutation avec le bataillon de Llerena.

Même jour. — Le général Munoz Cobos, qui remplace le général Orozco (nommé sous-secrétaire d'État), prend le commandement de la 1re division.

29 octobre. — A la faveur du mauvais temps, les Marocains insultent, à diverses reprises, pendant la nuit du 28 au 29, les camps de Selouan et de Nador.

30 octobre. — Deux batteries (de Saint-Chamond) sont dirigées, sous l'escorte d'un escadron, de Melilla sur Nador et Selouan.

Même jour. — Le régiment de lanciers de la Reine rentre de Selouan à Melilla.

31 octobre. — Le régiment des hussards de Pavie et le régiment d'infanterie de Wad Ras rentrent de Nador à Melilla, avec deux batteries de 75mm de la 1re division, la troisième batterie reste affectée à l'armement du camp inférieur de Nador.

Même jour. — Installation d'une ambulance de garnison — sous tente-baraque — auprès de l'appontement de Nador.

Même jour. — Canonnade assez vive, devant Selouan, par les batteries du Kalb el-Tor (Saint-Chamond) et par celles des Ouled-Hamou (Creusot), contre de nombreux Marocains paraissant animés d'intentions offensives, que le feu de l'artillerie décide à la retraite.

Même jour. — Convoi Selouan—Nador suspendu, à cause de l'état de la piste...

. . . . . .

Sans doute, grâce à un déploiement de forces considérable et à d'habiles combinaisons de mouvements, le corps expéditionnaire, — après de laborieux débuts, — avait fini, sans qu'il lui en coûtât trop cher, par sortir de l'impasse de Melilla, dont il tenait, désormais, — à Nador, — le débouché méridional, de même qu'il avait réussi à occuper, à peu près sans opposition, au nord, le petit district du Djebel Ouark (1) et, au sud, la casbah de Selouan; de sorte qu'en y ajoutant la marge littorale comprise entre la Bocana et Cap de l'Eau, acquise, diplomatiquement, avant la campagne, on pouvait faire état, pour le public, de conquêtes représentant, peut-être, une centaine de kilomètres de côtes.

Mais il était trop évident, qu'en réalité, l'Espagne ne possédait encore, en dehors du canton nord, bordé par la mer sur trois côtés et couvert, face au sud, par le profond fossé du rio de Oro, qu'un long et étroit défilé, protégé par une ligne de postes défensifs astreints à se maintenir constamment sur le qui vive, plus, une large plaine, non limitée au sud, où les convois ne pouvaient circuler que sous la protection de fortes escortes; que, d'autre part, si ses adversaires avaient, quelquefois, paru las de la lutte et peut-être découragés, on ne pouvait se flatter de les avoir jamais sérieusement battus; que, dès lors, la position de ses troupes africaines, s'il leur fallait demeurer indéfiniment établies en bordure de la montagne, — toujours inconnue et invaincue, — à seule fin d'assurer la liberté relative du passage, ne serait, ni facile, ni peut-être même possible; qu'enfin, il serait presque sans objet d'accepter cette situation, aussi onéreuse que pénible et humiliée, car elle irait à l'encontre d'un des principaux buts poursuivis, aucun courant commercial sérieux et rémunérateur ne pouvant s'établir sur une ligne où la sécurité resterait, dans ces conditions, nécessairement incomplète et précaire.

Vouloir traiter, sur de pareilles bases, avec des Berbères, c'est-à-dire, avec des gens qui ne connaissent, ni les victoires pacifiques, ni la conquête par persuasion et dont la loi fonda-

(1) Partie septentrionale de la presqu'île, occupée par une partie de la tribu des Beni-Sicar.

mentale, — surtout vis-à-vis d'*infidèles*, — est de ne désarmer qu'après avoir subi la loi du sabre, était un rêve décevant, qui pourrait, peut-être, conduire à une trêve, jamais à une paix sérieuse, établie sur des bases acceptables et offrant de suffisantes garanties de durée.

C'était bien, cependant, quoique, peut-être, avec quelques restrictions mentales chez les promoteurs de l'affaire, à quoi tendait l'intervention inattendue, — en plein théâtre de la guerre et au cours même d'opérations qu'on se déclarait décidé à poursuivre, — des membres de la commission chérifienne; et, bien que les choses aient pris, ultérieurement, pour l'avantage et l'honneur de l'Espagne, un cours moins artificiel, il demeure de quelque intérêt d'y insister, ne fût-ce que pour donner la clef des singulières manœuvres dont la banlieue de Melilla allait être le théâtre et pour en prendre occasion d'en faire ressortir l'erreur.

Dès la première heure, cette surprenante combinaison politico-militaire avait été indiquée dans la communication de presse, incontestablement officieuse, où fut annoncé le départ, de Tanger pour Melilla, de la mission marocaine et où l'on définissait le rôle des représentants du makhzen en disant qu'ils s'emploieraient à faire admettre aux Rifains l'occupation temporaire, par l'Espagne, des points *actuellement tenus* par ses troupes, *à la condition que celles-ci n'avancent plus* et *n'occupent aucune nouvelle position.*

La même idée, — ce qui ne saurait surprendre, car elle fait le fond même du compromis virtuellement accepté, — se retrouve exprimée, en ces termes, par un organe également officieux, au lendemain même de l'opération, toute pacifique d'ailleurs, du 7 novembre, dont on va parler, qui a étendu de 1 ou 2 kilomètres vers l'ouest les antiques limites de la possession espagnole : « Avec l'heureuse opération d'hier, sur les hauteurs du Gourougou, *la période active des opérations est terminée.* L'action espagnole, au Maroc et sur le théâtre des opérations, entre dans une phase nouvelle... et, *sauf le cas, improbable, où la Harka attaquerait,* les troupes vont, surtout, avoir à s'occuper de travaux de fortification, de routes, etc. »

Enfin, — et il s'agit ici, non plus de communications de presse, qu'on peut toujours désavouer, mais d'un texte semi-officiel, qui traduit, à n'en pas douter, les vues de commandement, voici comment la notice sur *Le Génie à Melilla,* publiée dans le *Memorial de Ingenieros del Ejercito* (numéro d'octobre) traite, *ex professo,* la même question :

« ... L'Espagne s'est vue forcée de remplacer le sultan du Maroc, dont l'autorité sur les tribus du Rif était impuissante à nous faire respecter. Cela nous a conduits, après de rudes combats, jusqu'aux positions que l'armée occupe à présent. Ces positions nous devons les garder, puisque les causes qui nous ont poussés à les prendre subsistent et qu'il faut, *autant que possible, tenir les Maures éloignés de Melilla.*

« Les nouvelles positions embrassent *une partie du territoire* des Guelaya... Leur choix, de même que leur organisation, doivent avoir une valeur militaire, à la fois défensive et offensive : valeur défensive, pour éviter, le plus possible, dans un pays aussi accidenté et avec des habitants comme les Rifains, toute espèce d'incursion...; valeur offensive, dans un double but : d'abord, pour menacer de nos feux tout ce qui peut intéresser l'habitant et être détruit, *de nos positions mêmes,* — en somme, une espèce d'*offensive passive,* — puis, pour continuer l'action militaire et se servir de ces positions comme d'une base pour une offensive ultérieure, dans le cas où elle serait nécessaire...

« Au sujet de l'organisation défensive, sans prétendre construire une espèce de muraille de la Chine, il sera convenable de limiter, le plus possible, les passages dangereux et de bien les surveiller... Le *Zocco des Beni-Sicar* (Souk-el-Had) et *Hidoun,* ou un point voisin de la rive gauche du rio de Oro, d'où l'on découvre la Méditerranée, les Trois-Fourches, Melilla et la Mar-Chica, sont des positions qui *battent les flancs du Gourougou....* Avec cela, le cap, où l'on a élevé un phare et peut-être quelque autre position intermédiaire, cette partie du territoire des Beni-Sicar est assurée...

« La domination *de la côte sud-est de la Mar-Chica* et l'*entrée de la plaine de Selouan* et du territoire des Kebdana peut s'obtenir, *par la Restinga,* qui est tout proche de Souk-el-Arba et de Nador, etc... Surtout, ce qui est nécessaire, ce sont des chemins.

beaucoup de chemins, *pour conduire aux positions, bien couverts et bien défilés*, d'autres, *pour relier ces positions entre elles*, etc. »

Et ces développements, — où il est curieux de retrouver, presque mot pour mot, les considérations sur lesquelles se basaient, en 1842, au Parlement français et jusque dans l'armée d'Afrique, les promoteurs de cette *Occupation restreinte*, contre laquelle la haute autorité du général Bugeaud suffisait à peine à lutter (1), douze ans après la prise d'Alger, — se traduisent, aussitôt, en faits. Et c'est leur mise en œuvre, si contraire aux vrais principes d'action militaire et si peu adéquate aux circonstances, qui devient le but des opérations dont on va maintenant parler, où le commandement se plaît à voir le couronnement de son œuvre!

C'est, en effet, ce que prépare le général commandant en chef lorsque, aux derniers jours du mois d'octobre, il remanie, sur des bases nouvelles, — d'où l'idée d'offensive s'efface de plus en plus, — la répartition de ses forces, sur le théâtre des opérations. Le nouveau groupement succédant à celui qui a reçu son exécution le 5 octobre s'opère entre le 1er et le 4 novembre. Les deux groupes nord et sud y subsistent; mais, tandis que le groupe d'occupation du secteur sud, — celui où l'on aurait quelques chances, en le cherchant, de rencontrer l'ennemi et d'obtenir des résultats proprement militaires, — ne se compose plus que de 8 bataillons d'infanterie, 4 escadrons de cavalerie et 2 batteries de montagne, avec 6 batteries *de position* et les services correspondants (2), soit, au total, 6.500 à 7.000 hommes, en

(1) « L'auteur de cette conception, dit M. Camille Rousset, était un vétéran de « l'Empire, le général Rogniat. C'était bien, de son propre aveu, la muraille de la « Chine qu'il proposait d'opposer, autour de la Mitidja, aux déprédations des Arabes. « Un officier du génie, comme lui, le général de Berthois, aide de camp du Roi et membre « de la Chambre des députés, s'était chargé d'appliquer ses principes,.... Seulement, il « les avait restreints dans les limites d'un triangle qui, ayant la mer pour base, allait « de Koléa à Blida et de Blida à l'embouchure de l'Harrach. Cette ligne, d'un déve- « loppement de 7 lieues à l'ouest, de 12 à l'est (75 kilomètres), devait être tracée par un « fossé continu, infranchissable, appuyé de cent soixante blockhaus » (*Conquête de l'Algérie*, 1er vol., p. 122).

(2) A *Selouan* : (sous les ordres du général de brigade Alfau)
- 4 bataillons de la 1re brigade de chasseurs (*Madrid, Barbastro, Figueras* et *Las-Navas* ;
- 1 escadron du régiment de *Lusitania* ;
- 1 batterie de montagne;
- 2 batteries *de position* (de Saint-Chamond);
- Infirmerie et services.

quelque sorte, immobilisés par destination, le groupe nord comprend, outre 14 bataillons de chasseurs (sur 18), les 1re et 2e divisions tout entières, la brigade permanente de Melilla et 13 escadrons de cavalerie, soit 28.000 à 30.000 hommes, réunis, — le Souk-el-Had en plus, — sur le terrain même qu'occupait, le soir du 9 juillet, la faible garnison de Melilla.

Quoi qu'il en soit de ce rapprochement et des commentaires qu'il pourrait suggérer, la moitié environ des troupes du groupe nord, sur des ordres donnés inopinément dans la nuit du 5 au 6 novembre, se trouvent, le 6 au matin, rassemblées sur le champ de tir (en deçà des forts de Cabrerizas Altas et de Rostrogordo), formées en quatre colonnes, disposées elles-mêmes en échelons, dans l'ordre suivant :

Premier groupe, en avant et à droite, sous le commandement de l'Infant don Carlos, 3 bataillons de chasseurs (Cataluna, Chiclana, les Arapiles), 2 escadrons de cavalerie (des Hussards de Pavie), 1 batterie de montagne, 1 compagnie du génie, 1 section d'ambulance et les services;

Deuxième groupe, sous les ordres directs du général Morales, avec qui marche le général de division Tovar, 3 bataillons de chasseurs (Talavera, Segorbe et Llerena), 2 escadrons de cavalerie (des Hussards de Pavie et du régiment d'Alphonse XII), 1 batterie de montagne, le génie, l'ambulance et les services.

Le général Marina, qui a gardé à sa disposition 2 escadrons des Lanciers de la Reine et qu'accompagnent les généraux Huerta et del Réal, se rattache, pour la marche en avant, au deuxième groupe;

Troisième groupe, commandé par le général Lopez Herrero,

A *Nador* : (sous le commandement du général de brigade Carbo)	4 bataillons (des régiments de *Cerinola* et de *San Fernando* ; 3 escadrons du régiment des *Hussards de Pavie* ; 1 batterie de montagne; 3 batteries *de position* (de Saint-Chamond); Infirmerie et services.
A Taouima : (poste de liaison, récemment réorganisé, avec chemin couvert, batterie et réduit)	2 compagnies d'infanterie (détachées de Nador); 1 batterie *de position* (de Saint-Chamond).

avec qui marche le général de division Munoz Cobo, 4 bataillons (des régiments du Wad-Ras et de Savoie), 2 escadrons de cavalerie (du régiment de Marie-Christine), 3 batteries de montagne, le génie, l'ambulance et les services;

Quatrième groupe, sous les ordres du général Imaz, 4 bataillons (dont le bataillon de chasseurs d'Alba de Tormes, 2 bataillons du régiment de Léon et 1 bataillon du régiment de Melilla), 2 escadrons de cavalerie (des régiments des Lanciers de la Reine et de Trévino), 2 batteries de 75^{mm} de campagne (du Creusot [1]), le génie, l'ambulance et les services.

En outre de ces quatre groupes mobiles, la 2e brigade de la division Sotomayor stationnée sous les forts du front nord de la place (2) est tenue prête à agir, comme troupe disponible, avec la batterie de 75^{mm} (du Creusot) qui y est rattachée; ce sont donc, au total, 18 bataillons, 10 escadrons et 8 batteries (dont 3 de campagne, à tir rapide), qui ont été mis sur pied pour la circonstance, sans parler du reste des troupes de la 2e division (3), restées établies au Souk-el-Had et qui vont constituer, en quelque sorte, le pivot de la manœuvre.

Les ordres d'exécution donnés pour cette opération, où se trouve, comme on voit, mis en œuvre un effectif au moins double de celui dont le général Tovar a disposé, le 30 septembre, au combat du Souk-el-Khemis, font, aussi, la part un peu plus large à l'imprévu de la guerre. Outre que la tenue comporte le port de la tunique de drap (les hommes n'ayant encore, cependant, que le pantalon de toile et les espadrilles), ordre est donné de leur faire prendre le chargement réglementaire de campagne, avec deux jours de vivres, plus un repas froid (pour le premier repas du jour). On peut remarquer, également, la plus complète organisation des services, — celle des ambulances, en particulier, — qui prouve que la pratique de la vie de campagne a fait son œuvre inévitable et a appris aux états-majors, encore un peu

---

(1) Du groupe de la 1re division.

(2) La brigade Brualla (4 bataillons), de la 2e division, ramenée sous Melilla, le 29 octobre.

(3) La brigade Ayala (4 bataillons) avec les deux escadrons divisionnaires (du régiment d'Alphonse XIII) et les deux autres batteries de campagne de la division Sotomayor.

inexpérimentés du début, l'importance considérable qui s'attache à ces détails.

Le mouvement commence, vers 8 heures, par la mise en marche de la première colonne (colonne de droite, commandée par l'Infant don Carlos), à qui il appartiendra de s'élever au nord-ouest pour déborder l'objectif, — qui n'est autre que Hidoun et les hauteurs au sud-ouest des anciens campements du général Tovar, — en passant par le chemin de Taourirt et en contournant le mont Ibidoun.

Cet échelon est suivi, presque immédiatement, par la colonne Morales, jusqu'à hauteur de Dar-el-Hadj-Bizan, où elle déboîtera de la route, pour prendre le chemin de Taxdirt, descendre dans le ravin de la Fontaine, puis, s'élèver sur le plateau raviné qui s'étend au nord du Rio de Oro, et se porter, ensuite, droit au sud, sur Hidoun.

La troisième colonne (généraux Munoz Cobo et Lopez Herrero), puis, la quatrième (général Imaz), s'engagent successivement, enfin, sur la même route, la première, avec l'ordre de gagner Taxdirt, puis Hidoun, par les itinéraires que le général Tovar a suivis, les 20 et 22 septembre, la seconde, pour s'arrêter à la ferme de Dar-el-Hadj-Bizan, où elle devra, comme on sait, demeurer en réserve. La section aérostatique, établie sur le glacis du fort de Rostrogordo, fait, entre temps, de fréquentes ascensions, pour fouiller les barrancos et surveiller la marche générale de l'opération.

Dans aucune des trois premières colonnes, les avant-gardes, qui ont pris, au départ, une formation d'approche, n'ont à pousser jusqu'au déploiement, l'ennemi ne s'étant rencontré nulle part; quant aux gros, ils exécutent une simple marche, en formation de route. Les distances ayant été, d'ailleurs, exactement calculées et les départs réglés en tenant un compte suffisant des difficultés du terrain, la concentration s'opère, correctement et sans retard.

La position que les colonnes viennent d'investir et que le commandement a tenu à réoccuper, pour mettre le district du nord (soumis, dès le 20 septembre) à l'abri des entreprises des Marocains, — supposés devoir rester maîtres du massif central et des pentes occidentales du Gourougou, — borde la rive gauche

du rio de Oro, vis-à-vis du plateau du Souk-el-Had, avec qui elle forme une ligne à peu près perpendiculaire à l'axe de la presqu'île. Elle se compose essentiellement de trois hautes collines arrondies, dont la plus occidentale a vue et commandement sur une plage de la côte ouest, peu éloignée, au sud, de la baie de Los Charranes.

Le général commandant en chef, qui a suivi le mouvement des colonnes, donne, aussitôt, les ordres relatifs à l'occupation, qui est réglée comme il suit : sur la colline ouest, le bataillon de chasseurs de Talavera, avec la batterie de montagne de la colonne Morales; au centre et à l'est, la brigade Lopez Herrero (régiments de Wad Ras et de Savoie), avec une des batteries de montagne de la troisième colonne; en échelon avancé, vers le nord, le bataillon de chasseurs de Llerena. Soit, au total, 6 bataillons et 2 batteries de montagne, auxquels s'ajoutent, sous le commandement supérieur du général de division Munoz Cobo, les 2 escadrons de cavalerie divisionnaire (1), une 1/2 compagnie du génie et l'ambulance de la troisième colonne, avec 1 section héliographique et les services.

Les points occupés de la position, — qui isole du reste de la presqu'île le massif du djebel Ouark et la pointe des Trois-Fourches, — sont mis, immédiatement, en état de défense, par les procédés usuels. Un convoi de mulets et de chameaux portant un important matériel de campement, qui a suivi à distance, arrive assez tôt pour que les 4.000 ou 4.500 occupants de la position, puissent, le soir même, coucher sous la tente. Toutes les autres forces sont, après la grand'halte, remises en route sur Melilla.

Le général commandant en chef, qui a rejoint Dar-el-Hadj-Bisan, se replie, avec la réserve (général Imaz), par le chemin de Rostro-gordo. Le général Tovar, l'Infant don Carlos et les troupes non employées des trois premières colonnes rentrent, de même, dans la place, par une piste qui longe le cours du rio de Oro. A 5h 30 du soir, cette simple marche militaire, exécutée sans combat ni incident digne d'être noté (et qu'a appuyé, le long de la côte, le croiseur *Estramadure*), est entièrement ter-

(1) Du régiment de Marie-Christine.

minée et toutes les troupes ont regagné leurs casernements, cantonnements ou campements.

Cette opération ne remplissait, toutefois, qu'une partie des intentions du général Marina. Il fallait encore, pour qu'on pût considérer la banlieue immédiate de Melilla comme suffisamment à l'abri des incursions des occupants indigènes du Gourougou, réparer l'erreur commise le 29 septembre et réoccuper la position de la Mozquita (M^{on} de Chadly), abandonnée par la colonne du lieutenant-colonel Aizpuru, quelques heures après que celle-ci s'y était établie, le matin du même jour.

Mis en goût, peut-être, par l'extrême facilité de la marche sur Hidoun, en tous cas, avec une rapidité d'exécution peu conforme aux habitudes, le général commandant en chef décida de procéder, dès le lendemain, 7 novembre, à l'occupation de cette importante avancée du Gourougou. Et, comme ce jour était un dimanche, il combina l'opération militaire proprement dite (qui n'exigerait, probablement, qu'un assez faible déploiement de forces) avec la cérémonie dominicale de la *messe de campagne*, à laquelle la disposition du terrain, en amphithéâtre, permettrait d'associer presque toutes les troupes de la garnison et même une partie de la population civile de Melilla. Cette opération, que le général considérait, selon toute apparence, comme le dernier acte militaire important de la campagne, en recevrait une sorte de consécration religieuse faite pour toucher les âmes pieuses de la majorité des assistants, tout en prêtant, d'autre part, à une mise en scène qui est, — sans acception de croyances, — dans les traditions et dans les goûts de la nation.

Les mesures prescrites en vue de cette opération se résument comme il suit :

Réunion générale des forces, pour 6^{h} 30 du matin, en trois groupes, savoir :

Premier groupe, sous les ordres du général de division Arison, gouverneur de la place (1), comprenant les deux brigades Imaz

(1) Qui, déjà, avait dirigé, le 29 septembre, l'ascension du Pic de Besbel.

et del Réal, ayant pour objectifs respectifs, les crêtes d'Ait-Aixa et de la Mozquita et un palier rocheux en arrière de cette dernière.

Rassemblement : à gauche, auprès de l'ouvrage du Lavadero, de la brigade Imaz, forte de 5 bataillons (2 bataillons du régiment de Cuença et les 3 bataillons de chasseurs de Merida, Cataluna et Alba de Tormes), avec 3 escadrons (des régiments des Lanciers de la Reine, de Pavie et de Trevino), 1 batterie de montagne, 1 compagnie de sapeurs, l'ambulance et les services; à droite, autour du fort d'Alphonse XIII, de la brigade del Réal, forte également de 5 bataillons (2 bataillons du régiment de Guipuscoa, 1 bataillon de Melilla, 1 bataillon du régiment d'Afrique et le bataillon de chasseurs des Arapiles), avec 3 escadrons (des régiments des Lanciers de la Reine, de Pavie et de Melilla), 1 batterie de montagne, 1 compagnie d'auxiliaires indigènes, l'ambulance et les services;

Deuxième groupe, sous les ordres du général de division Tovar, autour du fort de Camellos, comprenant 5 bataillons (2 bataillons du régiment de Léon et les 3 bataillons de chasseurs de Chiclana, Segorbe et Ciudad Rodrigo), avec 2 escadrons (des régiments d'Alphonse XII et de Lusitania), 2 batteries de montagne, 1 batterie de campagne (à tir rapide), 1 compagnie du génie, l'ambulance, etc.;

Troisième groupe, sous le commandement du général de division Sotomayor, autour du marabout de Sidi Auriach, comprenant les 4 bataillons d'infanterie de la brigade Brualla (des régiments de Burgos et du Prince), avec les 2 bataillons demeurés disponibles de la division Munoz Cobos (du régiment du Roi) et les deux escadrons divisionnaires de la 2e division (du régiment d'Alphonse XIII); plus, la réserve spéciale de cavalerie, aux ordres de l'Infant don Carlos, forte des 2 derniers escadrons des Hussards de Pavie et des Lanciers de la Reine.

Le général Marina, qui dirige l'ensemble de l'opération, assisté du général Huerta et de l'Infant don Carlos, est également présent, à Sidi Auriach. Le croiseur *Estramadure* est en rade, sous pression, prêt à toute éventualité.

Aussitôt qu'est donné le signal du commencement de l'opéra-

tion, la brigade Imaz, traversant le glacis du Lavadero (1), franchit le Barranco del Lobo, s'élève sur les pentes que couronne le poste d'Ait Aixa et gagne le Gorro Frigio, où elle reste en position d'attente. En même temps, la brigade del Réal, après avoir directement gagné le sommet de la Mozquita, le dépasse et aborde par les deux flancs, la crête rocheuse, inabordable de front, qui s'élève immédiatement en arrière et qui lui a été assignée comme objectif.

Pas plus que la veille, — ce qui permet d'y voir un résultat politique, autant que militaire, — les Marocains ne se sont montrés et c'est au seul bruit des fanfares que la brigade del Réal couronne la crête, où les troupes, disposées immédiatement en formation de revue, sont bientôt, — 9 heures du matin, — inspectées par le général commandant en chef.

Cette revue est suivie d'une courte grand'halte, suivie elle-même — à 10 heures — de la messe de campagne, célébrée par l'aumônier en chef du corps expéditionnaire, sur la haute esplanade de Camellos. Toutes les troupes, ainsi qu'il a déjà été dit, y assistent, sous les armes, formant un arc de cercle qui s'étend sur près de 6 kilomètres de longueur, de l'extrémité occidentale du Souk-el-Had à l'auberge du Cabo Moreno, en passant par l'ouest de la Mozquita.

La solennité de cette cérémonie célébrée en face du Ravin du Loup, témoin des hécatombes du mois de juillet, avec, pour fond de tableau, les deux pics occupés le 29 septembre, paraît avoir beaucoup frappé les assistants. La presse espagnole, en traduisant cette impression, dans la forme enthousiaste qui lui est familière, insista également sur la valeur militaire de la nouvelle position, sorte de plateau triangulaire, à bords en falaise sur la Mozquita, qu'il domine immédiatement et qui commande, à portée de canon, la rade, le camp extérieur de Melilla et les hautes berges du rio de Oro. Elle-même est, il est vrai, dominée, à son tour, par les pentes du pic de Besbel et par ses contreforts immédiats; mais c'est à une distance qui ne paraît guère inférieure à la portée efficace du fusil et on conçoit qu'elle ait pu être considérée comme un suffisant point

(1) Théâtre du combat du 27 juillet.

d'appui, pour la nouvelle ligne de défense qu'on entendait ériger, en face du Gourougou, laissé aux indigènes.

En descendant d'Agui-el-Neslab, — *le lieu de la paix*, nom donné, aussitôt, à la nouvelle position, — le général commandant en chef passe encore, sur l'esplanade de Camellos, la revue du groupe du général Tovar et s'y installe lui-même, pour la soirée, pendant que le ballon captif fait une série d'ascensions, qui ne révèlent la présence dans la montagne d'aucuns groupements indigènes, et n'y constatent pas de mouvements intéressants.

La garnison d'Agui-el-Neslab a été aussitôt constituée, sous le commandement du colonel (depuis général) Axo, de 2 bataillons de chasseurs, avec 1 batterie de montagne et 1 section de mitrailleuses. L'organisation défensive de la position, à laquelle ces troupes, assistées par la compagnie locale du génie, procèdent immédiatement, comporte une grande redoute, pour un bataillon, une batterie et un poste avancé (blockhaus), pour une compagnie. Soixante tentes de campagne (à 25 hommes) sont envoyées, séance tenante, pour assurer le logement de la garnison.

Dès que cette installation est suffisamment ébauchée pour que la défense éventuelle en soit possible, la dislocation est ordonnée et, à 4^h 30 du soir, toutes les troupes non maintenues sur la position ont regagné leur point ordinaire de stationnement (1).

Par une coïncidence curieuse, c'est le jour même, — 21 octobre, — où le cabinet Maura avait succombé, devant les Cortès, sous une sorte de *lock out* parlementaire, que s'étaient, comme on l'a déjà dit, embarqués, à Tanger, pour Melilla, les commissaires ché-

(1) Comme une sorte de couronnement des opérations des 6 et 7 novembre et simultanément à l'envoi de témoignages officiels de satisfaction du gouvernement, plusieurs promotions, datées des 9 et 10 du même mois, furent faites parmi les officiers de haut rang du corps expéditionnaire. Il convient de citer, parmi les récompenses ainsi accordées, les nominations au grade de général de division du général Imaz, à qui avait incombé la tâche ingrate et très honorablement remplie de commander, durant plus de trois mois (depuis le 20 juillet), les positions dites avancées et celle, au même grade, de l'Infant don Carlos, dont on aura remarqué la brillante et méritoire activité, depuis son débarquement à Melilla. L'un et l'autre, rappelés en Espagne, furent aussitôt remplacés, le général Imaz, par le colonel (depuis général) Aranda, dans le commandement de la 3e brigade de chasseurs, don Carlos, par le général Milans del Bosch, dans celui de la brigade de cavalerie.

rifiens; c'est-à-dire que les hommes politiques qui, après avoir hardiment engagé leur pays dans un conflit armé avec les Guelaya, avaient ensuite admis que l'Espagne pût sortir, par un compromis discutable, des difficultés qui en étaient résultées, disparaissaient de la scène, au moment précis où allait se jouer la comédie politico-militaire dont ils avaient assumé la responsabilité.

Il ne saurait, dans ces conditions, paraître surprenant que les nouveaux conseillers du Roi, tout soucieux qu'ils fussent d'assurer la continuité de l'action politique extérieure de la monarchie, aient entendu réserver leur opinion sur les modalités de cette politique et n'accepter que sous bénéfice d'inventaire le troublant héritage qui leur était laissé.

C'est pendant que les membres du nouveau cabinet espagnol se livraient, avec zèle et scrupule, à l'étude de ces difficiles problèmes, attendant d'être bien fixés eux-mêmes pour ratifier ou pour modifier les directions et autorisations données par leurs prédécesseurs, que le commandement local, suivant, semble-t-il, sa propre inclination, avait orienté ses opérations dans le sens qui vient d'être indiqué et ostensiblement préparé, ainsi, l'application des mesures évidemment adoptées par l'ancien gouvernement.

Telle était la situation, quand, après la réoccupation (1) de Hidoun et de la Mozquita (6 et 7 novembre), — dont le président du Conseil et le ministre de la guerre eurent encore la bonne grâce de féliciter, officiellement, le général Marina et ses troupes (2), — se posa définitivement la question de l'organisation militaire à donner pour base à une pacification, au moins temporaire, que rendait inévitable la lassitude évidente des deux partis.

Alors se dessina plus clairement la différence des points de vue, qu'on avait déjà pu pressentir lorsque l'ordre avait été envoyé,

---

(1) Hidoun avait été occupée par le général Tovar, du 22 au 24 septembre et la Mozquita (très voisine d'Agui-el-Neslab) le fut, comme on sait, durant quelques heures, dans la matinée du 29 septembre, par le général Arison. C'est spontanément que le commandement avait fait évacuer l'une et l'autre.

(2) Télégrammes officiels, mis à l'ordre du corps expéditionnaire, le 9 novembre.

le 24 octobre, par le gouvernement du Roi, au général commandant en chef, de refuser la suspension d'armes demandée par les agents du makhzen à leur arrivée, et de réserver expressément sa propre liberté d'action. On entendait, maintenant, à Madrid, qu'après ces deux ou trois semaines dépensées, sinon perdues, en négociations dilatoires, le commandement usât de la liberté revendiquée par lui autrement que pour conduire des évolutions plus semblables à des exercices d'instruction qu'à de véritables manœuvres de guerre et y fît succéder une manifestation, plus ferme et plus évidente, de la volonté de l'Espagne *d'imposer sa loi* aux tribus.

L'opération que le ministère avait en vue n'était autre que l'occupation immédiate et, au besoin, l'enlèvement par la force des passages (très fréquentés, bien qu'à peine connus, encore, des Européens), qui conduisent de la plaine d'El Areg, par les vallées supérieures du rio del Cavallo (oued Youksen) et de ses affluents de gauche, dans le bassin de l'oued Kert, et dont personne ne doutait plus guère que la clef fût Alslatten. Il était devenu, en effet, d'une évidence difficilement niable que tel était l'objectif qu'il fallait atteindre, pour arriver à tenir effectivement, — sans avoir à s'y attaquer de nouveau, — le massif du Gourougou, dont les principales communications avec le Maroc seraient ainsi commandées d'une côte à l'autre, et dont l'occupation, surtout, si un heureux sort voulait qu'il dût en coûter quelque effort militaire et si on savait l'exploiter habilement, — mettrait hors de conteste la domination militaire de l'Espagne sur l'ensemble de la presqu'île.

Le général commandant en chef n'y contredisait pas absolument. Mais, imbu, semble-t-il, de théories vieillies sur les difficultés de l'offensive et enclin, d'autre part (depuis la reconnaissance, par ballon, du 17 octobre), à s'exagérer le relief du plateau de Tazoudja et sa puissance de commandement sur les passages en question, il discutait, confondant un objectif avec l'autre et justifiant ses atermoiements par la crainte de l'émotion que de nouvelles hécatombes soulèveraient en Espagne, désormais tout acquise aux espérances de paix.

Instamment pressé, néanmoins, le général Marina finissait par se déclarer prêt à agir; mais, invoquant la réduction de ses effec-

tifs, il subordonnait la reprise des hostilités effectives qu'on lui imposait à l'envoi de nouveaux renforts, dont le chiffre (d'après des renseignements dignes de foi), aurait été évalué par lui à 20.000 hommes. Et on ne devra pas s'étonner de l'exagération, aujourd'hui manifeste, d'une pareille demande, si on observe que cette idée avait trouvé quelque écho dans le corps expéditionnaire et qu'elle fut, notamment, soutenue dans la presse (1) par un correspondant militaire, exceptionnellement sérieux et compétent, qui demandait, non seulement, que les pertes subies par les troupes (environ 4.000 hommes) fussent comblées immédiatement, mais encore que les troisièmes bataillons (demeurés en Espagne) des dix régiments d'infanterie du corps expéditionnaire fussent mis sur pied de guerre et dirigés sur Melilla, soit, au total, l'envoi au Maroc d'au moins 12.000 hommes.

Il faut apprécier comme un vrai mérite, dans les circonstances délicates où il était placé, la fermeté avec laquelle le cabinet Moret sut résister à ces sollicitations et imposer sa volonté, n'hésitant pas, en dernier ressort, à faire entrevoir comme possible, dans des communications rendues publiques, l'envoi sur le théâtre de la guerre du ministre de la guerre lui-même, éventualité qui paraît avoir levé toutes les hésitations et triomphé des dernières résistances.

Quoi qu'il puisse être de l'intérêt de ces détails (dont on doit se dire que les circonstances de cet ordre ont toujours des origines secrètes qu'il est difficile de pénétrer entièrement), il faut reconnaître que le général commandant en chef, une fois rallié, de façon ou d'autre, au programme du gouvernement, sut s'employer, avec son activité personnelle ordinaire, sa consciencieuse méthode et son louable souci des détails, à en préparer la bonne exécution.

Dès le 14 novembre, sa présence est signalée à Nador, d'où, accompagné d'un groupe important d'officiers, il se porte sur le sommet du mont Arbos, afin de procéder à une étude attentive du théâtre de ses futures opérations. Quelques mouvements de

(1) Il s'agit d'articles de la *Correspondencia militar*, dont on a déjà apprécié favorablement la plupart des jugements sur les choses de cette guerre.

troupes suivent cette reconnaissance, en particulier, l'envoi à Nador (le 15 novembre) du régiment des Lanciers de la Reine remplaçant celui des Hussards de la Princesse, le rappel à Melilla (le 16 novembre) des deux bataillons de chasseurs laissés, le 6, à Hidoun, puis (le 19 novembre) celui des quatre bataillons des régiments de Wad Ras et de Savoie, venant également de Hidoun, enfin (le 24 novembre) l'envoi à Nador de la section aérostatique.

Du côté de l'ennemi, probablement avisé de la menace qui pèse sur lui, règne également une certaine activité. Dans la nuit du 21 au 22 novembre, des feux nombreux allumés sur les principaux sommets du Gourougou méridional, du massif des Beni bou Ifrour et même des monts des Kebdana avaient donné le signal d'une réunion des chefs de la résistance et des personnalités indigènes les plus influentes, qui eut lieu, d'après les informations du service des renseignements, sur le plateau de Tazoudja, dans la journée du 22 novembre. Les résultats de cette conférence, bien qu'en apparence contradictoires, furent importants. S'il y fut, en effet, décidé, — contrairement à ce qu'avaient cru pouvoir faire espérer les commissaires chérifiens, — qu'aucun représentant des tribus ne se rendrait à Melilla, ni même à Nador (où ils étaient attendus), pour faire acte de soumission à l'Espagne, il y fut, en même temps, reconnu que la résistance cessait d'être possible pour la *Harka*, privée d'une partie de ses chefs (1) et dont les effectifs fondaient à vue d'œil. Devant la résolution hautement affirmée des contingents du Rif, désormais rassurés pour eux-mêmes et qui entendaient retourner à leurs travaux agricoles, l'assemblée n'avait pu que reconnaître aux Guelaya, vis-à-vis d'une offensive espagnole se produisant en forces, l'entière liberté d'agir au mieux de leurs intérêts du moment.

Ces décisions ne demeurèrent probablement pas secrètes et il y a lieu de penser, d'après certains détails, qu'elles étaient, dès le 23 novembre, plus ou moins connues à Melilla. Elles n'empêchèrent pas, du reste, — bien au contraire, — le commandement

(1) On sait que Chadly était, dès lors, déjà parti pour Fez, où il est probablement mort, dans des circonstances demeurées mal connues.

de donner un caractère imposant à la manifestation militaire qu'il avait en vue et c'est, comme on va le voir, sur des bases relativement considérables que fut établi le programme de l'opération contre Alslatten.

C'est dans la journée du 24 novembre que fut annoncée l'ouverture, très prochaine, d'une opération, à grande envergure, sur Nador, et à 6 heures du soir, ce même jour, que furent lancés les ordres d'opérations, dont l'exécution était prévue pour le lendemain matin. Le général commandant en chef, entouré de son état-major (où figurait le chérif El Nassiri, ancien vizir du *Rogui*), s'était établi, le 25, au lever du jour, à hauteur du Lavadero, pour assister au défilé des troupes, par la route unique dont elles pussent encore disposer pour gagner Nador et on remarqua, — le bruit ayant précédemment couru de quelques divergences de vues entre lui et le colonel Jordana, au sujet des opérations, — que le général Marina saisit cette occasion pour adresser publiquement au chef d'état-major du corps expéditionnaire les éloges que semblent, en effet, avoir justement mérités à cet officier supérieur, la clarté, la méthode et le soin apportés à la préparation des ordres (1).

Le premier échelon qui se présenta fut une division *de marche*, formant une sorte d'avant-garde générale, sous les ordres du général Tovar et composée des brigades Morales (2) et Brualla (3). La première de ces brigades, dont le mouvement commença à 7 heures du matin, comprenait 2 escadrons de cavalerie (4), 5 bataillons de chasseurs (5), 2 batteries de montagne, 1 compagnie de sapeurs du génie, 1 section de sapeurs télégraphistes, 1 section d'ambulance et les services correspondants. La deuxième, dont

(1) Le colonel Gomez y Jordana, dont on a eu occasion de signaler, à diverses reprises, le rôle agissant, pendant les opérations militaires du début de la période active, vient, à titre de récompense pour services de guerre, d'être promu général de brigade, en même temps que le colonel Garrido, de l'artillerie.

(2) Le général Morales commandait la 2e brigade de chasseurs (Andalousie).

(3) Le général Brualla était commandant de la 2e brigade de la 2e division (Sotomayor).

(4) Du régiment des lanciers de la Reine.

(5) Les bataillons de Cataluna, Tarifa, Segorbe, Chiclana et Talavera, à l'effectif moyen de 650 à 675 hommes par bataillon.

la tête parut à 8 heures, était forte de 4 bataillons (3), 1 escadron de cavalerie, 3 batteries, dont 2 de campagne, à tir rapide, 2 sections de sapeurs, 1 section de télégraphistes et les services.

Dans l'une et l'autre de ces brigades, l'ordre de marche adopté était la formation d'approche, sur deux lignes de bataillons, en ordre serré, avec intervalles et distances variables. Un bataillon (4), détaché de Selouan, qui rejoindrait la division à Nador, la porterait au chiffre de 10 bataillons, avec 3 escadrons et 5 batteries (dont 3 de montagne), offrant un effectif total approximatif de 7.500 hommes et 1.600 animaux.

Le second échelon, que commandait le général de division Munoz Cobo et dont la tête déboucha à 9^h 15 du matin, comprenait les brigades Lopez Herrero (5) et Modesto Navarro (6), composées elles-mêmes :

La brigade L. Herrero, de 3 bataillons d'infanterie (7), 2 escadrons de cavalerie (8), 3 batteries (dont 2 de campagne, à tir rapide), 2 sections de sapeurs du génie, 1 section de télégraphistes, l'ambulance et les services;

La brigade M. Navarro, qui se présenta à 10^h 15, de 4 bataillons d'infanterie (9), 1 escadron de cavalerie (10), 2 batteries de montagne, 1 compagnie de sapeurs, 1 section de télégraphistes, 1 section d'ambulance et les services; soit, au total, pour la division, 7 bataillons d'infanterie, avec 3 escadrons de cavalerie et 5 batteries (dont 2 de campagne, à tir rapide), ayant un effectif approchant 6.000 hommes et 1.500 chevaux et mulets.

---

(1) Le bataillon de chasseurs de Barbastro, un bataillon du régiment du Prince et deux bataillons du régiment de Burgos.

(2) Le bataillon de Llerena.

(3) Le général Lopez Herrero avait remplacé le général Vicarios dans le commandement de la 2e brigade de la 1re division (division Munoz Cobos).

(6) Le général Modesto Navarro avait remplacé le général Aguilera dans le commandement de la 1re brigade de la 1re division.

(7) Deux bataillons du régiment de Wad Ras et un bataillon du régiment de Savoie.

(8) Deux escadrons du régiment de Marie-Christine.

(9) Les bataillons de chasseurs de Barcelone et de Merida, et deux bataillons du régiment du Roi.

(10) Un escadron du régiment de Trevino.

Le troisième et dernier échelon, sous le commandement du général Huerta, qui débouche à 11h 15, est composé de la brigade Carbo, d'infanterie et de la brigade Milans del Bosch, de cavalerie. La première comprend 1 bataillon de marche formé de 4 compagnies des régiments de Melilla et d'Afrique, 2 bataillons du régiment de San Fernando (stationnés à Nador et qui y rallieront la colonne), la batterie de campagne à tir rapide de la brigade permanente de Melilla, une compagnie du génie et les services; la seconde est composée des deux régiments (à 3 escadrons) des hussards de Pavie et de la Princesse. L'effectif de cet échelon, — destiné à servir de réserve aux deux autres, — est d'environ 3.500 hommes et 1.100 animaux.

Ce sont, au total, — sans parler des troupes occupant les points d'appui fixes de la manœuvre, — 19 bataillons, 12 escadrons et 11 batteries (dont 5 de campagne, à tir rapide), avec les services correspondants et dont l'effectif total dépasse 17.000 hommes (avec 2.100 chevaux et 2.200 mulets), qui vont avoir à réaliser le programme gouvernemental, en s'assurant la possession du groupe de passages qui maîtrisent, d'une côte à l'autre, la presqu'île des Guelaya. On sait déjà qu'ils le feront, sans dépense d'efforts, ni de sang, aucune résistance ne devant leur être opposée. On sait aussi qu'il n'a pas manqué de gens, — il n'en manque même pas encore, après qu'on a pu y réfléchir, — pour en féliciter le corps expéditionnaire et pour glorifier son chef du résultat humanitaire de sa longue temporisation.

Sans nier que, dans l'état de l'opinion en Espagne et dans la situation où se trouvait le corps expéditionnaire, à l'entrée de l'hiver et après quatre mois et demi de cette dure campagne, l'effondrement de la résistance des Guelaya et des Rifains devant la démonstration du 26 novembre ait été un événement heureux, on a observé seulement que, s'il en eût, sans doute, coûté davantage d'exécuter, deux mois plus tôt, l'opération dont le récit va suivre, il est loin d'être certain que cette action eût été, en réalité, plus onéreuse, — si, surtout, on l'eût faite avant la fâcheuse reconnaissance du 30 septembre et à sa place, — à cause de la considérable économie de peines et de pertes réalisée sur ces deux interminables mois d'automne. Le résultat obtenu,

Le massif du mont Youksen (mines de fer). — Vue prise du mont Afra (mine de plomb)

en toute hypothèse, eût été, à coup sûr, plus solide et probablement plus durable.

Il n'en faut pas moins constater que la marche du 25 novembre, bien réglée, comme on l'a dit, et couverte par un large service de sûreté de cavalerie, se fit correctement et sans à-coups et que, longtemps avant la nuit (1), les différents groupes occupaient (soit campés, soit au bivouac), les points de stationnement qui leur avaient été assignés autour de Nador, savoir :

Les deux brigades de la division d'avant-garde (Tovar) tenant l'entrée de la vallée du Rio del Cavallo, l'une (brigade Morales) à droite, entre le massif de Nador et le marabout de Sidi Selim, l'autre (brigade Brualla), à gauche, au nord-est du mont Afra;

La division Munoz Cobo, au centre, en avant des jardins de Nador, face à Barakas;

En arrière d'elle, la division Huerta (réserve), non loin de la Mar-Chica.

La vallée où allait se dérouler l'opération, large, à l'entrée, de plus de 6 kilomètres, s'enfonce en forme de coin vers le col d'Alslatten, dans une direction générale de l'est à l'ouest, marquée par le cours du Rio del Cavallo (oued Youksen); elle est barrée, à l'ouest de Barakas, par le contrefort de Segangan (ou Zranran), lui-même couvert, vers l'est, par un piton conique, — le Djebel Sebt, — d'un relief assez accusé.

Le versant nord de la vallée est formé par les pentes sud-est du mont Gourougou; le versant sud, par les pentes nord du massif des Beni bou Ifrour. Les premiers affluents sérieux du Rio del Cavallo, en remontant son cours, sont : sur la rive gauche, l'oued Barakas, qui coule au sud-est, venant des sommets du Gourougou; sur la rive droite, l'oued Nesra, qui descend, au nord-est, des hauteurs voisines du pic d'Youksen.

La distance qui sépare Nador d'Alslatten est d'environ 10 kilomètres. Un peu plus au nord, est le plateau ou *table* (*meseta*) de

(1) Vers 4h 15 du soir, une délégation d'indigènes (de Nador) se présenta au général commandant en chef, annonçant les intentions pacifiques des habitants de la vallée.

Tazoudja. Ce plateau marque le point de séparation des territoires des trois tribus des Mazouza, des Beni Sicar et des Beni bou Ifrour. Le terrain en est tourmenté, — moins, cependant, que celui du massif des Beni bou Ifrour, — mais cultivé et assez habité. En plaine sont de belles cultures; Segangan, en particulier, est entouré d'une triple ceinture de jardins et de vergers.

Les ordres d'opérations pour la journée du 26 novembre assignaient pour zones respectives de marche, à la brigade Morales (de la division Tovar) les pentes inférieures du Gourougou et à la brigade Brualla (de la même division) le pied des collines des Beni bou Ifrour. La division Munoz Cobo devait suivre leur mouvement, en plaine, ayant pour premier objectif la hauteur du Sebt. Le général Huerta devait, d'autre part, demeurer en position d'attente, en avant des vergers, tandis que les ouvrages du mont Arbos et des Mamelles, armés de batteries de position et occupés par les deux bataillons du régiment de Cerinola et la redoute de Nador, où avaient été maintenus le bataillon de chasseurs de Llerena et un escadron de lanciers, constitueraient, en arrière, un réduit très solide.

La troupe avait l'équipement et le chargement de campagne et, — nouveau progrès, — portait quatre jours de vivres. A 7 heures, toutes les dispositions préliminaires étaient prises et, aussitôt après une première ascension du ballon *Urano*, qui ne signala rien d'anormal, le mouvement commença, salué, de la part de l'ennemi, par 3 ou 4 coups de fusil, qui représentèrent presque toute la résistance des Marocains pendant cette journée.

Les brigades Morales et Brualla, qui commencent le mouvement, marchent, chacune, sur deux lignes de deux bataillons en formation de combat (la première, ayant, en outre, en troisième ligne, le bataillon de Cataluna). Les brigades Lopez Herrero et Modesto Navarro, qui forment, au centre, une seconde ligne, échelonnée, sont en formation d'approche. Chacun de ces groupes est précédé par les escadrons qui lui sont attachés et qui assurent la sûreté rapprochée des colonnes. Le général commandant en chef marche entre la division Munoz Cobo et la brigade Morales, au nord du Rio del Cavallo.

Le premier point occupé, sans opposition d'ailleurs, est le Sebt, d'où une batterie de campagne (du Creusot), aussitôt amenée, ouvre le feu contre Segangan, objectif de la brigade Brualla, qui y pénètre peu après. De tous côtés, on voit fuir de nombreux groupes d'indigènes, tandis que d'autres s'avancent vers les troupes en manifestant les intentions les plus pacifiques et que d'autres encore arborent sur leurs maisons de nombreux drapeaux blancs.

La progression générale se poursuit ainsi, méthodique et lente, mais sans interruption, jusqu'à midi, où est ordonné un arrêt général du mouvement, sauf pour la brigade Morales, dont l'objectif est Alslatten, qu'elle atteint seulement vers 1 heure; le bataillon de chasseurs de Talavera, qui la flanque à droite, vers le Gourougou, est alors salué de quelques coups de fusil, qui ne font pas de victimes et qui, du reste, cessent bientôt. L'opération est, dès lors, virtuellement terminée et les ordres sont donnés aussitôt, tant pour l'occupation et l'organisation immédiate des points à garder que pour le retour en arrière des troupes non maintenues sur les positions.

Les points désignés comme devant être tenus sont : le Sebt (ou mont Axis), où s'établit un bataillon du régiment de Wad-Ras, avec une batterie de montagne; une autre position voisine, dénommée Dar Mohammed ben Tahar, qu'occuperont trois compagnies du bataillon de Barbastro, la 4e compagnie du même bataillon tenant une position intermédiaire entre elle et le plateau de Tazoudja (que n'ont pas atteint les troupes) (1); enfin, le village et le col d'Alslatten, position principale, distante de 8 à 9 kilomètres seulement, à vol d'oiseau, de l'embouchure de l'oued Kert et où resteront, avec le général Morales, 3 bataillons de chasseurs, 1 batterie de montagne, 1 compagnie de sapeurs et 1 section d'ambulance.

La disposition, — assez surprenante pour donner à croire à quelque accord préalable garantissant les troupes d'occupation contre toute éventualité de retour offensif des indigènes, — en vertu de laquelle a été ordonné le repliement général, immédiat,

(1) Tazoudja, dont l'importance ne fut reconnue que plus tard, ne semble pas avoir été encore occupé d'une façon permanente.

de toutes les autres troupes sur Nador, s'exécute à partir de 2 heures du soir. Aucun incident ne s'étant produit durant cette retraite, les dernières troupes sont de retour, avant 7 heures, dans leurs camps et bivouacs respectifs.

Sur les positions, où les travaux de mise en état de défense ont été entrepris, séance tenante, un fort convoi a amené, dans le courant de l'après-midi, un abondant matériel de campement, avec l'approvisionnement nécessaire en vivres et en munitions. Les troupes y campent, en conséquence, dans d'excellentes conditions relatives et y passent une nuit que rien ne vient troubler.

Divers émissaires marocains étant venus, dès l'installation des bivouacs, affirmer les intentions, décidément pacifiques, des tribus et annoncer, pour le lendemain, la venue de délégations envoyées pour faire acte de soumission, le général commandant en chef, avant de retourner passer la nuit à Nador, avait décidé que ces soumissions seraient reçues à Alslatten, et avait donné des ordres pour qu'elles fissent l'objet d'une cérémonie, qu'il avait marqué l'intention de présider en personne.

Le 27 novembre, en effet, le général Marina quittait Nador, à 9 heures du matin, sous l'escorte de trois escadrons, pour se rendre à Alslatten, où les représentants des tribus arrivèrent, plus lentement qu'on ne les avait attendus, ce qui fit retarder la cérémonie jusqu'à 2 heures du soir et obligea à la renouveler à 4 heures. La forme de ces démonstrations ne laissa, du reste, rien à désirer. Les délégués, après avoir, suivant l'usage local, sacrifié un jeune taureau et arrosé le sol de son sang, se répandirent en assurances de regrets, de soumission et d'attachement et conclurent en offrant de s'armer, tout aussitôt, pour combattre les ennemis de l'Espagne !

Le général y répondit en affirmant, avec les intentions magnanimes du Roi et de son gouvernement, sa volonté propre d'user d'indulgence envers les égarés et sa résolution d'être sans pitié pour ceux qui persévéreraient dans leur hostilité. Il ne semble pas qu'alors, — ni depuis, — il ait été question d'un désarmement effectif des indigènes et tout donne à croire qu'on s'est contenté, sur ce point infiniment délicat, de satisfactions de pure forme, comme l'interdiction du port des armes *dans les mar-*

chés, qui ne tire guère à conséquence en vue de l'avenir. Pas davantage ne fut-il question, semble-t-il, du paiement de sérieuses contributions de guerre, non plus que du mode d'administration ultérieur des tribus. L'entente, dans ces conditions, devenait relativement facile et il est de fait, comme on le verra plus loin, que rien de sérieux n'est, jusqu'ici, venu la troubler.

Dès le matin du 27 novembre, l'ordre avait été donné de renvoyer, de Nador à Melilla, — comme si la population de cette ville était toujours sous le coup des alarmes du début de la guerre, — les deux bataillons du régiment du Prince et trois ou quatre compagnies empruntées aux régiments de la brigade permanente. Toutes les autres troupes avaient été, dans l'attente des soumissions, maintenues sous Nador, jusqu'à nouvel ordre.

Dès lors, cependant, on s'était senti tout à fait en confiance, à Madrid, où, le 27 au soir, avait été décidé, en conseil des ministres : le renvoi immédiat dans la Péninsule des réservistes du corps expéditionnaire, le rapatriement, aussi prompt que possible, des 3e et 1re brigades de chasseurs (Catalogne et Castille) arrivées les premières sur le théâtre de la guerre, enfin, l'envoi à Melilla d'une commission technique chargée d'élaborer, de concert avec le commandement local, le plan d'organisation militaire des nouveaux territoires d'occupation.

Le 28 au matin, le général commandant en chef, ne doutant plus des intentions pacifiques des tribus, avait donné, avant de partir pour Selouan, où il allait passer une rapide inspection, l'ordre de diriger immédiatement sur Melilla, d'une part, la division de marche du général Munoz Cobo (1) et, d'autre part, la brigade Brualla (2) et une compagnie du génie.

Le lendemain, 29 novembre, ce mouvement était suivi par les 2 bataillons du régiment de Wad Ras, 5 escadrons (des lanciers de la Reine et des chasseurs de Marie-Christine), 5 batteries (3 de campagne, 2 de montagne) et une autre compagnie du génie.

Le 29, enfin, était arrêtée une nouvelle répartition des forces, (la troisième, depuis le 1er octobre), qui correspondait au nouvel

(1) 7 bataillons, avec 3 escadrons et 5 batteries.

(2) 4 bataillons, 1 escadron, 3 batteries.

état de choses et qui, dans ses lignes générales, se résume comme il suit :

A Melilla : (place et forts, le Souk-el-Had compris)	8 bataillons de la division Munoz Cobo (1re division); 3 bataillons de la brigade Brualla (2e division); 6 bataillons et demi de la brigade permanente (moins ses détachements); 10 escadrons de cavalerie; 6 batteries de campagne à tir rapide; 2 batteries de montagne;
A Taourirt	1 bataillon de la 2e division;
Dans les positions dites avancées : (de l'Atalayoun à la Mozquita)	6 bataillons de chasseurs; 4 bataillons de la 2e division; 4 batteries de montagne.
A Selouan : (avec ses avancées)	5 bataillons de chasseurs; 1 escadron de cavalerie; 1 batterie de montagne.
A Nador : (y compris le mont Arbos et Taouima)	4 bataillons de la brigade Carbo (1re brigade de la 3e division); 2 bataillons de chasseurs; 6 escadrons de la brigade de hussards; 3 batteries de montagne; 1 batterie de campagne (1).
A Alslatten : (avec le Dar Mohammed ben-Tahar et le Sebt)	5 bataillons de chasseurs de la brigade Morales); 2 batteries de montagne.

La force relative des groupements nord et sud, — celui-ci placé de nouveau sous un commandement unique, confié au général Tovar, installé à Nador, — se trouvait ainsi heureusement modifiée, le premier, réduit à 28 bataillons, 10 escadrons et 12 batteries (dont 6 de campagne, à tir rapide), le second, fort maintenant de 16 bataillons, 6 escadrons et 7 batteries (dont 5 de montagne), répartition beaucoup plus rationnelle que la précédente et offrant les moyens de faire face, immédiatement, à toute éventualité.

(1) Sans compter, ici comme à Selouan et dans les postes de la vallée du Rio del Cavallo, plusieurs batteries de Saint-Chamond, non mobiles, faute d'attelages, et classées comme batteries de position.

Celle d'une reprise sérieuse des hostilités ne semblait guère, d'ailleurs, à redouter, — à moins que les Espagnols ne la provoquent eux-mêmes — en raison des circonstances dans lesquelles venait de se clore le conflit ouvert par l'attentat du 9 juillet. L'ennemi, évidemment exténué, divisé, dénué de ressources, tout au moins, obligé de se refaire et de penser à ses labours, ne demanderait, sans doute, qu'à voir durer l'accalmie consécutive à l'effort militaire, que venait, — bien que tardivement, — de s'imposer le corps expéditionnaire et tout donnait à penser que la tâche de celui-ci se bornerait à organiser militairement la zone occupée, tout en conduisant les opérations de police nécessaires pour assurer la mise en train du nouveau régime.

C'est ce qui se produisit, en effet, même dans des conditions plus atténuées encore qu'on ne l'avait pensé et sans qu'il en ait coûté aux troupes d'occupation aucuns nouveaux sacrifices.

TROISIÈME PÉRIODE

PACIFICATION

Bien que la dernière période des opérations, — celle qui a trait à la pacification, — ait effectivement commencé dès le moment où fut définitivement consacrée l'impuissance des Guélaya à poursuivre, même en montagne, la lutte contre l'armée espagnole, c'est-à-dire, en fait, le 26 novembre, il semble plus rationnel de la faire dater du 1er décembre, jour où se trouva réalisée la nouvelle répartition de forces correspondante à la situation créée par l'heureuse occupation d'Alslatten.

On a déjà vu qu'à cette date, le corps expéditionnaire avait maintenu, mais en modifiant l'équilibre de ses forces, sa précédente formation en deux groupements principaux, nord et sud : le premier, concentré autour de Melilla, sous la direction immédiate du général commandant en chef, comptant les deux tiers environ de l'infanterie et de la cavalerie, avec la plus grande partie de l'artillerie de campagne; le second, tenant le triangle Selouan—Alslatten—Nador, sous le commandement du général Tovar, établi à Nador, comprenant le dernier tiers des bataillons et escadrons, avec presque toutes les batteries de montagne du corps expéditionnaire.

Dès lors, si la possession effective de la presqu'île entière, depuis l'embouchure de l'oued Kert jusqu'à celle de la Moulouya, n'était pas encore effectivement obtenue, elle était, du moins, virtuellement acquise, les indigènes de cette région ayant renoncé à combattre davantage pour leur indépendance et il ne dépendait plus que du commandement d'atteindre cet objectif, naturel et nécessaire, de la campagne, à la condition d'y employer les moyens appropriés.

Tel parut bien être, en effet, le but poursuivi par le général Marina, qui imposa à ses troupes, dès les premiers jours qui suivirent la cessation déclarée des hostilités, une activité aussi méritoire que devenue peu habituelle au corps expéditionnaire

et poussa, dans la plupart des directions intéressantes, des colonnes, conduites avec tact et prudence, qui remplirent leur mission sans heurter les indigènes et furent, partout, correctement accueillies.

Pour consolider les résultats obtenus grâce à ces adroites opérations, il semblait devoir désormais suffire d'organiser, sans tarder, — en deux ou trois points militaires bien choisis — ce qu'on a appelé ailleurs des *grands postes*, d'où rayonneraient incessamment, jusqu'à nouvel ordre, des colonnes, équipées à la légère mais dotées de moyens puissants et très mobiles, qui ne laisseraient échapper à leur surveillance aucune partie de la zone d'occupation et n'y toléreraient, non seulement aucun acte hostile, mais même aucune apparence de mauvais vouloir envers l'Espagne. Et ceci encore parut rentrer dans les intentions du commandement, à en juger par la solide constitution donnée au groupe sud, parfaitement placé pour remplir une semblable mission et qui devait, sous la direction d'un chef expérimenté et vigoureux comme le général Tovar, pouvoir suffire à ces obligations.

Sans doute, ce rôle n'irait pas sans peines et même sans quelques risques et c'est ce qu'on avait en vue en disant, dans le préambule de ce chapitre, que la campagne de pacification « pourrait réserver quelques surprises ». Mais on pensait, aussi, que ce ne serait pas payer trop cher, de quelques aventures de petite guerre, ce solide établissement de l'autorité espagnole sur toute la presqu'île des Guélaya, évidemment appelée à être occupée sans limite précise de durée, destinée peut-être à servir de base pour des opérations ultérieures contre le Rif, en tous cas, faite pour devenir un centre actif d'attraction, à l'égard des populations du Maroc septentrional.

Il n'en fut pas entièrement ainsi, cependant, et on s'étonne de voir, sous diverses influences où paraît dominer une certaine lassitude de l'action, associée à un évident souci d'éviter l'occasion de nouvelles pertes, succéder aux brillants débuts de pacification, qu'on va résumer, une languissante période, presque comparable à celle qui suivit le combat du 30 septembre.

Le corps expéditionnaire, à qui se sont imposées, d'autre part,

d'inévitables réductions, revient, dès lors, instinctivement, en quelque sorte, aux idées préconisées dans le mémoire précité sur *Le Génie à Melilla* (1). La préférence paraît rendue à la défensive, qui coûte moins d'efforts et engage moins les responsabilités; cette « manie de l'éparpillement et de l'immobilisation des forces » contre laquelle le maréchal Bugeaud a si longtemps combattu sans toujours en triompher, reprend le dessus et, pour la troisième fois, en moins d'un an, on voit les troupes espagnoles tendre à reprendre leur indolente et monotone faction, à l'abri d'ouvrages devenus seulement plus nombreux et plus puissants.

Ce relâchement dans l'action militaire ne serait pas, évidemment, sans danger, si on ne devait réagir, car il s'ensuivrait une situation de fait difficile à améliorer par la suite et qui ne manquerait pas d'être imputée à faiblesse, par les indigènes, à leurs nouveaux maîtres. C'est surtout à ce titre qu'on a cru ne pas devoir passer sous silence une circonstance qui n'est pas, du reste, sans offrir un certain intérêt historique et sur laquelle on reviendra, plus loin, au point de vue didactique.

C'est presque, comme on l'a dit, du lendemain de la clôture des opérations actives, — proprement, du 30 novembre, — que date le premier des mouvements exécutés en vue de reconnaître les parties demeurées inconnues de la presqu'île et d'en confirmer la prise de possession. Il s'exécuta sous la direction personnelle du chef d'état-major du corps expéditionnaire et consista à remonter, sur 6 à 7 kilomètres, la rive gauche du Rio de Oro, en partant du Souk el Had, pour atteindre le mont Tiza, sommet conique, souvent observé, avec curiosité, des camps espagnols, parce qu'on y voyait un point d'appui éventuel, pour le cas où on aurait tenté d'aller, par le versant occidental du Gourougou, donner la main aux troupes du groupe sud. Il suffit au colonel Jordana de l'escorte d'un escadron de lanciers de la Reine et de deux compagnies du régiment du Prince pour remplir sa mission en toute tranquillité, bien que le tour d'horizon fait

(1) Article publié par le *Memorial de Ingenieros del Ejercito*, d'octobre 1909 (Voir p. 160 ci-dessus).

par lui, du sommet du mont Tiza, lui ait permis de reconnaître la présence, à courte distance, d'un ou deux campements de dissidents.

La même opération fut reprise, le jour suivant, 1er décembre, par le général Marina lui-même, qui, parti de Melilla, avec les généraux Huerta et Munoz Cobo, sous l'escorte de deux escadrons et ayant renforcé cette escorte de neuf compagnies d'infanterie (1), à son passage au Souk el Had, gagna de même le mont Tiza, en passant par les ruines de Cazaza [ancien château-fort des ducs de Medina Sidonia] (2). La station faite en ce point permit de reconnaître la possibilité de rejoindre, par la vallée supérieure du Rio de Oro, le plateau de Tazoudja, parfaitement visible et dont la distance fut appréciée à 13 ou 14 kilomètres. Le retour se fit également sans incidents autres que la présentation d'émissaires de fractions insoumises des Beni Sicar, habitant le Gourougou occidental et venus pour demander l'*aman*. Le général Marina ayant, à cet effet, convoqué les chefs de ces fractions, au Souk el Had, les y reçut, le lendemain, 2 décembre, en cérémonie, ainsi qu'il l'avait fait, à Alstatten, pour les Beni bou Gafar et les Beni bou Ifrour.

Le 3 décembre, c'était le tour du colonel commandant le génie du corps expéditionnaire, qui procédait à la reconnaissance de la vallée du Rio del Cavallo, en vue de la construction d'une voie carrossable devant conduire de Nador au col d'Alslatten. Une petite colonne, commandée par le général M. Navarro et forte de deux bataillons de chasseurs (3), avec deux escadrons de hussards, protégea la reconnaissance, qui permit de déterminer un tracé facile, d'abord, sur la rive droite du Rio del Cavallo, le long des pentes nord du massif des Beni bou Ifrour, puis, (avec un pont sur l'oued), par la rive gauche. L'aller comme le retour de la reconnaissance ne suscitèrent aucun incident. Partout, les popula-

(1) 1 escadron de lanciers et 1 escadron d'Alphonse XII; 2 bataillons du régiment de Guipuscoa et 1 compagnie du régiment de Léon

(2) Les conquérants de Melilla (en 1496).

(3) Bataillons de Las Navas et de Tarifa.

tions se montrèrent déférentes et calmes, les hommes, cependant, continuant, en général, de porter leurs armes, comme s'ils étaient, non des vaincus, mais, — comme ils affectaient de le dire, — des auxiliaires de l'Espagne.

Deux jours après, 5 décembre, eut lieu une opération plus importante, combinée entre les garnisons de Selouan (général Alfau) et de Nador, cette dernière ayant formé deux colonnes respectivement commandées par les généraux Carbo et Modesto Navarro. Le groupe de Selouan, fort de deux bataillons de chasseurs (1), avec un escadron de cavalerie (2) et une batterie de montagne et celui du général Navarro, composé de trois bataillons de chasseurs (3) avec un escadron de hussards et une batterie de montagne, reçurent comme objectif commun le Souk el Khemis des Beni bou Ifrour (4). La colonne du général Carbo, forte de deux autres bataillons (5), d'un escadron de hussards et d'une batterie de montagne et formant réserve dut s'établir, en position d'attente, à l'entrée de la vallée de l'oued Nesra. Le général de division Tovar dirigeait l'opération, du sommet du mont Sebt, situé au nord de l'emplacement de la réserve.

La colonne Alfau, partie de Selouan, à 7 heures du matin, par l'itinéraire suivi le 30 septembre, atteignit, sans difficulté, vers 9 heures, l'emplacement du marché; la colonne Navarro, partie de Nador, également à 7 heures (en formation de combat), en remontant la vallée et en s'élevant, à partir de Marven, par la ligne des crêtes orientales du massif, la rejoignit vers 9^h 30. Après une grand'halte prolongée, durant laquelle les indigènes de la fraction du Souk el Khemis se présentèrent, assez nombreux, en attitude fort pacifique, les colonnes rejoignirent, par les mêmes itinéraires et sans incidents, leurs points de stationnement respectifs.

Entre temps, vingt-cinq chefs et notables des Beni bou Ifrour

(1) Les bataillons de chasseurs de Figueras et de Madrid.

(2) Du régiment d'Alphonse XII.

(3) Les bataillons de Barcelone, Merida et Tarifa.

(4) Celui de la reconnaissance du 30 septembre.

(5) Le bataillon de chasseurs de Las Navas et 1 bataillon du régiment de San Fernando.

étaient venus demander l'*aman* au général Tovar, qui les admit à faire leur acte de soumission, séance tenante, dans la forme accoutumée, en présence des troupes de la réserve.

A cette opération, assez intéressante, parce qu'elle avait pour théâtre le champ de bataille du 30 septembre et pour témoins beaucoup, sans doute, de ses acteurs, en succéda, le 9 décembre, une seconde, plus importante, qui devait conduire les troupes, à l'ouest de la ligne principale de partage, chez les Beni Sidel, où jamais les Espagnols n'avaient encore pénétré. Le général de division Tovar, à qui les ordres furent apportés, à cet effet, le 8 au soir, par un officier d'état-major et qui en recevait le commandement, disposait, pour son exécution, de trois colonnes, formées à Nador, dont deux, jumelées, commandées par les généraux Milans del Bosch et Modeste Navarro, fortes chacune de deux bataillons de chasseurs, avec une section d'artillerie de montagne, appuyées, la première, de trois escadrons de hussards, la seconde, d'un seul escadron. La troisième colonne, aux ordres du général Morales et formant réserve, avait la même composition que la seconde. L'heure fixée pour le départ était 7 heures du matin.

L'objectif commun assigné aux colonnes jumelles était Alslatten; mais, tandis que la première, plus forte en cavalerie, devait suivre la vallée jusqu'au col, la seconde progresserait par les pentes basses du Gourougou pour gagner un plateau arrondi qui domine le col, au nord-est. Ces deux objectifs, très voisins l'un de l'autre, furent atteints, sans difficulté, peu après 10 heures du matin, les avant-gardes seules ayant été déployées et aucun coup de fusil n'ayant été tiré. Après une courte halte, durant laquelle l'infanterie des deux colonnes fut relevée par les bataillons stationnés à Alslatten et aux environs, la marche fut reprise et poussée, pour la colonne Milans del Bosch, jusqu'au village (situé en plaine) de Berrugal, distant du col d'environ 7 kilomètres, pour la colonne Navarro, (demeurée sur la hauteur), jusqu'en un point dénommé Kédra, d'où les deux côtes étaient, à la fois, visibles et d'où l'on voyait, aussi, l'embouchure de l'oued Kert. La réserve, durant ce temps, était demeurée en deçà de Segangan, en position d'attente.

Le retour au col, où les bataillons d'infanterie venus de Nador, le matin, reprirent leur place dans les colonnes, eut lieu vers 2 heures et toutes les troupes eurent, avant la nuit, regagné leurs campements.

Durant cette opération et dans une certaine mesure protégés par elle, quelques agents de la compagnie espagnole des mines du Rif, accompagnés d'indigènes ralliés, avaient reconnu l'itinéraire de leur future voie ferrée, à partir de Nador et poussé une pointe dans la haute vallée de l'oued Youksen, jusqu'aux abords de la mine de fer, sans soulever aucune manifestation hostile (1).

Le lendemain, 10 décembre, c'est dans le secteur nord qu'opèrent les troupes, sous le commandement du général Sotomayor, à la disposition de qui le général commandant en chef a mis, dès la veille, le régiment de Cuença (2).

Suivant une tradition devenue presque invariable et qui paraît rationnelle, quoiqu'on en ait un peu abusé, deux colonnes actives et une colonne de réserve furent formées, savoir :

La première, commandée par le général Ayala (avec qui marchait le général de division), forte de 3 bataillons, 1 escadron et 1 batterie de montagne (3);

La seconde, sous les ordres du général Lopez Herrero, qui comprenait 2 bataillons, 1 escadron et 1 batterie de montagne (4);

La réserve, enfin, qui sortit de Melilla, le 10 au matin, sous le commandement du général Brualla, à peu près composée comme la première (5), passa par Hidoun et s'arrêta, en position d'attente, au mont Tiza (7 kilomètres de Hidoun).

---

(1) A la suite de cette visite, un chantier de deux cents ouvriers marocains chargés d'ouvrir une piste carrossable entre Nador et le mont Youksen put être établi et a rempli sa tâche, sans opposition.

(2) De la 1re brigade de la 2e division, stationnée sous les forts. A cet effet, un convoi de deux cents tentes avait été envoyé, le 9, à Hidoun, où les deux bataillons devaient coucher, avant et après l'opération du 10.

(3) 2 bataillons du régiment de Cuença, 1 bataillon du régiment de Guipuscoa, 1 escadron du régiment d'Alphonse XIII, 1 batterie de montagne et 1 section d'ambulance.

(4) 2 bataillons du régiment de Savoie, 1 escadron de Marie-Christine, 1 batterie de montagne, 1 compagnie du génie, 1 section de mitrailleuses, 1 section de télégraphistes, et 1 section d'ambulance.

(5) 1 bataillon du régiment de Guipuscoa, 1 bataillon du régiment de Wad Ras et 1 bataillon du régiment de Burgos, 1 escadron du régiment d'Alphonse XIII, 1 batterie de montagne, 1 ambulance et les services de la division.

Le général commandant en chef et son chef d'état-major, également partis de Melilla, sous l'escorte d'un escadron de lanciers, suivirent le mouvement des colonnes actives, mais seulement après avoir été reconnaître, à environ 3 kilomètres à l'ouest de Hidoun, un emplacement, voisin d'une belle source, jugé favorable à l'emplacement d'un poste et où furent laissés, immédiatement, avec la compagnie d'infanterie qui y tiendrait garnison, une compagnie du génie chargée d'aider celle-ci à en organiser immédiatement la défense (1).

Plusieurs des navires de la division navale (2) avaient, en même temps, appareillé pour gagner la côte ouest de la presqu'île, afin d'appuyer éventuellement l'opération, en tous cas, pour augmenter l'effet que la démonstration devait produire sur les indigènes. Cet effet fut, d'ailleurs, efficace, car une nombreuse délégation des Beni-bou-Gafar se présenta bientôt au général Sotomayor, qui admit les représentants de cette tribu à faire immédiatement leur acte de soumission, dans la forme accoutumée et, au cours de la journée, plusieurs démarches semblables, faites vis-à-vis des généraux Ayala et Lopez Herrero, vinrent confirmer le désir de paix des habitants de ce secteur.

La colonne de droite (général Ayala), après un court arrêt, sur les bords de la baie de Cazaza, atteignit Tasamen (à 12 kilomètres environ de Hidoun), où elle fit sa grand'halte, bientôt rejointe par la colonne de gauche (général L. Herrero) qui était passée par le mont Tiza. Le retour se fit, dans une parfaite tranquillité, en une seule colonne, qui rejoignit Hidoun, un peu avant la nuit. Le général Brualla (réserve), se conformant au mouvement du corps principal, rallia de son côté, par la même route, Melilla, où il rentra, vers 7 heures, en même temps que le général Marina.

Le même jour (10 décembre) la commission mixte des fortifications (3) avait procédé à une reconnaissance de la partie méridionale du Ravin du Loup, — la célèbre coupure centrale du

(1) Ce nouveau poste, à la vérité, plus voisin de la côte ouest et de communications plus faciles avec le Souk el Had, mais dont la création augmentait l'interminable série des *positions* à garder, fut dénommé Ismara-Az-Ifran.

(2) Croiseur *Estramadure*, garde-côte cuirassé *Numancia*, transports *Amiral-Lobo* et *Rio-de-la-Plata*.

(3) Composée des commissaires techniques envoyés de Madrid et d'une partie des membres du conseil (*Junta*) de défense de la place.

Gourougou, — sous la protection de trois petites colonnes, fortes chacune d'un bataillon et d'une batterie de montagne (1) et commandées par le colonel Primo di Rivera (2). Cet officier supérieur, passant, avec le bataillon de Wad Ras, par le poste d'Aït Aixa et par le pic de Kolla, pendant que le bataillon de Figueras gagnait, par la Mozquita, celui de Besbel et que le bataillon de Melilla remontait le ravin, par les pentes sud, opéra heureusement la concentration de ses colonnes, sur la ligne même de séparation des eaux du Barranco del Lobo et d'un affluent du Rio del Cavallo (qu'on reconnut, depuis, être le Barranco de Barakas). De ce point, qui forme un large col, également accessible par le Barranco de Sidi-Moussa et qu'on verra bientôt choisi pour l'établissement d'un nouvel ouvrage de défense, la vue s'étend largement sur le bassin de l'oued Youksen, et il paraît bien qu'il ouvre le passage le plus court pour aller, (en trois heures environ), de Melilla à Alslatten. Ainsi s'expliquent la mobilité des indigènes, pendant les combats du mois de juillet, et la redoutable facilité de concentration qui a rendu, plus d'une fois, la lutte, dans la montagne, si inégale et si difficile pour les Espagnols.

Cette reconnaissance permit aussi de constater que le pic de Kolla est le point haut d'un long contrefort qui se termine, au sud-ouest, par le plateau de Tazoudja, au pied sud duquel est le col d'Alslatten et qui commande, immédiatement, au nord, la tête des eaux du Rio de Oro.

La même commission, assistée, cette fois, du général de division Arison (3), gouverneur militaire de Melilla et du général Larréa, son ancien chef d'état-major (4), reprit, le 15 décembre, dans des conditions analogues, la reconnaissance du Gourougou,

---

(1) Bataillon de chasseurs de Figueras et bataillons des régiments de Wad Ras et de Melilla.

(2) Commandant du régiment de Wad Ras (après avoir commandé, précédemment, celui de Melilla).

(3) Bien que les circonstances l'aient tenu ordinairement éloigné du théâtre des actions de guerre, le général Arison a rendu, comme gouverneur de Melilla, — depuis le 26 juillet 1909, — des services distingués, que le Roi a reconnus en lui conférant, successivement, la grand'croix de l'ordre du Mérite militaire et celle de Marie-Christine.

(4) Le général Larréa, promu général de brigade au cours de la campagne, a été maintenu à Melilla, en qualité d'inspecteur (d'organisateur, pourrait-on dire) des troupes indigènes.

mais en s'attachant particulièrement, cette fois, à la partie du massif située entre le Barranco del Lobo et la vallée du rio de Oro (secteur de la Mozquita et du pic de Besbel).

Les troupes mises en mouvement pour protéger cette reconnaissance, sous le commandement du colonel Agulla (1), comprenaient : la brigade disciplinaire, 1 bataillon du régiment d'Afrique, le bataillon de chasseurs de Figueras et 1 bataillon du régiment du Roi, avec 1 section d'artillerie de campagne et le peloton de police indigène des Mazuza.

Aucun incident ne troubla les travaux de la commission, ni les mouvements des troupes d'escorte, qui redescendirent, par le Barranco del Lobo et rentrèrent dans la place, au tomber du jour.

Par une conséquence naturelle de l'activité montrée par les troupes, le mouvement des soumissions qui s'était, dès les premiers jours, dessiné chez les populations du nord et du nord-ouest, s'était étendu assez rapidement pour que, dès le 12 décembre, une requête fût adressée par les Beni-bou-Gafar au général Marina (qui ne crut pas devoir, dès lors, déférer au désir exprimé) (2), pour lui demander l'établissement, sur l'oued Kert, d'un poste destiné à les protéger. Le même jour ou le lendemain, les Ouled Settout manifestaient, de leur côté, — mais par une lettre adressée à la commission chérifienne, — leurs intentions pacifiques à l'égard des Espagnols.

Ces intentions répondaient, d'ailleurs, au vœu du gouvernement de Madrid, qui se montrait pressé d'exécuter les résolutions prises, le 27 novembre, en vue d'une réduction progressive du corps expéditionnaire et qui, non content d'avoir accordé à l'opinion comme cadeau de bienvenue le rapatriement des réservistes (environ 4.000 hommes), voulait hâter le retour dans la péninsule de la 3e brigade de chasseurs (de Catalogne). On sait que cette brigade, arrivée la première à Melilla, s'était trouvée mêlée aux rudes combats de la seconde quinzaine de juillet. Elle quitta

(1) Ancien officier d'ordonnance du Roi, commandant le régiment du Roi.

(2) C'est seulement au commencement du mois de juin 1910 que le général Marina crut pouvoir établir, successivement, deux postes détachés, — deux *petits postes*, — au voisinage de la mine du mont Youksen et sur l'oued Kert supérieur. On renvoie le lecteur désireux d'apprécier ces mesures aux observations de la page 224 ci-après.

en effet Melilla, les 18 et 19 décembre, à l'effectif de 202 officiers de tous grades, 3.787 hommes de troupe (1), 507 chevaux et 458 mulets.

A cette même date, les troupes maintenues à Melilla représentaient encore une force totale d'environ 37.000 hommes, avec 6.584 animaux.

Le jour même (19 décembre) où les derniers bataillons catalans de chasseurs quittaient la terre d'Afrique, avait lieu la reconnaissance, par la commission mixte des fortifications, du secteur d'occupation du groupe sud. Cette étude ne devant pas s'étendre au delà de la zone effectivement occupée, il suffit, pour la protection de la commission, d'escortes peu considérables, fournies par les garnisons des postes et se relayant, de centre en centre.

La journée du 19 fut, ainsi, consacrée à la visite de Nador, des défenses des Mamelles et du mont Arbos, de Selouan et du Bou-Guen-Zein, avec retour et coucher à Nador. Le 20, eut lieu celle du mont Sebt, du Dar-Mohammed-ben-Tahar et du camp d'Alslatten. Le 20, au soir, la commission rentrait à Melilla, ayant ajourné la reconnaissance du plateau de Tazoudja, non encore occupé et au sujet duquel l'opinion se montrait divisée.

Cette opération eut lieu, enfin, le 27 décembre. Le colonel Jordana, chef d'état-major du corps expéditionnaire, la dirigeait, accompagné de nombreux officiers des diverses armes. La reconnaissance fut protégée par une colonne, venue de la place par le ravin du Loup, qui comprenait 2 bataillons, 1 peloton de cavalerie et 1 section d'artillerie de montagne et par une seconde colonne, sortie de Nador, sous le commandement du général Milans del Bosch (avec qui marchait le général Tovar), qui se composait d'un escadron de hussards et d'un bataillon de chasseurs, plus, un second bataillon laissé, en repli, au Dar-Mohammend-ben-Tahar.

La concentration des colonnes s'opéra, à 12^h 30, au col voisin des sources du rio Barakas et du Barranco de Lobo, où eut

(1) C'est-à-dire ayant été réduite, par le feu ou par la maladie, d'environ 1.200 hommes, soit *du quart environ* de son effectif.

lieu la grand'halte. Par une décision assez hardie, qu'explique le grand nombre d'officiers qui s'étaient adjoints à la commission et que l'événement a justifiée, les troupes, qui avaient repris les armes à 2 heures, furent renvoyées par les routes d'aller, la commission et ses compagnons volontaires ayant décidé de rentrer, seuls, dans la place (avec un peloton de cavalerie), par la vallée du rio de Oro et par le Souk-el-Had.

La commission, d'après ce qui en a été raconté, aurait trouvé que le plateau de Tazoudja, qu'elle traversa d'est en ouest, selon son axe principal, a une pente générale accentuée vers l'ouest, que les abords en sont très difficiles, le terrain ingrat malgré l'abondance des eaux et aurait conclu contre l'idée qu'une place d'armes centrale, — comparable à notre Fort-National, — pût y être établie. L'avenir permettra, peut-être, d'en appeler de cette conclusion, d'ailleurs non définitive et qui n'a, en fait, d'intérêt pratique que pour les Espagnols. On peut observer, cependant, que les Romains, ordinairement connaisseurs en la matière, n'en avaient pas jugé de même et le fait qu'ils y aient construit un établissement relativement important, dont subsistent des vestiges (1) visités par la commission, donne à penser que la position, bonne à tenir de leur temps, pourrait l'être encore, du nôtre.

Le 27 décembre, également, une délégation de la commission des fortifications, sous l'escorte de 2 bataillons, 1 escadron et 1 batterie de montagne, visitait, sans incidents, chez les Beni-Sicar (au nord de la place), les postes de Dar-el-Hadj-Bisan, Taourirt et Taxdirt.

Le 29 décembre, ce sont les troupes (2 compagnies) de la garnison de Cap-de-l'Eau, qui font une marche manœuvre, avec bivouac à Talfraut et retour, le 30 décembre, à leur point de départ.

Le 30 encore, c'est une autre reconnaissance, purement technique, du plateau de Tazoudja, faite par la brigade topographique, sous la protection de trois petites colonnes, fortes

(1) Les restes les plus visibles sont les bases de deux tours et une longue courtine; une recherche méthodique ferait sans doute trouver autre chose encore.

chacune d'un bataillon et d'un peloton de cavalerie, venues simultanément de Melilla, de Nador et d'Alslatten, sur laquelle on ne sait rien, sinon que l'effet produit par ce déploiement d'activité continue d'être favorable à la pacification. On voit, en effet, le 30 décembre, se présenter, à Selouan, au général Alfau, qui la dirige sur Melilla, une délégation des Beni-bou-Yahi, qui se déclarent résolus à vivre en bons voisins et en amis avec les Espagnols. Ainsi se termine, sous de favorables auspices, l'année 1909.

Le début de l'année nouvelle est marqué par une modification dans la composition des troupes du groupe sud. Les 1re et 2e brigades de chasseurs (de Castille et d'Andalousie), qui ont constitué la force principale de ce groupe, depuis le 1er décembre, sont rappelées à Melilla, avec les généraux Tovar et Alfau, en vue du rapatriement, qui paraît prochain, de la première de ces brigades et sont remplacées par la division dite renforcée (1re division), que commande, depuis le départ du général Orozco, le général Munoz Cobo (1). Ce changement, qui s'exécute, les 4 et 5 janvier, a pour effet de réduire de 16 à 12 bataillons l'infanterie du groupe sud, le groupe nord devant, d'autre part, perdre aussi deux bataillons, par la rentrée en Espagne d'une des brigades de chasseurs (2).

La répartition des unités d'infanterie du groupe sud devient, dès lors, la suivante :

Selouan (quartier général de la 1re brigade de la 3e divis., général Carbo), avec la redoute du Bou-Guen-Zein	3 bataillons (2 de Cerinola, 1er de San Fernando).
Taouima et camp de Nador (quartier général de la 1re division et de la 2e brigade, général Lopez Herrero)	1 bataillon (2e de San Fernando). 4 bataillons (des régiments de Léon et du Roi, 1re brigade).

(1) Avec les généraux de brigade Lopez Herrero et Modesto Navarro.

(2) La 1re brigade (général Alfau) fut, en effet, rapatriée, les 18 et 19 janvier, et prit part à la rentrée solennelle à Madrid des troupes d'Afrique, avec les Hussards de Pavie, les Lanciers de la Reine, le groupe d'Artillerie et les Services de la division de chasseurs.

Mont Arbos, el Sebt, Dar ben Tahar	2 bataillons (du régiment de Savoie).
Alslatten (quartier général de la 1re brigade, général Navarro) . . .	2 bataillons (du régiment de Wad Ras).

C'est à ce moment que se place le voyage fait à Melilla, du 6 au 12 janvier, par un membre du cabinet Moret, M. Gasset, ministre du *Fomento* (*Progrès*), qu'il convient de mentionner spécialement, non seulement parce que cette visite officielle d'une haute personnalité politique, ainsi faite, quand la paix est à peine assise, en compagnie de conseillers techniques réputés, prouve l'ardente volonté de l'Espagne de développer, aussi promptement que possible, la nouvelle zone d'occupation et parce que la visite du ministre à Alslatten donna lieu, le 10 janvier, à une petite opération, dont il sera parlé plus loin.

Le 7 janvier, c'est une autre commission, celle des eaux, — constituée en vue de parer à l'alimentation insuffisante et défectueuse, en eau, de la place et de sa banlieue, — qui remonte le Barranco del Lobo, jusqu'à sa source et pousse même jusqu'à celle de l'oued Barakas. La reconnaissance est couverte par deux bataillons de chasseurs et un peloton de hussards et s'exécute, sans incident.

Le 8 janvier, la même commission reconnaît, également, sur tout son cours, la vallée du rio de Oro, sous l'escorte de deux bataillons de chasseurs et d'un escadron; l'aller et le retour, entre la place et le pied nord du plateau de Tazoudja, ne suscitent ni incidents, ni difficultés.

A l'occasion, le 10 janvier, de la visite, à Alslatten, du ministre du *Fomento*, deux petites colonnes, dirigées par le général Munoz Cobo, avaient été formées, sous le commandement des colonels Agulla et Santa Coloma, composées chacune de 1 bataillon d'infanterie, 1 escadron de cavalerie et 1 section de montagne (1). Ces

(1) *1re colonne.* — 1 bataillon du régiment du Roi, 1 escadron des Hussards de Pavie.
2e colonne. — 1 bataillon du régiment de Léon, 1 escadron du régiment de Marie-Christine.

deux colonnes, parties ensemble de Nador, se séparèrent à Segangan et poursuivirent, l'une, par la vallée de l'oued Youksen et de son dernier affluent de gauche jusqu'à la vallée de Talet, affluent de l'oued Kert, dont la source est voisine du col d'Alslatten, l'autre, par ce col même et par la vallée de T'latz, jusqu'à El-Nizan.

Non seulement le voyage du ministre se fit, dans ces conditions, sans difficultés d'aucune sorte, mais un grand nombre d'indigènes (800 dit-on), parmi lesquels d'assez nombreux notables, vinrent le saluer au camp et témoignèrent de sentiments de loyalisme espagnol si ardents qu'on pourrait s'en étonner, si on ne savait, qu'en ces circonstances, l'enflure est de rigueur, — en pays arabe.

Il ne paraîtra peut-être pas sans intérêt d'ajouter que M. Gasset trouva la garnison d'Alslatten installée dans un vaste ouvrage irrégulier, solidement armé de deux batteries de Saint-Chamond et d'une batterie de canons Krupp de 15^{cm} (1).

Le 19 janvier, — après l'embarquement des derniers éléments de la 2e brigade de chasseurs, — c'est le général Marina lui-même, qui, assisté des généraux del Réal, Larréa, Milans del Bosch et de son chef d'état-major, exécute, dans le Gourougou, avec la commission des fortifications, une reconnaissance poussée jusqu'à la ligne principale de partage des eaux.

L'objectif est le large col, dit Teniet Hardou, d'où sortent, au nord et au sud, les barrancos du Loup et de Barakas, par où passera, sans doute, la route directe de Melilla à Alslatten et où l'on propose d'ériger un important ouvrage. 6 compagnies du régiment de Melilla et d'Afrique, avec 1 peloton de cavalerie ont suffi à couvrir la reconnaissance, qui se termine, sans incidents, au coucher du soleil.

Cette sortie marquait la clôture des opérations de la commission mixte des fortifications, qui ne fit plus guère, ensuite, que rédiger le mémoire relatif à ses propositions, remis au général

(1) Ceux mêmes qu'on voulait établir au mont Arbos, alors qu'on comptait y appuyer la nouvelle frontière militaire, lorsque trouvait faveur le principe de *l'occupation restreinte*.

commandant en chef, aux derniers jours de janvier. On connaît déjà, par le résumé qui précède, quelques-unes de ses propositions et on aura remarqué sa tendance, — commune, en tous pays, aux commissions techniques, — à fermer tous les passages, comme à occuper tous les sommets. Dans ses propositions pour la détermination de l'effectif de défense nécessaire, la commission indiquait, d'autre part, que le chiffre total ne saurait être inférieur à 20.000 hommes.

En signalant, à sa date (9 janvier), la relève des 12 bataillons de chasseurs du groupe sud par les 8 bataillons de la division Munoz Cobo, on avait fait observer que, si le groupe sud subissait de ce chef une réduction de quatre bataillons, le groupe nord, toujours si jalousement maintenu à un gros effectif, perdrait, de son côté, deux bataillons, lorsque s'embarquerait pour l'Espagne la 1re brigade de chasseurs. Il est à noter que cette prévision ne se réalisa pas, le vide créé, sous Melilla, par l'embarquement de la brigade Alfau ayant été comblé, tout aussitôt, par un prélèvement correspondant sur les bataillons du groupe sud. Dès le 19 janvier, en effet, les troupes de couverture commandées par le général Munoz Cobo, dans le triangle Nador —Alslatten—Selouan, ne comptaient plus que 10 bataillons et la garnison même de Selouan, réduite à 2 bataillons d'infanterie, 1 escadron de cavalerie et 1 batterie (de Saint-Chamond), ne jouissait plus, comme on voit, que d'une faculté de mouvement assez réduite.

Le 27 janvier, pour l'escorte de la brigade topographique, qui se préoccupe de l'établissement de Stations, sur les pentes occidentales du Gourougou, deux petites colonnes, fortes chacune d'un bataillon et d'un peloton de cavalerie (1), partent, l'une du Souk-el-Had, l'autre de Hidoun, remontant le rio de Oro, sur ses deux rives. Ces colonnes poussent jusqu'à Tasamen et Temandir et en reviennent, le soir même, sans incidents.

---

(1) *1re colonne.* — 1 bataillon du régiment de Burgos et 1 peloton du régiment de cavalerie d'Alphonse XIII.

2e colonne. — Bataillon de chasseurs de Tarifa et 1 peloton du régiment d'Alphonse XIII.

La même brigade topographique reconnaît, le 31 janvier, la sierra de Falclan, au nord-ouest d'Alslatten, sous la protection de 6 compagnies d'infanterie (soutenues, en arrière, par 1 bataillon), de 1 escadron de cavalerie et de 1 batterie de montagne (1). Du point atteint, à environ 10 kilomètres du col, sur la hauteur, la vue s'étend sur le cours inférieur de l'oued Kert, jusqu'à son embouchure. La brigade rentre, sous l'escorte de la cavalerie, le même soir, à Nador, où elle couche.

Le 4 février, une opération numériquement plus importante, — à laquelle s'associe encore la brigade topographique, — est poursuivie par deux colonnes parties, l'une d'Alslatten, l'autre de Hidoun, marchant au-devant l'une de l'autre et ayant pour objectif commun le plateau d'Axdir, situé sur le flanc ouest du Gourougou. La première colonne, sous les ordres du général Lopez Herrero, est forte de 2 bataillons (2), 1 escadron de cavalerie et 1 batterie de montagne; la seconde, que dirige le colonel Jordana, chef d'état-major, se compose des 2 bataillons (3) et des 2 escadrons (4), qui ont escorté cet officier supérieur de Melilla à Hidoun. Une troisième colonne, partant du Souk-el-Had pour venir s'établir, en réserve, au mont Tiza, compte 2 bataillons de chasseurs, 1 escadron et 1 batterie de montagne.

La première colonne pousse jusqu'à la vallée de T'latz (ou T'klet) (26 kilomètres de la place), sans avoir trouvé la possibilité d'établir de liaison optique entre le plateau du Souk-el-Had et Alslatten, ou tout autre poste établi sur le versant sud du Gourougou. Renonçant à pousser plus loin ses recherches de points intermédiaires, elle rétrograde sur Melilla, où elle rentre, à la nuit noire, avec les escadrons de Marie-Christine, qui ont prouvé leur endurance en parcourant dans la journée, de 50 à 60 kilomètres, en terrain difficile.

Le 10 février, sur les instigations de l'autorité militaire, devait

(1) 6 compagnies du régiment de Wad Ras, avec, en repli, 1 bataillon du régiment du Roi, établi sur le flanc gauche du col d'Alslatten.

(2) Des régiments de Wad Ras et du Roi, le second restant en repli à Tamarat.

(3) Du régiment de Cuença.

(4) Du régiment de Marie-Christine.

avoir lieu la réouverture du marché du Souk-el-Khemis des Beni-bou-Ifrour; le général de division Munoz Cobo, responsable de l'ordre dans son secteur, entendit surveiller cette réunion et même y assister en personne. Tandis que, par son ordre, des postes de repli éventuel sont établis, au Bou-Guen-Zein, à l'embouchure de l'oued Nesra et au mont Youksen (mine de fer), occupés par de petits détachements respectivement partis de la Casbah de Selouan, du Sebt et d'Alslatten (1), lui-même quitte Nador, avec 2 bataillons (2), 1 escadron de hussards et 1 batterie de montagne et gagne le Souk-el-Khemis, par la vallée de ce nom. Après un arrêt prolongé, au cours duquel le général est l'objet de grandes démonstrations de déférence de la part de nombreux indigènes, — auxquels il doit, cependant, adresser des observations pour s'être présentés, en armes, sur le marché — il rentre à Nador, sans incidents, par le chemin des crêtes.

Par une coïncidence où il est permis de voir l'heureux résultat produit par les mouvements des jours précédents, plusieurs délégations des Ouled Settout, des Beni-bou-Yahi et des Beni-bou-Ifrour dissidents se présentent, à Selouan et à Nador, le lendemain, pour faire acte d'allégeance envers l'autorité espagnole. Par contre, les attentats contre les personnes, qui avaient à peu près cessé depuis l'opération du 26 novembre, recommencent, dans la plaine d'El-Areg et on en compte, depuis les derniers jours de janvier, toute une série, qui réveillent les inquiétudes de l'opinion publique.

C'est, évidemment, en vue de lui donner satisfaction que, le 12 février, le général Milans del Bosch, venu, la veille, de Nador, avec 3 escadrons de hussards, part de Selouan, au jour, pour faire une large randonnée, vers l'est et le nord de la plaine. La colonne rentre, à 12^h 30, le même jour, à la Casbah, sans autres incidents que la présentation de quelques notables, à qui le général a reproché de ne pas s'opposer aux actes de banditisme, trop fréquents dans la région, et qu'il a menacés de

(1) De Selouan, 2 compagnies du régiment de Cerinola; du Sebt, 2 compagnies du régiment de Savoie; d'Alslatten, 2 autres compagnies du même régiment.

(2) 1 bataillon du régiment du Roi et 1 bataillon du régiment de Léon.

sanctions ayant pour base le principe de la responsabilité collective.

Un des premiers travaux entrepris, après la cessation des hostilités, dans la banlieue de Melilla, par des ouvriers civils européens, — les troupes espagnoles n'étant pas habituées à occuper, comme les nôtres, les loisirs de la guerre en travaux d'utilité publique, — avait été l'ouverture d'une route, praticable aux lourds charrois, conduisant, par le poste de Tari Manin et les pentes intérieures du Gourougou, au col de Hardou, dont on a déjà parlé (1) comme désigné pour servir à l'établissement d'une sorte de fort d'arrêt. L'inauguration de cette route, à peine terminée, fut faite, le 11 février, par une petite colonne de 7 compagnies, venant de Melilla (dont 4 restèrent en repli à hauteur de la Mozquita), qui s'élevèrent jusqu'au Taguigrat (grand pic du Gourougou) et redescendirent, sans incidents, par les pentes méridionales du Besbel et la rive gauche du Barranco del Lobo.

Les 14, 16 et 18 février ce sont les travaux de la brigade topographique qui mettent de nouveau en mouvement quelques troupes :

Le 14, pour continuer la recherche de stations topographiques sur la côte ouest, deux colonnes partent, l'une de Melilla, par le Rio de Oro, forte de 2 bataillons et de 2 escadrons, l'autre d'Alslatten, comprenant 6 compagnies d'infanterie, 1 escadron de hussards et une section d'artillerie de montagne, se portant à la rencontre l'une de l'autre, par la vallée de Talet et le Souk-el-Arba des Beni-Sidel. L'aller et le retour des deux colonnes, qui ont lieu par les mêmes itinéraires, s'exécutent sans incident.

Le 16 février, l'objectif est le sommet du mont Axara et celui du mont Youksen; l'escorte est forte de deux compagnies du régiment de Wad Ras, stationné à Alslatten. Aucun incident ne signale cette marche, qui se termine par le retour au camp, dès le milieu de l'après-midi.

(1) Ce col, d'une altitude de 550 mètres, correspondrait aux sources opposées du rio Barakas et du Barranco del Lobo.

Le 18, la brigade topographique monte de Melilla au Taguigrat, sous l'escorte d'une seule compagnie d'infanterie et de deux pelotons de cavalerie et en redescend, avant la nuit, en toute tranquillité.

Enfin, le 22 février, la réouverture du marché de Selouan, fréquenté, d'ordinaire, par les Ouled-Settout et les Beni-bou-Yahi, qui s'y présentent, en effet, assez nombreux, y attire le colonel du régiment de Savoie, qui vient du Sebt, avec deux compagnies de son régiment, par la vallée du Souk-el-Khemis et qui regagne son camp, sans incident, par le pied des pentes orientales du massif des Beni-bou-Ifrour (plaine d'El-Areg).

La lecture de l'énumération détaillée qui précède et qui, pour une période d'un peu plus de deux mois et demi, porte sur environ vingt-cinq petites opérations, de caractère et d'importance variables, a confirmé ce qui avait été dit, au début du présent chapitre, de l'ardeur de mouvement marquée par le commandement, au début de la pacification et de la décroissance progressive de cette activité, se traduisant par le fait qu'il ne s'agit plus, vers la fin, que de déplacements, peu nombreux, très courts et ne dépassant plus le polygone d'occupation effective, marqué par des postes.

Ce ralentissement devient tout à fait sensible, à dater de la seconde quinzaine de février, époque à partir de laquelle les mouvements de troupes, sauf ceux de relève des détachements, sont presque entièrement arrêtés; et il est difficile de ne pas établir un lien entre cette circonstance et le fait que la réduction des effectifs n'a cessé, depuis lors, de peser, presque exclusivement, sur le groupe sud, à qui ne restent guère que les effectifs nécessaires pour garder ses nombreuses *positions*, sans qu'il lui reste de quoi pourvoir aux obligations actives qui devraient constituer sa principale mission.

A la date du 13 février, en effet, ce ne sont plus 12 bataillons d'infanterie, comme le 5 janvier, ni même 10 bataillons, comme le 19, qui constituent l'infanterie du secteur sud, mais 8 bataillons seulement, répartis en trois groupes : Nador, Alslatten, Selouan, eux-mêmes subdivisés comme on sait. De même, ce

ne sont plus les deux bataillons laissés à Selouan, le 19 janvier, mais seulement six compagnies qui assurent la garde de la Casbah et de ses annexes. Cette persistance à réduire la *couverture*, c'est-à-dire, en l'espèce, la force agissante, au bénéfice d'un corps principal dont la tâche est, dès lors, à peu près achevée, explique, sans le justifier, ce retour offensif de l'inertie contre l'action, avec ses inévitables conséquences.

Depuis l'époque visée dans ces observations, une nouvelle répartition des forces a été encore arrêtée (le 9 avril), sans qu'il en soit résulté de modifications sensibles dans leur équilibre, le groupe sud ayant continué, en effet, à ne compter que 8 bataillons. Cette organisation avait, du reste, un caractère essentiellement provisoire, des décisions gouvernementales postérieures ayant réglé sur des bases nouvelles la future organisation du corps expéditionnaire, devenu corps d'occupation (1).

Cette organisation, — qu'on croit devoir, pour finir, résumer encore — comporte le maintien, à titre permanent, dans la possession agrandie de Melilla, d'une division d'infanterie, d'un régiment de cavalerie, tous deux exceptionnellement renforcés, avec une artillerie et des services relativement très considérables (avec, aussi, des auxiliaires indigènes, dont l'effectif paraît, pour débuter, fixé à 3 compagnies).

La division d'infanterie (2) se composera de l'ancienne brigade permanente de Melilla (3) et de la 1re brigade de la 3e division (4),

---

(1) Aux termes du décret organique du 1er juin 1910, qui a créé la *Région militaire de Melilla*, comprenant « Melilla, les Chaffarines, Alhucemas, le Peñon de Velez *et les parties du territoire du Rif actuellement occupées par les troupes espagnoles* », le commandement y sera exercé par un capitaine-général, ou lieutenant-général, ayant, outre les attributions militaires des capitaines-généraux de la métropole, les pouvoirs politiques et administratifs de gouverneur.

Un décret postérieur (publié à l'*Officiel* du 8 juin) a investi de ce commandement le lieutenant-général don José Marina, ayant pour adjoint (*subinspector*) le général de division don Salvador Arizon et pour chef d'état-major le général de brigade don Francisco Gomez y Jordana.

(2) Actuellement commandée par le général de division del Real (nouvellement promu).

(3) Composée des régiments d'Afrique et de Melilla et de la brigade disciplinaire.

(4) Composée des régiments de Cerinola et de San Fernando.

l'une et l'autre à 6 bataillons de 6 compagnies, soit, pour l'ensemble des 12 bataillons de la division, 72 compagnies, devant atteindre, à l'effectif du pied de guerre, un total d'au moins 12.000 hommes. En outre, une demi-brigade de 3 bataillons de chasseurs, également organisés à 6 compagnies par bataillon, constituera une sorte de réserve, — non endivisionnée, — de 2.000 à 2.500 hommes, à la disposition du commandement.

Le régiment de cavalerie, — qui devait, d'abord, être le régiment de Marie-Christine, — sera un régiment de nouvelle formation, à 6 escadrons de 150 sabres, ayant (avec le petit état-major) un effectif voisin de 1.000 hommes; ce régiment, qui portera le n° 29, vient de recevoir le nom de régiment de Taxdirt.

L'artillerie, enfin, comprendra :

L'artillerie divisionnaire { Un groupe de 3 batteries de campagne, à tir rapide; Un groupe de 3 batteries de montagne;

et un *Commandement* (Direction) *d'artillerie,* ayant (outre la disposition d'une quatrième batterie de montagne) le personnel à pied nécessaire pour assurer entièrement le service de l'artillerie du corps de place, des forts permanents et de tous les ouvrages de la région (1).

Si on y ajoute deux sections de mitrailleuses, un régiment mixte du génie, une compagnie du génie de place, une compagnie d'infirmiers et tous les services correspondants, on ne sera pas surpris que le total général doive atteindre l'effectif budgétaire de 20.500 hommes, indiqué par la presse comme ayant été adopté par le gouvernement du Roi.

Comment le commandement usera-t-il de ces forces, — qui peuvent paraître beaucoup ou peu, selon l'usage qu'il en saura faire?

On peut trouver, en effet, que 20.000 hommes représentent un chiffre élevé, si on pense que le territoire sur lequel l'Espagne vient d'étendre son action est, par un très appréciable avantage,

(1) Une communication, d'allure officieuse, a visé la nécessité d'organiser *32 batteries à pied,* pour assurer ce service.

borné, de trois côtés, par la mer et représente une superficie de moins de 1.800 kilomètres carrés, — c'est-à-dire, beaucoup moins de la *centième partie* du domaine algéro-tunisien, que nous tenons, avec un peu plus de 60.000 hommes. Mais on peut aussi, et avec raison, juger que c'est peu, si, — comme le chiffre considérable des ouvrages, construits ou en construction, peut le donner à craindre, — l'autorité militaire croit devoir et pouvoir garder tous les passages réputés dangereux, toutes les positions jugées utiles à tenir. Dans cette hypothèse, ce chiffre, si même il était doublé, pourrait encore sembler insuffisant !

Le maréchal Bugeaud, qui a su, le premier, dégager un système de guerre d'Afrique des tâtonnements dans lesquels s'étaient perdus ses prédécesseurs, — qui tous étaient, pourtant, des généraux de haute expérience et de valeur éprouvée, — a formulé dans les deux courtes phrases qui suivent toute la théorie de l'occupation de territoires africains :

« Avant d'administrer, de coloniser, il faut que les populations aient subi notre loi; et mille exemples prouvent qu'elles ne l'acceptent *que par la force*, celle-ci même étant impuissante, si elle n'atteint *les personnes et les intérêts*.

« *L'offensive*, le plus souvent possible, ou, du moins, *la force souvent montrée au loin*, voilà les conditions indispensables de notre puissance. »

Il paraît impossible d'adresser à nos voisins un meilleur vœu et qui soit plus favorable à l'exécution de leurs généreuses ambitions, que celui de savoir apprécier la portée de ce double enseignement du véritable conquérant de l'Algérie et d'en inspirer, désormais, leur politique et leur tactique marocaines.

TROISIÈME PARTIE

LES LEÇONS DE LA GUERRE

A) Opérations.
B) Tactique.
C) Divers.

A) OPÉRATIONS

Il ne saurait, évidemment, être question d'ouvrir, ici, sur chacune des opérations de la campagne hispano-marocaine, une discussion détaillée, que ne justifierait pas la faible importance de la plupart d'entre elles. Il semble, cependant, pouvoir être de quelque intérêt, — toute guerre et même toute action de guerre, si peu considérable qu'elle ait pu être, étant féconde en enseignements, — d'en soumettre les faits principaux à un examen critique qui permette d'en déduire quelques leçons.

Tel sera l'objet de la présente étude, où l'on appréciera les faits et leurs conséquences au point de vue purement doctrinal, en faisant, dans toute la mesure du possible, abstraction des personnes et qui portera, particulièrement, sur les événements militaires énumérés ci-après :

Ouverture des hostilités (9 juillet);
Combats des 23 et 27 juillet;
Opérations des 20, 22, 25 et 27 septembre;
Reconnaissance du 30 septembre;
Manœuvres des 6 et 7 novembre;
Opération du 26 novembre;
Pacification;

} et dispositions consécutives à chacun de ces *Moments*.

On a vu que l'attentat du 9 juillet, qui détermina l'intervention immédiate d'une importante fraction de la garnison permanente

de Melilla et qui entraîna le combat du même jour ne fut une réelle surprise, ni pour le commandement local, qui avait obtenu récemment, en vue de complications attendues, le renforcement de ses effectifs (élevés au chiffre d'environ 6.000 hommes), ni pour l'Espagne officielle, qui avait préparé, pour le même objet, une mobilisation partielle (portant sur à peu près 16.000 hommes). L'événement n'en devança pas moins, suffisamment, l'attente des pouvoirs publics pour que les Espagnols, — mal servis, en outre, par les éléments, — se soient trouvés, tout d'abord, dans un état de préparation insuffisante et même d'infériorité numérique, qui ne fut pas sans danger. Une certaine imprévision paraît, de ce chef, imputable à l'administration responsable.

Il faut, d'autre part, admettre que le gouverneur n'ait pas eu, au début de la crise, une pleine conscience de la gravité qu'elle allait subitement prendre, non plus que des difficultés qu'elle lui préparait, pour comprendre qu'après avoir rejeté vaillamment l'ennemi sur le col de l'Atalayoun, il n'ait pas craint de s'y maintenir, en le dépassant même quelque peu et d'établir une bonne moitié de ses forces disponibles (10 compagnies et 2 sections d'artillerie de montagne), sur la ligne, si longue, si décousue et si peu défensive, qui s'étend de la Mar-Chica à Sidi-Moussa, en passant par Si-Ahmed-el-Hadj.

Le général divisait ainsi, en effet, les 4.500 ou 5.000 combattants qui devaient constituer sa seule ressource pendant huit longs jours, en deux groupes trop éloignés pour pouvoir s'appuyer mutuellement et aggravait le danger de ce fractionnement, en négligeant, — ce qu'il eût dû faire immédiatement, quelle que fût sa décision à propos de Si-Ahmed-el-Hadj, — de couvrir la communication de Melilla avec le pic de l'Atalayoun (conservé, en toute hypothèse) par l'occupation des contreforts avancés du Gourougou que couronnent les points, désormais historiques, d'Aït-Aixa et de la Mozquita.

Cette double erreur était, toutefois, excusable, parce qu'elle correspondait au légitime désir de poursuivre le mouvement en avant, si les circonstances s'y prêtaient, et vénielle, vis-à-vis d'un adversaire dont on ne soupçonnait encore, ni la force, ni les facultés manœuvrières. Elle était, de plus, facilement réparable, soit qu'on se décidât à reculer, ce qui resta effectivement

facile et moralement possible, durant plusieurs jours, soit, — ce qui eût peut-être réussi, quoique audacieux, — qu'on se fût porté sur Nador, aussitôt après avoir pourvu le détachement d'un suffisant convoi et après lui avoir assuré un repli éventuel, en organisant la défense et le ravitaillement, par eau, de l'Atalayoun.

Le mal fut que le gouverneur, — qui avait eu, si on peut dire, le tort de se *décentrer*, en s'isolant aux avant-postes, — ne sut pas opter entre les deux résolutions et crut, sans doute, avoir paré aux dangers de la situation, en s'immobilisant, ce qui est rarement bon, à la guerre, et ce qui fut, dans la circonstance, certainement fâcheux. C'est, en effet, au parti pris de maintenir des dispositions adoptées sous l'excitation d'un combat heureux et dont un examen plus réfléchi devait faire ressortir qu'elles cessaient d'être opportunes, qu'ont été dues la plupart des difficultés de la première période de la guerre et beaucoup des pertes qu'elle allait entraîner.

Des leçons diverses qui se dégagent des précédentes observations et sur plusieurs desquelles l'occasion se présentera de revenir, ce qui dispense d'y insister actuellement, la plus haute est, certainement, l'obligation qui s'impose au chef suprême d'éviter de se laisser entraîner à intervenir activement dans les affaires de détail, au moins, de ne pas s'y attarder si un hasard l'y a engagé et de s'en tenir, en règle générale, assez éloigné pour pouvoir toujours conserver la claire vision de l'ensemble. De même faut-il qu'il laisse chacun exercer sa part légitime de commandement et ne puisse être soupçonné de poursuivre, en se substituant à ses lieutenants, un succès personnel.

Les événements militaires qui suivirent le 9 juillet et dont les plus saillants correspondent aux dates des 18 et 20 du même mois n'appellent pas de commentaires. Condamnés, par les circonstances dont on vient de signaler les inconvénients et les périls, à se maintenir strictement sur la défensive, dans des conditions singulièrement troublantes pour de jeunes troupes, les Espagnols, sous le commandement direct du gouverneur (dont les qualités de soldat sont, on le sait, au-dessus de tout éloge), sauvèrent la situation par la fermeté de leur attitude. Aucune

leçon particulière n'en découle, en dehors de celle, — supérieure à tout enseignement, — que le sentiment du devoir et le dévouement au drapeau sont la meilleure sauvegarde du combattant, dans les plus grands périls.

Le 22 juillet au soir, la situation change, lorsque, revenu à Mélilla et mieux éclairé sur la situation, le gouverneur, informé qu'une attaque nouvelle se prépare, vraisemblablement dirigée, cette fois, contre les avancées immédiates de la place, décide de mettre à profit cette circonstance pour contre-attaquer les Marocains. Rien n'est plus conforme à la doctrine, ni plus prudent, malgré les apparences, que ce passage de la défensive à l'offensive et il faut, pour comprendre que le succès n'ait pas couronné cette énergique et judicieuse résolution, en chercher la cause dans l'exécution.

Plusieurs circonstances peuvent, en réalité, être invoquées pour expliquer le demi-échec du combat du 23 juillet; mais la cause principale, à n'en pas douter, fut l'insuffisance des moyens, — des moyens mis en œuvre, s'entend. Car, — et c'est ici qu'intervient la principale leçon de l'affaire, — la situation s'était, dès lors, suffisamment améliorée, par le débarquement complet de la 3e brigade mixte de chasseurs, pour qu'on ne puisse approuver qu'on ait seulement engagé 12 compagnies sur 50 (3 bataillons, sur 12 et demi), qui étaient rassemblés, dès lors, autour de Melilla), dans une affaire qu'on savait devoir être importante et qui pouvait être décisive.

Il est bien vrai que la garde des positions avancées, si fâcheusement conservées comme on l'a dit, exigeait (en y comprenant la réserve établie à la Secunda Caseta et les petites garnisons des postes extérieurs), de 16 à 18 compagnies : mais cela ne donne encore qu'un total d'une trentaine de compagnies et on est en droit de se demander à quel besoin réel répondait l'immobilisation de 18 à 20 compagnies maintenues, dans la place même ou sur les glacis des forts, à petite portée de canon desquels allait se livrer la partie la plus importante du combat.

Combien cette conception étroite des nécessités de l'action offensive est éloignée de celle du maréchal Bugeaud, lequel, au début de février 1846, ayant formé 17 colonnes pour poursuivre

Abd-el-Kader, dès lors sur ses fins et voulant disposer d'une dix-huitième, pour fermer entièrement le cercle, — mais un cercle mobile, — formé autour de l'Émir, n'hésitait pas à prendre les deux seuls bataillons qui restâssent, en fait de troupes régulières, pour assurer la garde d'Alger et, pendant vingt-deux jours (du 2 au 24 février), ne craignit pas de laisser la capitale de l'Algérie exclusivement gardée par quelques condamnés militaires armés pour la circonstance et par deux bataillons de milice, formés de la veille. Encore avait-il ordonné que si l'ennemi semblait menacer le Métidja, ces bataillons et les condamnés militaires fussent portés immédiatement sur Douéra, Koléa et même Blida, à 20, 30 et 50 kilomètres d'Alger. « C'est la force morale, écrivait le maréchal, qui nous garde le mieux »; et le fait devait prouver que « sa sagacité militaire élevée jusqu'au génie », comme l'a écrit son meilleur historiographe (1), jugeait plus sainement les choses de la guerre que la raison vulgaire du général gouverneur d'Alger, qui, essayant de discuter la mesure avant son exécution, écrivait que « sa simple annonce avait déjà produit plus d'alarmes que l'insurrection ».

Une autre particularité des ordres donnés pour l'opération du 23 prête à une critique presque aussi grave : c'est, alors que l'effectif mis en jeu était si faible qu'il laissât à peine entrevoir la possibilité d'un succès, qu'on l'ait divisé en deux groupes indépendants, forts, chacun, de 6 compagnies, dont les objectifs désignés étaient, à la vérité, convergents, mais qui devaient opérer, sans liaison possible, séparés par des obstacles infranchissables et ne pouvaient s'appuyer mutuellement qu'après avoir réussi à mener à bien la première partie de leur difficile mission. En réalité, l'un des groupes (celui qui opérait sous les ordres du colonel Cabrera, par le barranco de Sidi-Moussa) ayant été neutralisé, dès les premières heures du jour, sans que l'autre groupe, dont le secteur s'étendait du barranco del-Lobo à la Mozquita, ait à peine pu le soupçonner, tout l'effort des Marocains devait se porter et se porta, en effet, sur celui-ci, qui ne réussit que très péniblement à se dégager, faillit y perdre son artillerie et laissa sur le terrain un trop grand nombre de victimes.

(1) M. Camille Rousset, *La Conquête de l'Algérie.*

Cette dure leçon était claire et il fut facile de voir qu'elle avait été comprise, — quoiqu'on pût y trouver encore quelque chose à redire, — quand furent arrêtées les dispositions en vue de l'action qui devait être le combat du 27 juillet. Il s'agissait, cette fois, de faire passer, coûte que coûte, un convoi de vivres et d'eau dont les garnisons des positions avancées avaient un impérieux besoin, en même temps que de venger une nouvelle insulte des Marocains, qui venaient, presque sous le feu de la place, de couper la voie ferrée employée à ces ravitaillements. Le débarquement, achevé de la veille, de la 1re brigade mixte de chasseurs permettait un effort autrement sérieux et qu'on pouvait espérer autrement efficace que le précédent et c'est bien ainsi que le comprit le gouverneur (devenu, entre temps, commandant en chef), en donnant, sur le terrain même, les ordres d'exécution.

Par le fait, 7 ou 8 bataillons, avec une artillerie assez nombreuse allaient y être employés, répartis en deux groupes relativement importants et assez bien reliés : l'un, d'escorte du convoi, fort de 8 à 10 compagnies, ayant pour objectif la Secunda Caseta et appelé à se diviser lui-même, réglementairement, en « garde des voitures » et « troupe de protection »; l'autre, comprenant toute la 1re brigade de chasseurs, à qui il appartiendrait de reprendre (avec une légère variante dans la direction), l'attaque avortée du 23, en vue de balayer, aussi haut qu'on le pourrait, le versant oriental du Gourougou et de s'y maintenir.

La fortune devait, cependant, se refuser encore à récompenser l'esprit d'offensive que le commandement avait le mérite de continuer à montrer malgré les épreuves précédemment subies; mais la faute ne lui en revient pas en propre, car, bien qu'on puisse regretter qu'il n'ait pas constitué plus solidement encore le groupe de manœuvre et d'attaque, on doit reconnaître que l'échec de cette partie de l'opération fut, surtout, imputable à de lourdes fautes tactiques dont le général commandant les troupes, — qui les paya bravement de sa vie, — conserve la responsabilité immédiate.

Les conditions dans lesquelles fut engagée et semble avoir été conduite l'action de la 1re brigade de chasseurs sont, essentiellement, du ressort de la tactique et ce n'est pas ici qu'il convient de les discuter. Néanmoins, si on se remémore, au point de vue

des opérations, les circonstances du combat, on doit reconnaître qu'une part de responsabilité incombe aussi au commandement supérieur, parce que, quoique présent sur le terrain et fort près, — presque trop près, — de la zone de feu, le général commandant en chef n'a, durant trop longtemps, ni exercé en personne, ni délégué le commandement de l'ensemble de l'opération. De ce fait, aucune réserve générale n'ayant été constituée — en dehors de la garnison, insuffisamment mobile, du camp de l'Hippodrome, — aucune troupe ne se trouva disponible pour combler promptement le vide qui s'était bientôt formé entre les deux groupes principaux et aucun élément ne put, non plus, intervenir immédiatement pour appuyer la troupe d'attaque et pour lui servir de repli, lorsqu'elle vint à faiblir. Pour les mêmes causes, les batteries, réparties un peu au hasard, agirent isolément, tout le jour, sans orientation, ni direction d'ensemble. Enfin, le commandant de la 1re brigade de chasseurs, exerçant, sans contrôle, le commandement tactique de sa troupe, put librement commettre la faute de l'engager dans une sorte d'acte décisif qu'aucun combat d'usure n'avait précédé et qui n'avait eu d'autre préparation qu'un de ces tirs de bombardement, contre un ennemi masqué et presque invisible, dont il semblait que les expériences de la guerre du Transvaal et celles du début de la campagne de Mandchourie eussent dû faire définitivement justice.

Quelle que doive être, quand les faits pourront être analysés plus à fond, la part attribuée à chacun, dans ce regrettable événement, l'effet en fut désastreux, moins encore à cause de l'élévation des pertes subies que par la dépression morale que l'événement laissa peser sur le corps expéditionnaire et parce que, — par une coïncidence qui ne saurait paraître fortuite, — on vit immédiatement succéder à la louable, bien qu'un peu incohérente, activité du début de la campagne, une passivité qui devait demeurer entière, durant de longues semaines.

On a beaucoup dit, à Melilla, pour l'expliquer, qu'à la suite des combats des 23 et 27 juillet, le commandant en chef aurait reçu, d'une haute personnalité politique, le conseil, jugé équivalent à un ordre, d'éviter, coûte que coûte, le retour de semblables hécatombes. On ne lui refuserait, aurait-on ajouté, ni les effectifs,

ni les moyens matériels dont il croirait avoir besoin et on lui ferait un large crédit de temps et d'argent; mais c'était à la condition expresse qu'il n'en dût coûter, désormais, qu'un minimum de pertes.

Bien qu'il ne soit possible d'apprécier que par hypothèse l'exactitude d'un pareil fait, on doit dire qu'il ne paraît pas invraisemblable, car il ne faudrait guère moins qu'une circonstance de cet ordre pour expliquer qu'un soldat, personnellement vigoureux et toujours prêt à l'action comme le général commandant en chef, ait, aussitôt et sans varier durant près de deux mois, coupé court à toute nouvelle entreprise; pour qu'il ait, en particulier, accepté de donner à ses troupes, — vis-à-vis de qui le prestige de l'ennemi devait s'en trouver singulièrement grandi, — le spectacle démoralisant des convois impunément insultés, *tous les jours*, par les Marocains, pour qui, — la chose est notoire, — c'était devenu un véritable *sport* d'y faire, journellement, le plus de victimes possible.

Le fait, s'il devait se confirmer, serait à retenir, comme une preuve du tort considérable que peuvent faire aux intérêts mêmes qu'elles veulent servir des interventions de cette nature, quelque bonnes et légitimes que paraissent les intentions qui les dictent. Ce serait, en effet, à celle dont on a parlé qu'on devrait imputer les conséquences de l'injustifiable immobilisation de troupes belles et fières, — en dernier ressort, trois ou quatre fois supérieures en nombre à l'ennemi, — c'est-à-dire, la conservation indéfinie des positions avancées, dont la garde et le ravitaillement finirent par coûter au corps expéditionnaire autant et plus de sacrifices qu'une offensive heureuse, la suppression de toute reconnaissance, l'interdiction d'aucune contre-attaque, toutes mesures faites pour compliquer les termes d'un problème, en réalité, élémentaire et pour aggraver ses difficultés, sans en rapprocher d'une ligne la solution (1).

De même, il faudrait retenir qu'aucun chef investi, à la guerre,

(1) Cette observation peut être rapprochée de la pensée suivante, extraite du *Journal de route d'un officier d'état-major pendant la guerre russo-japonaise*, du général sir Jan Hamilton : « L'homme d'État, dont la mission est d'éviter la guerre ou de la déclarer, ne sait que provoquer le désastre, s'il sort de ses attributions pour la diriger. » (Édition française du lieutenant VERDET, 1909. 2 volumes in-8. Berger-Levrault et Cie, éditeurs.)

d'un commandement indépendant ne saurait, sans une abdication condamnable, accepter, de qui que ce soit, de mise en demeure qui limite ainsi sa liberté d'action.

Lui seul, en effet, a qualité pour juger, devant sa conscience et sous sa responsabilité historique, — la seule qui puisse être invoquée dans l'espèce, — la nécessité et l'opportunité des efforts qu'exige l'accomplissement de sa haute mission. Autant il serait coupable de se décider à la légère et de sacrifier, inutilement, la vie d'un seul de ses soldats, autant il deviendrait criminel, vis-à-vis de son pays, si, par crainte de l'opinion ou par souci d'humanité, — à plus forte raison, par déférence pour un calcul d'ordre politique, — il hésitait à agir à l'heure qu'il eût jugée militairement la plus opportune, ou reculait devant les sacrifices qu'il aurait estimés nécessaires pour atteindre son but.

Tout a une fin, cependant, même l'interminable délai de préparation imposé aux troupes du corps expéditionnaire et l'heure allait sonner, — vers la mi-septembre, — d'une reprise d'activité que presque tous appelaient de leurs vœux. Pour différentes raisons, dont la principale paraît avoir été l'insuffisance des ressources en eau (devenue toujours plus rare, à mesure qu'avançait l'été), le projet d'abord formé de transporter presque tous les éléments mobiles, par l'est de la Mar-Chica, dans la plaine d'El-Areg, pour conduire, par Selouan et par la vallée inférieure de l'oued Kert, une véritable marche d'investissement autour du Gourougou, dut être modifié, au dernier moment. Le plan réduit qu'on lui substitua, mieux approprié, du reste, aux moyens, — trop restreints pour une guerre de mouvements, — dont disposaient les troupes et les services, ne lui était pas inférieur; et, s'il faut apporter d'assez notables restrictions aux éloges qu'il mérite, c'est seulement au point de vue de son exécution, trop méthodique et trop lente et, surtout, parce qu'on ne sut ou ne voulut le poursuivre, résolument, jusqu'au bout.

C'est le 20 septembre que s'ouvrit, comme on sait, la période active, — non pas de grand matin, car le mouvement proprement dit ne commença qu'à 8 heures, — ni inopinément, la nouvelle en ayant été connue de la veille et la mise en route des troupes

ayant été annoncée par une de ces canonnades dont on dira seulement qu'on s'étonne, en présence de leur inefficacité non douteuse, de voir y survivre le respect des indigènes pour le canon.

Si on ajoute que, dans leur ignorance du pays au delà de la portée de la vue, les Espagnols procédèrent, immédiatement, par échelons et par prises de position successives, toujours préparées (sans même que la présence de l'ennemi fût signalée), par un tir d'artillerie plus ou moins prolongé, on comprendra l'extrême lenteur de leur progression et combien une plus grande rapidité d'exécution eût mieux correspondu au but qu'on devait poursuivre.

Les Marocains, on en est maintenant assuré, avaient fait du Gourougou leur principale, pour ne pas dire leur unique place d'armes et les deux groupes principaux qu'ils y entretenaient, reliés par la coupure intérieure du ravin du Loup, étaient seulement couverts, au dehors, par deux faibles avant-gardes établies chez les Beni-Sicar et dans le massif des Beni-bou-Ifrour. Si, au lieu de faire un laborieux rassemblement initial, suivi d'un départ tardif, à grand orchestre, puis, de marcher avec une recherche de précautions que les souvenirs mêmes des combats du mois de juillet n'empêchent pas de juger excessive, les troupes espagnoles avaient rompu silencieusement, dès l'aube, le 20 septembre et poussé résolument en avant, — dans l'ordre de marche, d'ailleurs rationnel, adopté par le commandement, — il est fort à présumer qu'elles eussent donné dans le vide, ou à peu près, comme l'a fait, en réalité, la colonne de droite (brigade Alfau). La crête de Taxdirt, sinon même les hauteurs de Hidoun, — dont l'éloignement de la limite nord de la possession n'excède pas 8 à 9 kilomètres, — eussent, par suite, été occupées, presque sans coup férir, le même jour, probablement avant midi.

Et si, d'autre part, la division Sotomayor, prudemment établie, d'abord, sur le glacis du fort de Cabrerizas-Altas, mais où sa présence avait cessé d'être utile dès que la réserve du corps mobile (fraction de la brigade del Réal) fut en position autour de la ferme de Dar-el-Hadj-Bisan, si, disons-nous, cette division avait, alors, — deux ou trois heures après l'ouverture de la marche, — reçu l'ordre de se porter, aussitôt, par Ferkhana, sur le plateau du Souk-el-Had, — où auraient, à la vérité, afflué les occupants du Gourougou, mais qui eût été balayé, d'écharpe, par les canons de

la division de chasseurs, — la double opération qui occupa les trois journées des 20, 21 et 22 septembre eût été, à peine, l'affaire d'un jour, eût coûté probablement moins de monde et eût été, par contre, sensiblement plus féconde en résultats.

Rien, en effet, n'eût dû empêcher, le lendemain, la 2e brigade de chasseurs, maîtresse de Hidoun et ayant en échelon refusé, derrière sa droite, une partie de la 1re brigade, de remonter par la rive gauche du rio de Oro pour gagner le mont Tiza et, peut-être, Cazaza, grâce à l'appui, au moins médiat, de la division Sotomayor, dont la présence sur le Souk-el Had, menaçante pour le Gourougou lui-même, y eût évidemment retenu une importante partie des défenseurs. En quarante-huit heures, par conséquent, l'investissement du Gourougou par le nord eût pu être réalisé et la piste des Beni-Saïd eût été, dès lors, reconnue, sinon ouverte, ce qu'elle ne fut pas, même après la manœuvre du 6 novembre et ce qui ne fut jugé possible que consécutivement à l'occupation d'Alslatten (26 novembre).

L'affaire, néanmoins, il faut le répéter, constituait un succès, puisque se trouvait atteint le but, à la fois défensif et offensif, poursuivi par le commandement, qui consistait à couvrir Mélilla, face au nord, pendant les opérations qui allaient éloigner de la place le gros des forces mobiles dirigées contre Nador et Selouan et à fixer dans le Gourougou une partie au moins des contingents indigènes, menacés par la division établie au Souk-el-Had, — sans parler de la possibilité d'en faire déboucher les forces qui iraient ultérieurement, donner la main, vers l'oued Kert, aux troupes appelées maintenant à opérer au sud du massif.

En fait, par une disposition qu'on peut également louer, — bien qu'elle impliquât une divergence d'efforts susceptible d'être dangereuse, ailleurs qu'en plaine et vis-à-vis d'indigènes, — les opérations au sud de la Mar-Chica s'étaient ouvertes en même temps que celles qui viennent d'être résumées et, depuis le 20 septembre, le général Orozco occupait, avec une brigade de la 1re division, les puits d'Aograz, sur le parallèle et à une douzaine de kilomètres à l'est de Selouan; il jouait, ainsi, vis-à-vis des occupants indigènes du secteur sud, un rôle analogue à celui que remplissait, au nord, la division Sotomayor. Ainsi rapproché de

ses objectifs et rejoint, le 24 septembre, par sa seconde brigade, le général Orozco allait exécuter, dès le 25, l'opération contre Taouima et, éventuellement, contre Nador.

Les détails déjà donnés sur cette opération, où l'ennemi fut entièrement trompé sur l'objectif du mouvement et qui fut menée à bien, presque sans pertes, dans la seule journée du 25, alors que le commandement admettait qu'il pût falloir, pour enlever Nador et les *Têtas*, attendre l'intervention de la division de chasseurs qui ne devait quitter Melilla que le 26, dispensent d'y revenir longuement. On dira seulement qu'on y doit voir la confirmation immédiate des considérations présentées plus haut, sur les avantages de la surprise et de la rapidité dans l'exécution, — « Activité, Vitesse », selon le précepte napoléonien, — et qu'on peut regretter, dans le même ordre d'idées, que la division de chasseurs n'ait pas, au moins rallié Nador, d'assez bonne heure le 26 septembre, pour que la marche combinée contre Selouan pût être poursuivie, tout d'une haleine.

Si cette action immédiate avait pu se produire, il paraît possible que les Marocains, encore imparfaitement renseignés sur l'avantage que la puissance de l'artillerie à tir rapide, sérieusement entrée en jeu, pour la première fois, les 20 et 22 septembre (1), assurait, en plaine, à leur ennemi, ne se fûssent pas dérobés, comme ils le firent, le 27, à l'action générale qu'escomptait le commandant en chef et dont la première parole qu'il prononça en pénétrant dans la casbah de Selouan, occupée sans résistance, fut pour exprimer le regret qu'elle lui eût été refusée.

Faudrait-il donc penser que ce fût pour obtenir l'action décisive, — sans laquelle il n'y a guère de succès militaires durables, — que le commandant en chef provoqua l'affaire du 30 septembre, dont l'initiative lui appartient tout entière? On voudrait le croire, car il eût agi, ainsi, dans la logique de la situation. Mais lui-même l'a nié, affirmant avoir voulu seulement procéder à une reconnaissance, en vue de se rendre compte des dispositions

(1) On doit se rappeler, cependant, que c'est au cours de l'escarmouche du 31 août, devant Souk-el-Arba, que fut inaugurée l'artillerie à tir rapide du Creusot.

prises par les indigènes pour s'opposer au développement normal de son plan, c'est-à-dire, à sa marche vers l'oued Kert. Et il est de fait que les conditions dans lesquelles l'affaire fut engagée confirment, en quelque mesure, cette déclaration, car les dispositions prises sont celles d'une *sortie* de garnison assiégée, beaucoup plus qu'elles ne ressemblent à ce qu'eût exigé une action franchement offensive de guerre de campagne.

Il paraît bien, cependant, à la réflexion, que si le commandant en chef, après son tour d'horizon du 29 septembre, a pu désirer percer le rideau, — peu épais, — qui l'entourait, il a dû surtout vouloir rappeler sa présence aux indigènes, les tâter et peser sur leurs résolutions, qu'on tenait, après leurs échecs des jours précédents, pour inclinant à l'apaisement. Et, alors, il faut dire que la préparation de l'affaire fut insuffisante, eu égard au but poursuivi; qu'on commit une incontestable imprudence, en n'envisageant, ni ses conséquences éventuelles, ni les moyens d'y parer; enfin, que, si les résultats en furent relativement si onéreux, c'est parce que l'effectif des troupes engagées se trouva disproportionné aux difficultés auxquelles elles devaient se heurter.

Il ne conviendrait pas, à divers titres, d'exagérer la critique, à propos d'une opération dont la théorie figure sans doute encore dans les règlements militaires espagnols, comme elle était développée dans le service en campagne français de 1832 et comme on la retrouve, bien qu'entourée de très sages restrictions, dans notre Règlement du 28 mai 1895. Mais ce serait, semble-t-il, perdre de vue le but didactique de cette étude que d'omettre de faire observer que ce qui se passa, le 30 septembre, sur le chemin de Selouan au Souk-el-Khemis, justifie entièrement la sévérité des critiques que les maîtres de la tactique moderne dirigent contre les reconnaissances offensives et contre tout ce qui y ressemble.

Déjà, le maréchal Bugeaud, qui avait tout pratiqué, tout compris et tout jugé, en fait de conduite de la guerre, *les interdisait formellement*, appuyant cette condamnation des considérations qui suivent. Ces opérations, disait-il, ou à peu près, sont fort dangereuses, parce que, exigeant un certain développement de moyens, elles peuvent amener des affaires sérieuses, — *sans but, ni plan*, — pour soutenir les troupes engagées. Et pour quel objet? Le plus

souvent, on aura eu en vue une zone de terrain, une position, dont on voudrait débusquer l'ennemi. Combien plus avantageux ne sera-t-il pas, alors, de préparer, pour l'engager, à l'heure et au lieu choisis par le chef, *une franche attaque*, de livrer un véritable combat, *dont on aura pu envisager toutes les conséquences*, peser toutes les chances.

Soixante ans ont passé sur ces sages observations, sans que le fond, ni même la forme, en aient vieilli.

Mais, si le maréchal Bugeaud eût condamné l'opération du 30 septembre, pour les motifs mêmes qui viennent d'être formulés, combien plus sévère eût été son jugement sur les suites données à cette fâcheuse entreprise ! On avait, disait-on, voulu faire la lumière sur une situation obscure, savoir si l'ennemi persistait dans ses intentions de résistance, connaître les moyens qu'il y pourrait employer. On avait vu, — même d'un peu près, — ce qui en était ; mais ce qu'on avait vu n'impliquait, ni indication qu'on dût renoncer à poursuivre la manœuvre d'investissement du Gourougou, ni impossibilité de le faire. Il ne restait donc qu'à tirer les conséquences des observations recueillies et à approprier les nouveaux moyens d'action aux difficultés reconnues.

Le voisinage, si prochain, de Melilla, où tant de bataillons étaient demeurés inactifs, rendait possible et même facile de réunir, — en quarante-huit heures, — tous les moyens jugés nécessaires à la reprise du mouvement. De même, les renseignements, quoique encore sommaires et incomplets, recueillis sur les voies d'accès dans le massif des Beni-bou-Ifrour permettaient d'établir un plan d'engagement plus rationnel que celui du 30, en substituant au *coup de sonde*, donné dans un couloir étroit et dominé, une opération combinée, où trouverait une bien meilleure utilisation la supériorité d'effectifs et d'armement du corps expéditionnaire.

On aime à penser que c'est à un projet de cet ordre que correspondait la répartition (opérée le 5 octobre) des éléments du corps mobile, en deux groupes divisionnaires, postés, à Selouan et à Nador, face aux directions évidentes d'attaque ; — et on veut croire que la renonciation à l'offensive, ou, du moins, son ajournement à long terme, n'incombe qu'indirectement à l'autorité militaire, ce qui permet de n'y pas insister.

En réalité, entraient alors en jeu d'autres éléments, étaient envisagées d'autres considérations, qui n'avaient qu'un lien éloigné avec les choses de la guerre et, surtout, avec sa théorie. Le pays, — beaucoup plus, il faut le dire, que le corps expéditionnaire, — se fatiguait d'une campagne à résultats encore hypothétiques, féconde en surprises parfois pénibles et on sentait que, comme en d'autres temps, un compromis, pourvu que la forme en fût acceptable, semblerait, bientôt, préférable à la coûteuse continuation de la lutte. Telle fut l'origine, difficilement contestable, des négociations politiques, dont on a suffisamment parlé déjà pour pouvoir n'y pas revenir et qui remplirent, pour une grande part, la languissante période militaire qui suivit.

Sous le couvert de ces négociations, d'abord ignorées du public, se traitait également la question de l'organisation militaire qui devait correspondre à l'arrangement envisagé, lequel consisterait, essentiellement, en une entente conclue avec les populations et avec le Makhzen, sur la base de l'occupation, déclarée provisoire, des territoires effectivement tenus par le corps expéditionnaire. Mais c'était assez peu de chose, en somme, que cette zone effective d'occupation. De plus, sa partie la plus intéressante, — celle qui reliait Melilla et le district nord à la plaine d'El Areg, — n'était guère qu'un défilé maritime, de faible largeur, dominé par un haut massif, qu'on n'avait réussi à entamer qu'en bordure; et la sécurité, en deçà de la ligne des ouvrages, successivement et hâtivement élevés sur cette bordure, était trop précaire pour qu'on pût se dispenser de donner, au moins, à cet établissement un plus sérieux caractère de sécurité et de stabilité.

C'est ainsi qu'au programme, clair, logique et sûr, des premiers temps, qui visait à l'établissement d'une mainmise complète, — bien que peut-être indépendante de l'organisation administrative, — sur la presqu'île, on tendait à substituer une combinaison, beaucoup plus politique que militaire, donnant pour base à l'entente un simple élargissement de l'ancienne possession et du défilé, élargissement qui serait jugé suffisant si, par l'organisation d'une chaîne d'ouvrages semi-permanents, on pouvait maintenir, désormais, la place et la route du sud à l'abri des incursions des Marocains ou, au moins, hors de la portée de leurs armes.

Sous l'apparence séduisante et facile qu'elle affectait, cette conception n'était autre qu'un triomphant retour offensif de l'idée de l'*occupation restreinte*, avec toute l'horreur des complications et des périls qu'entraîne, militairement, l'adoption de faux principes; et, bien qu'il parût, d'après ce qu'en disait l'orSane technique dont on a parlé (1), que son application, à Melilla, eût fait remuer moins de terre et eût enfoui moins d'hommes que le fameux *obstacle continu* du général Rogniat (2), on peut croire que la différence n'eût pas été fort grande, si on pense qu'au milieu d'octobre déjà, le corps expéditionnaire gardait quarante-neuf ouvrages ou camps défensifs et que la commission technique (dont on aura remarqué les tendances), n'avait pas encore, à ce moment, commencé ses études!

Il serait sans intérêt, après ce qui en a été dit ailleurs, de parler, maintenant, autrement que pour mémoire, des pacifiques manœuvres exécutées, les 6 et 7 novembre, sous l'influence de ces idées, d'autant que ce serait pour ajouter qu'il suffit de l'opération, autrement intéressante quoique aussi peu contestée, du 26 novembre, pour dissiper ce mauvais rêve et pour rétablir sur des bases logiques la situation militaire du corps expéditionnaire. Par le fait seul de l'installation des troupes espagnoles à Alslatten, toute résistance des Guelaya tombait, en effet; l'occupation restreinte perdait, par suite, sa raison d'être et il ne dépendait plus que du commandement d'établir pratiquement, — ce qui pouvait se faire, presque sans coup férir, — l'occupation militaire de toute la presqu'île.

On a vu que la chose parut ainsi comprise, durant la période qui suivit immédiatement la cessation des hostilités et que l'activité alors marquée par les troupes détermina, rapidement, un mouvement de ralliement à l'Espagne qui dépassa les limites du territoire des Guelaya, s'étendit à quelques fractions des Ouled

(1) *Memorial de Ingenieros del Ejercito.*

(2) « J'ai calculé, écrivait le maréchal Bugeaud au maréchal Soult, en décembre 1841, qu'en été, quatre régiments ne suffiraient pas à la garde de l'obstacle et qu'ils donneraient, pendant cinq mois, 7.000 à 8.000 malades. Dès lors, plus de guerre possible au dehors; il faut se replier derrière l'enceinte pestilentielle... L'armée aura ainsi creusé elle-même son tombeau. »

Settout et des Beni-bou-Yahi et se fit même sentir, au delà de l'oued Kert, chez les Bocouyas et jusque chez les Beni-Uriaguel, au voisinage d'Alhucemas.

Mais on ne voit pas, par contre, que le mouvement ait été aussi profond qu'il fut général, ni que des gages sérieux aient été imposés aux Guelaya, ni obtenus d'eux, qui garantissent suffisamment, pour l'avenir, la solidité de l'édifice.

C'est, sans doute, à cette circonstance, — dont les complexes origines seraient trop délicates à analyser pour qu'on s'y essaie, — qu'est dû un retour à peine dissimulé au système de l'occupation restreinte, effectivement demeuré, à ce qu'il paraît, en vigueur, à Melilla, après comme avant l'heureuse opération du 26 novembre. On serait revenu, en effet, — sans que la sécurité y ait effectivement beaucoup gagné (1), — au programme, encore étendu, du *Memorial de Ingenieros*, c'est-à-dire que les forts, camps fortifiés, blockhaus et redoutes de types divers, créés pendant la période militante, subsistent, formant, en quelque sorte, la défense propre de la place et de la route du sud (voie carrossable et voies ferrées) et qu'à cette série, déjà si longue, — à la vérité tenue maintenant avec de moindres effectifs, — s'ajoute celle des travaux, de construction récente, qui entourent, plus ou moins complètement, la nouvelle zone d'occupation.

Sans insister sur l'observation déjà faite qu'un pareil état de choses serait de nature à imposer à nos voisins, au cas où il devrait durer, de très lourdes charges, tout en ne les défendant peut-être pas suffisamment des complications qu'ils semblent s'être, trop tôt, montrés soucieux d'éviter, on croit pouvoir, — n'envisageant que le côté théorique de la question, — dire que

(1) On en jugera en lisant ce qu'écrivait, vers le 1er mars 1910, un observateur étranger compétent, après un séjour de quelque durée à Melilla et dans sa banlieue : « Les positions occupées sont toutes et toujours les mêmes, — même l'interminable ligne des postes établis, au début de la campagne et au cours des opérations, à l'intérieur de la presqu'île; leur nombre a seulement encore augmenté..... C'est à peine, d'autre part, s'il est prudent de circuler, sans véritable escorte, dans la plaine d'El-Areg, où la seule piste fréquentée, *même par les troupes*, pour aller à Selouan, est celle de l'est, qui longe le rivage de la Mar-Chica; la route de l'ouest, traditionnelle, — *la route de Taza*, — qui suit le pied du massif des Beni-bou-Ifrour, *ne sert qu'aux Marocains*..... Rien n'est davantage organisé en matière d'administration; les généraux commandant les détachements exercent, seuls, une sorte de police supérieure, mais seulement dans un rayon limité autour des postes. »

le procédé adopté ne paraît, ni conforme aux leçons de l'expérience, ni favorable aux intérêts qu'on entend sauvegarder. C'est par l'indication sommaire de la méthode qu'on croirait devoir y être préférée que se terminera cet examen critique des opérations.

On n'a pas oublié, sans doute, la phrase caractéristique du maréchal Bugeaud, disant que « c'est par la force souvent montrée au loin » qu'il entendait dominer les populations indigènes de l'Algérie. L'illustre soldat, qui, fidèle à ses principes de guerre, avait supprimé, dès son arrivée en Afrique, les *deux tiers* des postes fortifiés, créés ou tolérés par ses prédécesseurs, ajoutait qu'il n'aurait, quant à lui, d'établissements que sur des lignes parallèles à la mer; et non pas, disait-il, pour garder ces lignes contre les incursions, *ce qui est impossible,* mais pour mettre *sa base* plus à portée du théâtre de son action répressive éventuelle.

C'est la même idée qu'un brillant élève de la même école, — qui n'est, au fond, que l'école napoléonienne, — le général Lyautey a traduite, d'une façon encore plus saisissante, en donnant pour exergue à son projet d'organisation de la zone algéro-marocaine (1) la formule :

Se garder par le mouvement.

Pratiquement, le développement de ce principe (préalablement expérimenté, par cet officier général, dans le commandement de *marches* coloniales rapidement et solidement pacifiées), a été et devra, sauf quelques variantes, demeurer le suivant :

Création, vers la limite extérieure de la zone, d'un nombre strictement borné de *grands postes* (la base du maréchal), fortement constitués et toujours largement ravitaillés. De ces postes partent, incessamment, des *groupes mobiles,* battant le pays sur un large rayon et qui se recoupent, à la façon du croisement des feux maritimes. En arrière et, autant que possible, au centre des communications principales avec les grands postes, est organisé un *établissement central,* dépôt et réserve pour l'ensemble du dispositif. *Aucuns petits postes,* proie toujours tentante pour

(1) Ce projet, publié, par larges extraits, dans la presse politique française, a fait l'objet d'une discussion devant le Parlement.

l'ennemi, par suite, objet constant de préoccupations pour le commandement, dont ils ne peuvent guère que paralyser la liberté d'action (1).

Du poste central, on ne voit rien à dire de particulier, si ce n'est que l'effectif de sa garnison et le contenu de ses magasins, tout en pouvant varier, en quelque mesure, selon les circonstances, doivent être toujours maintenus à un étiage relativement élevé, précaution nécessaire contre les surprises.

Quant aux grands postes, on leur assurera une garnison mixte, plus ou moins forte en infanterie, selon que la population de la région sera plus ou moins nombreuse et sédentaire, mais qui comportera toujours de la cavalerie (en principe, indigène, pour la sûreté éloignée) et des mitrailleuses. Si on le peut, y ajouter de la cavalerie européenne et du canon de montagne (l'artillerie montée étant réservée, en principe, pour le poste central), mais, *toujours*, dans ce cas, *les appuyer d'une fraction d'infanterie*, autant que possible, allégée (compagnies ou sections montées).

En règle générale, enfin, constituer fortement les groupes mobiles (le bataillon paraît l'unité à adopter de préférence). Avec 600 hommes de bonne infanterie, un minimum de quatre jours de vivres, une réserve de cartouches et une dotation relativement considérable en moyens médicaux, on peut, très facilement, faire, en Afrique, de 130 à 160 kilomètres, passer à peu près partout et, dans certains cas extrêmes, qui seront toujours exceptionnels, se fixer en un point choisi pour y attendre, en état de sécurité relative, l'intervention libératrice de groupes voisins.

La valeur des troupes et l'expérience des chefs, — expérience d'autant plus féconde qu'elle aura été plus pratiquement acquise, — feront le reste.

---

(1) Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des *petits postes* du règlement de service en campagne, principaux organes de surveillance des réseaux d'avant-postes, *essentiellement mobiles* et que beaucoup recommandent, surtout en Afrique, de déplacer pour la nuit, mais de ces postes, semi-permanents, plus ou moins isolés et occupés par des garnisons d'un effectif variant de 30 à 100 hommes (d'une section à une compagnie) comme il en avait été tant créé, au début de la conquête de l'Algérie, pour la garde de points réputés importants et dont plusieurs, enlevés par Abd-el-Kader ou par ses lieutenants, ont acquis une douloureuse notoriété.

B) TACTIQUE

La campagne de 1909 a surpris l'armée espagnole au moment qui pouvait lui être, tactiquement, le plus défavorable, alors que se poursuivait, dans les différentes armes, la revision des anciens règlements, que l'opinion, — après les campagnes de Cuba et des Philippines, — avait jugés démodés et condamnés.

L'infanterie venait, à la vérité, d'être dotée d'un Règlement d'exercices, dit Provisoire, approuvé par décret royal du 18 août 1908 et publié peu de mois après, mais qui n'était guère entré encore en application que pour l'instruction des recrues, lors de l'appel du printemps de 1909.

L'artillerie, de son côté, vivait toujours sur les règlements spéciaux aux vieux matériels de campagne et de montagne, déjà déclassés ou à la veille de l'être, auxquels, — en vue de l'adoption d'un matériel à tir rapide (de Krupp ou de Saint-Chamond), — avait été joint, en 1905, une sorte d'aide-mémoire pour la manœuvre des batteries attelées, œuvre personnelle d'un officier; et c'est seulement plusieurs semaines après le début de la guerre, quand furent envoyées à Melilla les premières batteries de 75^{mm} achetées au Creusot, que fut mis en service un nouveau règlement, approuvé le 30 avril 1909, qui portait le titre d'*Instructions pour le tir des batteries de campagne.*

Quant à la cavalerie, pour qui, du reste, la chose était de moindre importance, elle fit la campagne avec son vieux règlement et c'est tout récemment (printemps de 1910) que la presse a annoncé l'approbation donnée par le Roi à son nouveau Règlement de manœuvres.

Par le fait de ces circonstances, la tactique de combat employée par les troupes espagnoles dans les engagements autour de Melilla fut, d'une façon générale, celle des anciens règlements, influencée, dans une mesure variable selon les armes et, si on peut dire, selon les personnes, par le Règlement provisoire d'infanterie, dès lors plus ou moins connu des officiers et complété, pour ce qui concerne le tir du matériel du Creusot, par les Instructions

approuvées au printemps de 1909, dont le personnel n'acquit que difficilement quelque teinture, au cours même de la campagne.

Il serait, dans ces conditions, aussi ingrat qu'inutile d'aborder, ici, l'étude détaillée d'une tactique qui n'a été, ni celle du passé, ni celle de l'avenir, mais une combinaison, non méthodique, de procédés appliqués, — avec une troupe peu instruite, — par des cadres qui flottaient entre diverses doctrines, les unes déjà presque oubliées, les autres hâtivement apprises et encore imparfaitement digérées.

On se bornera, en conséquence, — après avoir indiqué, sommairement, l'esprit dans lequel ont été conçus les règlements nouveaux auxquels le corps expéditionnaire espagnol fut appelé à faire des emprunts plus ou moins larges, — à esquisser l'évolution accomplie par la tactique de combat, au cours de ces dernières années et à saisir l'occasion d'illustrer la théorie par l'exemple, en discutant, au point de vue de la tactique moderne, une ou deux des actions de guerre de la récente campagne.

Les rédacteurs du Règlement provisoire sur l'instruction tactique des troupes d'infanterie ont, évidemment, pris pour base de leur travail le règlement français du 3 décembre 1904, dont ils ont adopté la plupart des principes et traduit, presque littéralement, une importante partie du texte; mais l'œuvre de la commission espagnole se différencie, assez sensiblement, du modèle, par les modifications que celle-ci y a introduites, d'après certains règlements étrangers, notamment, d'après le dernier règlement d'exercices de l'infanterie allemande.

Cette observation, d'ailleurs, ne comporte pas, en soi, de critique, la visible tendance (inspirée, semble-t-il, de l'Allemagne), que marque le Règlement provisoire à guider, de plus près, l'inexpérience, trop ordinaire, des cadres et à réagir contre le flagrant abus d'individualisme auquel conduit une interprétation, — facilement abusive, — du règlement français pouvant être approuvée, bien qu'elle ait, à vrai dire, amené à rétablir, dans le texte ainsi modifié, des règles strictes d'attributions et une réglementation un peu étroite qui ne concordent plus, entièrement, avec son principe initial de liberté.

Par suite, c'est, de son application, — comme, du reste, de celle du Règlement de 1904, — que devra ressortir la réelle valeur de l'un et de l'autre, le règlement espagnol ayant besoin d'être interprété libéralement, pour éviter qu'on retombe dans le formalisme d'autrefois, le règlement français devant l'être prudemment, si on veut sauvegarder, autant qu'il est indispensable à la guerre, les principes d'ordre et l'autorité efficace du commandement.

Plus encore que le Règlement provisoire de l'infanterie, les Instructions pour le tir des batteries à tir rapide se ressentent de la double influence franco-allemande. S'il faut en croire certains propos recueillis, à Melilla même, de la bouche d'officiers espagnols, tandis que presque tout ce qui a trait, dans ce document, à l'*instruction d'artillerie* proprement dite est d'origine française, les parties relatives aux exercices de tir, aux écoles à feu et, d'une façon générale, à l'emploi du canon au combat seraient inspirées des règles en usage et des doctrines en faveur dans l'artillerie allemande.

Les occasions ont, malheureusement, manqué, à Melilla, tant en raison de l'absence d'artillerie chez l'ennemi que du faible emploi qui a pu être fait, au combat, du matériel de campagne à tir rapide (du Creusot), pour permettre d'établir une instructive comparaison entre les résultats des deux méthodes. Quant aux tirs exécutés, dans certains camps et ouvrages, avec ce matériel employé comme pièces de position, ils l'ont été dans des conditions généralement si anormales (1) qu'aucun enseignement véritable n'en saurait être tiré.

***

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, la tactique de combat de l'infanterie, — dont les variations devaient, nécessairement, réagir sur

(1) En vue de donner satisfaction à l'opinion, l'artillerie avait l'ordre de tirer sur tout groupe d'indigènes, même restreint, apparaissant dans les limites de la hausse; mais, pour éviter qu'il en résultât une formidable consommation de projectiles, *le réglage avait été, en principe, supprimé pour ces tirs*, ordinairement exécutés, par salves échelonnées, au commandement du capitaine.

celle des autres armes, en particulier, de l'artillerie, — a sensiblement évolué, au cours des dix ou douze dernières années. Cette évolution a été telle que nul, aujourd'hui, n'oserait même émettre l'idée, — qui régissait encore, récemment, sans qu'on le dît expressément, la tactique de l'infanterie dans presque toutes les armées européennes, — que la décision, dans l'attaque, dépendît essentiellement de l'action du feu de mousqueterie, non plus, d'ailleurs, qu'elle pût être attendue (selon la célèbre formule de Souvarow), du seul emploi de la baïonnette.

La décision, par le fait, sera obtenue par la combinaison des deux moyens et c'est ce qu'exprime exactement le règlement français sur l'instruction du tir, du 31 août 1905, quand il dit qu'au combat, le tir et la manœuvre sont inséparables. Le problème, par suite, consistera à allier étroitement le feu et le mouvement, — non seulement, *le feu aidant au mouvement*, selon la formule incomplète du règlement français, mais aussi, *le mouvement alimentant le feu*, en lui assurant des objectifs qui, autrement, lui échapperaient.

L'infanterie, arme de mouvement tout en étant aussi, dans une très importante mesure, arme de feu, pourra, évidemment, en nombre de circonstances, se suffire à elle-même, en combinant les deux moyens, c'est-à-dire en poussant en avant certains de ses éléments, qu'en appuieront d'autres engagés, simultanément, sur la ligne de feu (échelons de marche, échelons de feu). Mais l'étendue de la zone du feu efficace de la mousqueterie, malgré que la portée des armes modernes soit devenue triple ou quadruple de ce qu'elle était jadis, est restée relativement trop bornée, — 800 mètres, disait-on après la guerre du Transvaal, 600 à 650 mètres, dit-on plus volontiers depuis la campagne de Mandchourie, — pour que, dans l'offensive, le feu de l'infanterie puisse, en principe, être efficacement utilisé, au loin, contre un ennemi doté d'artillerie.

C'est donc au canon que l'infanterie qui attaque, dans ces conditions, devra, en règle générale, demander son véritable appui, lui seul pouvant (ainsi que l'ont démontré maints exemples des dernières guerres) lui permettre d'atteindre, sans avoir trop souffert et encore relativement groupée, la distance, relative-

ment rapprochée de la position adverse, où l'efficacité du tir de l'infanterie ennemie l'obligera à faire intervenir son propre feu.

Bien que l'obligation, pour l'infanterie, de compter, à un moment donné, sur son action de feu doive être, en certains cas, moins effective que morale, elle ne s'impose pas moins absolument et c'est le mode d'emploi du fusil, combiné avec les procédés de progression de la troupe, qui constitue proprement la tactique de combat de l'infanterie. Cet emploi du fusil pour faciliter les progrès de l'infanterie n'empêchera pas, au surplus, que le canon conserve, — même alors, — une part qui restera, presque toujours, prépondérante, à cause de la considérable supériorité de portée, de précision et de puissance de l'artillerie sur la mousqueterie. L'infanterie doit, en conséquence, s'attendre à exécuter ses attaques, sous une véritable *voûte de feu* d'artillerie, que la précision du tir des pièces actuelles de campagne permetttra de poursuivre, jusqu'au moment où c'est surtout la baïonnette qui devra entrer en jeu.

Cette observation poussée à ses conséquences extrêmes amènerait à concevoir que, dans le cas où une artillerie, suffisamment nombreuse et ravitaillée, arriverait à pouvoir battre, sans compter, toutes les parties d'un terrain d'attaque qu'aborderait, en même temps, une infanterie représentant le mouvement et agissant en liaison avec elle, cette infanterie pût remplir entièrement sa mission, en se présentant seulement armée de piques. Avoir *du jarret et du cœur* pourrait, dans ces circonstances, théoriquement, suffire aux fantassins et, par voie de conséquence, c'est tout ce qu'on pourrait juger indispensable de développer en eux, en vue du combat.

Cette conception, n'est, évidemment, pas susceptible de réalisation, d'autant qu'en toutes autres circonstances de guerre que celle envisagée, il importe que le soldat puisse et sache tirer; il faudrait même qu'il pût et sût tirer vite, tout en tirant bien. Mais il doit rester acquis que la coopération étroite de l'artillerie avec l'infanterie, grandement utile dans toute action de guerre, sera, ordinairement, indispensable dans l'offensive. De même, on est en droit d'éprouver quelque satisfaction (pour ne pas dire quelque consolation) à penser qu'en des cas trop fréquents, une artillerie à tir rapide, bien commandée et bien servie, pourra obvier, très

utilement, à l'insuffisante faculté de destruction, par le fusil, des fantassins du service à court terme, dont on devra déjà s'estimer heureux qu'ils suppléent, *par l'impulsion*, à ce qui pourra, d'autre part, manquer à beaucoup d'entre eux.

La seule chose, par exemple, à laquelle rien ne pourrait alors suppléer, serait cette impulsion même, comparable, dans ses effets, à la force que communiquent au navire les voiles ou la vapeur, au cheval le mouvement imprimé par les aides et, mécaniquement, aussi indispensable. D'où, la particulière importance du problème de sa production, compliquée du fait que, si l'impulsion peut, dans une certaine mesure, être développée automatiquement, le moteur qui la provoquera reste, principalement, d'ordre moral.

Ce qui précède semble avoir suffisamment établi l'exactitude du premier terme de la formule, à savoir que, dans le combat offensif, le feu a pour principal objet de favoriser le mouvement, ce qui, du reste, n'est plus guère, aujourd'hui, contesté; mais il n'en est pas de même pour le second terme, qui attribue au mouvement la faculté d'alimenter le feu. Cette donnée, relativement nouvelle, déduite, surtout, de la constatation des particularités du tir de l'artillerie à tir rapide du modèle français, vis-à-vis des méthodes de dispersion tactique et d'utilisation soigneuse du terrain, peut, en effet, paraître douteuse pour quiconque n'a qu'une connaissance sommaire de ces questions; il est utile, par suite, de la commenter.

Autant les résultats d'un tir réglé du matériel en question sont écrasants, contre le personnel, même dispersé, stationnant, plus ou moins à découvert, dans les limites de portée du canon, autant ils sont médiocres, parfois même douteux, contre les abris de la fortification provisoire ou, simplement, contre un adversaire qui se couche et s'immobilise, en temps utile, derrière les moindres obstacles du terrain.

Dans ces conditions, en face d'une artillerie adverse soigneusement masquée, — ce qui sera, désormais, malgré quelques protestations d'amour-propre, le cas pour toutes, — n'offrant par suite que d'incertains objectifs de tir et vis-à-vis d'une infanterie solidement établie dans une série de points d'appui, ou défilée der-

rière leurs intervalles, la vieille méthode de préparation des attaques par le feu de l'artillerie ne serait pas seulement un leurre, mais, — sans résultat plus certain qu'un épuisement prématuré des coffres, — conduirait les troupes d'attaque enfin lancées après une préparation supposée suffisante, aux plus redoutables surprises. On l'a trop vu, au Transvaal et devant Melilla même, pour pouvoir conserver de doute à ce sujet.

La méthode qu'on tend, en France, à y substituer, par un esprit de réaction infiniment heureux contre la déprimante théorie de l'inviolabilité des fronts défendus et infiniment sage, malgré son apparente témérité, consiste, au contraire, à penser que l'artillerie, qui se sera, sous le couvert des préliminaires de l'engagement, établie, en position défilée, vis-à-vis des objectifs supposés de l'attaque, devra y demeurer, *en surveillance*, attentive et strictement silencieuse, pendant que l'infanterie, poussant immédiatement en avant, avec une décision qui n'exclura pas les précautions, marchera à l'attaque des points d'appui, ordinairement abordés, simultanément, de front et de flanc.

L'action solidaire des unités des deux armes se conçoit, dès lors, à peu près comme il suit : tandis que les batteries, réparties en groupements investis de missions distinctes, se tiendront, en quelque sorte, à l'affût, prêtes à intervenir, soit pour contre-battre l'artillerie adverse qui se révélera, nécessairement, plus ou moins vite (d'où leur qualification de *contre-batteries*), soit pour briser les résistances directes que l'infanterie finira toujours par rencontrer en avançant (*batteries d'infanterie*), les premières troupes de cette arme s'engagent, sous la protection, d'abord purement morale, du canon et en nombre relativement peu élevé, mais avec rapidité, décision et avec la ferme volonté de pousser à fond.

D'où que proviennent, dès lors, les résistances à la ligne d'attaque, l'artillerie qui a charge de l'appuyer, exactement fixée, désormais, sur le ou les points où elle doit frapper, intervient aussitôt efficacement, tandis que l'infanterie, qui a laissé passer l'orage, en s'arrêtant et se couchant, dans les formations les mieux appropriées, dès qu'ont commencé les rafales, profite de l'effet d'aveuglement produit sur l'adversaire par le feu des batteries pour reprendre son mouvement et continue de progresser

par bonds, pour ainsi dire, *scandés par le canon*, jusqu'à distance d'abordage.

Tels sont, en somme, les traits généraux de l'action combinée de l'artillerie et de l'infanterie au combat, plus spécialement qualifiée de *liaison des armes*, par l'éminent fondateur et directeur de la *Revue militaire générale*, qui en a fait sa devise et qui, récemment encore, la définissait à nouveau, avec sa netteté et son autorité ordinaires, en écrivant que « malgré le développement formidable de la puissance du feu, sinon même par suite de ce développement, seules, la marche de l'infanterie, la menace et l'exécution même de l'attaque à la baïonnette peuvent, aujourd'hui, déloger un adversaire de la position où il se terre ». Et le général Langlois ajoutait, pour compléter ce tableau, infiniment vraisemblable, des actions de guerre de l'avenir « que ce mouvement en avant ne pourra, d'autre part, s'exécuter qu'avec l'appui d'un feu (d'artillerie) dont la puissance devra sans cesse augmenter, pour neutraliser celui de l'ennemi ».

Cette action continue et de concours réciproque exigera, sans doute, des liaisons, d'une organisation et d'un fonctionnement délicats, dont on ne saurait dire qu'elles soient encore entièrement entrées dans la voie des réalisations pratiques, — peut-être, parce qu'on a voulu trop bien faire et pousser aux raffinements, qui sont rarement pratiques à la guerre. Mais ce ne sont là, en fait, que des détails, auxquels, dans la réalité des choses, suppléeront, en nombre de circonstances, des initiatives particulières émanant surtout de l'artillerie, chaque jour plus versée dans l'intelligence des pratiques tactiques de l'infanterie et plus habituée à se lier à elle, — abstraction faite des moyens inattendus que la science nouvelle de l'aviation semble à la veille de mettre à la disposition du commandement et dont (sans s'exagérer les facilités de l'emploi des aéroplanes à la guerre), on peut admettre qu'ils soient susceptibles de rendre, à l'occasion, d'incomparables services.

Sur ces données générales apparemment appelées à trouver, — avec d'infinies variantes, — leur application sur les champs de bataille de demain, comment peut-on comprendre que doive,

devant l'ennemi, se comporter l'infanterie, *cette arme essentielle* (1), dont le général de Préval à écrit, comme le rappelait, hier encore, le général Langlois, que « sa ruine a toujours eu pour conséquence la ruine de la nation elle-même »? En d'autres termes, à quels procédés semble devoir recourir l'infanterie, pour remplir sa laborieuse mission, aux différents moments d'une action de guerre moderne? C'est ce qu'on essaiera, maintenant, de résumer, en procédant analytiquement, c'est-à-dire en descendant des unités supérieures au moindre élément distinct de combat, — la section, — douée, devant l'ennemi, malgré son infimité, d'une existence propre et dont l'action est destinée à influer grandement sur le résultat de tout engagement.

L'infanterie quittant la route d'étapes pour aborder le terrain du combat aura, le plus souvent et, quelquefois, coup sur coup, traversé plusieurs zones différentes, pour le franchissement desquelles elle aura dû utiliser des formations tactiques successivement modifiées.

La troupe (division, brigade, régiment, etc.) appelée ainsi vers l'avant en vue d'un engagement ultérieur, sera, presque toujours, partie d'un point qui échappe aux vues et aux coups de l'ennemi. L'état de sécurité relative où elle se trouve, durant cette première phase, lui aura permis de procéder, par formations groupées, — par évolutions, — qui offrent de particulières facilités de commandement et de conduite des troupes et qu'elle pourra souvent poursuivre jusqu'aux nouveaux emplacements qui lui auront été assignés. Dans l'état actuel de l'armement, on peut admettre que la zone des évolutions s'étende, approximativement, jusqu'à la limite de portée efficace de l'artillerie ennemie, portée qu'il serait fort imprudent de réduire, actuellement, à moins de 6.000 mètres.

Cette limite franchie, soit que la troupe doive, dès lors, être engagée, soit qu'elle ait à poursuivre sa marche pour gagner un point de stationnement plus rapproché de l'ennemi, elle encourrait, — que celui-ci soit, ou non, signalé, — les plus graves dangers en continuant à progresser en masses, ou seulement en forma-

(1) « L'infanterie, c'est l'armée », disait le général Morand.

tions serrées, au risque de tomber, à tout instant, sous le feu d'une artillerie adverse en position. Cette seconde phase imposera, par suite, à l'infanterie, non pas le déploiement immédiat pour le combat, qui serait très souvent prématuré et qui gênerait considérablement la continuation de ses mouvements, mais l'emploi de formations, dites préparatoires ou d'approche, dont la caractéristique est que les grosses unités, — régiments ou, plus souvent, bataillons, — réparties, dès ce moment, entre leurs zones de mouvement respectives et devant s'y maintenir, sont, cependant, conservées assez dans la main pour qu'on puisse, selon les circonstances, soit les disperser pour les soustraire rapidement aux surprises par le feu, soit les engager immédiatement, pour satisfaire à toute nécessité de l'action.

Les mouvements exécutés dans ces conditions ne sont pas, proprement, d'ordre de combat, tout en n'étant plus d'évolutions; il est utile d'y avoir rompu la troupe, leur pratique, qui est importante, n'allant pas sans difficultés. On conçoit, par exemple, facilement, le danger qu'un bataillon demeuré trop serré courrait d'être détruit, ou au moins disloqué, s'il traversait, même aux grandes distances, une zone repérée par l'artillerie ennemie; et il n'est pas douteux, d'autre part, qu'il puisse arriver à ce même bataillon d'échapper à l'action de son chef, sinon même de céder à des attractions divergentes, s'il était, durant cette marche, trop largement articulé.

La troupe, enfin, va s'engager. Pour progresser, soit immédiatement, soit un peu plus tard, sous les feux, bientôt peut-être combinés, de l'ennemi, il lui faudra prendre une formation de combat, dont on dira seulement ici, — la question devant être reprise, à propos de l'engagement de la section, — qu'elle se caractérisera, par la vigoureuse poussée en avant d'une ligne, non continue, d'éléments ordinairement échelonnés à des distances et avec des intervalles variables, progressant par bonds rapides, et ne stationnant, à découvert, que dans la position couchée. Cette ligne, étayée de renforts qui suivent le mouvement par des moyens analogues, quoique, en principe, moins dispersés et qui se maintiennent à une distance de la ligne de feu suffisante pour n'être qu'accidentellement atteints par les coups qui lui sont destinés, sera appuyée, elle-même, par des unités de

seconde ligne, — que suivront encore d'autres troupes, disponibles et de réserve.

Mise en présence de l'ennemi, l'infanterie de première ligne, si son éducation a été conduite dans l'esprit nettement offensif qu'impose essentiellement la guerre moderne, n'aura en vue qu'*un seul objet, joindre, au plus tôt, l'adversaire.* De l'artillerie de son parti, dont elle connaît l'efficacité et dont elle n'a pas à craindre, — car c'est devenu le rôle principal de cette arme dans le combat, — qu'elle néglige d'appuyer son action, elle n'a, ni à se préoccuper (autrement que pour connaître l'emplacement des batteries solidaires de son mouvement), ni, surtout, à attendre l'intervention pour s'engager elle-même.

C'est au commandant de toute formation possédant du canon (avant-garde, détachement mixte, division, etc.), qu'incombe la stricte obligation de surveiller le début du mouvement de son infanterie et de donner, lorsqu'il lui semble s'imposer, le signal de l'ouverture du feu de l'artillerie. A défaut du commandement (s'il arrivait, par exception, que d'autres soins le détournent, à ce moment, de ce devoir essentiel) et, ordinairement, en cours d'action, c'est aux commandants des unités correspondantes d'artillerie, — à qui s'impose la règle commune au chef de toute troupe maintenue en arrière de se tenir informé de ce qui se passe parmi les troupes directement engagées en avant d'elle, — qu'il appartiendra de suivre toutes les péripéties de cette marche et de saisir le moment de faire intervenir le canon. Exceptionnellement, l'infanterie provoquera elle-même cette intervention, si elle la juge tardive; mais l'esprit dont se montre, partout, animée l'artillerie donne à penser que ce sera rarement le cas, le contraire semblant devoir être plutôt à craindre, surtout au début des engagements.

Les formations qu'aura pu prendre le bataillon, — véritable unité de combat de l'infanterie, — à partir du moment où il serait imprudent de continuer à faire évoluer de grosses unités groupées, c'est-à-dire, selon la définition qui précède, quand le groupe de marche aura atteint la limite de la portée efficace de l'artillerie ennemie, — se ramènent, presque exclusivement, d'après le Rè-

glement du 3 décembre 1904, à la ligne de colonnes de compagnie ou à la colonne double; et la préférence ira, le plus souvent, à cette dernière, dont les intervalles et les distances fixés, au début, par le commandant du bataillon, seront, ensuite, plus ou moins modifiés par lui, selon les circonstances de la marche, chacun des commandants de compagnie conservant le libre choix du dispositif à adopter pour ses propres sous-unités (1).

D'une manière générale, le chef de bataillon se tiendra, — d'abord à cheval, puis à pied, — au centre de figure du système. Toutefois, il aura souvent avantage, avant de mettre pied à terre, à devancer vivement ses premières compagnies, pour compléter, par une reconnaissance personnelle, les renseignements reçus de la cavalerie et (après qu'ils auront été lancés), des éclaireurs.

Le bataillon porté en avant, en utilisant les cheminements rencontrés dans sa zone de marche, atteindra ainsi la limite des couverts et sera ordinairement arrêté, avant de l'avoir franchie. Le commandant du bataillon à qui, souvent, les ordres supérieurs auront été donnés, en cours de route ou lui seront alors envoyés, achèvera sa reconnaissance, s'il ne l'a déjà faite. Ce lui sera l'occasion d'exercer un contrôle, toujours indispensable, sur ses éclaireurs, dont on doit redouter presque autant qu'ils soient trop hardis que trop prudents et qu'il importe, en tout cas, de pouvoir arrêter, au moment où leur présence en avant de la troupe cesse d'être opportune, c'est-à-dire, quand devra s'ouvrir le feu de l'infanterie de l'attaque.

Aussitôt après, le commandant du bataillon réunit ses capitaines, placés, autant que possible, de façon à voir, sans être vus. C'est à cette réunion que sont donnés les renseignements, indis-

---

(1) D'autres formations d'approche sont usitées, à l'étranger, notamment, la *Tief Colonne* et la *Breite Colonne* du règlement allemand. On croit devoir en signaler une autre, d'origine russe, que les Espagnols ont employée, à diverses reprises, au cours de la campagne. Elle consiste à faire marcher, en ligne, échelonnée ou non et avec des intervalles variables, les compagnies du bataillon, chacune en colonne de route. Loin de l'ennemi, les Espagnols faisaient marcher cette sorte de masse, à intervalles serrés et, pour y introduire un peu d'air, rompaient les compagnies en une double colonne par deux.

Ce dispositif, qu'aucune prescription réglementaire n'interdit dans l'armée française, paraît susceptible d'un utile emploi, sans être cependant supérieur à la colonne double, marchant avec ses quatre unités échelonnées au gré du chef du bataillon et avec les sections, également échelonnées, dans les compagnies, selon les ordres des capitaines.

pensables, sur le *but* poursuivi et sur le *plan* de l'opération, suivis de l'indication de l'*objectif principal* assigné au bataillon et destiné à être réparti en *objectifs secondaires* et, enfin, qu'est fixé le *dispositif d'engagement* du bataillon. Les capitaines, revenus ensuite à leurs unités respectives, notifient et commentent, à leur tour, devant leurs cadres, les ordres et instructions reçus.

Le mouvement commence, enfin, dans chacune des compagnies de première ligne, au signal du chef de bataillon, mais sur l'ordre des capitaines. Ordinairement, une ou plutôt deux (quelquefois trois) sections de chacune de ces compagnies, encadrées elles-mêmes par les sections de tête des compagnies voisines, auront été portées en avant, les autres étant réservées pour constituer les renforts de compagnie.

Il est à retenir que, à partir du moment où une troupe a été ainsi déployée pour l'attaque, il serait illusoire et même dangereux de penser qu'on puisse encore la faire manœuvrer; tout au plus, aussi longtemps que le feu de l'ennemi n'est pas très intense, peut-on admettre que les sections exécutent, tout en progressant, de légers changements de direction, ordinairement obtenus par des mouvements obliques. Dès lors, en effet, la volonté d'atteindre, *en marchant droit devant soi*, l'objectif désigné, afin d'en déloger l'ennemi, peut, seule, maintenir la coordination des efforts et leur prolongation. Cet objectif, subdivisé lui-même comme il a déjà été dit, constitue, en effet, le *point de ralliement général en avant*, vers lequel doivent être tournées toute l'attention et toutes les énergies, au point de soustraire le soldat à toutes préoccupations extérieures.

La troupe qui serait, sous le feu de l'ennemi, détournée de cette direction unique (à moins que la rencontre d'un abri étendu ne la soustraie, alors, aux émotions du combat), se trouverait, inévitablement, désorientée et il résulterait, sans aucun doute, de ce changement d'objectif, — d'une exécution pratique, au surplus, fort difficile, — une incertitude, sinon un découragement, qui risqueraient de la faire flotter et tourbillonner sous les balles.

Préoccupés, avant tout, de gagner du terrain en avant, les capitaines veillent à retarder, le plus possible, l'ouverture de leur feu; cette précaution s'impose, tant à cause de l'inefficacité, trop

fréquente, de tirs exécutés au delà de 600 à 650 mètres, qu'à cause de la répugnance instinctive des hommes à reprendre la marche, après qu'ils ont commencé à faire usage de leurs armes.

L'ouverture du feu, si retardée qu'on la suppose, finira, pourtant, par s'imposer. Il est important qu'elle se fasse avec régularité, car le degré d'influence que les chefs conserveront sur leurs hommes, au cours de la lutte, dépendra, pour une part appréciable, de ce début du combat. Pour ce motif, également, il sera avantageux que le signal en soit donné, dans chaque compagnie, par le capitaine, selon le vœu du règlement, et ce n'est que très exceptionnellement que le chef de section devra user de la faculté qui lui est laissée de l'ordonner, s'il le juge nécessaire. De même, si le feu éclate spontanément, il faudra que tout officier use de toute son autorité pour l'éteindre et l'empêcher de gagner de proche en proche.

A l'ouverture du feu, il sera souvent opportun de procéder, d'abord, par de courtes rafales, largement espacées, permettant à l'officier de reprendre action sur les tireurs, après l'exécution de chacune d'elles et d'apaiser, par le ton calme de ses commandements, leur énervement du début. Au surplus, le feu d'infanterie n'ayant guère, à ce moment, d'autre objet que d'occuper les hommes et de les calmer et devant être surtout, par la suite, un moyen de préparer la reprise du mouvement toutes les fois qu'il aura été interrompu, on évitera de lui faire la part trop large et on ne perdra pas de vue qu'il importe de réduire au minimum la durée des arrêts qui lui sont consacrés.

Le règlement du 3 décembre 1904 mentionne, incidemment, dans son préambule, qu'une des principales conséquences des progrès de l'armement est « la substitution à l'ancienne ligne de tirailleurs de groupes irrégulièrement répartis sur le front de combat ». Cet abandon de la traditionnelle ligne de tirailleurs est un véritable événement tactique, qui eût peut-être gagné à être mis davantage en évidence. Il n'en est, du reste, pas moins formel et se justifie pleinement par le fait que l'ancienne ligne, difficile à conduire et manquant de souplesse, se prête mal à l'adroite utilisation du terrain, dans le sens du mouvement; que toute ligne, même réduite à un seul rang et à intervalles, demeure extrême-

ment vulnérable à la mousqueterie, à raison de sa grande visibilité; enfin, que les procédés de tir employés, contre le personnel, par l'artillerie à tir rapide sont infiniment plus efficaces contre les éléments déployés que contre les fractions formées en petites colonnes et surtout en files.

La conclusion à déduire de cette indication du règlement et de son commentaire semble, en conséquence, pouvoir se formuler comme il suit :

La marche, par groupes restreints, formés en colonne mince ou en file, alternant avec des déploiements en éventail, rapidement exécutés pour permettre le tir, dans les arrêts de la marche, constituera, ordinairement, le meilleur mode de progression de l'infanterie, sous les feux, même combinés, de l'ennemi.

Que s'il fallait justifier, davantage encore, cette intéressante pratique, on ajouterait que la préférence donnée à la formation des groupes d'attaque en petites colonnes ou en files s'appuie encore sur d'autres considérations, d'ordre, à la fois, matériel et moral, savoir : que, d'une part, l'expérience de la guerre prouve que l'infanterie trouvera, presque toujours, devant elle, au combat, des secteurs plus ou moins privés de feux, par où les groupes pénétreront d'autant plus facilement qu'ils se présenteront sur un front plus étroit, partant, moins visible et moins vulnérable; et que, d'autre part, ployé en colonne, noyé dans la masse et enlevé avec elle, l'homme échappera, bien mieux que sur la ligne de tirailleurs, — où il se trouve, en quelque sorte, face à face avec l'ennemi, — à la lutte, inévitable, à certaines heures, chez les meilleurs soldats, entre la volonté d'aborder l'ennemi et la tentation d'échapper à ses coups dans l'immobilité de la position couchée. Le pelotonnement, ordinaire effet de la peur, deviendra, ainsi, dans une appréciable mesure, auxiliaire du mouvement.

Il ne saurait s'agir, au surplus, quand on recommande de ployer la troupe et de la pousser en avant, en colonnes minces, qui ne se déploieront que pour tirer, de réaliser des formations régulières, auxquelles s'opposerait le fait seul qu'elles doivent être exécutées au pas de course. Ce qu'il faut obtenir, c'est que les hommes, rompus par une constante pratique, tendent tous, instinctivement, à se former rapidement derrière le chef, ou même le cama-

rade, dont la voix et l'exemple les appellent en avant et que les essaims allongés ainsi formés se rapprochent de la file indienne, autant que l'exigeront les circonstances, infiniment variables, de l'action.

Au moment du déploiement pour l'attaque, l'initiative du mouvement appartiendra, ainsi qu'on l'a dit, aux sections de tête de chacune des compagnies portées en première ligne. Assez rapidement, sans doute, ces sections devront se fractionner elles-mêmes en sous-groupes (demi-sections, escouades), qui conserveront leur liberté de mouvement dans la zone affectée à chacun d'eux. Mais ce fractionnement de la section ne décharge pas son chef du commandement de l'ensemble, dont il conserve la responsabilité et qu'il doit, à tout prix, s'efforcer de ressaisir, lorsqu'il n'aura pu, au cours de la crise, éviter de le laisser échapper.

Une fois les ordres du capitaine reçus et la section *pointée* vers un objectif et en vue d'un but *déterminés*, le chef de section l'engagera, ordinairement, tout entière et simultanément, comme le prescrit le règlement, tout en fractionnant et échelonnant ses éléments selon les besoins et en les maintenant strictement sur la direction et dans la zone d'action qui lui ont été assignées. Dans ces limites et sous la condition de ne jamais cesser de s'inspirer d'un désir ardent de joindre l'ennemi, *par corps*, le chef de section conservera toute indépendance et toute initiative pour adapter au terrain et aux circonstances les ordres reçus et, d'une façon générale, pour couvrir, sinon abriter sa troupe, sans cesser de la pousser activement en avant.

C'est toujours, en effet, du chef de section que partira le signal pour la reprise du mouvement; il n'aura, ni indication, ni impulsion à attendre pour le donner et mettra son légitime honneur à ne pas se laisser devancer, dans ce rôle, par un homme plus résolu. Son cri de « En avant », répété par toutes les bouches, suffira, ordinairement, à déterminer le mouvement. S'il arrive que sa voix soit impuissante à triompher de l'adhérence au sol, l'exemple deviendra nécessaire et sera, presque toujours, décisif. Il partira de l'un des groupes, — le plus souvent, du sien, et sera bientôt imité par les hommes des autres fractions, qui, se détachant du

sol, viendront se ployer derrière les chefs ou les camarades résolus qui les auront entraînés.

L'essentiel, au cours de ces mouvements, est que les groupes évitent d'offrir à l'ennemi des formations en ligne, dont on a signalé la grande vulnérabilité relative et s'attachent à conserver entre eux des intervalles d'au moins 20 mètres, afin que deux éléments voisins ne se trouvent pas, ensemble, dans la zone d'éclatement des mêmes projectiles. La profondeur de la zone battue par une batterie à tir rapide, qui est d'environ 400 mètres, impose, d'autre part, pour des raisons analogues, aux unités de seconde ligne de se maintenir à une distance au moins égale des éléments qui les précèdent.

D'une manière générale, chaque groupe se portant en avant en colonne mince conserve cette formation lorsqu'il s'arrête, aussi longtemps qu'il n'a pas à envisager la probabilité d'avoir à ouvrir le feu; il se ploie, en tous cas, de nouveau en reprenant la marche. Ces formations sont également conservées, au cours des mouvements obliques qu'il y aurait lieu d'exécuter pour gagner du terrain à droite ou à gauche de la direction, le souci demeurant constant de présenter toujours à l'ennemi le front le plus étroit.

Le feu, une fois qu'il aura été ouvert, alternera avec la marche. La ligne d'attaque, sinueuse et interrompue, présentera, par suite, des rentrants et des saillants et progressera, par places et par saccades. Durant le tir, la place de tout chef de groupe est sur le point de la ligne même des tireurs qui lui permettra de mieux voir l'ennemi et de saisir l'occasion favorable d'enlever sa troupe vers l'avant. Les gradés restent en arrière, à 5 ou 6 pas, veillant principalement à ce que les fusils soient dirigés sur l'objectif indiqué. Les hommes, en règle générale, tirent couchés, les positions à genou et debout étant à abandonner, dans la zone des feux efficaces, sauf pour utiliser des abris d'un certain relief ou quand des obstacles empêcheraient les tireurs de voir, en restant couchés. Dans ce cas même, ils reprennent la position couchée, aussitôt après l'exécution de la rafale.

Le chef de section ne saurait espérer, dans la majorité des cas, pouvoir maintenir l'individualité de sa troupe, après un certain nombre de bonds exécutés comme il vient d'être dit. Cette in-

dividualité se conservera, cependant, d'autant plus longtemps que le *centrage* de la section restera assuré par son élan même et que, semblable au relai de chiens d'équipage, qui courent sus à l'animal de chasse, sans trêve ni merci, pour ne l'abandonner qu'après l'hallali, elle se maintiendra sur sa direction, sans que rien l'en détourne (1).

Ainsi s'établit, pour le capitaine, la nécessité d'apporter, au début de l'action, le plus grand soin à bien établir sa compagnie, avant de l'engager, normalement à la position ennemie, à indiquer nettement leurs objectifs respectifs aux sections de première ligne et à les renseigner, aussi exactement que possible, sur les distances. Ce n'est plus guère, ensuite, que par les éléments conservés en renforts et auxquels il devra, dans toute la mesure du possible, appliquer les mêmes règles, que le commandant de compagnie pourra exercer une certaine action sur la marche du combat, réparer les erreurs et combler les vides, jusqu'à ce que, tous ses éléments disponibles étant venus se fondre sur la ligne de feu, il ne lui reste plus qu'à venir apporter lui-même à ses chefs de section l'appoint de sa présence et les soutenir dans leur effort vers l'avant.

Ainsi s'affirme également la nécessité d'engager, au début, le bataillon encadré, sur un front assez étroit pour permettre d'obtenir, durant tout le combat, ce constant effort de l'arrière vers l'avant.

Les règlements qui se sont succédé, en France, de 1875 à 1904, fixaient à 150 mètres le front moyen de la compagnie engagée dans le combat et, par voie de conséquence, à 300 mètres celui du bataillon encadré. Le règlement du 3 décembre 1904, tout en formulant de sages réserves contre une extension excessive, a supprimé toute fixation d'un front normal de déploiement. Il s'en faudrait, toutefois, de beaucoup, que celui-ci pût être impu-

---

(1) Le lieutenant général Sir Ian Hamilton, déjà cité, rapporte avoir assisté à l'exercice de combat d'une compagnie japonaise lancée, à une distance de 1.200 ou 1.300 mètres, en terrain moyennement accidenté, à l'attaque d'un ennemi posté, de force équivalente. Vingt et une ou vingt-deux minutes suffirent, depuis le moment où la troupe fut lancée jusqu'au couronnement de la position adverse, pour mener à bien la marche et l'assaut et on comprend, — bien que le général ne l'ait pas commenté, — qu'il cite le fait, à titre d'exemple d'une activité et d'une rapidité qu'on ne saurait trop s'efforcer d'imiter et dont nous restons, en général, assez loin.

nément étendu, dans la majorité des cas. On a eu lieu de constater, fréquemment, dans les guerres récentes, le danger de lignes de feu étirées à l'excès, sans renforts pour les soutenir, parfois sans réserves pour les étayer et, surtout, pour limiter, éventuellement, les mouvements rétrogrades que suffisait à provoquer, chez elles, le moindre retour offensif de l'ennemi.

Cette observation va directement à l'encontre d'une tendance grandissante à favoriser l'extension des fronts, tendance aussi condamnable par ses effets que parce qu'elle s'inspire (sous couleur de liberté), d'une exclusive préoccupation d'éviter les pertes, qui conduirait vite à paralyser tout élan. En fait, si on doit, d'une façon générale, admettre que les progrès réalisés dans la portée et l'efficacité des armes tendent à faire s'accroître les intervalles et les distances, il est absolument à retenir que, en ce qui concerne notamment les intervalles, l'extension doit être maintenue dans de telles limites, non seulement, comme le veut le règlement, qu'elle ne gêne pas l'action du commandement et n'amène pas à empiéter sur les voisins, mais encore qu'elle n'entraîne pas de vides et laisse les moyens d'entretenir un feu intense, sur toute ou presque toute l'étendue du front d'attaque.

Donc, tout en retenant que la largeur des déploiements, comme la profondeur des formations, pourront varier, selon que la troupe sera isolée ou encadrée, suivant aussi la nature du terrain, les circonstances du combat et le chiffre des effectifs engagés, on fera bien de considérer, pour les unités encadrées, qu'un front de 200 mètres est un maximum à ne pas dépasser, ordinairement, pour la compagnie. Il correspond, en effet, à un front à peu près double pour le bataillon, soit à une *densité d'effort* de deux hommes environ par mètre courant, minimum qu'il paraît indispensable d'entretenir, pour parer aux pertes, comme aux défaillances individuelles, dont aucune armée ne saurait se flatter d'être indemne.

***

La cavalerie du corps expéditionnaire, dont on avait certainement attendu d'importants services, si on en juge par le choix des unités et par l'effectif relativement considérable (17 escadrons) auquel elle avait été portée, a été fort déçue de voir son

rôle aussi réduit qu'il l'a été, d'autant qu'elle s'était vue honorée de l'envoi d'un général de division et d'un prince de la famille royale, appelés à la commander aux degrés supérieurs. L'observation a déjà été faite que l'augmentation et l'organisation spéciale de cette cavalerie, décidées, à la fin de septembre, quand le succès des premières opérations actives semblait ouvrir au corps expéditionnaire de plus larges horizons, correspondaient, sans doute, à la pensée de lui faire exécuter des mouvements à rayon étendu, dont l'idée fut abandonnée quand le système de la campagne fut modifié, après le combat du Souk-el-Khemis.

Sans discuter le bien ou le mal fondé de ce changement de méthode, qui eut pour effet de confiner la cavalerie dans le rôle ingrat d'escorte quasi permanente des convois, trop rarement agrémenté d'une étroite participation à quelques petites actions de guerre, on dira qu'il eût semblé possible, — et utile, — sans la lancer dans des *raids* que la nature du pays et son ignorance eussent pu rendre dangereux, de l'employer à un service de sûreté éloignée qui a fait grandement défaut, justement dans la période, consécutive au 30 septembre, qui correspondait à son renforcement.

A la condition, — qui, du reste, est de principe absolu, en Afrique, — de faire toujours appuyer cette cavalerie par un ou deux des beaux bataillons de chasseurs dont la vaillance et l'activité se sont affirmées en mainte occasion et de deux ou trois sections de mitrailleuses et d'artillerie de campagne, *allégée* (1), on se fût, probablement à peu de frais, assuré la maîtrise des passages conduisant, de Selouan et de Nador, à l'oued Kert, par le pays des Beni-bou-Yahi et par celui des Beni-bou-Gafar. De même, la liaison, toujours rêvée et jamais tentée (jusqu'en décembre), du Souk-el-Had des Beni-Sicar avec la baie des Bocouyas, par le Rio de Oro et la piste dite des Beni-Saïd, eût pu, avec de grandes chances de succès, être essayée, dans les mêmes conditions, dès le début d'octobre. Enfin, on eût pu, tout au moins, ne pas enserrer les chefs de cette cavalerie dans des consignes si étroites que, pendant les opérations, en plaine, des

(1) Comme on sera, vraisemblablement, amené à le faire, en France même, pour remplacer les batteries à cheval d'artillerie de corps, dont la regrettable suppression risque de paralyser, devant l'ennemi, les brigades de cavalerie de corps d'armée.

25 et 27 septembre, comme pendant la reconnaissance du 17 octobre, les escadrons se soient vus condamnés à ne pousser à fond aucune attaque et, dans la dernière de ces actions, se soient crus obligés de laisser l'artillerie soutenir, seule, la difficile retraite des bataillons.

Quoi qu'il en soit, il faut redire, — puisque le contraire a été affirmé, d'après d'incomplets renseignements, — que les escadrons divisionnaires ont, en toutes circonstances de la campagne, montré une réelle activité, alliée à beaucoup de méthode et à une suffisante hardiesse, dans l'exécution de leur service de sûreté rapprochée. Les colonnes ont toujours, en effet, aussi bien sur le plateau, escarpé et raviné, du district du nord de la presqu'île que dans les hautes collines rocheuses qui avoisinent Selouan, été maîtresses, par leurs patrouilles de cavalerie, de tout le terrain les environnant, dans les limites du feu de mousqueterie, — le seul dont elles eussent à se préoccuper, — et il ne paraît pas que les troupes en marche aient jamais subi de coups de fusil ou d'insultes de cavalerie, sans avertissement préalable de ces patrouilles.

Il convient également de faire observer que, si le rôle d'une cavalerie européenne, appelée à opérer en pays arabe insoumis, sera toujours délicat et difficile, celui de la cavalerie espagnole, au Maroc, montée, de plus, en chevaux d'Europe, l'a été, particulièrement, parce qu'il lui manquait, — ce qu'ont trouvé, dans la Chaouïa, nos chasseurs d'Afrique, — le concours de toute cavalerie indigène, régulière ou irrégulière. Malgré ce très notable avantage, il a fallu aux nôtres plusieurs cruels avertissements pour remettre en honneur le vieux principe, trop oublié par des officiers qui avaient peu d'expérience de cette guerre spéciale, qu'en Afrique, toute cavalerie européenne, — fût-elle *de légère*, comme nos chasseurs d'Afrique, — constitue une véritable *cavalerie de réserve* et doit être, normalement, employée comme telle. C'est, en effet, aux goums et aux spahis, beaucoup plus aptes, à divers titres, à agir *au loin*, qu'il appartient d'assurer, en dehors de l'appui immédiat des autres armes, les services correspondants à l'information (exploration) et à la surveillance éloignée (sûreté de première ligne).

Les Espagnols, qui ne disposaient, devant Melilla, d'aucune ca-

valerie indigène, régulière ni auxiliaire, ne sauraient être critiqués pour avoir fait ce qu'ils pouvaient faire, en limitant l'action de leurs escadrons à la sûreté rapprochée et au combat, où on a vu qu'ils ont su vaillamment soutenir l'honneur de leurs étendards.

Ils ont eu encore un autre mérite, celui de comprendre que de jeunes recrues européennes, à peine en selle, lourdement chargées et médiocrement instruites au maniement de leurs armes, seraient peu aptes, en général, à tenir tête, dans le combat individuel, aux vigoureux cavaliers que comptent encore nombre de tribus arabes, de renoncer, en conséquence, à les engager en fourrageurs et de reconnaître qu'on ne saurait penser rétablir un certain équilibre, qu'en faisant appel à la cohésion du rang. Ils ont eu, enfin, le mérite, — car c'en est un, — d'avoir su résister à l'un des engouements du jour et de n'avoir usé que très modérément du combat à pied, pratique qui n'offre, — sauf exception, — que des avantages discutables pour combattre une cavalerie européenne de valeur équivalente et qui paraît tout à fait condamnable en face de cavaliers arabes, individuellement supérieurs, en général, comme cavaliers et comme combattants.

En résumé, si la cavalerie espagnole a eu moins d'occasions de se distinguer, au cours de la campagne, qu'elle ne l'avait espéré, tant parce que les circonstances ne s'y prêtèrent pas que parce qu'un commandement timoré la tint exagérément en lisière, on ne saurait nier qu'elle ait assuré, avec zèle, persévérance et succès, les services exigés d'elle et qu'elle ait su s'inspirer des vrais principes, pour faire face aux difficultés que la guerre d'Afrique est appelée à offrir, de plus en plus grandes, aux cavaliers européens, inévitablement médiocres, du service réduit.

***

Ce qui a été dit, en diverses parties de la présente étude, des particularités de l'artillerie moderne du type français : grande portée, précision et rapidité du tir, facilité d'exécution du tir indirect et, d'autre part, efficacité médiocre des shrapnels contre les buts abrités ou les tranchées, dispense d'y insister. On retiendra qu'il faut, désormais, considérer comme une utopie

l'espoir de détruire l'artillerie adverse en position, même de décimer son personnel, abrité qu'il sera derrière les boucliers; — d'où, en principe, abandon de l'ancien duel d'artillerie, jadis considéré comme devant être, ordinairement, le prologue de tout engagement. De même, aussi, suppression de toute préparation préalable des attaques par le feu de l'artillerie, procédé condamné comme entraînant, sans une efficacité suffisamment assurée, une dangereuse consommation de munitions et comme exposant les troupes d'attaque à de redoutables surprises. A plus forte raison, enfin, abandon de tout tir exécuté contre des objectifs non observés, trop souvent indéfinis et d'existence incertaine, ce qui, — sauf dans les cas particuliers de guerre maritime ou de guerre de siège, — entraîne l'absolue condamnation de tout tir de bombardement.

Ce qui importe, aujourd'hui, essentiellement, c'est, en face d'une artillerie adverse, plus ou moins équivalente, le choix judicieux d'emplacements de batteries, abrités ou, au moins, couverts au défilement de l'homme debout (2 mètres). C'est aussi la détermination, prompte et exacte, des éléments du tir, en vue d'obtenir, non seulement un réglage correct, — sans lequel les résultats du tir demeureront toujours problématiques, — mais la soudaineté dans l'ouverture du feu, d'où dépendra, presque toujours, la prépondérance. C'est, enfin, l'organisation soigneuse d'un service, largement monté, d'officiers orienteurs, d'éclaireurs d'objectifs et de signaleurs, dont les qualifications suffisent à préciser les missions diverses.

Le rôle principal de l'infanterie au combat devant être, désormais, comme on l'a dit avec détails, de procurer des buts à l'artillerie, en marchant contre ses adversaires pour leur faire révéler leur présence, par leur feu ou par la résistance directe qu'ils lui opposeront, cette infanterie sera, en principe, accompagnée par l'officier orienteur d'objectifs, suivi lui-même d'agents de liaison pourvus, si possible, du téléphone; c'est à eux qu'il appartiendra de compléter, par des avis très précis, plutôt que très fréquents, les renseignements obtenus par les observations visuelles, attentives, faites des batteries mêmes.

On a mentionné que les batteries françaises recevront, ordinairement, au moins au début des engagements, des désignations

qui caractériseront leur mission : *contre-batteries* et *batteries d'infanterie*. Il va de soi que ces désignations, qui entraînent l'usage de tactiques de manœuvre et de feu différentes, n'ont qu'un caractère transitoire et qu'une même batterie pourra être appelée à jouer, plusieurs fois, l'un et l'autre rôle, au cours d'un même engagement. L'initiative des commandants divisionnaires, ou des commandants de groupe et même de batterie (si l'artillerie a été ainsi scindée), reste, d'ailleurs, entière à ce point de vue, dans toutes les circonstances où ils se trouvent éloignés du commandement, sans liaison prompte et assurée avec lui.

Quoique les principes qui viennent d'être sommairement énoncés ne soient pas encore, tous, entrés dans la pratique de l'artillerie espagnole et que, par suite, le matériel de campagne à tir rapide dont nos voisins viennent d'être dotés soit encore loin de produire, entre leurs mains, les redoutables effets dont il est susceptible, l'expérience qui en a été faite, à peu près sans préparation, à Melilla, paraît les avoir pleinement satisfaits. Familiarisés par la pratique avec cet instrument, aussi souple que puissant, les Espagnols ne tarderont pas à voir ce qu'on peut en obtenir, à la condition, cependant, de ne pas faire violence à ses règles fondamentales d'emploi, — notamment, en matière de réglage.

***

Des circonstances souvent indépendantes de la volonté du commandement espagnol ont fait à diverses reprises varier, comme on l'a vu, le caractère des principales actions de guerre de la campagne. C'est ainsi que, dans la première période, au petit combat offensif du 9 juillet, suivi des deux affaires nettement et même passivement défensives des 18 et 20 juillet, ont succédé les affaires des 23 et 27 du même mois, qu'on peut qualifier de mixtes, l'engagement, d'abord offensif, s'étant, chaque fois, transformé en manœuvre en retraite, par suite, défensive. De même, dans la seconde période, les engagements, à tendance offensive, des 20, 22, 25 et 27 septembre, où, — sauf dans le premier, — il a presque suffi aux Espagnols de manœuvrer leur ennemi pour faire tomber toute résistance, ont

été suivis des affaires, également mixtes, des 30 septembre, 17 et 18 octobre (1).

D'autre part, tous les combats de la première période ont été livrés par la brigade permanente de Melilla, soutenue par les 1re et 3e brigades de chasseurs, qui ne disposaient que de batteries de montagne, d'ancien modèle, les canons à tir rapide (du Creusot), arrivés seulement à Melilla, en août et septembre, avec les divisions Orozco et Sotomayor, n'ayant été employés que pour les opérations de la seconde période et dans une mesure assez limitée.

Pour ces motifs, comme en raison de l'incertitude déjà signalée des doctrines tactiques, il y aurait, semble-t-il, moins d'intérêt à discuter ce qui a été fait, au cours des divers engagements de la campagne, qu'à rechercher ce qui aurait pu l'être, en se plaçant au point de vue moderne. C'est ce qu'on s'efforcera de faire, sommairement, en limitant cette étude aux combats des 27 juillet et 30 septembre, les plus importants de la campagne, par les effectifs et par les résultats.

Le combat du 27 juillet a comporté, en quelque sorte, deux actions distinctes : l'une, d'attaque directe, contre les avant-monts du Gourougou, où commandait le général Pintos, à la tête de la 1re brigade mixte de chasseurs; l'autre, de conduite de convoi, qui fut d'un intérêt médiocre, à cause du rôle effacé joué par la troupe d'escorte.

C'est après avoir mis en route le convoi, dirigé sur la Secunda Caseta, sous la protection de ladite troupe, que le général gouverneur, qui avait convoqué, à l'Hippodrome, le général Pintos, donna à cet officier général, débarqué de la veille, les ordres relatifs à l'attaque qu'il se trouvait inopinément appelé à conduire; et c'est du parapet même du camp fortifié (ou de son réduit), d'où l'on voit, en effet, assez distinctement, le terrain de l'attaque, que les instructions complémentaires lui furent données et que sa reconnaissance fut faite, ou supposée faite. On sait qu'elle fut, en réalité, absolument insuffisante; qu'elle ne révéla

(1) On ne parle pas des autres opérations de la campagne, qui n'ont pas comporté d'engagement et ne sauraient être qualifiées d'actions de guerre.

au général Pintos aucune des particularités du glacis, très difficile et absolument inconnu de lui, où il allait avoir à combattre, — pas même le fait de son obliquité par rapport à la montagne et à la ligne menée de l'Hippodrome au Casino, qu'il prenait pour direction générale d'attaque; enfin, qu'elle ne lui permit même pas d'apercevoir, à son débouché dans la plaine, le Barranco d'El Lobo, dont les berges encaissées et profondément ravinées allaient être le tombeau d'un trop grand nombre des siens.

Il n'est pas douteux que cette faute, surtout imputable aux circonstances, ait pesé, très lourdement, sur le reste de l'action, de même qu'il est certain que, placé dans une autre situation, un officier général expérimenté comme l'était le général Pintos n'eût pas manqué de procéder tout autrement, en vue, avant tout, selon l'expression du général Langlois, de « déchirer le nuage » étendu devant lui.

En fait, une reconnaissance, d'abord poussée en plaine, avec la cavalerie, — inutile ailleurs, — jusque vers les jardins situés à hauteur de la Bocana, s'imposait, pour permettre au général de s'orienter et eût suffi à lui ouvrir les yeux sur les dangereuses particularités du terrain d'attaque. Il y eût reconnu, sans doute, l'opportunité de pousser, sur la rive sud du Barranco d'El Lobo un détachement d'aile, fort, par exemple, de 1 bataillon et 1 batterie et appuyé par les pelotons de cavalerie disponibles, qui, tout en établissant la liaison avec l'escorte du convoi et en assurant ainsi sa coopération ultérieure, eût été chargé d'avancer, en se réglant sur les mouvements du gros, sur la rive droite du célèbre ravin, dont les embuscades seraient ainsi tombées, pour ainsi dire, d'elles-mêmes.

Le reste de la brigade, soit 4 ou 5 bataillons, avec 2 ou 3 batteries, après avoir, d'autre part, appuyé au sud (sans franchir le ravin), pour s'établir normalement à l'objectif, aurait, alors, abordé le glacis, en se couvrant d'une avant-garde (1 bataillon et 1 batterie), sous la protection de laquelle le général, ayant franchi la crête militaire, probablement sans résistance sérieuse, aurait pu, enfin, se rendre compte de la situation, arrêter ses résolutions et prendre son dispositif de combat.

Alors, — mais seulement alors, sans doute, — frappé de l'importance du massif rocheux qui domine (à environ 1 kilomètre à

l'ouest du Lavadero) le coude du torrent, eût-il dû pousser, en échelon avancé, à droite de l'avant-garde, elle-même pointée sur la cote 280, une ou plusieurs compagnies du gros, ayant pour objectif spécial ce point d'appui, dont la possession était presque indispensable pour qu'on pût, sans trop de risques, faire franchir le ravin à la ligne d'attaque et la pousser contre la crête même du Gorro Frigio.

Il ne paraît guère douteux que, devant ce jeu de *tiroirs*, se flanquant mutuellement, la défense, déconcertée, n'eût pas tardé à remonter les pentes du contrefort, alors battues elles-mêmes, dans d'excellentes conditions, par les batteries du détachement de flanc et du gros, suffisamment avancées sur le glacis pour bien voir, sans être assez rapprochées de la montagne pour subir dangereusement le feu des tireurs marocains. Et si on pense qu'à ce moment l'escorte du convoi, sa mission remplie, à la Secunda Caseta et agissant en liaison avec le détachement devenait disponible pour prendre en flanc, avec 8 ou 10 compagnies et 3 sections d'artillerie, les Marocains remontant les pentes du contrefort devant l'attaque principale, il paraît impossible de ne pas admettre que ce qui fut, en réalité, un échec, eût pu, très facilement, se transformer en un succès, qui eût singulièrement modifié la face ultérieure de la campagne.

Ce qui précède a fait, comme on l'a vu, abstraction de la formation d'attaque adoptée par le général Pintos. Il est, cependant, impossible de ne pas dire, parlant tactique, que cette formation mérite d'être condamnée, non pas tant en elle-même, — car la ligne de colonnes de compagnie, ensuite déployée, avec le solide renfort d'un bataillon en masse et avec un autre bataillon en réserve, est une formation d'attaque décisive parfaitement admissible, — mais parce que le général la fit prendre, *très prématurément*, sans les préliminaires qui lui sont, en principe, indispensables. Il eût fallu, d'abord, en effet, un combat d'usure, mené par l'avant-garde plus ou moins renforcée, qui en eût imposé à l'ennemi, en progressant contre lui, d'un mouvement continu, tout en préparant l'intervention du gros, destinée à briser la volonté de résistance de l'ennemi et à rompre l'équilibre de ses forces; après quoi l'assaut, — *quelle qu'en fût la forme*, — eût certainement réussi.

Pousser plus loin ces observations dépasserait, évidemment, le but poursuivi. Elles permettent de conclure, cependant, que, malgré l'insuffisance relative des moyens mis en œuvre par le général commandant en chef, sa conception était loin d'être irréalisable et que c'est, pour la plus grande part, à l'exécution qu'il faut imputer les fâcheux résultats de l'opération.

On n'en saurait dire autant, ainsi qu'on l'a déjà fait observer, du combat du 30 septembre, dont la conception, également juste, fut faussée par les conditions que le commandement lui-même avait imposées aux exécutants, conditions infiniment critiquables, en réalité, rien n'étant plus dangereux, vis-à-vis d'Arabes, que d'attaquer sans intention de conserver et en se condamnant, par avance, à une retraite qu'on sait devoir être, toujours, infiniment dangereuse (1).

Cette observation est tellement vraie qu'on n'hésite pas à penser que, malgré les difficultés du terrain, malgré la faiblesse des effectifs et malgré le manque de vivres et de munitions, l'opération du 30 septembre eût été un succès, si on avait pu ou voulu passer outre à l'ordre de se maintenir dans les limites, singulièrement étroites, de lieu et de temps, assignées à l'exécution. Peut-être, le général de division, investi du commandement et responsable en quelque mesure, eût-il pu prendre sur lui cette initiative, qu'imposaient les circonstances. Le général commandant en chef, qui suivait l'opération à distance et sans cesser de communiquer télégraphiquement avec le général de division, pouvait, en tous cas, — on pourrait presque dire devait, — ne pas hésiter à modifier, séance tenante, un plan qui allait coûter relativement si cher au corps mobile.

Et si, maintenant, supposant cette modification acquise, on se rappelle que les deux bataillons de chasseurs de l'avant-garde, appuyés de deux batteries et de deux escadrons, étaient, presque sans pertes, arrivés, avant 11 heures du matin, à portée

(1) Le général Duchesne a écrit, dans une instruction datée du 4 juin 1895 et relative aux opérations militaires dans l'intérieur de l'île de Madagascar : « *On ne doit, en principe, jamais reculer... Le danger réel* (vis-à-vis d'Orientaux) *commence seulement avec la retraite.* » Les principales épreuves subies, au cours de la campagne, par le corps expéditionnaire espagnol ne confirment que trop l'exactitude de ces très sages observations.

de tir efficace de mousqueterie du Souk-el-Khemis, on pensera que ces moyens devaient d'autant mieux suffire pour l'enlever que cette artillerie comptait une batterie à tir rapide (du Creusot) dont l'emploi permettait l'action combinée dont on a parlé plus haut et assurait, peut-on dire, le facile enlèvement de ce point d'appui.

L'affaire, dès lors, se simplifiait. Tandis qu'un des bataillons, organisant la défense du Marché, avec la batterie de montagne et les mitrailleuses, le mettait à l'abri de tout retour offensif d'un adversaire dépourvu d'artillerie, la batterie de campagne et le second bataillon demeurés disponibles, prenaient d'écharpe les défenseurs du double sommet rocheux attaqué par le bataillon de Chiclana, en assurant l'enlèvement, tandis que la cavalerie, abritée jusque-là en deçà du Souk-el-Khemis, demeurait prête à donner la chasse aux Marocains délogés de leurs positions.

Peut-être, — le découragement succédant facilement, chez l'Arabe, aux plus énergiques démonstrations, — le succès, relativement prompt et facile, de cette opération, en réalité simple combat d'avant-garde, eût-il suffi à entraîner la défaillance que le commandement avait escomptée, non sans raison, et à provoquer l'immédiate déclaration de soumission des indigènes. Tout au moins, la possession, nécessairement maintenue, des deux points d'appui,— que deux ou trois bataillons appuyés de mitrailleuses et d'artillerie de montagne suffiraient à tenir, — permettait-elle d'organiser, pour le jour le plus prochain, une nouvelle attaque ayant, cette fois, pour objectif, El-Axara, sinon même Alslatten, opération dont l'ennemi n'eût même pas attendu, sans doute, l'entier développement pour mettre bas les armes, — surtout, si ce mouvement eût été combiné entre le corps principal venant de Selouan par le Souk-el-Khemis et un fort détachement mixte débouchant de Nador pour remonter la vallée du Rio del Cavallo.

C) DIVERS

On a groupé sous la présente rubrique quelques observations recueillies durant le temps passé auprès du corps expéditionnaire de Melilla, qui ne rentraient pas, normalement, dans le cadre des précédents chapitres. Les principales de ces observations ont trait : au fonctionnement du service de marche, à la sûreté en station, aux travaux du génie, à l'aérostation, — ou visent quelques particularités, d'ordre, à la fois, matériel et moral, concernant les troupes. On s'est attaché à les présenter sous la forme la plus succincte, pour ne pas allonger davantage un exposé beaucoup plus développé, déjà, qu'on ne l'avait prévu.

Le théâtre des opérations comportait, comme on l'a vu, deux zones suffisamment distinctes, — plaine et montagne, — pour exiger l'emploi d'une tactique de marche différant selon les cas : en plaine, marche sur plusieurs colonnes s'avançant en ligne, parfois échelonnée, dans les intervalles desquelles s'abritaient les batteries et certains services; en pays montagneux, marche en une colonne, presque toujours unique, parfois réduite à la file indienne, ordinairement, coupée en échelons successifs ne dépassant pas la profondeur de deux ou trois bataillons ou d'éléments équivalents, avec des distances suffisantes pour donner à la formation l'élasticité nécessaire et pour limiter les contre-coups des arrêts de la marche.

En règle générale et conformément aux principes en honneur dans l'armée française, toute unité susceptible de pouvoir s'engager isolément marchait couverte d'une avant-garde, elle-même précédée d'un dispositif de sûreté de cavalerie, qui assurait, ordinairement bien, ce service, dans la limite d'action efficace de la mousqueterie ennemie, — 800 à 1.000 mètres. Chacune d'elles, également, comportait de l'artillerie, des détachements du génie et d'ambulance (plus solidement constitués, dans la dernière partie de la guerre) et se complétait par de petits parcs d'artillerie et du

génie, le service des subsistances restant, jusqu'à la fin, médiocrement assuré par les trains régimentaires, insuffisants pour cette mission.

Seul, le service de la protection des flancs, uniquement confié, en général, à la cavalerie, a paru quelquefois précaire, la cavalerie n'étant guère apte qu'à *surveiller* et la *défense* exigeant, pour être efficace, l'action de l'infanterie, sinon même de l'artillerie. L'expérience devra apprendre à nos voisins à y employer des détachements mixtes, — ce qu'a fait, du reste, à une ou deux reprises, la 1re division (division Orozco), lorsqu'elle s'est trouvée appelée à opérer isolée, en totalité ou par parties.

Enfin, on noterait, volontiers, avec éloge, que les troupes espagnoles ayant à franchir, en pays tourmenté et inconnu, une série de crêtes plus ou moins parallèles, susceptibles de fournir autant de lignes de défense, ne les abordaient jamais sans précautions, s'il ne fallait ajouter qu'ils ont, presque toujours, fort exagéré celles-ci, en exécutant, de crête en crête, de véritables déploiements, ordinairement suivis d'un tir de préparation, plus ou moins prolongé. La perte de temps, la fatigue imposée aux troupes et la dépense de munitions d'artillerie qui résultent de ces procédés les feront abandonner, — à dater du jour où les Espagnols auront admis et fait entrer dans leur pratique courante la doctrine française de la liaison des armes.

Ces critiques ne portent, au surplus, que sur une certaine exagération de prudence, dont l'armée espagnole se corrigera, en prenant l'habitude du succès. Déjà même, dans la seconde partie de la campagne, le progrès était-il sensible, ainsi qu'on l'a pu remarquer par les détails intentionnellement donnés à cet effet.

On ne saurait être aussi élogieux pour ce qui concerne le service de sûreté en station, dont on a déjà relevé les méthodes, — vicieuses, à notre point de vue, — à propos des attaques dirigées contre les camps de la 2e division, sur le plateau du Souk-el-Had.

Le maréchal Bugeaud, à qui on revient toujours, volontiers, tant ont de saveur ses avis et la forme même dont il les enveloppait, disait que « les avant-postes ne sont pas seulement la

cuirasse, mais les *lunettes* de l'armée ». On comprend de reste que cette cuirasse n'est autre chose que ce que notre règlement actuel appelle l'échelon de *résistance*, les lunettes étant ce que nous dénommons l'échelon de *surveillance*. Or, on sait que si le premier de ces échelons a toujours été, au corps expéditionnaire de Melilla, organisé avec autant de soin que d'efficacité, ainsi qu'on l'a signalé plusieurs fois, l'autre échelon, — l'échelon avancé, — y a été, presque toujours, supprimé et supprimé de parti pris.

A ce point de vue, nos voisins vivent, à ce qu'il semble, sur une tradition ancienne, — qui n'en est pas meilleure, — car on voit la même lacune déjà signalée pendant la campagne du maréchal O'Donnell (1859-1860), où les camps espagnols, devant Ceuta et plus tard encore, furent violemment menacés, pour ce motif, à diverses reprises et ne furent dégagés qu'au prix de lourdes pertes.

Il faut, sans doute, pour comprendre la persistance de ce parti pris, en chercher l'origine dans l'ordinaire violence des surprises tentées, la nuit, par les Marocains (dont, au surplus, les assauts des 18 et 20 juillet et les combats des jours suivants donnent une suffisante idée) et dans la préoccupation, — plutôt grandissante, avec la croissante réduction de la durée du service militaire, — d'éviter d'y exposer de jeunes troupes susceptibles de subir des paniques qui aggraveraient, au lieu d'y parer, le danger de ces attaques.

Sans insister sur ce point délicat, on se bornera à dire que si l'observation, d'ailleurs digne d'attention, qui précède, vaut d'être prise en considération, ce devrait être, non pour faire simplifier, devant un pareil ennemi, le service des avant-postes, que nos voisins réduisent au seul échelon de résistance, — avec quelques patrouilles fixes, extérieures, ordinairement sacrifiées, en cas d'attaque de nuit, — mais, au contraire, de faire resserrer les mailles du réseau. Le règlement français paraît mieux répondre aux besoins, lorsqu'il spécifie, au contraire, que ce réseau doit, au voisinage de l'ennemi, *être complété* et comporter, alors, outre les échelons de surveillance et de résistance (petits postes et grand'gardes), un ou même deux échelons successifs de réserves, — sans parler des détachements latéraux, qu'on devra

disposer, toutes les fois que paraîtra s'imposer l'utilité d'une certaine extension du front de protection.

La seule variante à introduire, au point de vue de la guerre d'Afrique, dans les prescriptions de notre service en campagne, consisterait, peut-être, à prescrire que les petits postes (occupés, lorsqu'on est au contact immédiat, par des unités entières) fussent eux-mêmes organisés défensivement. Encore, serait-ce contraire au principe de la mobilité de ces postes, déplacés, la nuit venue, et transformés ainsi en de véritables embuscades, — auxquelles ne s'attaquaient plus guère, après quelques dures expériences, les soldats mêmes d'Abd-el-Kader. Rappelons, enfin, dans le même ordre d'idées, le conseil du maréchal Bugeaud de se garder *en boule,* dans les détachements isolés, prescription qu'a faite sienne le nouveau Règlement italien.

A la vérité, l'adoption du système de réseau complet d'avant-postes, tel qu'il vient d'être défini, devrait entraîner, chez les Espagnols, certaines modifications dans leurs pratiques courantes. Il leur faudrait, entre autres, réagir, non seulement contre l'habitude, presque générale, de permettre le tir de nuit des sentinelles contre tout objet suspect ou jugé tel, mais encore contre l'usage, trop fréquent, de laisser, en cas d'alerte, les unités, après leur réunion derrière les parapets, exécuter des feux de salve et même des feux à volonté, réglés (ou supposés tels) jusqu'aux limites de la hausse.

Les conséquences de ces habitudes sont diverses et réellement — quoique inégalement — fâcheuses. La plus choquante, peut-être, est d'amener à clore, la nuit, tout camp fortifié, comme une forteresse en état de guerre, dont nul ne saurait sortir, à quelque titre que ce soit, sans courir le risque de mort; — ce qui crée des dangers divers, dont l'un (qui n'est pas le moins sérieux, quoiqu'on n'y veuille pas insister) doit appeler surtout l'attention des hygiénistes. Le second est l'impossibilité qui en résulte de jamais opposer de contre-attaques aux insultes des indigènes, qui, parfaitement tranquilles à ce sujet, pouvaient (jusqu'en octobre) se permettre de tenir en éveil, pendant des nuits entières, avec des effectifs singulièrement inférieurs, des campements nombreux comme la grande redoute de Nador, ou même les camps établis entre les forts de Melilla ! Cent volontaires, — et on en eût

facilement trouvé mille, s'ils se fussent sentis « gardés de leurs amis », autrement dit, assurés de leurs derrières, — jetés, la nuit venue, en embuscade, sur le flanc d'un de ces camps eussent, en quelques jours, fait davantage pour couper court à ces humiliantes alertes que les incessantes fusillades en question, — dont une autre conséquence et qui n'était peut-être pas la moins fâcheuse, fut d'entretenir, dans la population civile, une nervosité qui survécut, de beaucoup, à la période critique de la campagne.

Il n'en faudrait pas conclure, cependant, que l'œuvre du génie, — en ce qui concerne l'organisation des défenses, comme, d'ailleurs les travaux de toute nature qui lui incombèrent à Melilla, — ait été inefficace, ni facile. C'est, au contraire, faire simplement acte d'équité, en terminant cet essai historique où, entraîné par le récit des événements de guerre, l'auteur a peu parlé d'eux, tout en ayant souvent laissé sous-entendre l'efficacité de leur action, de signaler l'importance du rôle de l'état-major et des troupes du génie et leur inlassable dévouement, au cours de la campagne.

Un des chefs les plus considérés de cette arme dans l'armée espagnole, le général Marva, n'a rien exagéré en rappelant, dans la notice déjà plusieurs fois citée, que le génie a exécuté, à Melilla, une étonnante série de travaux de toute sorte : « la sape, la mine, les différentes branches de la télégraphie, y compris la télégraphie sans fil, le téléphone, les chemins de fer, l'aérostation et l'éclairage en campagne, le tout exécuté sous le feu de l'ennemi et, souvent même, en prenant une part directe au combat. »

Parmi ces services, si honorablement assurés, celui de l'aérostation mérite une mention spéciale, en raison de l'importance du rôle que lui ont fait attribuer, à Melilla, l'ignorance où l'on était du pays et la redoutable réputation que lui avaient faite les premiers événements, — importance à la hauteur de laquelle la section aérostatique ne put, d'ailleurs, s'élever, non par manque de zèle ou d'habileté, mais parce que, il faut le dire, on lui demandait l'impossible. Ce serait encore, au surplus, — quoique dans des proportions différentes, — le cas probable des services aérostatiques, dans une guerre prochaine et c'est surtout

à ce titre qu'il peut paraître de quelque intérêt d'en parler, ici, avec un peu plus de détails.

L'aérostation met ou va mettre, en vue de la guerre, à la disposition du commandement, de nouveaux et puissants moyens d'observation et d'information, qui sont : le ballon captif, le ballon dirigeable ou libre et l'aéroplane.

Le ballon captif est essentiellement l'organe de l'*observation*, organe excellent, jusqu'à 500 ou 600 mètres de hauteur, que sa fixité permet d'employer, presque toujours et de la façon la plus efficace, au combat, — même par des temps qui rendent les autres engins difficilement utilisables, si même ils ne compromettent leur existence, — mais dont la valeur pratique s'atténue grandement par l'augmentation croissante de sa vulnérabilité, résultant des progrès constants de l'artillerie.

L'aéroplane est, d'autre part, l'organe par excellence de l'*information*. Peu vulnérable, à cause de l'infimité de son équipage et de la faible surface offerte par son bâti et par son moteur, il est, en outre, d'autant plus difficile à mettre hors de combat que sa faculté de s'élever au-dessus de la portée de tous projectiles s'accroît, presque chaque jour. Il paraît, de plus, apte à braver, sinon tous les temps, du moins des vents qui gêneraient fort la navigation des ballons et, enfin, il semble que, même atteint par le feu, il puisse échapper, en partie, par le vol plané, à la chute brutale, presque toujours mortelle, qui menace tout *plus lourd que l'air* dont le moteur tombe en panne (1). Mais il a, militairement, contre lui, l'un des éléments qu'on admire le plus en lui, inconsciemment, sa très grande vitesse, qui, nécessairement, réduit, dans de considérables proportions, sa valeur d'organe d'observation.

Il suffit, pour comprendre la portée de cette remarque, d'avoir jamais fait, un peu sérieusement, du service de sûreté, d'avoir pratiquement expérimenté combien l'observation est difficile au cavalier, même arrêté, en bonne place, loin de la vue et du feu de l'ennemi, sans autre difficulté ni préoccupation que celle de maintenir sa carte ouverte, sous le vent ou la pluie, de s'orienter

(1) Cette particularité, toutefois, paraît spéciale au *biplan*, le vol plané n'ayant guère pu, jusqu'ici, être pratiqué, avec succès, par le *monoplan*.

exactement et de discerner ce que représente numériquement et ce que fait l'ennemi, si clairement vu qu'on le suppose. Remplir le même rôle, dans un aéroplane marchant à 60 kilomètres à l'heure et à plusieurs centaines de mètres de hauteur, demeurera, on n'en saurait guère douter, fort difficile à presque tous, — exception étant faite pour quelques observateurs spécialement doués; d'où il suit que, si on peut compter sur l'aéroplane pour constater un fait, renseigner sur un point déterminé ou porter un ordre (choses infiniment précieuses déjà), cet engin serait actuellement hors d'état de démêler une situation militaire, d'apporter au commandement un ensemble d'observations comparable, même de loin, à ce que donnera le ballon captif établi de façon à échapper aux coups de l'ennemi.

Reste, enfin, le ballon, — le ballon dirigeable (l'autre n'étant qu'un frère de catégorie inférieure, d'un emploi toujours incertain), — qui est, théoriquement, bien supérieur aux deux autres, parce qu'il peut faire, à la fois, de l'observation et de l'information sérieuses et qu'il possède même quelques facultés offensives. Mais, quoique beaucoup moins facile à atteindre que le ballon captif et pouvant, après avoir éprouvé certaines avaries causées par le feu, échapper, par la manœuvre, à la chute immédiate, cet engin demeure vulnérable à un tel degré que son emploi à la guerre, bien qu'incontestable, — reste, comme celui de tant d'autres instruments de guerre perfectionnés, — soumis à des aléas non douteux.

Il n'y avait, naturellement, au corps expéditionnaire de Melilla, que des ballons captifs (deux ballons, l'un sphérique, l'autre cylindrique) avec l'outillage militaire normal; et c'est à eux qu'on a demandé, dans toute la seconde période de la campagne, d'assurer, presque exclusivement, les services d'exploration et de sûreté éloignée. Ils l'ont fait, de leur mieux, — et plutôt bien que mal, très certainement, — mais, certainement aussi, d'une façon qui n'a jamais, même de loin, satisfait aux demandes du commandement, ni réalisé ses espérances.

En fait, on attendait surtout du ballon des *précisions* topographiques et c'est la chose du monde dont l'aérostat, même mobile, sera toujours le moins capable. Reconnaître un point déterminé lui sera ordinairement possible; mais, le situer exactement

reste fort difficile, surtout quand il n'existe pas de cartes du pays et estimer sa distance et son altitude relatives, par rapport à un point lui-même mal fixé, est à peu près impossible à l'aéronaute.

Dans le cas même de la reconnaissance du 17 octobre, un des croquis, fort étudié et apparemment bien fait, dressé par l'un des capitaines aérostiers, qui donnait le premier aperçu graphique sur le passage d'Alslatten et sur l'oued Kert, eut pour effet, — l'auteur ayant fortement teinté, pour traduire l'éclairage du moment, le haut talus méridional du plateau de Tazoudja, — d'induire le commandement à attribuer à ce plateau une valeur exagérée de commandement sur le col et de lui donner à penser que l'ennemi qui en demeurerait le maître pourrait rendre fort difficile et onéreuse l'occupation de ce point. De là, pour une grande part, seraient résultées les résistances d'abord opposées, au projet d'achever d'investir le Gourougou, en passant de la vallée de l'oued Youksen à celle de l'oued Kert, par Alslatten. Détail intéressant, en ce qu'il invite à ne pas s'exagérer la valeur effective des résultats de l'observation aérostatique, même prise, comme elle l'avait été, le 17 octobre, par un temps exceptionnellement calme et clair et sans que le voisinage relatif de l'ennemi risquât de compromettre, en rien, la sécurité de l'aérostat.

Et si, se plaçant dans l'hypothèse où les Espagnols eussent disposé des engins, beaucoup plus perfectionnés, qu'on pourrait, maintenant, employer ailleurs, on se demande ce qu'ils en eussent obtenu, si même leur navigation se fût accomplie heureusement jusqu'à l'embouchure de l'oued Kert, on est amené à conclure que, surtout vis-à-vis d'ennemis aussi mobiles et dispersés que des indigènes, les observations ainsi recueillies n'eussent pas sensiblement augmenté l'intérêt des renseignements donnés par le seul ballon captif.

Les observations qu'aurait rapportées le dirigeable, susceptible de stopper pour prendre des photographies et des croquis, — chose qu'on ne conçoit guère possible encore de faire en aéroplane, — eussent pu, toutefois, être supérieures, à divers titres, aux informations rapportées par les aéroplanes. D'où il semble permis de conclure qu'il serait aussi imprudent de proclamer, actuelle-

ment, la faillite du dirigeable, qu'il l'est, sans doute, de croire à la perfectibilité indéfinie de l'aéroplane, — dont on pourrait penser, au contraire, que le type est à peu près fixé et qu'il n'a presque plus de progrès à faire, sans de profondes modifications dans son principe.

L'Espagne entreprenant, après ses malheurs, la réforme de son état militaire, devait être et fut en butte aux suggestions plus ou moins autorisées de réformateurs qui visaient à transformer toute son organisation. Selon la déplorable tendance moderne à confondre la nouveauté avec le progrès et à supposer que le changement qui détruit est supérieur à l'amélioration qui conserve, ceux-ci s'en prirent à tous les restes du passé et on croit sentir, en particulier, l'effet de leur fâcheuse influence dans la façon dont fut comprise la réforme de l'habillement et celle de l'équipement des troupes.

C'est, en effet, une question qui agite, — même ailleurs qu'en Espagne, — les novateurs, en vue, à la fois, de diminuer la visibilité des combattants et d'alléger la charge des hommes et même des chevaux. Si on juge par ce qui fut fait pour le corps expéditionnaire de Melilla, le premier but, — qui, d'ailleurs, offre peu de difficultés, quand on néglige de tenir compte des nécessités de la vie de campagne et des intempéries auxquelles des soldats seront toujours exposés à la guerre — fut atteint facilement et d'une façon qui eût paru heureuse, comme on l'a dit ailleurs, si la campagne eût dû être finie en trois mois. On sait qu'il en fut autrement, l'élégante tenue, en légère toile de coton, écru et bleu, dont étaient vêtus, sans exception, officiers et soldats, s'étant montrée tout à fait insuffisante pour les protéger efficacement, à partir de la mi-octobre. Et l'échec parut bien plus sensible encore, au point de vue de l'allégement du fantassin, également obtenu sans beaucoup de peine; mais à quel prix!

Par les admirables journées du mois de septembre 1909, sous Melilla, rien n'était plus flatteur à l'œil que l'aspect, sous les armes, d'un bataillon de chasseurs, — bien tenu, comme ils le sont d'ordinaire, — abordant, dans la tenue de campagne décrite plus haut, la série des opérations actives, avec une allure si dégagée et une si parfaite aisance qu'on eût presque pu leur donner

la palme, à ce point de vue, sur nos plus solides troupes d'Afrique. Mais, là encore, il fallut vite déchanter.

L'homme était considérablement allégé, il est vrai; mais on jugera que le problème n'était résolu qu'en apparence, si on passe la revue de l'habillement et de l'équipement des fantassins espagnols. Pour chaussures, — sauf à la 1re division, qui avait les brodequins, — des espadrilles à lanières, laissant nue la moitié du pied; pas de chaussures de rechange. Pantalon et vareuse non ajustée, en toile de coton, sans rechanges de drap. Havresac souple, à courroies, contenant seulement le linge, les vivres secs et une proportion de cartouches qui a varié avec les corps, mais qui a semblé, par la rapidité de leur consommation, devoir être fort inférieure aux fixations réglementaires. Pas de ceinture de laine. Pas de capote. Pas de tente-abri. Pour remplacer ces trois indispensables effets, une simple couverture-poncho, d'ailleurs souple et assez bonne. Et c'est dans ces conditions, pour ne parler que du commencement de la mauvaise saison, que les troupes espagnoles passèrent, au bivouac, — sans bois, ni paille, ni eau-de-vie, — les trois mortelles journées du 19 au 22 octobre, pendant lesquelles il ne cessa de pleuvoir et après lesquelles la division établie à Nador évacua, à elle seule, 400 malades sur les hôpitaux de Melilla et de la péninsule!

Ces détails n'auraient pourtant, en eux-mêmes, qu'une importance secondaire, d'autant qu'il n'est pas difficile de parer, à prix d'argent, à de pareilles insuffisances, si elles n'avaient entraîné d'autres conséquences, — à la fois matérielles et morales, — d'une gravité supérieure.

Les mêmes hommes qui, oubliant que l'Algérie a été soumise, en vingt-cinq ou trente ans de luttes non interrompues, contre l'ennemi le plus mobile, par des soldats presque aussi lourdement chargés (28 à 31 kilos) que les légionnaires de Rome, ont allégé le fantassin espagnol au degré qu'on vient de dire, ont cru possible de réduire sa charge, encore davantage, en simplifiant son armement. Se basant sur le discutable principe de l'inviolabilité des fronts défendus, — entraînant, par voie de conséquence, la suppression du choc des infanteries, — ils ont

conçu et réalisé un nouvel allègement du fantassin, par la substitution à l'ancienne baïonnette du *machete* ou *cuchillo*, bon couteau de poche, sans doute, mais ne dépassant guère, en longueur, une vingtaine de centimètres et qui compte si peu, comme arme, qu'il parut douteux qu'on en eût appris l'usage aux soldats, si on juge par leur incapacité, trop générale, à s'en servir dans les corps à corps des 23 et 27 juillet.

Ces observations, qui n'ont pas d'autre objet que d'appeler l'attention de qui de droit sur le péril de réformes mal mûries et hâtivement ordonnées et sur le danger, plus grand encore, de faire passer au premier plan la considération des aises et des commodités du soldat, — comme si la guerre n'exigeait pas, au contraire, des hommes rompus à supporter, sans trop souffrir ni se plaindre, les incommodités et les peines qui en sont l'inévitable lot, — donnent, peut-être, l'explication de la façon dont les troupes formées à cette moderne école ont, quelquefois, paru comprendre le combat.

La guerre uniquement faite, en principe, à coups de canon, — le fantassin n'ayant plus guère à intervenir que pour couronner les positions acquises, ou supposées acquises sur l'ennemi. Dès lors, si celui-ci a été réellement délogé par le feu, succès; mais, s'il a, par hasard, réussi à s'y soustraire, se produit ce choc même qu'on avait si bien cru supprimé, entraînant des hécatombes qui s'appellent Ladysmith ou Colenso, si la guerre se fait au Transwaal, ou combats du Gourougou, si la presqu'île des Guélaya en est le théâtre. A moins, — ce qui entraînerait des conséquences beaucoup plus regrettables encore, — qu'après s'être immobilisée, autant que durait la préparation, devant la position adverse, l'attaque, voyant l'ennemi résolu à s'y maintenir, se replie, sans insister, — ce qui n'a pas encore beaucoup d'exemples dans les armées européennes, mais *ce qui, cependant, s'est vu déjà et ce qui ne tarderait pas à se reproduire*, si on laissait la préoccupation exclusive des pertes devenir le facteur prépondérant de la conduite de la guerre.

On a mis, dans le récit des opérations, une réserve intentionnelle à éviter de souligner le nombre, vraiment effrayant, des

disparus de certains des combats de la première période et on a été heureux, au contraire, de constater, qu'une fois complétée leur éducation militaire, d'abord singulièrement sommaire, les soldats espagnols avaient suffisamment réagi contre le funeste découragement dont ces disparitions sont le témoignage pour que le chiffre des disparus se trouvât, le 30 septembre, réduit à quelques unités. Nous-mêmes, d'ailleurs, il faut le reconnaître, n'avons pas échappé entièrement, au début de la campagne de la Chaouïa, à ces douloureux accidents et il a fallu, pour empêcher qu'ils se reproduisent, les leçons mêmes de la guerre, appuyées par l'énergique intervention du commandement.

L'aveu qui précède nous met à l'aise pour tirer de ces faits l'enseignement qu'ils comportent et nous permet, — sans insister sur les terribles conséquences que ces abandons ont *toujours* pour leurs victimes, — d'ajouter que notre vieille armée d'Afrique considérait chaque disparition comme un déshonneur pour la troupe chez qui elle s'était produite.

Beaucoup des officiers de cette armée n'étaient pas de grands clercs en matière de tactique et ne s'en piquaient point; mais ils avaient la pratique de la guerre et des traditions qui valaient, pour eux, un plus haut enseignement théorique. Lorsque, — avant la guerre de 1870, — l'auteur de ces lignes, venant des Écoles et de la Garnison de Paris, vint rejoindre un des bons régiments de cette armée, — le 2e zouaves, — ses nouveaux camarades, pour la plupart vétérans des campagnes de Crimée, d'Italie, de Kabylie, du Maroc, du Mexique, voulurent, cependant, lui faire leur théorie de la guerre. Elle était, pour beaucoup, réduite à deux points : au combat, la compagnie se fait tuer, tout entière, — officiers en tête, — pour enlever aux Arabes le corps du plus humble soldat; quand le bataillon est engagé, toute unité qu'une mission spéciale et définie n'immobilise pas expressément ne doit avoir qu'une idée, pousser à l'ennemi et le joindre, par corps.

La leçon semblerait et serait, en effet, un peu sommaire, aujourd'hui, pour des officiers. Mais il n'y aurait vraiment pas grand'chose à y ajouter pour compléter, en ce qui concerne le

soldat, sa préparation morale à la bataille. Cette préparation doit, en effet, viser exclusivement à faire pénétrer, dans tous les cœurs, avec la volonté de vaincre, la conviction qu'on n'y saurait réussir qu'à la condition *d'aborder l'ennemi ;* que si les éléments d'attaque doivent, pour progresser, s'aider, constamment et alternativement, de leurs feux, le but pour tous, — *le but unique,* — est d'arriver au corps à corps; que les groupes qui constituent la ligne d'attaque n'ont, à partir du moment où celle-ci a été lancée, *aucun ordre à recevoir de l'arrière,* en vue de les conduire à leurs objectifs respectifs; qu'il ne saurait, dès lors, rester aucune place pour la passivité, les hésitations; qu'enfin, n'est pas digne d'être chef, fût-ce d'une escouade, celui qui n'est pas homme à triompher de la crainte des responsabilités, autrement dangereuse, pour qui commande, que la peur des coups et le souci de sa conservation.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Sous l'influence d'un sentiment d'émulation, à l'égard de la France, qui ne doit pas surprendre et qu'on ne saurait blâmer, l'Espagne, entrée dans la voie d'une complète régénération politique, administrative et militaire, depuis qu'une amputation, douloureuse mais nécessaire, l'a libérée de ses écrasantes charges coloniales, s'est laissée facilement convaincre que le Maroc dût être, désormais, un champ ouvert à son activité économique et à la culture de ses vertus guerrières. Elle a, en conséquence, profité volontiers d'une crise, — probablement accidentelle, — pour s'engager (au commencement de l'été 1909), vis-à-vis des tribus marocaines voisines de son antique possession de Melilla, dans un conflit armé dont elle a attendu, non sans raison, qu'il lui permît de développer sa zone d'action dans le Maroc septentrional, comme la France l'a pu faire, successivement, depuis quatre ans, sur la rive droite de la Moulouya, sur le Haut-Guir et dans la Chaouïa.

Ce n'était, au surplus, que la reprise de luttes bien des fois séculaires, à peine interrompues par l'expulsion des Maures d'Espagne, que la monarchie espagnole a toujours, au cours des siècles, recommencées avec entrain, sinon avec autant d'esprit de suite et de vigueur qu'il l'eût fallu et dont, à vrai dire, elle n'avait jamais tiré, jusqu'ici, qu'un profit fort incertain.

Heureusement pour l'Espagne, les choses ont, cette fois, changé d'allure, grâce aux efforts de son armée et grâce aussi, pour une large part, à la persévérante ardeur de son jeune souverain. C'est, en effet, au roi Alphonse XIII, fermement conseillé par l'homme d'État de haute expérience à qui il avait opportunément accordé sa confiance, après la chute du cabinet Maura, que revient l'honneur d'avoir su réagir contre une certaine lassitude,

qui risquait de faire dévier l'entreprise et d'avoir obtenu que la querelle fût poussée jusqu'à ses conséquences nécessaires et à ses résultats légitimes.

On connaît, autant qu'il est encore connu, le théâtre de la guerre, — petite, par les effectifs engagés et par la faible étendue des territoires où elle est restée cantonnée, grande, par les efforts et par les sacrifices qu'elle a coûtés, comme par le vigoureux entraînement dont elle a été l'occasion pour l'armée, — qui s'étend, d'est en ouest, de l'embouchure de la Moulouya à celle de l'oued Kert et qui n'a guère dépassé, au sud, le parallèle de Selouan.

La campagne, ouverte le 9 juillet 1909, arrêtée le 26 novembre suivant et définitivement close, le 1er mai 1910, — jour d'où date la transformation du corps expéditionnaire en corps d'occupation, — s'est trouvée divisée par les événements militaires eux-mêmes en trois périodes de caractère assez différent pour valoir d'être résumées séparément.

La première période, qu'on a qualifiée de *préparatoire* et qui s'était brusquement ouverte par le massacre de quelques ouvriers espagnols à la solde d'une compagnie minière, s'est continuée par les combats, fort rudes, des 18, 20, 23 et 27 juillet, où les Espagnols, inférieurs en nombre et presque réduits à la défensive, n'ont guère réussi qu'à sauver l'honneur et s'est lentement prolongée, ensuite, sans événements saillants, jusqu'à ce qu'ait fini par se rassembler, — vers la mi-septembre, — autour de Melilla, un corps expéditionnaire d'un peu plus de 40.000 hommes.

La seconde période, dite *active* quoiqu'elle ne le mérite pas absolument, a débuté, effectivement, les 20 et 22 septembre, par la pacification du district nord de la presqu'île, obtenue, sans trop de pertes, grâce à une adroite combinaison de mouvements, — dont le seul tort fut d'être un peu compassés. Cette période s'est poursuivie, les 24, 25, 27 et 29 septembre, par une série non interrompue d'habiles opérations qui ont fait tomber dans les mains du corps expéditionnaire, presque sans effusion de sang, Nador, Selouan et la crête orientale du Gourougou, mais pour aboutir, malheureusement, le 30 septembre, à l'affaire

mal engagée du Souk-el-Khemis, qui fit, sans utilité, de trop nombreuses victimes. A la suite de cette pénible aventure, le commandement, qui parut, brusquement, renoncer à l'espoir, sinon même au désir, d'obtenir le succès militaire indiscutable que tout le monde escomptait pour finir honorablement la campagne, s'attacha à éviter toute sérieuse occasion d'un nouveau choc et s'engagea même, bientôt, dans une série de négociations pacifiques menées, en partie double, avec les Guelaya et avec des représentants accrédités du Makhzen. Ces lents pourparlers, au cours desquels l'action militaire ne fut guère reprise que pour la forme, à deux ou trois fois, furent couronnés par la marche non disputée du 26 novembre, dans la vallée du rio del Cavallo, devant laquelle tomba toute résistance ouverte des indigènes.

La troisième période, enfin, qui succéda immédiatement à l'occupation d'Alslatten, fut consacrée à la *pacification*. On la voit remplie par une longue et un peu monotone série de mouvements, généralement bien combinés et dirigés avec méthode, mais où dominent la crainte excessive de susciter des conflits et la préoccupation de ne pas provoquer de pertes. Les succès qu'ils procurent semblent, par suite, pouvoir manquer un peu de solidité, parce qu'ils auront été trop faciles. Vers la fin même de la période, l'ardeur du début paraît tomber et les Espagnols reviennent, instinctivement en quelque sorte, aux vieilles méthodes de défensive étroite et disséminée, trop longtemps pratiquées aux colonies, dont ce qu'on peut dire de moins sévère est qu'elles devront être onéreuses et seront, probablement, inefficaces. Néanmoins, les Marocains appauvris, fatigués et absorbés par la préoccupation de leurs futures récoltes, se maintiennent, depuis lors, dans une attitude de soumission qui, après avoir paru d'abord trop empressée pour mériter confiance, pourra se transformer en une sincère acceptation du fait accompli, — si les Espagnols savent profiter de la détente actuelle pour asseoir fermement leur influence et faire craindre à leurs nouveaux administrés les conséquences d'un autre recours aux armes.

Quoiqu'il en doive être d'un avenir, politique et militaire, évidemment encore instable, voici nos voisins sortis, enfin, de l'*im-*

passe de Melilla et devenus virtuellement les maîtres de 1.500 à 1.800 kilomètres carrés de terres marocaines, cultivables pour un tiers et dont le reste paraît riche en produits minéraux : résultat réel, qui ne représente pas, cependant, par ses dimensions, une charge excessive et qui doit, — après une si longue attente, — paraître satisfaisant, par lui-même et par les espérances d'avenir dont il est le gage.

Mais, demandera-t-on, de quelle conséquence pourra être, pour la France, cette heureuse modification dans la situation de l'Espagne au Maroc et n'avons-nous pas à craindre d'en éprouver quelque dommage, présent ou futur? C'est à quoi on va essayer de répondre comme conclusion générale de cet exposé.

Pour ce qui concerne le présent, la question est simple et la réponse ne paraît pas très difficile. L'Espagne vient d'employer de 42.000 à 45.000 hommes, — dont 2.000 à 3.000 se sont fait bravement tuer ou blesser, au cours de la campagne, — pour accomplir, en quatre ou cinq mois, sur la rive gauche de la Moulouya, une œuvre absolument comparable à celle que les troupes du général Lyautey, d'un effectif cinq fois moindre, ont menée à bien, en six semaines, sur la rive droite, avec de faibles pertes, à l'automne 1907. Comment croirait-on, après avoir comparé ces données, à la faculté immédiate d'extension marocaine dont quelques-uns ont cru l'Espagne ambitieuse et capable?

En fait, les Espagnols eussent-ils, — et rien n'autorise à l'affirmer, — sérieusement songé à profiter du succès relatif de leur récente campagne pour déclarer caducs les arrangements conclus avec la France et pour vouloir dépasser les limites de la zone réservée, depuis 1904, à leur action éventuelle, qu'ils ne le pourraient, sans doute, que dans une mesure restreinte, parce qu'il leur manque l'outil approprié à l'œuvre difficile dont il leur faudrait entrevoir la réalisation, parce que, — pour dire le mot, — ils sont loin de disposer encore d'un instrument militaire susceptible d'entrer en parallèle avec notre armée d'Afrique.

On s'en convaincra facilement en comparant, par la pensée, l'admirable force dont nous disposons en Algérie, rompue à la vie de campagne, nourrie de traditions plus qu'à demi-séculaires, formée du plus heureux mélange de races et composée, pour une

large part, d'hommes faits, avec les groupements hâtivement constitués de très jeunes troupes qui formaient le corps expéditionnaire de Melilla et qui resteront, pour longtemps encore, la principale base de recrutement du corps espagnol d'occupation.

Mais il ne faudrait pas, non plus, — et ceci répond à la seconde question, — exagérer la portée de cette observation, ni croire que parce qu'il n'existe pas, actuellement, pour la France, de danger militaire espagnol, nous n'ayons pas à craindre, pour l'avenir, de nous heurter, en Afrique, à la concurrence que les Espagnols peuvent vouloir nous y faire, sans que nous ayons aucun droit de nous en plaindre.

Leur voisinage, — alors, seulement politique, — reconnu, avec une égalité correspondante de droits, par les conventions franco-anglaise et franco-espagnole de 1904, dont l'acte d'Algésiras a confirmé le principe (sans les viser) en identifiant les attributions respectives des gouvernements de France et d'Espagne vis-à-vis du Makhzen, est devenu effectif. Un état de fait s'est ainsi substitué à un état de droit, qui, du reste, suffisait, garanti, comme il l'était, par la parole de la France. Et le fait que les éventualités sur lesquelles sont basés les mutuels engagements des deux pays demeurent encore dans les futurs contingents n'empêche pas que l'Espagne puisse se réclamer, vis-à-vis de nous, de droits réels, dont elle est libre d'user au mieux de ses convenances et de ses intérêts, — à la condition de ne pas oublier leur caractère exprès de réciprocité.

Il est, du reste, intéressant — il est même assez piquant, à ce point de vue, — d'observer l'ardeur qu'ont déployée nos voisins, immédiatement après la campagne, moins pour asseoir leur autorité sur les tribus marocaines récemment ralliées à l'Espagne que pour réaliser, autour de Melilla, des progrès économiques et agricoles dont ils avaient paru, jusqu'à présent, se soucier assez peu, non seulement pour leurs colonies, mais même pour de nombreuses parties du territoire national.

C'est là, soit dit sans exagérer la portée des mots, que réside, pour nous, le vrai péril espagnol, autrement réel, à n'en pas douter, que celui d'un *raid* sur Taza, — possible, mais singulièrement difficile à réaliser, si même nous le tolérions. C'est sur le

terrain de la lutte d'influence et de la poursuite des avantages matériels que nous risquons de nous heurter à eux, presque immédiatement et c'est ce dont nous devons d'autant plus nous préoccuper qu'il n'est pas assuré que nous y demeurions longtemps les plus forts.

Si, en effet, notre pays n'a guère, jusqu'à nouvel ordre, de leçons militaires à prendre de l'Espagne, — qui subit, du reste, de ce chef, une transformation dont la rapidité pourra surprendre, — il pourrait utilement s'inspirer des méthodes que nos voisins inaugurent pour s'y établir politiquement, comme pour en préparer la fructueuse exploitation. Sur ce terrain, les Espagnols, un peu déshabitués des œuvres de la guerre, reprennent leurs avantages et ne le cèdent à personne, en souplesse comme en hardiesse de manœuvre politique et diplomatique.

Bien qu'il soit délicat de pousser ce rapprochement jusqu'à la preuve, — ce qui n'est possible qu'à la condition de juger notre propre action, — on ne croit pas dépasser les limites de la discussion permise en comparant les procédés intronisés ou acceptés en vue de résoudre quelques-uns des difficiles problèmes soulevés par notre intervention militaire au Maroc, à ceux que leur a déjà préférés ou que semble devoir leur préférer le gouvernement espagnol.

La base d'action politique actuelle de la France au Maroc, — indifférente, en quelque sorte, à son action militaire, — n'a cessé d'être la série des *accords* franco-marocains de 1901-1902, confirmés et développés, à diverses reprises, jusqu'en 1910. Ces accords, dont on reconnaîtra volontiers qu'il ait pu être avantageux pour nous de les conclure, en leur temps, nous lient, aujourd'hui, infiniment plus qu'ils ne semblent engager le Makhzen; nous les maintenons, néanmoins et les renforçons, au lieu, ce qui eût été notre droit strict, après les attentats commis contre nos nationaux, après Algésiras et après les événements militaires des trois ou quatre dernières années, de les dénoncer comme notoirement inopérants.

La conséquence de ce rare respect d'éphémères protocoles a été, d'abord, que nous demandions, — que nous imposions même, — au Makhzen de se faire représenter, sur nos divers territoires

d'occupation, par des commissaires impériaux, qui ne sauraient guère être que des agents de contrôle politique sinon des fauteurs d'intrigues et, par réciprocité, que nous établissions, à Oudjda, — sinon à Figuig et sur le Haut Guir, — un agent politique français, fonctionnaire du corps consulaire, dont la valeur et les mérites sont, ici, hors de question, mais dont on reconnaîtra que la présence a surtout pour effet de rappeler que nous sommes, dans la zone algéro-marocaine, en terre étrangère et n'y résidons qu'à titre précaire.

De même, le général investi du titre de Haut Commissaire du Gouvernement dans la zone algéro-marocaine, qui semblerait devoir jouir, à ce titre, — sous le contrôle diplomatique permanent du chef de la légation de la République à Tanger, — d'une large initiative, reste subordonné, au point de vue de l'administration et de la politique algériennes, au gouverneur général de l'Algérie et, au point de vue militaire, au général commandant le 19e corps d'armée, ce qui représente, pour lui, de telles lenteurs, sinon de telles entraves, qu'on s'étonne de ne pas voir cette complication d'attributions aboutir à une véritable anarchie.

D'autre part, sous l'influence de scrupules qu'on pourra, par comparaison, juger excessifs, nous interprétons si strictement, contre nous-mêmes, les dispositions de l'acte d'Algésiras que l'on voit ajournées, *sine die* ou réduites dans leur exécution à des proportions insignifiantes, les propositions de l'industrie, prête, depuis la première heure, à faire pénétrer jusqu'à la Moulouya, comme dans le territoire de la Chaouïa, les voies ferrées qui nous y seraient si utiles. Bien plus, nous nous faisons un devoir, — au risque de tuer le commerce de la France et de l'Algérie avec le Maroc, — non seulement, de maintenir la douane impériale d'Oudjda, mais, de préparer la création, autour de nos diverses zones d'occupation, de cordons douaniers, dont les revenus sont ou seront soigneusement versés au Trésor impérial, ou affectés au paiement des dépenses de certains services purement marocains.

Peut-on croire que l'Espagne ait pris ou songe à prendre, en ce qui concerne ces divers points, modèle sur nous, quand on remarque qu'elle a établi, non pas à Selouan, — qui est le similaire d'Oudjda, — mais à Melilla, *en terre espagnole*, où il est

dûment surveillé et seulement toléré, le commissaire chérifien, reçu, en octobre, comme simple missionnaire de paix; quand on voit, aussi, qu'à aucun moment, même quand il négociait la pacification, on n'a imposé au général commandant le corps expéditionnaire la collaboration d'aucun autre agent diplomatique que le ministre d'Espagne à Tanger et que cet officier général, dans son rôle administratif et militaire, ne relève que du gouvernement du Roi?

De même, aperçoit-on, chez les Espagnols, la moindre tendance à convaincre leurs nouveaux administrés, — qualifiés officiellement de *soumis* (*sometidos*), — que l'Espagne n'entende pas occuper indéfiniment leur pays, quand on la voit inonder la plaine et la montagne d'ingénieurs de toute spécialité, amenés sur place par un membre du gouvernement, faire, dans des rapports officiels et publics, le décompte des profits à attendre de la mise en valeur du pays et ouvrir aux services locaux des crédits relativement considérables, non seulement pour développer les installations maritimes de Cap-de-l'Eau, déjà plus ou moins rattaché aux Chaffarines, mais pour faire de la Mar-Chica, — en attendant la création d'un grand arsenal, — un vaste entrepôt maritime, destiné à drainer le commerce de toute la région?

Enfin, peut-on croire que l'Espagne se laisse arrêter par le souci de correction diplomatique qui paralyse notre action en matière de commerce extérieur et en matière de travaux publics, quand on la voit lever toutes barrières douanières entre le territoire des tribus marocaines, ralliées ou non, et Melilla (dont on a fait, de longtemps déjà, un port franc) et quand on constate le développement donné aux travaux, dans la nouvelle zone d'occupation espagnole, — qui est aussi proprement marocaine que les districts de la rive droite de la Moulouya ou ceux de la Chaouïa?

Dans cet ordre d'idées, ce qui se passe pour les voies ferrées, — dont l'une marche, par l'est du mont Afra, vers Selouan, tandis que l'autre, qui pousse vers l'oued Kert, atteint déjà Youksen, — et pour les routes carrossables, est caractéristique; et on fera aisément la différence des méthodes, si on observe que des décrets royaux, insérés à la *Gaceta* (journal officiel), ont déjà largement doté, sur les ressources du budget de la métro-

pole, diverses routes, classées par catégorie, selon leur importance militaire, politique et commerciale (1).

Il ne serait, au contraire, aucunement déraisonnable de croire, dans ces conditions, à la réalité du bruit, — soigneusement éteint, dès qu'il trouva écho dans la presse, — d'après lequel l'entente hispano-marocaine dont le gouvernement de Madrid prépare discrètement la conclusion comporterait la cession, par une sorte de bail emphytéotique, des nouveaux territoires d'occupation, où l'Espagne se trouverait, désormais, chez elle ou à peu près, après avoir prouvé, par ce détour inattendu, son respect pour les stipulations du protocole du 7 avril 1906 visant l'intégrité de l'empire chérifien.

Les différences considérables, pour ne pas dire les oppositions, constatées, en ces affaires, entre les procédés mis en œuvre de part et d'autre étaient intéressantes à établir, non seulement à titre critique, mais encore comme aidant à préciser la situation respective de la France et de l'Espagne, à l'égard du Maroc. Il ressort, en effet, des observations qui précèdent que si les deux puissances possèdent, dans l'empire chérifien, une situation d'exception, y ont des devoirs spéciaux et y exerçent des droits particuliers, *qui leur ont été reconnus en même temps,* ces droits et ces devoirs ne sont, cependant, pas communs, en ce sens que chacune d'elles en use, dans la mesure et dans la forme qui lui conviennent, dans des zones distinctes « délimitées par des traités », a dit M. le ministre des affaires étrangères dans une déclaration autorisée et que leur action au Maroc n'a et ne saurait avoir, d'aucune façon, le caractère d'un *condominium.*

C'est même, semble-t-il, l'un des principaux avantages de l'accord d'octobre 1904 d'avoir, en déterminant les sphères d'action particulières à l'Espagne et à la France, où celles-ci pourraient, à l'avenir, librement se mouvoir, servir leurs intérêts et défendre leurs droits, à leur guise, empêcher que se produisent entre elles des compétitions, au moins des froissements, qui risquent de compromettre la cordialité des rapports qu'elles ne

(1) Les routes de Melilla à Nador, Alslatten et Selouan sont de 1re classe, celle de Melilla au cap des Trois-Fourches, de 3e; la route (ou piste), ancienne, de la côte ouest, par le Souk-el-Had et Cazaza, n'a pas encore été classée.

doivent cesser d'entretenir, dans l'intérêt général de la civilisation.

Peut-être serait-ce le cas d'ajouter, si on pouvait se permettre de porter, sans y insister, un jugement sur les relations qu'entretiennent l'Espagne et la France, à propos du Maroc, qu'on a eu trop souvent à constater que, si notre pays a pleinement respecté la liberté d'action de nos voisins au cours de la guerre qui vient de finir, s'il suit, maintenant, avec sympathie, les préparatifs faits, sans trop de mystère, en vue d'une nouvelle action contre le Rif, abordé, cette fois, par le nord-ouest, si même il encouragerait volontiers les Espagnols à s'établir à Tetouan, — capitale désignée de l'Espagne africaine, parce qu'elle est bien moins excentrique et bien plus susceptible de développement que Melilla, — la réciproque est loin de nous avoir toujours été rendue.

La nervosité qu'on a vue se manifester, assez récemment encore, en Espagne, se traduisant sous la forme de communications au public de dépêches officielles, d'*interviews* ministérielles, de menaces à peine enveloppées de rupture, dès que la moindre action militaire semblait simplement se préparer dans notre zone marocaine, voire même sur la rive droite de la Moulouya, finirait par paraître, en France, difficilement acceptable. Si ces fâcheuses façons d'être devaient persister, l'Espagne ne devrait pas se montrer surprise que la France se retourne vers elle, — quoique plus discrètement, — pour la prier d'user à son égard d'une confiance et d'une réserve dont tout le monde reconnaîtra qu'elles sont de stricte obligation de bon voisinage et d'amitié.

Sous cette condition d'égards réciproques, il ne sera certainement pas difficile de maintenir la bonne harmonie entre la France et l'Espagne, en tout ce qui concerne l'action, solidaire, mais non commune ainsi qu'il vient d'être dit, que toutes deux entendent poursuivre, parallèlement, au Maroc.

Celle de la France sera, on le sait de reste, une prudente politique de pénétration pacifique, — *pacifique, mais non désarmée*, bien entendu, — qu'elle considère comme seule capable d'assurer la réalisation de ses vues actuelles, sans lui imposer d'efforts

disproportionnés au résultat qu'elle poursuit. On connaît aussi, car elle n'en fait pas mystère, la direction vers laquelle cette action est orientée et dont elle ne déviera pas.

Que l'Espagne en use de même, — pacifiquement ou non, selon ses convenances, — dans la région où elle-même s'est déclarée obligée d'exercer une action prépondérante pour assurer sa défense et pour sauvegarder son avenir et elle peut être assurée, non seulement de ne pas nous trouver sur sa route, mais de recevoir de nous, — dans la mesure où elle le désirera, — les bons offices dus à une nation sœur, dont tout nous rapproche et vis-à-vis de qui la France n'éprouve que sympathie, estime et bonne volonté.

TABLE DES PLANCHES

Planche I. — Carte générale du Maroc septentrional.

Planche II. — Croquis du théâtre des opérations. — Plan de la possession espagnole de Melilla.

Planche III. — Vue panoramique du théâtre des opérations.

Planche IV. — Melilla et le défilé du Gourougou (Échelle de 1/25000e).

Planche V. — La Restinga et la plaine d'Arkemann.

Planche VI. — Nador, Selouan et la Mar-Chica (Échelle de 1/50000e).

PHOTOGRAVURES HORS TEXTE

1. Le général de Torcy adresse ses félicitations au général Marina, à l'entrée de la casbah (ruinée) de Selouan (27 septembre 1909).
2. Le massif du Gourougou. — Vue prise du port de Melilla (sur le mamelon de droite, le fort de Camellos).
3. Le Gourougou (pics de Besbel et de Kolla, encadrant la gorge du Loup; au pied, le glacis où fut livré le combat du 27 juillet).
4. Entrée du Barranco de Sidi-Moussa (au pied, plaine des Beni-Ensar).
5. Le massif du mont Youksen (mines de fer). — Vue prise du mont Afra (mine de plomb).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Dédicace v

Préambule vii

PREMIÈRE PARTIE

A) Relations historiques de l'Espagne avec l'Afrique du Nord . . 1
B) Origines du conflit actuel. 7
C) Le théâtre des opérations. 17
D) Les forces opposées 27

DEUXIÈME PARTIE

OPÉRATIONS MILITAIRES

Première période. — Opérations préliminaires 43
Deuxième période. — Opérations actives 88
Troisième période. — Pacification 184

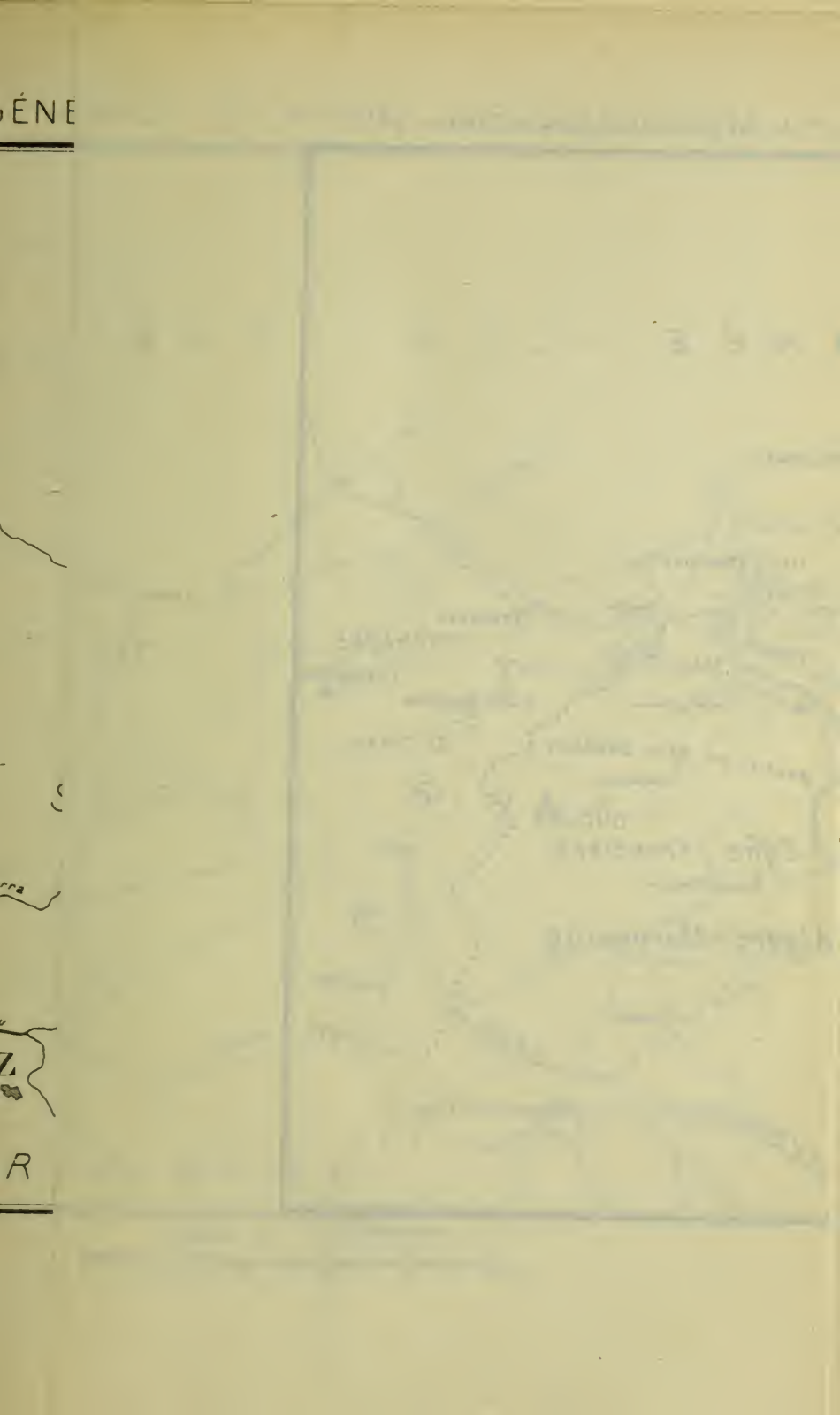
TROISIÈME PARTIE

LES LEÇONS DE LA GUERRE

A) Opérations 207
B) Tactique 226
C) Divers 255

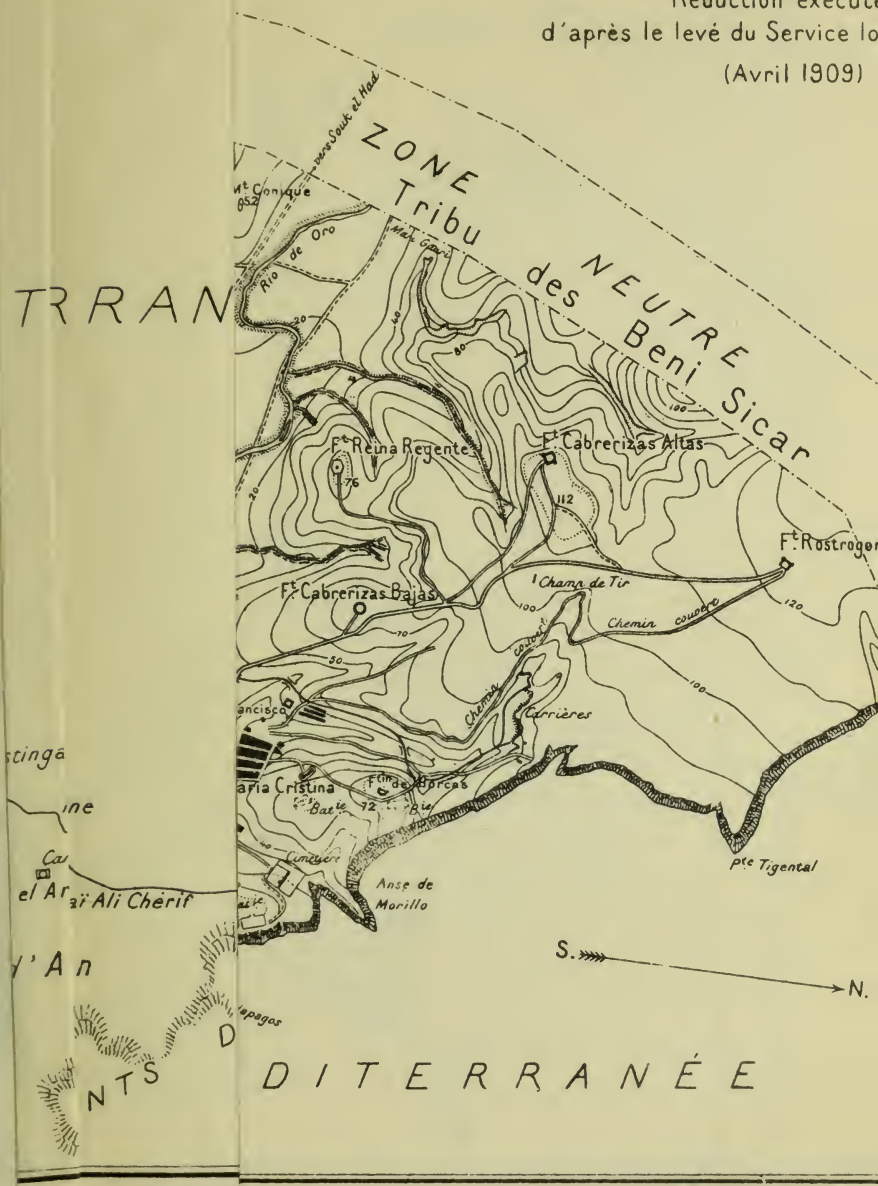
Résumé et Conclusions 269

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

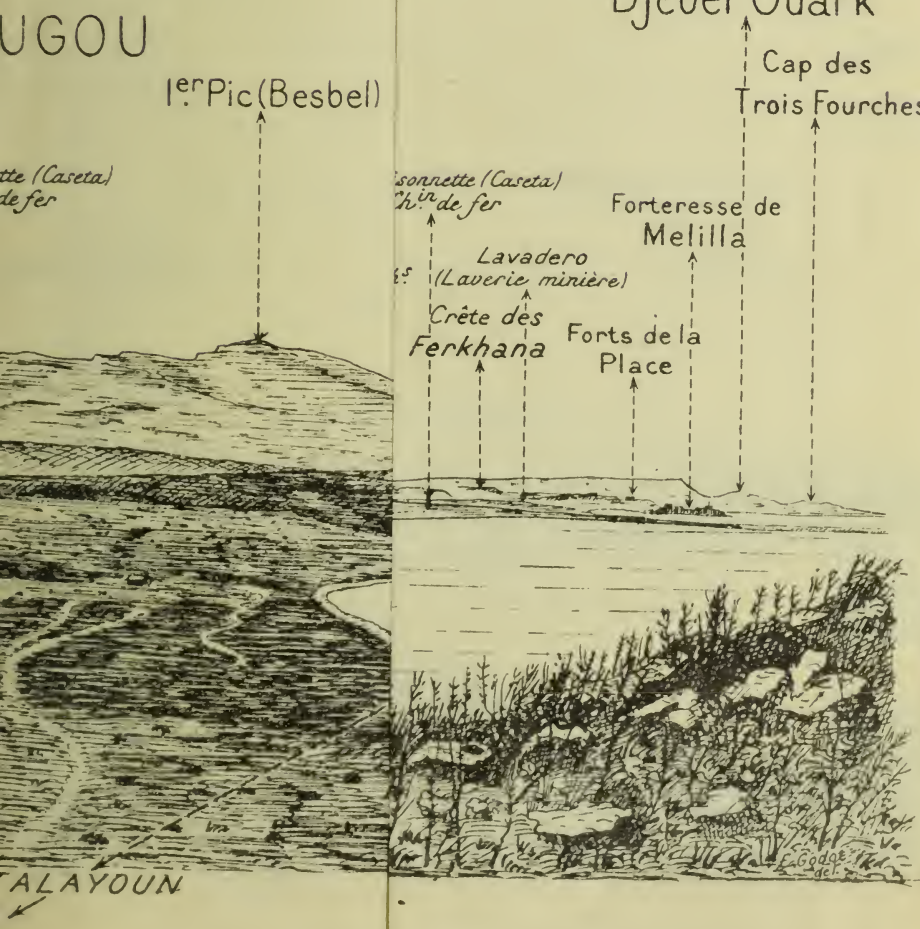


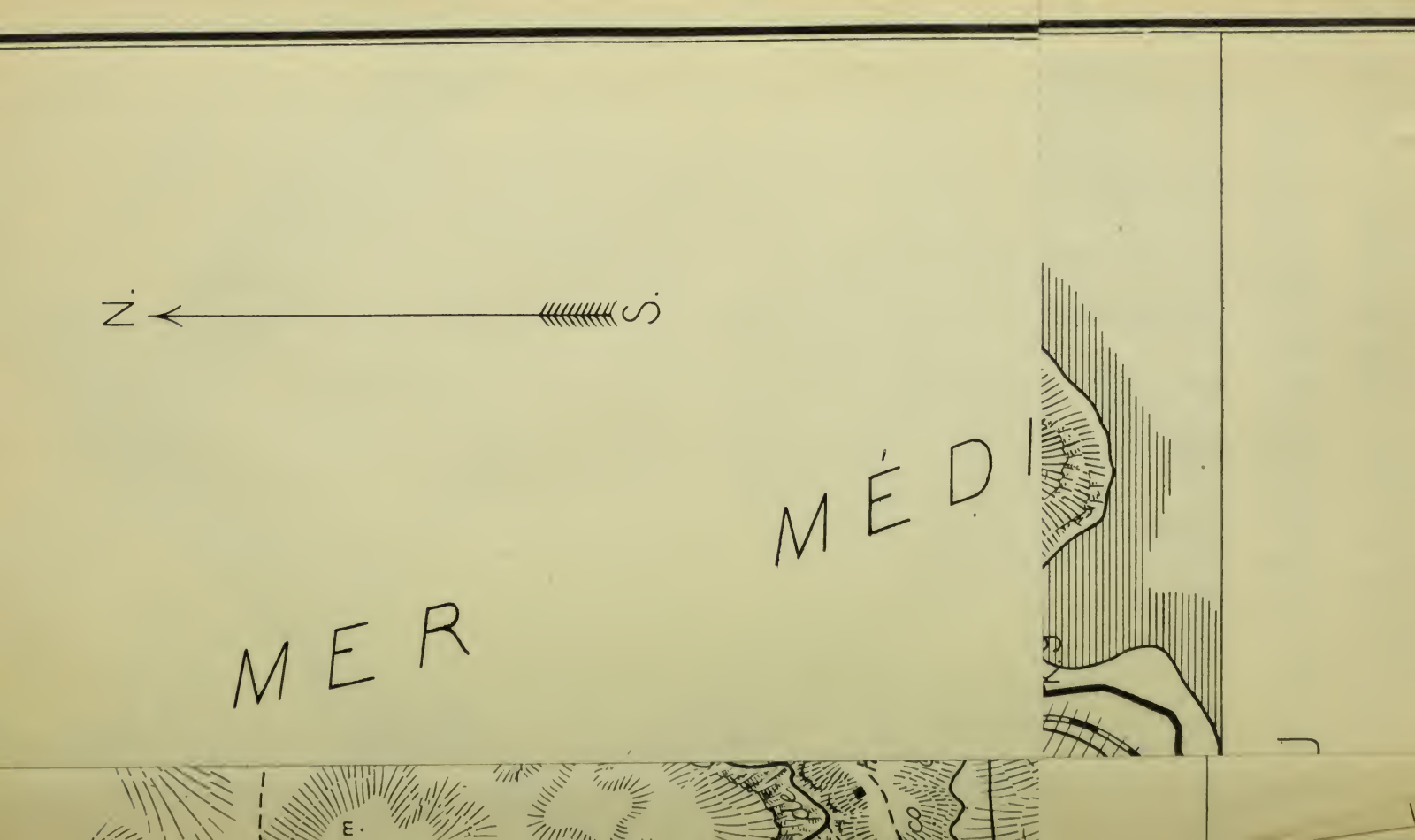
ESPÉRATIO ESPAGNOLE DE MELILLA

Réduction exécuté
d'après le levé du Service lo
(Avril 1909)

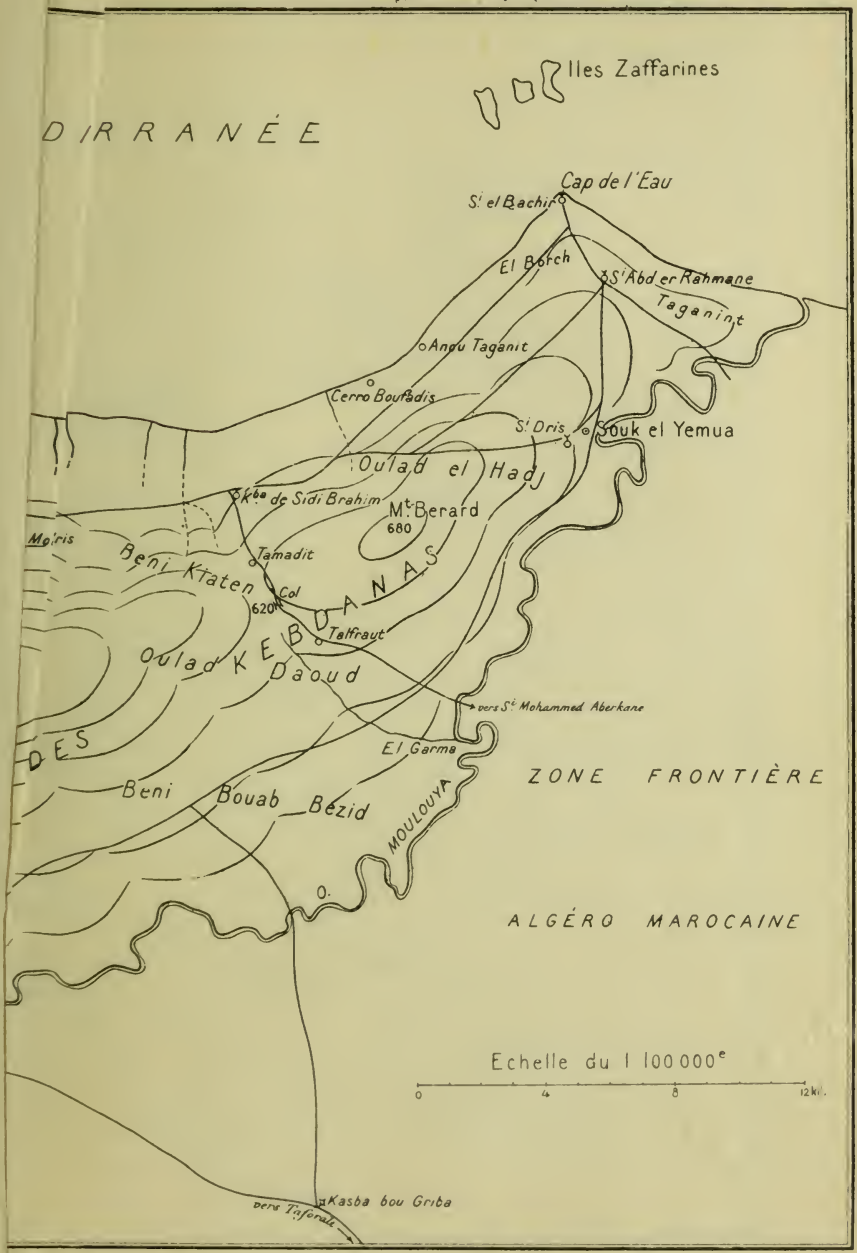


L'équidistance des Courbe


UGOU
1er Pic (Besbel)
tte (Caseta)
de fer
Djebel Ouark
Cap des
Trois Fourches
sonnette (Caseta)
Chir de fer
Forteresse de
Melilla
Lavadero
(Laverie minière)
Crête des
Ferkhana
Forts de la
Place
TALAYOUN


N
S
MER
MÉDI
E.

Gal de Torcy. Les Espagnols au Maroc. Pl. V



LA PLAINE D'ARKEMANN

E. Godot del.

DT
330
T67

Torcy, Louis Joseph de
Les Espagnols au Maroc
en 1909

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 22 08 14 018 4